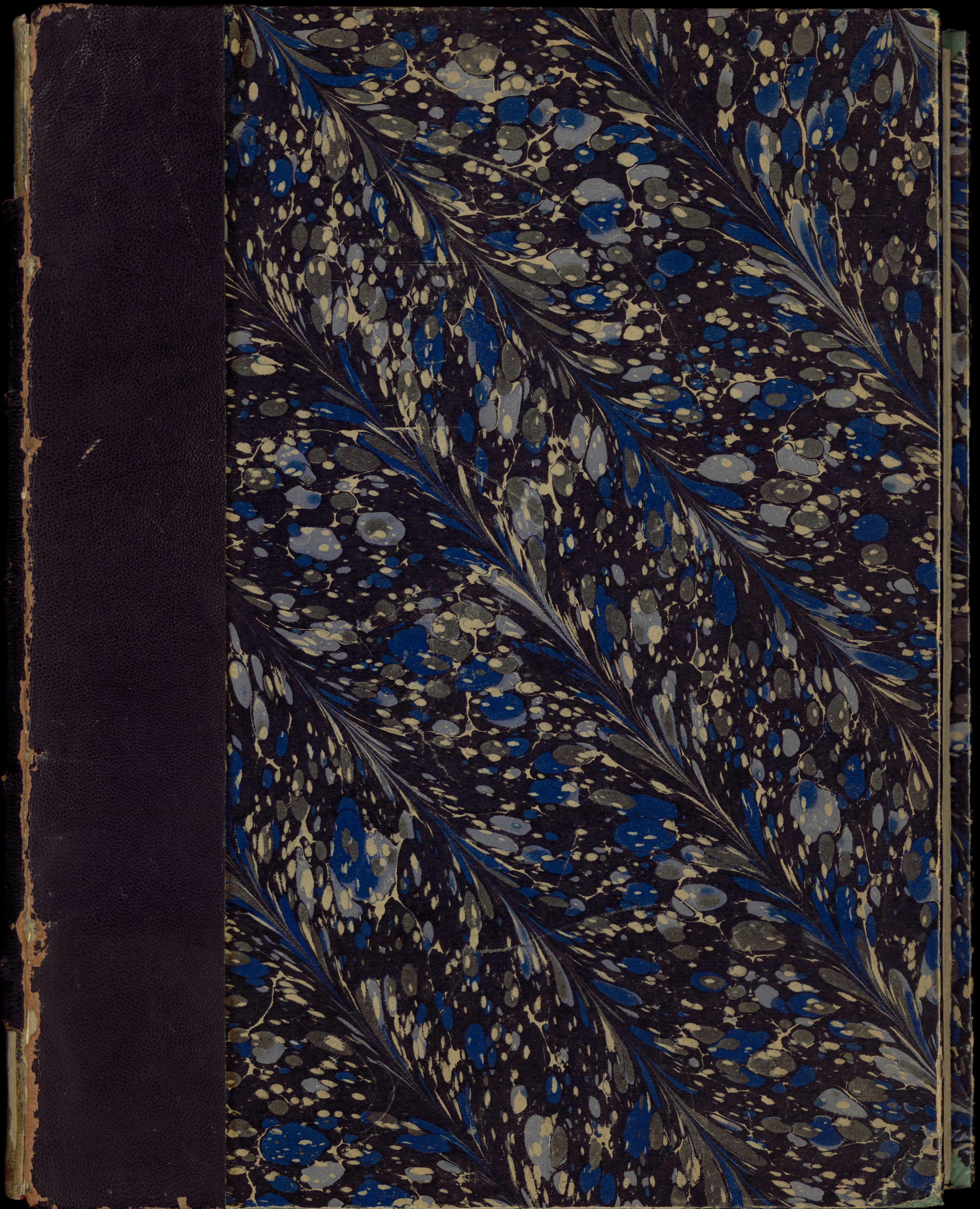
CH. D'ORINO

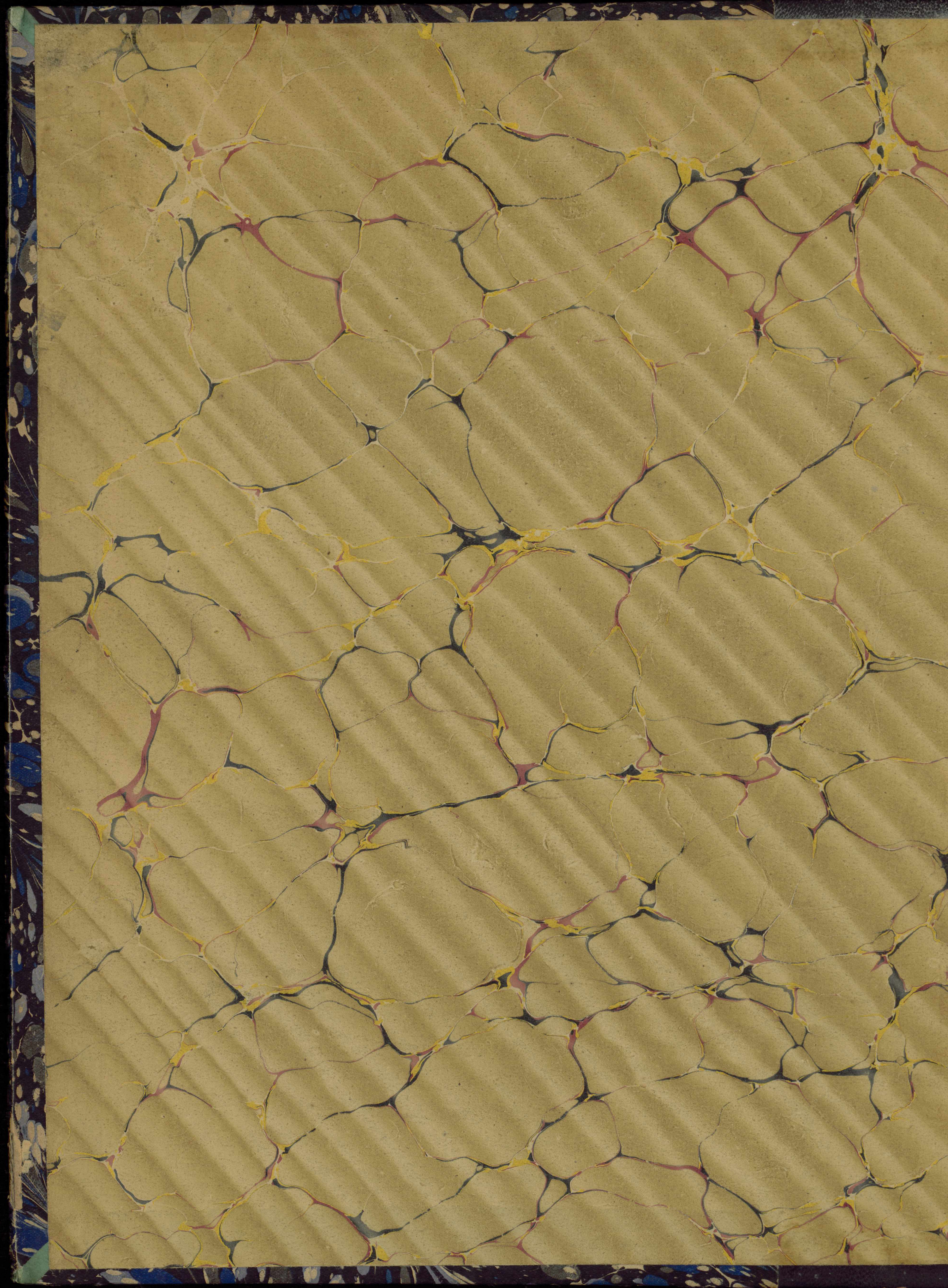
—

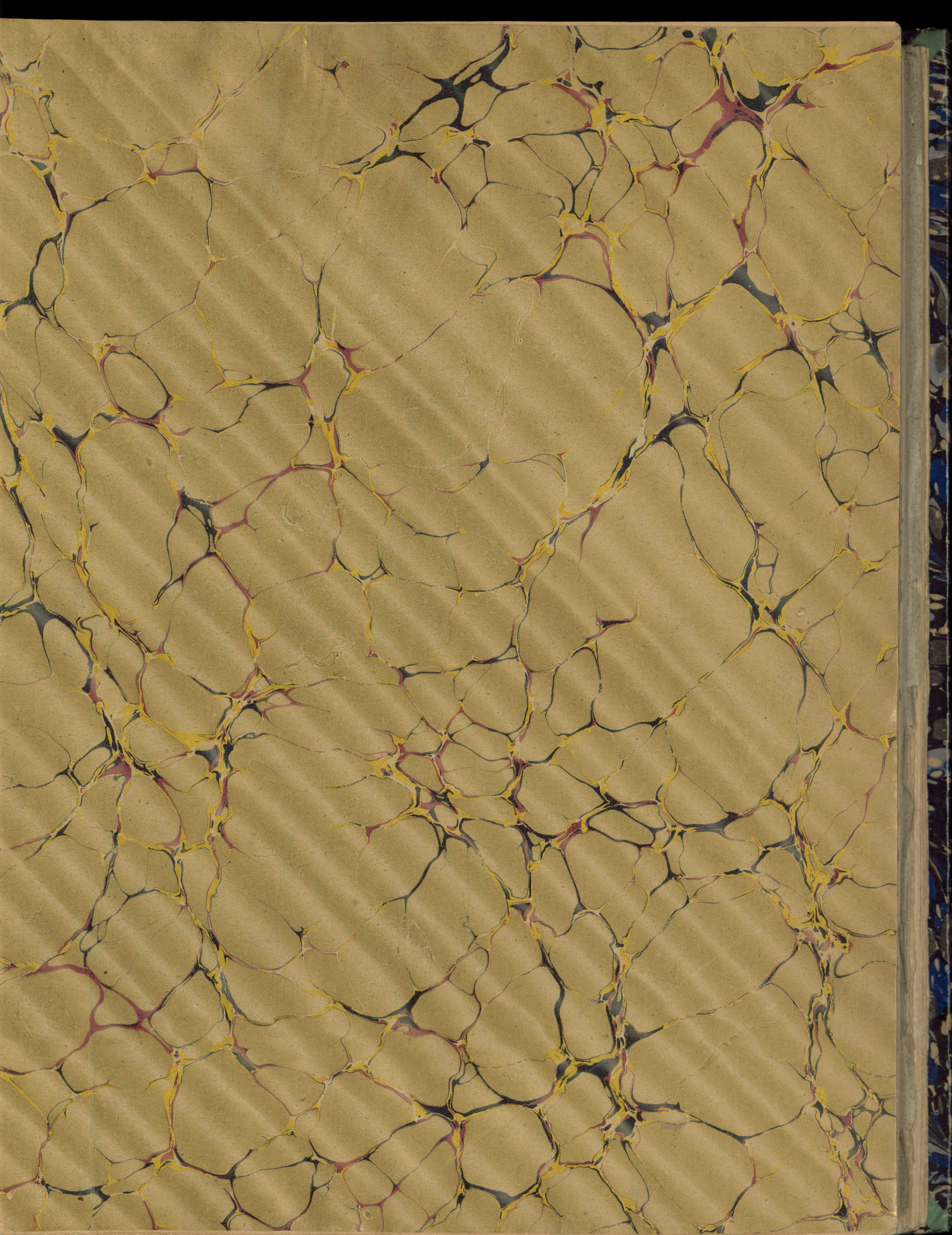
NOS

INVISIBLES



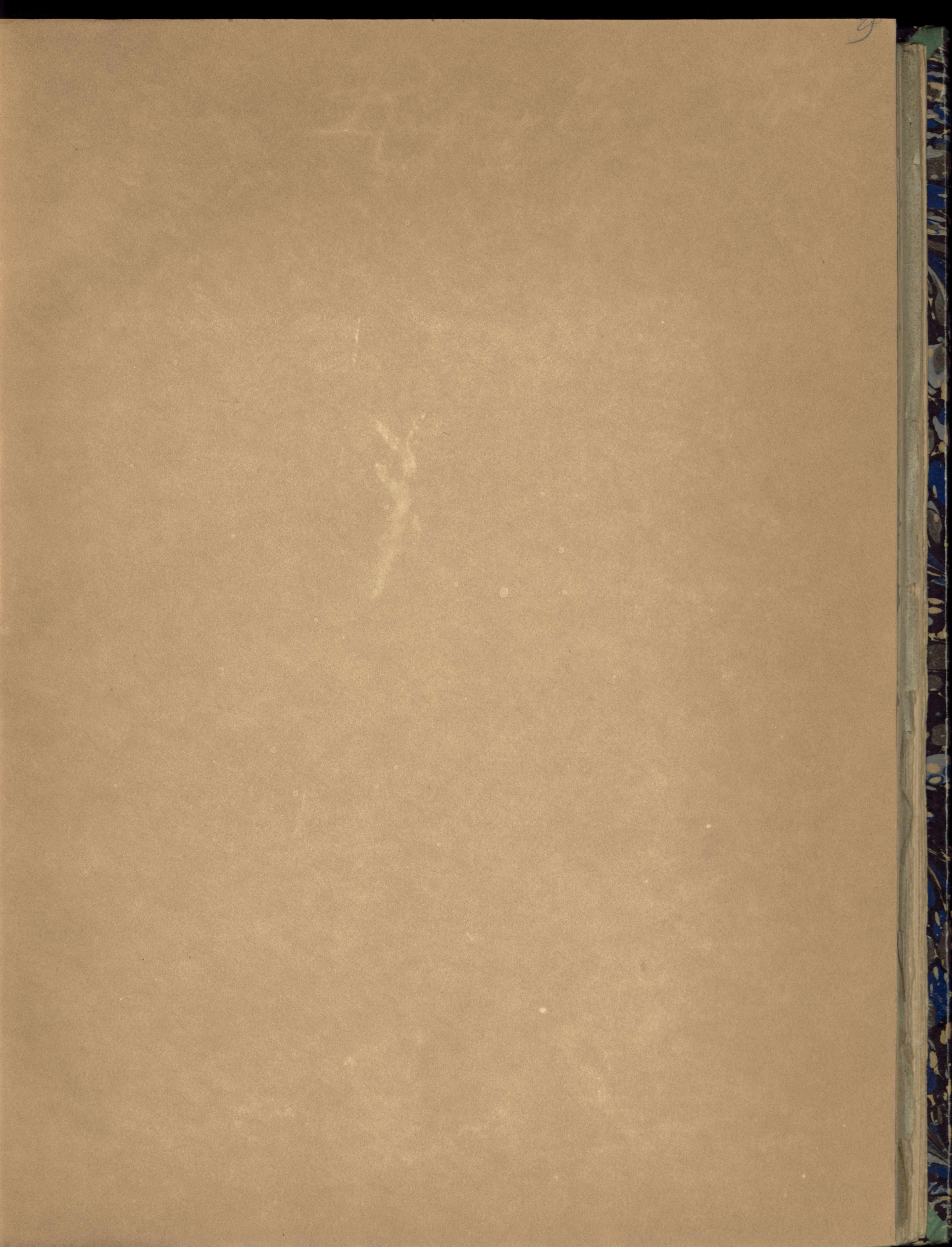






NOS INVISIBLES





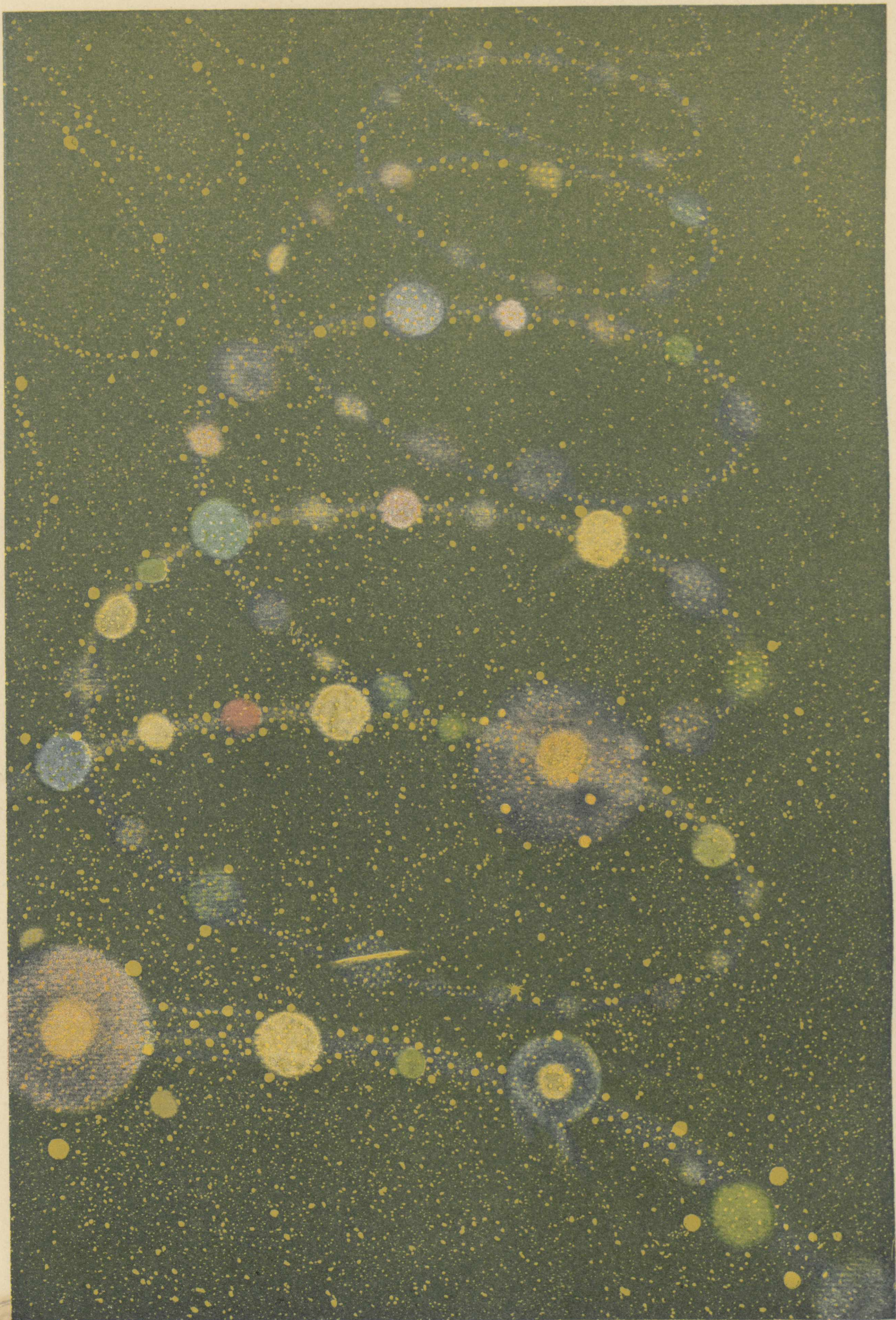
NOS INVISIBLES

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur grand papier du Japon, numérotés de 1 à 20.

500 exemplaires sur papier vélin d'Arches, numérotés de 21 à 520.



Imp. Gillot (Richer et Cie succ.) Chacornac. Ed.

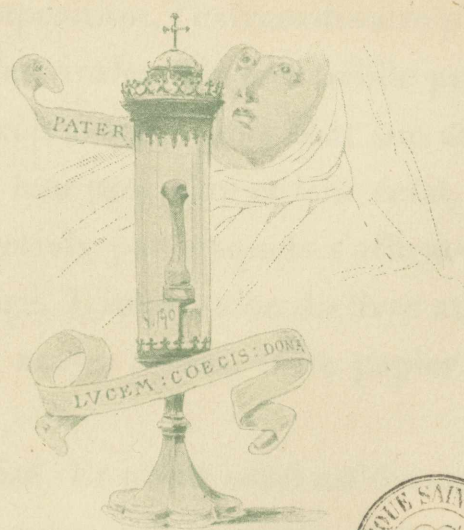
CHARLES D'ORINO

NOS INVISIBLES

ILLUSTRATIONS EN COULEURS

D'APRÈS

R. MAINELLA





PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL, 11

1907

PRÉFACE

Nous ne nous sommes pas contenté d'une simple, d'une modeste publication.

Aussi bien, nous avions rêvé d'offrir aux communications des Grands Esprits un cadre digne de leur exceptionnelle valeur. Notre bonne étoile a mis sur notre route un artiste de haute envergure, tout rempli de la foi spirite, qui nous a donné son concours sans réserve, lui valant notre gratitude sans limites. Et il s'est plu à doter *Nos Invisibles* d'aquarelles qui, par la science de la composition, l'extraordinaire puissance du coloris, trouveraient malaisément des rivales. Un très habile professionnel, auquel nous devons nos vifs remerciements, a mis tout son art à reproduire et à appliquer au volume, dans leur précision et leur éclat, ces chefs-d'œuvre.

Aucun des détails matériels par lesquels s'affirment les publications de grand luxe n'a été négligé. L'impression du livre atteste que l'art de la typographie n'a pour nous aucun secret, et le papier est celui des plus magnifiques éditions.

Et voilà notre rêve réalisé. Et notre autel est dressé, paré de tous ses ornements, étincelant de toutes ses lumières, prêt à recevoir le verbe presque divin de l'Au-delà.

Ceux qui l'ont apporté, qui nous en ont si généreusement gratifié, fournirent à l'histoire de la pensée humaine, au siècle dernier, quelques-unes de ses pages les plus mémorables. C'est Lamartine et Musset, ces « empereurs de la poésie, » a dit d'eux Henri Heine ; c'est Balzac, Gau-

tier, Flaubert, Maupassant, Zola, Dickens ; c'est Renan, « l'empereur » de l'exégèse, Lamennais, le philosophe doux aux petits, M[gr] Dupanloup, le prélat redoutable aux puissants, le père Henri, savant théologien, dialecticien impeccable ; et c'est enfin l'admirable curé d'Ars.

Texte et illustrations font de *Nos Invisibles* un livre de foi profonde, une incomparable manifestation de l'idéal spirite.

AVANT-PROPOS

C'est du haut des sommets inaccessibles à la pensée humaine que nous répandons en ce jour nos clartés lumineuses sur nos frères incarnés, les engageant à tourner ces pages écrites pour eux, à les méditer, à en extraire les enseignements sublimes et à enrichir leur âme de la science de l'au-delà entrevue dans un rêve idéal, vague souvenir de la patrie pour un instant quittée, et vers laquelle s'envolent leurs espérances les plus secrètes, leurs aspirations les plus ardentes et les plus passionnées !

L'au-delà ! ce pays d'ombre pour vous, de lumière pour nous ! le rivage oublié de votre souvenir sur lequel ont atterri vos disparus, où ils vous attendent dans la joie destinée aux âmes justes et charitables, ou dans le regret d'un passé inutile qu'il faudra racheter bientôt par une existence douloureuse et troublée, mais destinée à leur conquérir la paix !

C'est un peu de notre vie extra-terrestre que nous essaierons de vous faire vivre par la lecture de cet ouvrage, c'est une parcelle de nous-même qui, s'échappant de nos corps spirituels, ira vers vos âmes pour les consoler, les fortifier, leur enseigner l'espoir, leur apprendre à *croire;* croire, sans que le doute se cache dans les replis de votre cœur ; croire, parce que nous quittons nos célestes demeures pour venir solliciter votre foi, parce que nous apportons sur la terre notre éloquence, notre science artistique transmise par le médium inconscient qui obéit à notre impulsion sans la discuter et même souvent sans la comprendre ; croire enfin, parce que, tout au fond de vous-même sommeille la parcelle divine qui, comme une douce lumière, éclaire votre âme et l'invite à se souvenir vaguement d'où elle vient et à se préparer pour la renaissance des âmes dans le bienheureux séjour des esprits.

Grâce aux dessins médianimiques qui ornent « nos Invisibles », vous jetterez

un coup d'œil vers ces sphères encore inconnues pour vous, et qui sait si, en considérant ces images astrales, œuvres d'un esprit élevé, la sensation du *déjà vu* ne se fera pas sentir et n'éveillera pas en vous le souvenir endormi dans votre âme et qui ne demande qu'à retrouver toute son intensité.

Peut-être, alors, toute une vie erratique passera-t-elle devant le miroir périsprital de votre mentalité soudainement éclairée. Avec le décor vous verrez défiler les personnages, les acteurs de la grande scène extra-terrestre, et le désir de retourner à cette vie abandonnée, de retrouver les sphères mystiques propres à l'épanouissement et à la béatitude, vous donnera une ardeur plus grande pour faire le bien et pour évoluer rapidement, ambitieux de la gloire et du céleste devenir.

Que vos yeux charnels sachent s'abaisser vers la terre dans un sentiment de pitié bienfaisante, qu'ils sachent voir les misères pour les soulager, considérer les plaies morales pour y apporter un remède, qu'ils ne méprisent pas les pauvres et les humbles et ne se ferment pas sur les infirmités sociales !

Quant à vos yeux de l'âme, qu'ils regardent en haut! qu'il soient fixés vers le point invisible qui, se cachant derrière le voile de la mort, leur promet les félicités éternelles. Qu'ils se ferment quelquefois contre les portes mystiques de la pensée, pour enfermer tout au fond de vous-même la méditation de l'avenir réservé à tous! C'est alors que vous sentirez l'approche de *vos invisibles*. Leurs fluides doux et enveloppant tresseront autour de vous un réseau fin et serré qui séparera votre âme de la trop brutale nature qui vous asservit, et soudain la conception du but que vous poursuiviez réapparaîtra dans toute sa netteté.

Vous cesserez d'être les esclaves du monde périssable. Vous vivrez ici-bas et vous lutterez à chaque heure, non plus pour atteindre le bonheur chimérique qui vous échappe sans cesse mais pour conquérir l'au-delà.

PÈRE DIDON.



NOS INVISIBLES

CHAPITRE PREMIER

DE L'IMMENSITÉ DE DIEU

Ce mot Dieu revient fréquemment dans les discours humains. Tantôt on le prononce sur un ton de détresse, tantôt avec joie, quelquefois hélas! avec aigreur, mais l'idée divine est tellement ancrée au fond du cœur de l'homme que, lors même qu'il serait l'athée le plus profondément enraciné dans son erreur, il ne peut s'empêcher de prononcer ce mot de Dieu, et il reste impuissant à refréner les vélléités de croyance qui surgissent parfois en dépit de son opposition consciente qui ne veut accepter que le tangible et le visible.

Quoiqu'il puisse dire et faire, il n'empêchera jamais que Dieu ne soit partout, que Dieu ne soit en tout. Depuis l'atome jusqu'au géant, tout proteste en faveur de la Divinité. Les molécules, les êtres, les choses, l'air ambiant, les planètes phénoménales et l'insecte minuscule, s'adressant à la raison de l'homme, lui font comprendre qu'ils ne sont que les effets d'une cause puissante, indéterminée, inanalysable, et très certainement identique, puisque tous ces effets proviennent de la même origine inconnue, et qu'il n'est possible à notre

pauvre cerveau humain que de découvrir les sous-multiples de cette origine.

Dans les événements même, l'action du gouvernement divin agit. Que d'incompréhensibilité dans cette agitation fébrile qui s'appelle la vie ! Et cependant cette vie n'est pas l'œuvre d'un hasard fou. Il y a trop de beautés dans cette activité, trop de raison même, pour qu'on puisse jamais la taxer de démence. Si les extravagances nous frappent, c'est que justement nous ne sommes pas faits pour en supporter le contact, et c'est un argument en faveur de la sagesse que de savoir reconnaître la prétendue déraison de ce qui ne l'est pas.

Nous disons « prétendue déraison » parce que, en réalité, Dieu étant en tout, Dieu étant partout, tout ne peut être que bien et sage, et le mal même concourt à nous amener à cette sagesse, but et récompense suprême de tous nos efforts.

Les vues du gouvernement divin sont inexplicables, et la définition de Dieu est impossible. Nous ne le concevons pas, il échappe totalement à notre entendement, et c'est pourquoi il nous est si difficile parfois de le prier et de l'adorer, notre condition d'êtres matériels nous portant tout naturellement à n'aimer et n'honorer que ce qu'il nous est possible de comprendre et d'admettre. C'est pourquoi en général notre cœur, nos tendres élans de prière, de supplications, de ferveur, vont plutôt vers le Christ qui a vécu de notre vie, s'est uni à la matière, a souffert des misères corporelles, a su guérir miraculeusement par le seul effet de son fluide bienfaisant, mais n'a pu créer cependant puisqu'il n'était pas Dieu.

La vie prodigieuse de Jésus-Christ nous a émus au delà de tout. Si nous sommes restés étonnés, émerveillés, devant les guérisons qu'il suscitait, devant les conversions qu'il opérait, que dire donc de ce perpétuel prodige qui s'appelle la vie intensive ? Que penser de cette germination sans trêve qui s'accomplit au sein de la terre ? Que conclure de ce mouvement prodigieux qui fait jaillir la source de la terre, qui précipite le fleuve dans la mer, qui agite les Océans ?

Tout cela est œuvre de Dieu, d'un Dieu que nous ne concevons pas parce qu'il est totalement différent de nous, mais vers lequel nous pouvons cependant élever nos âmes en lui offrant le tribut d'admiration qui lui est dû, et en formulant tout bas notre timide désir de le voir un jour.

Et ne croyons pas qu'en agissant ainsi, nous nous adressions à un inconnu qui n'a cure de nos respects et de nos adorations.

Ce père d'une innombrable famille, qui nous paraît parfois un mythe, que nous



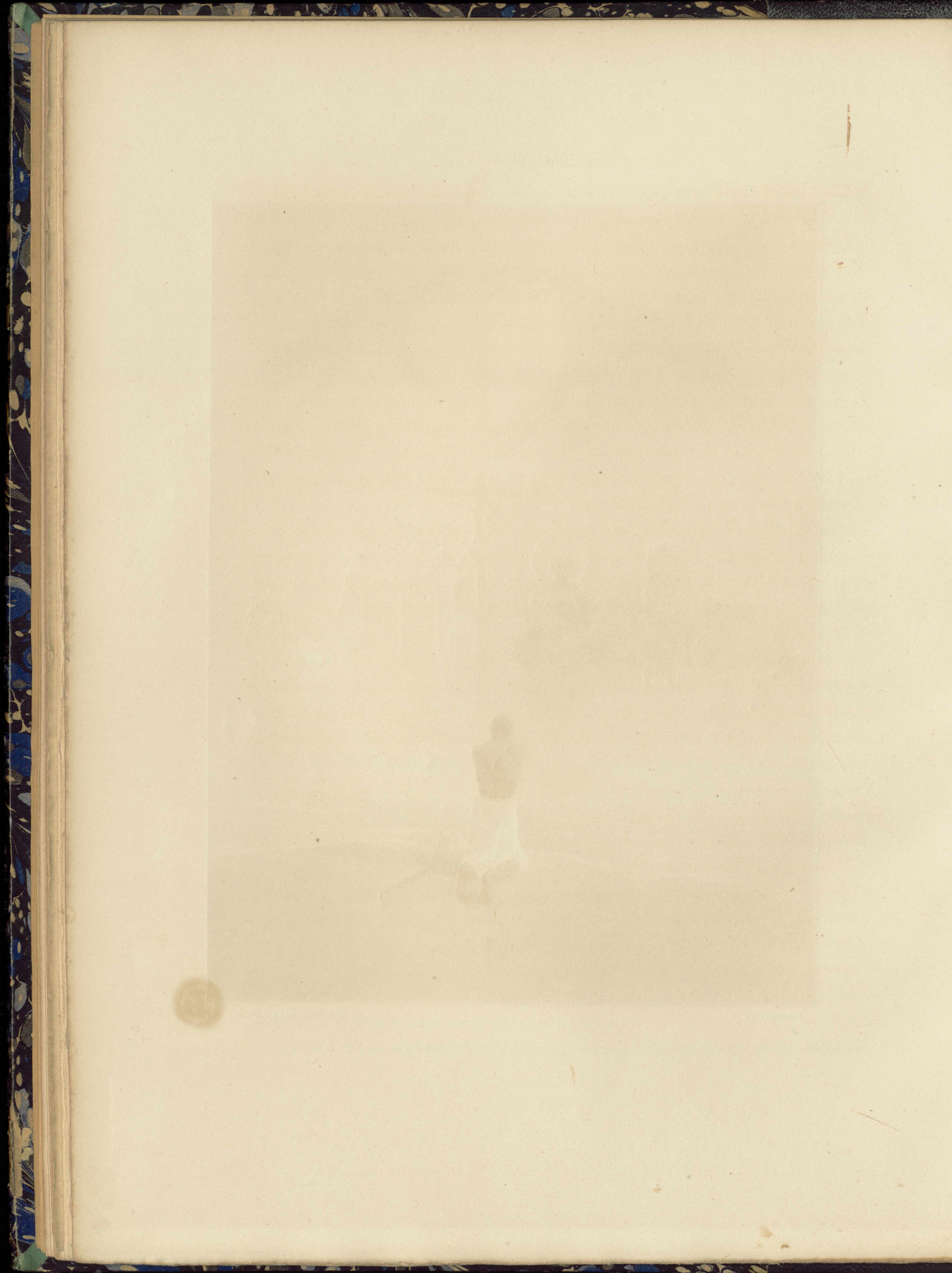
Chacornac, Éd. — Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

CHAPITRE PREMIER

DE L'IMMENSITÉ DE DIEU



Chacornac. Ed. Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)



accusons en d'autres moments d'indifférence, s'intéresse prodigieusement à nous. Comment en serait-il autrement, puisque nous, ses créatures, ne sommes, en réalité qu'une partie intégrante de lui-même, ou, si on le préfère, une émanation partielle de sa personne? Nous ne sommes créés que pour lui. Qu'Il vienne à disparaître, Lui, la cause, et nous, les effets, disparaissons aussitôt. Nous sommes étroitement liés à Lui, comme Lui est lié à nous, car nous entrons dans le plan de sa formidable organisation créatrice, et Dieu cesserait d'être Dieu, s'il cessait d'être créateur. C'est pour cette raison que l'immortalité est notre lot. Que cette immortalité se manifeste de mille manières, qu'elle semble parfois sombrer dans un néant fictif, rien n'empêchera l'évolution ou le retour vers Celui qui projette sans cesse dans l'espace sa formidable vie, en orientant ensuite les êtres créés vers la sagesse qui est inhérente à ses autres qualités d'organisateur des mondes, de Justicier infaillible.

Si nous n'émanions pas ainsi de Dieu, nous serions forcément totalement ignorants de la signification du mot bonté. Pris dans toutes les tourmentes des vies successives, nous ne chercherions même pas à réagir contre le mal. Nous n'userions jamais du libre arbitre qui nous a été donné pour nous diriger dans la vie universelle.

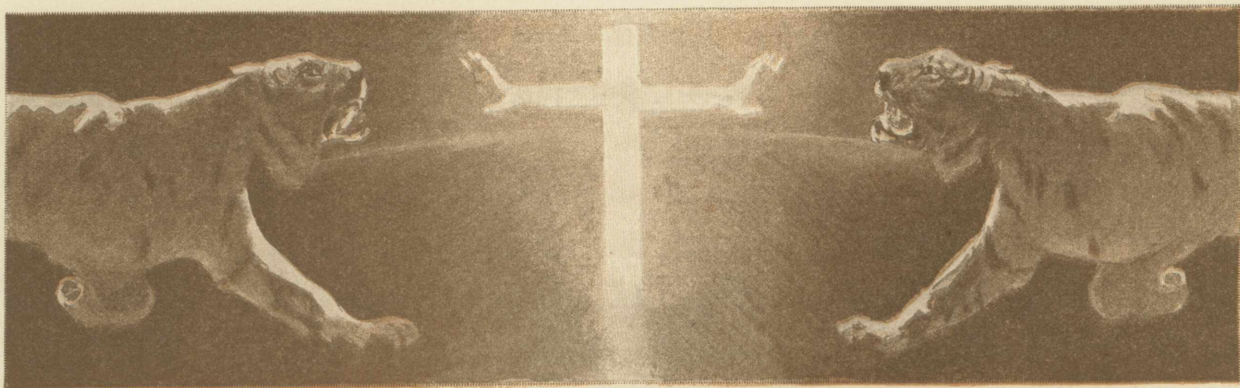
Au contraire, nous n'avons même pas besoin qu'on nous enseigne où est le bien pour que nous le démêlions. Dès le bas âge, l'enfant sait pertinemment lorsqu'il accomplit un acte mauvais ou un acte louable ; il ne confondra jamais la méchanceté avec la bonté, et instinctivement il comprend combien la première est répréhensible.

C'est cette connaissance innée du bien et du mal qui est la preuve la plus certaine de la présence de Dieu en nous.

Cet être immense ne se contente pas de remplir les espaces. Il est au fond de tout être, sans qu'aucune puissance ou génie du mal puisse jamais l'anéantir.

Quoiqu'on puisse dire et faire, le triomphe final reste à la bonté, et s'il n'est pas possible aux humains de s'imaginer ce qu'est leur créateur, ils n'ont qu'à penser au Christ, ce Dieu de la terre, en lui prêtant en plus le pouvoir créateur et l'infinité qui donne le vertige, mais nous fait pressentir l'éternité.

Renan.



CHAPITRE II

JÉSUS AU GOLGOTHA

C'est d'une façon insuffisante que l'on a parlé de l'état d'âme du Christ au moment décisif où il monte au Golgotha. L'on s'est plu à en montrer plutôt l'extérieur, c'est-à-dire la tristesse inévitable devant l'ingratitude des hommes, la profonde décevance devant le résultat, pour ainsi dire nul, d'une vie entièrement consacrée à l'apostolat.

Lorsqu'une sueur de douleur inonda le corps du plus beau des enfants des hommes, lorsqu'il se trouva seul sur la montagne où devait s'exhaler son dernier soupir, le tableau de sa vie passée se déroula lentement devant ses yeux, et il entendit de nouveau, comme en un rêve lointain déjà effacé dans les brumes du passé, les ovations, les enthousiasmes, les huées et les bénédictions. Il revit lentement les prodiges suscités et multipliés sous ses pas, et sur sa poitrine couverte de crachats et de sang il lui sembla sentir encore la douce étreinte de Jean le bien-aimé.

Pourquoi cette vie si pénible, si tourmentée, du moment où elle ne devait servir qu'à aboutir à un semblable Calvaire? Pourquoi ce mépris des richesses qui auraient pu lui adoucir la tâche, en la lui rendant plus aisée parfois? Ces choses ne suffisaient-elles donc pas...? Pourquoi la mort à présent?

Et une voix très douce lui répondit : Il le fallait !

— Oui, maître sublime, ces injures, ces blasphèmes, ces malédictions, eussent été insuffisants, si la mort ignominieuse ne fût venue terminer ta vie. Car l'homme oublie tous les dévouements, se rit de toutes les sublimités. — Seule ta mort, le sacrifice de ta vie peuvent le toucher, parce que son féroce égoïsme le rend incapable de lui donner cette vie pour la défense d'une idée, d'un principe saint.

Il existe, il est vrai, quelques-unes de ces âmes d'élite qui ne craignent pas de donner cette vie, de faire preuve complète d'indépendance et de fierté d'âme. Mais ces âmes-là forment l'exception, et je ne crois pas que, sur notre triste terre, il y en ait jamais eu aucune à qui la vaillance, le courage et la résolution, puissent être comparés à la vaillance, au courage et à la résolution de Jésus le Nazaréen.

Comment oser se plaindre de sa condition, lorsqu'on songe à celle qui vous fut donnée par sa vie? Comment oser comparer nos souffrances à celles de Celui qui, dans ses longs jours d'errance sur terre, n'eut même pas un coin pour reposer sa tête?

Tant que les hommes seront hommes, cet exemple ne les empêchera pas de se plaindre de la situation qui leur est faite, de murmurer hautement sur les vues de Dieu. Les malheureux, aveuglés par la chair, ne veulent absolument pas comprendre que la terre ne peut leur donner nul plaisir, nulle jouissance qui ne soit mélangée de fiel. Ce sol doit être avant tout un sol d'expiation où tous les menus événements concourent à l'épuration de notre être moral, épuration qui ne peut se faire que par la souffrance. C'est à un tel point qu'on peut presque dire, sans être taxé d'exagération, que le bonheur d'ici-bas, ou plutôt tout ce qui est réputé pour mériter cette dénomination, est assurément le plus grand ennemi de notre âme. Lorsque tout vous sourit, lorsque, en un mot, nous sommes heureux, c'est là que nous faisons le moins de progrès, et c'est à dater du jour où nous commençons à nous persuader que nous ne sommes venus sur terre que pour le bonheur, que non seulement nous ne progressons plus du tout, mais encore que nous reculons. Cette illusion est assurément une des plus dangereuses que l'homme puisse entretenir, puisqu'elle lui fait perdre de vue le but pour lequel il a été créé, but qui peut s'appeler le bonheur dans la perfection, étant entièrement incompatible avec celui des êtres terrestres pour qui tout est imparfait et qui ne peuvent jamais aspirer qu'à une relativité dans le bien.

Ce furent ces réflexions qui s'imposèrent à Jésus, et l'aidèrent à supporter

l'horrible présent. Des souffrances épouvantables pourtant accablaient tout son corps. Pas une partie de ce corps qui ne fût la proie de douleurs aiguës. La soif, la soif atroce, desséchait sa bouche, brûlait ses lèvres, et ce qui était pire que tout, c'est que rien ne faisait prévoir ou pressentir la fin libératrice, la mort qui devait lui ouvrir de nouveau les portes de ce splendide royaume de paix et de lumière auquel il se plaisait à faire allusion maintes et maintes fois.

S'il n'eût, en effet, considéré que le résultat procuré par la mort de la croix, il eût été en droit de le maudire; mais ses vues allaient plus loin, s'élançaient plus haut.

Sombre et sinistre, le crépuscule envahissait le pays, enveloppait tous les hommes. En proie à cette sorte de terreur vague qu'inspire la mort, ils n'osaient même plus blasphémer. Dans la vallée les fleurs penchèrent leurs têtes, comme si elles eussent voulu expirer en même temps que la grande âme dont le corps était cloué au gibet. Tout devenait imprécis, vague, trouble, mais sous les paupières bleuies de l'agonisant des reflets étranges, des lueurs fulgurantes passaient, et le pays de la délivrance lui apparaissait.

Rattaché encore à l'humanité par son enveloppe, des pleurs cependant inondaient ses yeux, des soupirs s'échappaient de sa poitrine ; mais les yeux de son âme s'enthousiasmaient, et la partie supérieure de son être s'épanouissait par avance dans le sein de l'Éternel.

Père Didon.



CHAPITRE III

LES RELIGIONS SE CONFONDENT

S'il est un champ d'action sur lequel les adversaires doivent se tendre une main fraternelle, c'est bien celui sur lequel se discutent toutes les questions religieusement philosophiques, où s'élaborent tous les projets relatifs au bien moral de l'humanité.

L'immensité spirituelle du Dieu qui régit l'Univers, sa vaste et profonde intelligence, la conception grandiose de sa justice et la source inépuisable de sa bonté et de sa miséricorde, en un mot les facultés transcendantes de cet Être sublime ne sauraient souscrire aux mesquineries de l'esprit humain, aux détails puérils auxquels il se soumet, qu'il observe plus ou moins rigoureusement, et qui, tissant autour de son âme un filet de mailles serrées, l'empêchent de s'élancer, avec toute sa force impulsive, vers des aspirations de nature à satisfaire le sens divin résidant en elle.

Ce qu'il importe de considérer en premier lieu c'est que, du moment que les prières des hommes s'élancent vers Dieu, se réclament de lui, puisqu'il est l'Unique, Une est sa volonté, Une est sa morale, et rien ne saurait dans leur pratique faire encourir aux uns le châtiment, aux autres la récompense.

Dieu est le sublime éducateur, le roi divin qui comprend toutes les langues, qui sait juger les hommes selon leurs mœurs, selon les rites de leurs manifesta-

tions religieuses, selon les besoins de leurs âmes plus ou moins évoluées et d'affinités diverses.

Il lit jusqu'au tréfond des cœurs, et sachant combien est troublant le mystère qu'aucune religion n'a pu prouver scientifiquement, il ne peut réprouver aucun homme pour la foi qui lui est particulière et dont il a créé les détails hypothétiques, puisque cette foi a pour base l'existence de Dieu lui-même et la mission divine de l'âme qui réside en lui.

A l'heure présente les croyances religieuses, réparties sur différents points de l'Europe parmi les nations civilisées, sont au nombre de quatre : les israélites, les catholiques, les chrétiens orthodoxes et les protestants. Et si nous examinons la foi de chacun d'eux, nous découvrons en elle une logique profonde, appropriée aux aspirations des peuples qui la pratiquent.

L'israélite a dédaigné de changer sa croyance. Il s'est insurgé contre une action qu'il considérait comme une renégation de la foi de ses pères. C'est l'Ancien Testament qui est sa force, c'est sur lui qu'il s'appuie comme sur une base inébranlable, n'admettant aucune idée étrangère, croyant à Jéhovah et attendant toujours la venue du Messie, que ses ancêtres se sont refusés à reconnaître dans la personne de Jésus-Christ.

Le dieu qu'il adore ce n'est pas le dieu de la terre personnifié par la douce physionomie du Christ, c'est Dieu le père, le créateur de l'Univers; c'est à lui directement que montent ses prières, sans qu'il consente à les faire passer par Celui dont nous avons déifié la personne et le visage pour donner à notre imagination une forme matérielle d'adoration.

L'Église catholique dépositaire de la chrétienté instituée par Jésus, s'est efforcée de continuer l'œuvre ébauchée par lui. Elle a obéi à sa volonté en établissant les bases d'une Église, ou association des fidèles réunis sous le même étendard. A-t-elle réussi pleinement? Son programme s'est-il toujours ressenti de l'esprit du Maître? Ne s'est-elle jamais détournée de la voie tracée qu'il eût suivie lui-même?

Hélas non! Il faut bien le reconnaître, il n'en faut concevoir aucune honte, mais seulement être pénétré d'un sentiment de profonde humilité.

C'est pour cela qu'il est dangereux de se poser en législateur. C'est pour cela que la vérité, qui doit sortir d'une assemblée de savants ou d'évêques réunis en concile, ne peut être encore qu'une vérité relative souvent dénaturée par de nom-

breux facteurs inconscients, qui sont l'influence du siècle et le motif de l'assemblée, ayant éveillé chez leurs membres des sentiments violents qui confinent à l'excès, à l'exagération, et qui font tomber le vaisseau de l'Église sur un écueil en voulant se garer d'un autre.

Où est-il l'être profondément sage, qu'aucun de ces facteurs ne troublera dans son jugement, celui sur lequel aucune suggestion ne sera exercée, celui qui ne recevra de l'au-delà que des intentions parfaites en tous points, sans que jamais le souffle d'un esprit mauvais ou ignorant vienne, en l'effleurant, jeter la perturbation dans la direction de sa volonté et de son appréciation de la justice et de la vraie morale ?

Non! il n'existe pas en ce monde, car la terre ne recèle pas d'êtres aussi parfaits, à moins qu'ils ne soient des Messies.

Quant au protestant, à l'orthodoxe schismatique, ceux-là aussi ont une raison d'exister.

L'Église une fois instituée, ils l'ont voulue sans renouvellement ni changement des lois établies, et n'ont reconnu le droit de législation qu'à Jésus-Christ ou à ses premiers successeurs.

Ils se sont révoltés contre des modifications dont ils n'étaient pas partisans, et puisqu'il fallait se soumettre ou se démettre, ils ont fait un schisme en s'en remettant à l'Intelligence suprême pour ne pas condamner les croyances et les pratiques qui, hier encore, étaient pour eux un devoir, et qui, du jour au lendemain, les ont rejetés en dehors de l'Église mais non en dehors de la religion qui s'adresse à un seul Dieu, le même pour tous.

En dehors du monde militant dont je viens de parler il y a encore dans chacune de ces catégories, ceux qu'on appelle les tièdes. — Tièdes envers leurs croyances, voilà leur crime. — Mais n'est-ce pas chez ceux-là que réside vraiment l'esprit de charité enseigné par le Christ? Et celui qui ne voit dans un homme qu'un frère en Dieu n'est-il pas supérieur à cet autre qui s'écarte systématiquement de tout humain, qui, pour élever son âme vers Dieu, fait un geste différent, se sert de paroles différentes ou prend part à des cérémonies d'un rite, qui ne lui est pas familier ?

Pauvres humains! Que votre cœur est étroit, que votre charité est bornée et votre conception circonscrite !

Vous ne savez vous supporter que par groupes restreints. Vous n'accordez

votre bienveillance, votre tolérance qu'à vos coreligionnaires, et voulez votre Dieu jalousement pour vous seul! Vous vous prenez même à songer que le Ciel théologique entrevu au travers de votre imagination, n'est pas l'avenir de l'humanité entière, et que toutes les vertus pratiques, toute la charité répandue sur la souffrance et la misère incarnée ne sauraient acheter les béatitudes auxquelles nous conduit notre dogme quel qu'il soit.

Mais voici que le siècle dernier a vu luire une autre étoile. C'est l'étoile spirite. Est-ce une religion que cette philosophie s'adressant à tous les incarnés?

Appelez-la philosophie, si vous jugez que son absence de dogmes ne lui mérite pas le titre de religion.

Dans les deux cas elle est la même, elle ouvre ses bras à l'humanité tout entière, invitant les religions de toute nature à se réfugier en elle, à venir se fondre dans son sein.

Elle n'est pas l'ennemie redoutable et désorganisatrice qui exigera de nous le renoncement au culte préféré. Loin de rejeter celui-ci ou celui-là elle les accepte tous, car elle est comme ces langues mères, desquelles dérivent tous les idiomes ou langages connus. Elle remonte aux siècles les plus reculés, elle a donné naissance à toutes les philosophies existantes et ne peut renier aucune d'elles.

Elle accueille l'israélite nourri par cet Ancien Testament, dont chaque page est une révélation spirite ou relate un fait médianimique.

Elle aime le catholique qui s'inspire de la morale du Christ, le Grand Esprit, qu'elle vénère et qui occupe dans l'au-delà la sphère lumineuse au seuil de laquelle s'arrête l'âme indigne d'une atmosphère aussi idéalement pure.

Le spiritisme est aussi le point de départ du catholicisme, auquel il a suggéré la communion avec les saints ou esprits élevés, la crainte des démons ou esprits malfaisants.

Il admet les pratiques extérieures de tous ceux qui sont dirigés, comme le protestant ou l'orthodoxe, par la même intention déiste et par le progrès de l'âme secondé par la charité.

Il reconnaît encore comme le fils de ses croyances l'Indien bouddhiste, dont la religion est basée sur la théosophie.

Mais il va plus loin encore, il s'adresse également au libre penseur, au moraliste dépourvu de religion, ou s'abstenant de pratiques extérieures. Il



Chacornac, Éd.

CHAPITRE III

LES RELIGIONS SE CONFONDENT

votre bienveillance, votre tolérance qu'à vos coreligionnaires, et voulez votre Dieu jalousement pour vous seul ! Vous vous prenez même à songer que le Ciel théologique entrevu au travers de votre imagination, n'est pas l'avenir de l'humanité entière, et que toutes les vertus pratiques, toute la charité répandue sur la souffrance et la misère incarnée ne sauraient acheter les béatitudes auxquelles nous conduit notre dogme quel qu'il soit.

Mais voici que le siècle dernier a vu luire une autre étoile. C'est l'étoile spirite. Est-ce une religion que cette philosophie s'adressant à tous les incarnés?

Appelez-la philosophie, si vous jugez que son absence de dogmes ne lui mérite pas le titre de religion.

Dans les deux cas elle est la même, elle ouvre ses bras à l'humanité tout entière, invitant les religions de toute nature à se réfugier en elle, à venir se fondre dans son sein.

Elle n'est pas l'ennemie redoutable et désorganisatrice qui exigera de nous le renoncement au culte préféré. Loin de rejeter celui-ci ou celui-là elle les accepte tous, car elle est comme ces langues mères, desquelles dérivent tous les idiomes ou langages connus. Elle remonte aux siècles les plus reculés, elle a donné naissance à toutes les philosophies existantes et ne peut renier aucune d'elles.

Elle accueille l'israélite nourri par cet Ancien Testament, dont chaque page est une révélation spirite ou relate un fait médianimique.

Elle aime le catholique qui s'inspire de la morale du Christ, le Grand Esprit, qu'elle vénère et qui occupe dans l'au-delà la sphère lumineuse au seuil de laquelle s'arrête l'âme indigne d'une atmosphère aussi idéalement pure.

Le spiritisme est aussi le point de départ du catholicisme, auquel il a suggéré la communion avec les saints ou esprits élevés, la crainte des démons ou esprits malfaisants.

Il admet les pratiques extérieures de tous ceux qui sont dirigés, comme le protestant ou l'orthodoxe, par la même intention déiste et par le progrès de l'âme secondé par la charité.

Il reconnaît encore comme le fils de ses croyances l'Indien bouddhiste, dont la religion est basée sur la théosophie.

Mais il va plus loin encore, il s'adresse également au libre penseur, au moraliste dépourvu de religion, ou s'abstenant de pratiques extérieures. Il

EHV FRATRES

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

Chacornac. Ed.

s'adresse au matérialiste auquel il est prêt à prouver ses erreurs et à confondre son parti pris de négation.

Il est l'Esprit consolateur annoncé par Jésus, celui qui ne rejette aucune âme à la géhenne, mais qui les guide toutes par l'espoir et les réunit sous l'immense étendard de la charité. C'est lui qui est appelé à réunir tous les frères ennemis, c'est lui qui les obligera à se tendre une main fraternelle et à taire la violence de leurs anathèmes, et cela il le fera parce qu'il a pour lui non seulement la morale qui sauve, non seulement la charité qui panse les blessures, non seulement la logique dont la lueur incandescente pénètre jusqu'au fond des intelligences et des consciences les plus étroites pour les éclairer, mais encore la science de l'expérimentation probante, la science contre laquelle il lutte à l'heure présente, mais qui a déjà dû admettre son intervention, et l'expérimentation qui accumule les preuves et fait renaître les morts en leur donnant, par la communion médianimique, une vie éphémère rapportée de l'au-delà et ranimée au contact de la matière des médiums.

Et si, quittant les sphères heureuses où se repose notre âme lasse de la vie terrestre, nous venons vers vous, chers frères incarnés, si nous consentons à mêler notre matière éthérée à celle d'un médium, dont les organes obéissants traduisent notre pensée, c'est pour vous annoncer l'heure prochaine, où tous les cœurs se réfugieront en Dieu, et où toutes les religions se reconnaîtront sœurs, parce qu'elles ont le même principe. Toutes elles viennent de Dieu et de l'éternité, toutes elles retournent à Dieu dans l'évolution éternelle.

Père Didon.



CHAPITRE IV

LES RELIGIONS SE CONFONDENT

Lorsqu'on se livre à cette étude particulièrement intéressante et éminemment absorbante qui s'appelle la psychologie humaine, on ne tarde pas à s'apercevoir que l'humanité peut être partagée en deux catégories d'êtres distincts qui s'intitulent : les gens religieux et les gens incroyants. Toute l'histoire de l'homme, toutes les raisons de ses haines et de ses inimitiés sont renfermées dans ces deux mots antithétiques : spiritualistes et néantistes, les premiers vivant pour Dieu et l'immortalité, les seconds, au contraire, n'agissant que pour ce qui est périssable, la vie ne paraissant être à ces derniers que le résultat d'un hasard inexplicable et non l'œuvre d'une Providence raisonnable aux yeux de laquelle la fin justifie tous les moyens.

Cette manière différente d'envisager le but de l'existence a dû provoquer forcément un antagonisme entre les croyants et les incroyants, car il est dans la nature des hommes de concevoir de l'antipathie pour ceux qui ne partagent pas leurs idées ; et quoique ces divergences soient toujours foncièrement déplorables et préjudiciables pour ceux qui les manifestent — l'antipathie n'étant autre qu'un contrefort de l'aigreur — il faut reconnaître cependant que quelques circonstances atténuantes plaident en faveur de cet antagonisme, parce que, de même que l'on ne peut demander à un boiteux qui donne la main à une personne marchant droit,

de former avec celle-ci un couple à la marche harmonieuse, de même on ne peut exiger qu'un matérialiste invétéré, vivant pour l'unique matière, sympathise avec un spiritualiste convaincu vivant pour la seule immatérialité.

Il va sans dire qu'en employant en ce moment ce terme de matérialiste, je l'emploie dans son sens textuel, car l'exception, qui est une loi terrestre, m'a mis bien souvent en face d'hommes qui revendiquaient ce titre et qui étaient possesseurs en même temps d'âmes tellement élevées qu'elles semblaient un illogisme avec l'incroyance de leurs propriétaires. Je dois à la vérité de confesser aussi que j'ai assisté parfois à ce spectacle fort déroutant de gens foncièrement spiritualistes, du moins en principe, dont la mentalité bestiale rendait inexplicables les croyances.

Ces états d'âmes se rencontrent dans l'espèce humaine. Un mot a été créé pour les dépeindre, et ce mot est : anomalie, c'est-à-dire exception inexplicable. Mais si ces âmes-là nous étonnent, que devons-nous dire alors de ces spiritualistes chez qui règnent à un égal degré la dispute, la défiance, le mépris, la haine — surtout la haine — et à qui la religion enseigne la même croyance, le même espoir?

Dieu comme but, l'immortalité comme certitude, la bonté comme moyen, voilà pourtant ce qui forme identiquement le fond de toutes les religions ; le nom et le culte des diverses confessions seuls diffèrent. La récompense finale présentée comme stimulant à l'effort de l'homme doit aussi s'adapter à la mentalité particulière des peuples. C'est ainsi que Mahomet a créé de toutes pièces le paradis des houris où le bonheur matériel et sans satiété pouvait être envisagé comme la plus grande des récompenses. Mais au fond l'idée est toujours la même, et le Paradis, qu'il s'appelle Nirvâna, Au-delà ou Ciel, reste le lieu des récompenses méritées par une vie utile, sage et bonne. Vouloir déterminer la nature de ces récompenses, dire quelle est leur durée, serait aussi téméraire que de vouloir définir l'essence de Dieu. L'esprit assimilé au corps n'a plus la même façon d'envisager les joies que l'âme séparée du corps; mais, comme il faut et faudra longtemps à ces grands enfants qui s'appellent les hommes, des programmes de réjouissance, des perspectives d'oasis venant jeter leur note fraîche et reposante dans les aridités de la vie, ils se constitueront ainsi des royaumes célestes proportionnés à leurs goûts, à leurs désiderata de toutes sortes. C'est pourquoi les Églises diverses se sont plu à nous représenter le ciel comme une sorte d'im-

mense cathédrale sous la voûte de laquelle résonnent de perpétuels hosannahs, où il y a des trônes d'or, des séraphins ravissants, des martyrs aux robes éblouissantes...

Chaque religion s'est ainsi efforcée d'imaginer le séjour divin. Elle l'a modifié ou embelli à son gré. Mais, malgré cette concession faite à l'enfantillage de l'âme humaine, il est digne de remarque qu'en général les religions sensées — et j'englobe à dessein dans cette appellation celles qui sont pratiquées par des gens qui ne sont pas des sauvages — travaillent à amener l'homme à cette considération que la récompense suprême réside dans la possession même de Dieu. Que cette récompense divine soit purement contemplative pour le récompensé, ou qu'elle soit simplement l'englobement de l'être infime dans l'être infini, ceci importe peu, l'essentiel étant que l'âme trouve soit dans la contemplation, soit dans l'assimilation de sa personnalité à la personnalité suprême, les émotions exquises, les joies inénarrables auxquelles les longues années d'épreuves donnent droit.

Du moment où cette croyance est généralisée, où Dieu devient ainsi le but prépondérant et convoité de toutes les religions diverses qui affirment en même temps l'immortalité et préconisent, comme moyen pour y arriver, la bonté avant tout, il semble impossible que la divergence de sentiments puisse vivre entre les hommes, il paraît inadmissible que l'anathème puisse exister de religion à religion, il semble monstrueux que l'une d'elles ose affirmer qu'elle est seule digne d'être accréditée, seule valable auprès de Dieu, qu'elle possède indéniablement et exclusivement les pouvoirs qui mènent au Souverain Maître, qu'elle détient les moyens de réprobation qui l'en éloignent à jamais...

Et pourtant les siècles ont assisté à ces monstruosités ! Ils ont vu les spectacles tragiques dont la seule évocation ramène en nous un frisson d'horreur ; ils ont regardé les religions s'entre-tuer au nom du même Dieu, au nom de la même croix libératrice, au nom de la même espérance divine...

Huguenots et catholiques n'hésitèrent pas à souiller l'éclat très pur du Christ en le faisant intervenir dans leurs querelles de partis. Prêtres et musulmans insultèrent leur commun Idéal... Et la lamentable tragédie n'est pas terminée.

C'est ainsi qu'au nom de ce Dieu juste le frère tue son frère... Car ils sont égaux devant le Maître ces hommes qu'il créa semblables, et que son affectueuse sollicitude couvrit du même dôme d'azur destiné à leur permettre d'avoir des

perspectives identiques sur l'infini, sur l'incommensurable, sur le sans fin.

Si les rancœurs et les violences jettent une buée de tristesse sur ce que les religions peuvent contenir de sublime dans ces mots : Dieu, immortalité et bonté, ce n'est peut-être pas tant parce que leurs cultes diffèrent que parce que la mauvaise foi est le fond de l'être humain. Tant que l'homme n'a pas suffisamment souffert et par conséquent suffisamment vécu, il se trouve en proie à ces deux vents contraires vis-à-vis desquels son âme est sans défense : haine insensée ou amour passionné. Le juste milieu ne lui est pas connu, ou, du moins, ne retient pas son attention. Il aime sans raison et déteste sans sujet... C'est ce qui a toujours été constaté chez les natures primitives. Les humains ont appelé cela du déséquilibre, moi j'appelle cela de l'inexpérience, car le fait de ne vivre que dans les extrêmes sentiments est la caractéristique des âmes neuves. La preuve en est chez le sauvage, qui peut tout aussi bien se prendre d'une affection extraordinaire pour l'Européen qu'il peut se prendre à le détester.

Par âmes neuves, j'entends, bien entendu, celles qui n'ont encore que peu usé de la faculté des réincarnations perfectionnistes, et, comme dans l'immense plan divin tout devient forcément relatif, j'en conclus que les religions qui nous ont fourni les guerres les plus odieuses, les meurtres les plus cruels, ne se sont ainsi manifestées que parce que l'homme terrestre est encore un homme très neuf dans la vie universelle. L'instinct, qui lui vient de son origine divine, le remet à chaque instant en face de l'Immuable Vérité, mais sa nature primitive lui fait tout aussitôt dénaturer cette Vérité, et avant qu'il soit parvenu à cette expérience qui lui permettra de constater que toutes les contestations entre religions sont ineptes, puisque ces religions ont une unique et identique trilogie qui s'appelle : Dieu, immortalité et bonté, il lui faudra encore la leçon très dure de la souffrance initiatrice.

Mais cependant, durant que les hommes s'entre-tuent, cela n'empêche que, dans l'au-delà des Esprits, nous n'assistions journellement à ce spectacle qui ravit d'aise nos âmes et que nous ne nous lassons pas de contempler :

De tous les points du globe, par groupes peu nombreux, quelquefois isolés, des Esprits voguent dans cette zone frontière qui sépare les vivants des soi-disant morts... Vaillantes et saintes, les âmes arrivent vers d'autres âmes qui leur tendent les bras. Il y en a là de toutes les tailles et de toutes les races. Les unes portent la coiffe haute et droite des évêques arméniens ; d'autres s'abritent

sous l'austère manteau aux manches larges qui enveloppa les prêtres de Luther, d'autres disparaissent sous les plis rigides de l'étoffe immaculée du disciple de saint Dominique, d'autres enfin portent le turban du Prophète, d'autres la tunique du brahmane...

Ils s'approchent les uns des autres, se joignent sans se toiser ; leurs regards ne sont pas arrogants ; ils semblent se connaître et s'aimer même... Pourquoi ? — Je l'ai dit, parce que ce sont des âmes expérimentées, des âmes évoluées, celles-là, dont la manière d'honorer Dieu a pu différer quant au culte, mais est restée la même quant à la pratique des vertus.

Le mot Dieu est dans leur bouche, il revient sans cesse comme une caresse, comme un désir, comme une aspiration. Dans l'immensité magnifique, ils le cherchent humblement sans espérer le trouver encore pourtant...

Puis l'un d'entre eux, un vieillard vénérable au pur profil, fait un geste. Il leur montre un point lumineux par delà les mondes, et tous baissent leurs fronts respectueux en pensant que ce point est peut-être le reflet de Celui qui les a créés. Enfin, d'un même mouvement, les voici qui se dépouillent de leurs ornements sacerdotaux. L'évêque d'Arménie arrache de son front le bonnet carré ; dans les nuées de l'espace, le manteau de Luther s'anéantit, l'étole du Dominicain va la rejoindre, la tunique du brahmane s'envole au loin. Dépouillés de leurs emblèmes, ils unissent leurs mains ; un immense manteau de fluide les enveloppe et les réunit dans ses plis, et le brahmane soutenant le religieux, l'évêque donnant la main au musulman, ils s'en vont dans le mystère de l'éternel infini. Les religions ont disparu... Il n'y a plus là que des âmes soucieuses d'atteindre le même but...

BALZAC.



CHAPITRE V

MYSTÈRE DE LA VIE ÉTERNELLE

Le cycle de la vie est un perpétuel mystère, une énigme indéchiffrable qui se plaît à défier la sagacité, la perspicacité et l'effort de l'homme.

Soit que celui-ci s'essaye à comprendre la raison qui fait éclore le bourgeon, germer le grain, soit qu'il cherche à pénétrer le procédé par lequel la chenille devient chrysalide, soit encore qu'il demande aux nuages de lui révéler le secret de leur formation, il se heurte de toutes parts à la même impénétrabilité, au même mystère qui l'oblige à courber le front, en convenant que s'il sait quelque chose, cette infime science disparaît devant le Thaumaturge qui possède le secret de ce qui l'entoure.

Dès sa conception, avant même qu'il soit venu jeter son premier cri d'angoisse devant l'avenir d'épreuves qui s'ouvre devant lui, l'être humain est enveloppé de mystère. Comment se forme-t-il, cet enfant? Pourquoi emprunte-t-il un sexe plutôt qu'un autre? Pour quelle raison ses membres frêles lui refusent-ils en naissant ce que la nature concède à l'animal, la faculté de marcher, de prendre sa nourriture seul, sans aide? Par quelle étrange assimilation de son être avec ses parents, arrive-t-il à leur ressembler? Pourquoi leur emprunte-t-il parfois les défauts et les qualités qui n'appartiennent qu'à la partie pensante?

Autant de mystères qui ne s'expliquent pas sur terre, et lorsque l'homme,

lassé de répéter à satiété ses éternelles questions, lève les yeux vers les astres qui scintillent comme autant de rivières de diamants sur la voûte aux transparences azurées, il constate que là comme ailleurs il n'y a pas de réponse.

Ces mystères répétés, multiples, pourraient constituer la plus grande cause de trouble chez l'homme dont la sérénité est facilement troublée, s'ils ne contenaient en eux-mêmes l'affirmation indéniable de l'existence de Dieu.

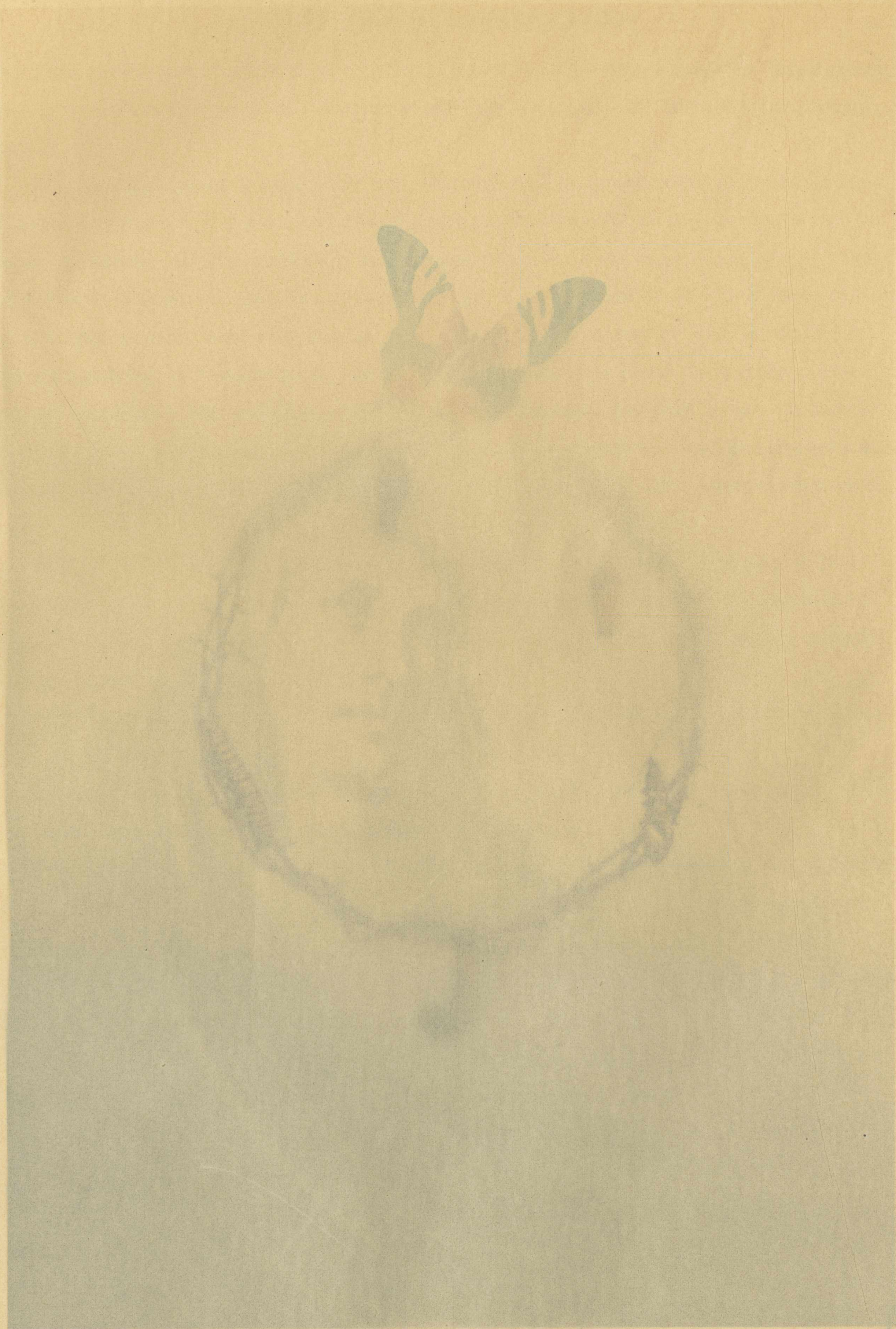
Devant les secrets de la nature, l'homme reste un piètre imitateur. Il peut jusqu'à un certain point se donner l'illusion d'être, lui aussi, un créateur aux conceptions osées. Il lui est possible de perfectionner la fleur, il réussit parfois à détourner la foudre, mais, pour cultiver cette fleur et détourner cette foudre, il lui est indispensable de recourir à la matière première qu'il n'a pas composée et dont il ignore la provenance.

Lors même qu'il distillerait les substances dont se compose l'air ambiant, qu'il saisirait à pleines mains ces courants mystérieux et puissants qui s'appellent : électricité, radium, rayons X, télégraphie sans fil, il devrait encore et toujours se rendre à cette formelle évidence, qu'il n'a fait que découvrir et qu'il n'a rien créé...

Les limites de son intelligence s'arrêtent à cette création. Les titres de producteur merveilleux, de chercheur infatigable, peuvent lui être appliqués... Le titre d'inventeur est un abus, ses inventions n'étant autres que la révélation de choses ignorées jusqu'alors.

Il est impossible qu'en suivant ce raisonnement dans toute sa logique on n'arrive pas à la conclusion d'un principe supérieur, cause des causes, trop différent de ce que nous sommes nous-mêmes pour être analysé et défini.

C'est le mystère même qui affirme la réalité d'une puissance indéfinissable. La Création n'est pas l'œuvre d'un hasard qui pourrait, du reste, n'être qu'une vague dénomination de la puissance créatrice. L'œuvre universelle ne peut emprunter sa force qu'à une intelligence raisonnable et raisonnée entre toutes. Il suffit d'étudier cette œuvre pour en acquérir la conviction. Tout y trouve sa place. Il n'y a aucune note discordante ; tout au plus s'y rencontre-t-il quelques inutilités, nous semble-t-il, mais ce dernier jugement est une appréciation toute humaine. L'insecte et la bête fauve qui nous paraissent autant d'éléments nuisibles dans le concert de la création, ont assurément leur raison d'être; ils sont une des multiples formes de la vie. L'enseignement d'au-delà nous apprend même que



CHAPITRE V

MYSTÈRE DE LA VIE ÉTERNELLE

lassé de répéter à satiété ses éternelles questions, lève les yeux vers les astres qui scintillent comme autant de rivières de diamants sur la voûte aux transparences azurées, il constate que là comme ailleurs il n'y a pas de réponse.

Ces mystères répétés, multiples, pourraient constituer la plus grande cause de trouble chez l'homme dont la sérénité est facilement troublée, s'ils ne contenaient en eux-mêmes l'affirmation indéniable de l'existence de Dieu.

Devant les secrets de la nature, l'homme reste un piètre imitateur. Il peut jusqu'à un certain point se donner l'illusion d'être, lui aussi, un créateur aux conceptions osées. Il lui est possible de perfectionner la fleur, il réussit parfois à détourner la foudre, mais, pour cultiver cette fleur et détourner cette foudre, il lui est indispensable de recourir à la matière première qu'il n'a pas composée et dont il ignore la provenance.

Lors même qu'il distillerait les substances dont se compose l'air ambiant, qu'il saisirait à pleines mains ces courants mystérieux et puissants qui s'appellent : électricité, radium, rayons X, télégraphie sans fil, il devrait encore et toujours se rendre à cette formelle évidence, qu'il n'a fait que découvrir et qu'il n'a rien créé...

Les limites de son intelligence s'arrêtent à cette création. Les titres de producteur merveilleux, de chercheur infatigable, peuvent lui être appliqués... Le titre d'inventeur est un abus, ses inventions n'étant autres que la révélation de choses ignorées jusqu'alors.

Il est impossible qu'en suivant ce raisonnement dans toute sa logique on n'arrive pas à la conclusion d'un principe supérieur, cause des causes, trop différent de ce que nous sommes nous-mêmes pour être analysé et défini.

C'est le mystère même qui affirme la réalité d'une puissance indéfinissable. La Création n'est pas l'œuvre d'un hasard qui pourrait, du reste, n'être qu'une vague dénomination de la puissance créatrice. L'œuvre universelle ne peut emprunter sa force qu'à une intelligence raisonnable et raisonnée entre toutes. Il suffit d'étudier cette œuvre pour en acquérir la conviction. Tout y trouve sa place. Il n'y a aucune note discordante ; tout au plus s'y rencontre-t-il quelques inutilités, nous semble-t-il, mais ce dernier jugement est une appréciation toute humaine. L'insecte et la bête fauve qui nous paraissent autant d'éléments nuisibles dans le concert de la création, ont assurément leur raison d'être ; ils sont une des multiples formes de la vie. L'enseignement d'au-delà nous apprend même que

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

Chacornac. Ed.

leur rôle est de servir de véhicule à l'âme qui doit subir des quantités innombrables de transformations, avant d'arriver sur les sommets où les mystères s'expliquent.

On a quelque peine à imaginer que, devant tant de preuves accumulées d'une puissance créatrice, il y ait un si grand nombre d'hommes qui se refusent à croire à son existence, et qui préfèrent tout rapporter au néant égalitaire, il est vrai, mais irréel. Il suffit d'avoir le courage d'examiner la lente et évidente transformation qui s'opère sur une tombe pour être forcé d'admettre que la mort elle-même engendre la renaissance, qu'il n'y a pas d'inertie dans la matière, mais, que, au contraire, un souffle perpétuel de vie l'anime, préside à ses moindres transformations. L'eau a raison de la pierre, et l'œuvre de vie n'est pas seulement l'œuvre du présent, elle est l'œuvre d'hier ; elle sera celle des lendemains sans fin...

Mais avec l'illogisme qui caractérise certains esprits encore inaptes à poursuivre jusqu'au bout leur raisonnement, c'est précisément parce qu'ils ne comprennent pas le principe de vie qu'ils le repoussent, et préfèrent se prononcer pour la négative en ce qui concerne ce principe.

Une autre façon d'envisager le but final se rencontre aussi chez quelques téméraires, pour ne pas dire orgueilleux.

Devant l'inanité de leurs efforts pour arriver à pénétrer certains mystères, il y a des hommes qui ont imaginé l'hypothèse suivante :

Il existe, d'après eux, une Intelligence supra-naturelle, complète, logique et productrice incessante, qui est la cause première de tous les effets accaparés par l'humanité qui s'en approprie souvent très injustement le mérite complet.

Entre cette Intelligence et les êtres inintelligents par rapport à elle, il existe un abîme momentané. C'est pourquoi il est impossible à ces êtres inférieurs de comprendre les injustices, de saisir le pourquoi des énigmes. Mais un jour vient où l'abîme se franchit, où les bornés entrent dans le domaine de l'Intelligence. Dès lors ils cessent de faire partie intégrante de la catégorie des êtres créés et multipliés à l'infini, mais ils s'associent, s'unissent avec l'Intelligence Suprême de telle manière qu'ils arrivent à former avec Elle une unité divine qui constitue en même temps le summum de leurs joies.

Cette assimilation de notre personnalité à la personnalité divine supprime forcément toutes les distances qui séparent l'être créé du Créateur. N'ayant plus rien

à apprendre, plus rien à souhaiter, possédant tous les pouvoirs, il est clair que cette situation nous ferait l'égal de cette Intelligence, et, comme tous les êtres devraient arriver tôt ou tard à cette assimilation, il en résulterait que l'état de créature ne serait jamais qu'une sorte de disgrâce d'une des parties constituant l'être divin (nous ne devons pas oublier que l'hypothèse de nos téméraires nous enseigne que nous émanons de Lui); puis la disgrâce prendrait fin après une série de réincarnations, et de nouveau l'âme goûterait les jouissances suprêmes de la domination sans conteste, du pouvoir sans limites et de l'intelligence sans bornes, jusqu'au jour où le souffle actif de cette intelligence nous projetterait à nouveau dans le cycle des espaces pour y subir de nouvelles épreuves.

Dieu serait donc un être dont tout le mouvement et la force seraient concentrés dans la faculté d' « expir » et d' « aspir ». L'expir nous projetterait, et l'aspir nous ramènerait à Lui.

Une telle doctrine n'est pas soutenable. La prétention incroyable d'être, en somme, une sorte de dislocation de l'Intelligence Suprême, infirmerait immédiatement la prépondérance et la sublimité de cette Intelligence. A quoi servirait, en effet, ce retour perpétuel vers le mal et la souffrance ? Pourquoi des épreuves aussi cruelles seraient-elles réservées à certains, si elles n'étaient définitives? L'idée même d'une Unité isolée, ou d'un Dieu, disparaît dans cette conception, puisque nous deviendrions tôt ou tard aussi Dieu que Lui.

Pour acquérir encore plus complètement la conviction que ce mystère est une utopie, il suffit de jeter un coup d'œil en arrière sur l'histoire des peuples antiques.

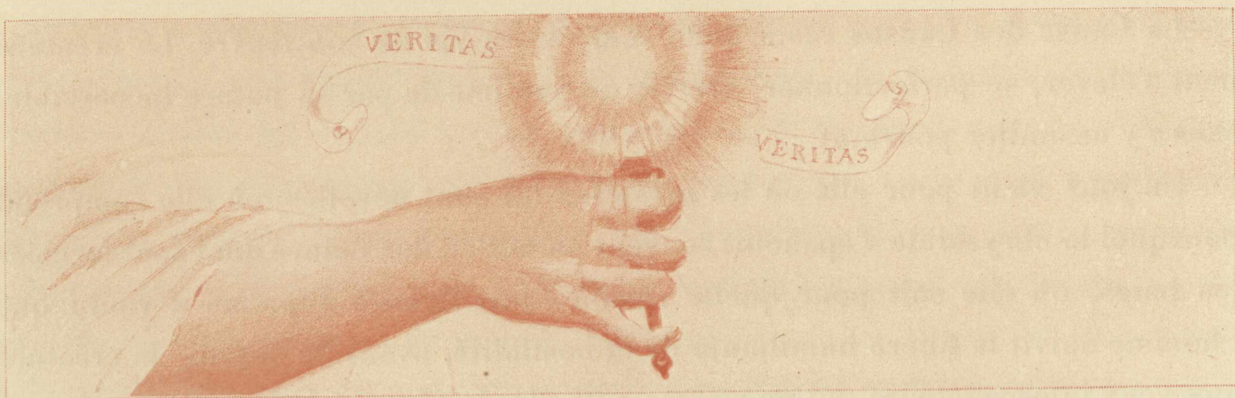
En remontant patiemment ce cours des siècles, nous arrivons à cette constatation : l'humanité à son début n'est qu'un ténébreux chaos, tout s'y mélange, tout s'y confond, la plante qui pousse entre les pierres, l'eau, la terre, l'animal sauvage qui va bientôt céder le pas à l'homme.

Mais le mystère impénétrable plane sur ce fouillis grandiose. Bientôt les herbes qui nourrissent vont surgir, les animaux se multiplier, et l'homme, poussé par un instinct merveilleux, va bientôt utiliser à son profit tout ce qui l'entoure. Mais bien avant même qu'il se soit formé, le mystère a présidé à la composition du monde qui va devenir le sien, et si lointaines que puissent être les origines de cet homme, elles n'entreront jamais en parallèle avec celles de ce mystère, parce que lui n'a pas de commencement.

La Cause des Causes reste donc seule vis-à-vis de son œuvre. La créature peut s'élever, se perfectionner, arriver au sublime de par sa nature incoercible, sans s'y assimiler pourtant.

Un jour vient pour elle où les mystères lui sont dévoilés, où elle comprend pourquoi la chrysalide s'épanouit souvent au milieu des épines dont sont formées les haies, où elle sait pour quelle raison l'Intelligence suprême a voulu que l'homme suivit la filière humiliante de la bestialité, avant de devenir la créature aux yeux interrogateurs qui ne pourra entendre la réponse à ses questions pressées que lorsqu'elle aura mérité l'accès des régions où se trouve la solution de tous les problèmes.

RENAN.



CHAPITRE VI

FRATERNITÉ DES ESPRITS

Ce mot de fraternité revient souvent à la bouche dans les discours humains, mais comprend-on bien sa signification, approfondit-on sa valeur ?

Il veut dire entente, bon accord, solide et sincère affection, c'est-à-dire à peu près l'opposé de ce qu'on voit en général régner sur la terre où l'homme crée facilement des mots, mais n'entend guère leur sens véritable.

Toute autre est la fraternité chez les Esprits. Il ne s'agit plus là d'en faire une devise sans portée aucune, mais bien de s'appliquer les uns aux autres cette fraternité dans le commerce perpétuel des relations entre les âmes.

Tout Esprit qui n'agirait pas ainsi est temporairement hors la loi commune, hors du progrès, hors de l'évolution. Mais son exclusion ne comprend jamais une éternité ; car il arrive toujours un moment où l'éblouissante lumière de la vérité dessille les yeux de cet aveugle, et lui fait comprendre enfin sa destinée et le tort grave qu'il se cause à lui-même en se soustrayant à cette loi de la fraternité.

La fraternité n'abolit pas cependant la hiérarchie ou degrés divers des âmes. Il faut bien se garder de la confondre avec l'égalité. De même qu'il y a des frères aînés dans une famille, de même il y a des Esprits beaucoup plus avancés les uns que les autres. Mais cette supériorité ne les rend pas arrogants, au contraire; car la vraie supériorité rend humble. Les êtres vraiment intelligents savent qu'ils



Chacornac, Éd. Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

CHAPITRE VI

FRATERNITÉ DES ESPRITS

TECVM
LVGEO

CHACORNAC. Ed.

Imp. GILLOT (RICHER et Cie succ.)

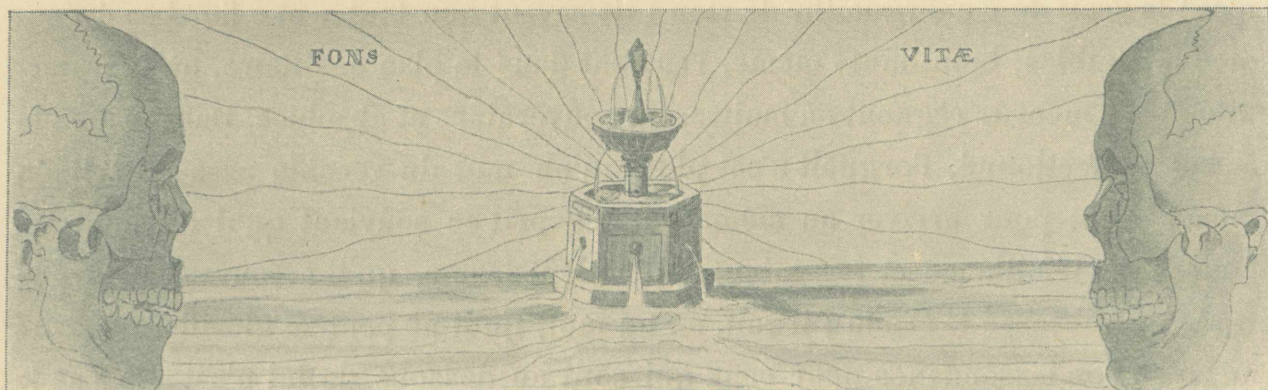


n'ont le droit de s'enorgueillir de rien : ils savent que tout a une fin. Les événements pénibles, humiliants même, rentrent dans le plan égalitaire, où la fraternité et la concorde règnent en maîtresses souveraines et absolues. Dans le monde astral perfectionné, l'orgueil n'est plus qu'un mot du vocable passé. Parti du même point pour arriver au même but, l'Esprit se souvient qu'il a connu les heures de défaillance et les minutes d'enthousiasme, qu'il a souvent côtoyé la vertu et embrassé le crime ; il sait, en un mot, qu'il ne peut se glorifier de rien ; aussi sa condescendance pour ceux qui sont au-dessous de lui n'est-elle pas le résultat d'une pitié dédaigneuse, mais bien la conséquence de son élévation morale qui lui permet enfin de comprendre ce qu'il y a de sagesse, de beauté et de grandeur, dans ces mots : progrès par la souffrance, bonheur par la fraternité.

Fraternité ! que voilà bien l'idéal parfait, trop élevé, trop au-dessus des compréhensions humaines pour pouvoir être jamais mis en pratique sur terre ! Et c'est en raison même de cette impossibilité que l'infime planète agonise, en demandant, au milieu même de ses affres, où réside le bonheur. Comment, en effet, être heureux sous ce toit somptueux, si la misère et la douleur s'abritent dans l'humble maisonnette qui lui fait face ? Comment oser prétendre un seul instant à la possession d'une paix inaltérable, tant que l'odieux système des dupes et des dupés, du loup se repaissant de l'agneau, subsistera ? Comment oser se réjouir, si l'éclat de notre joie est le signal des pleurs chez notre prochain ?

Et c'est pour cette raison que la recherche du bonheur ici-bas n'est autre qu'une vaste utopie. Car le bonheur c'est la réalisation parfaite de ce cénacle où tous ne doivent former qu'un cœur et qu'une âme, où les mots discorde, envie, jalousie, n'ont plus leur raison d'être, mais sont remplacés par ceux d'amour, de sainte émulation, où la joie de l'un devient la joie de tous, où la faiblesse de certains éveille les sollicitudes des forts, où Dieu semble être le but suprême de l'existence, et les vies successives les étapes qui permettent de reprendre haleine avant de parvenir à cette suprême omnipotence.

LACORDAIRE.



CHAPITRE VII

RÉINCARNATION

Mes chères enfants,

Il serait presque téméraire de vouloir énumérer toutes les peines qui composent le réseau de la vie terrestre, car elles sont innombrables dans leur variété. Mais quoique les maladies cruelles, les soucis lourds de l'éducation et de la subsistance d'une famille puissent entrer en première ligne dans le tableau des misères humaines, il faut reconnaître que tout cela est encore de bien peu d'importance, si on le compare à la douleur des douleurs, à la séparation déchirante entre toutes qui s'appelle la mort.

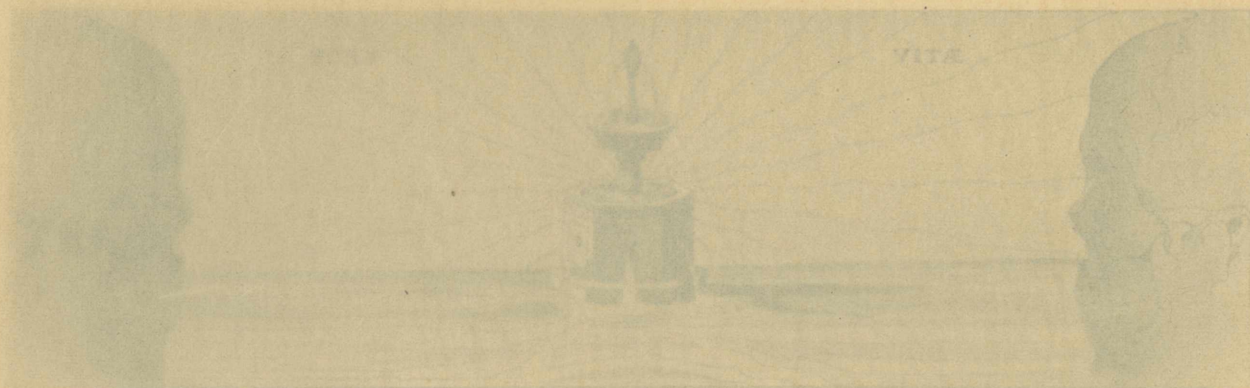
Jusqu'à un certain point l'homme peut concevoir l'espérance d'éviter la douleur. C'est cette espérance qui en fait le lutteur acharné qui s'adonne à la dure tâche de faire disparaître les embûches de la vie. Mais contre la mort il lui est impossible d'espérer un tel résultat. Il sait pertinemment que celle-ci sera toujours victorieuse de lui quand elle voudra, comme bon lui semblera, et où elle l'entendra. Malgré cela, et quoiqu'on lui enseigne très jeune cette infériorité vis-à-vis d'elle, il ne s'accoutume pas à la servitude de sa venue. Il la repousse, il en souffre par avance, et il se désespère lorsqu'il voit ses coups frapper à droite et à gauche dans la phalange du groupe sympathique qui constitue sa famille de cœur.



CHACORNAC. Éd.

CHAPITRE VII

RÉINCARNATION



CHAPITRE VII

RÉINCARNATION

Mes chères enfants,

Il serait presque téméraire de vouloir énumérer toutes les peines qui composent le réseau de la vie terrestre, car elles sont innombrables dans leur variété. Mais quoique les maladies cruelles, les soucis lourds de l'éducation et de la subsistance d'une famille puissent entrer en première ligne dans le tableau des misères humaines, il faut reconnaître que tout cela est encore de bien peu d'importance, si on le compare à la douleur des douleurs, à la séparation déchirante entre toutes qui s'appelle la mort.

Jusqu'à un certain point l'homme peut concevoir l'espérance d'éviter la douleur. C'est cette espérance qui en fait le lutteur acharné qui s'adonne à la dure tâche de faire disparaître les embûches de la vie. Mais contre la mort il lui est impossible d'espérer un tel résultat. Il sait pertinemment que celle-ci sera toujours victorieuse de lui quand elle voudra, comme bon lui semblera, et où elle l'entendra. Malgré cela, et quoiqu'on lui enseigne très jeune cette infériorité vis-à-vis d'elle, il ne s'accoutume pas à la servitude de sa venue. Il la repousse, il en souffre par avance, et il se désespère lorsqu'il voit ses rangs frapper à droite et à gauche dans la phalange du groupe sympathique qui constitue sa famille de cœur.

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

Chacornac. Ed.



Hélas ! mes chères enfants, contre ce déchirement de l'âme qui gémit hautement de voir partir ceux qu'elle aime, contre la douleur atroce des séparations, il n'y a pas de remède... Le croyant souffre, en pensant au temps problématique qui le sépare de l'être parti le premier pour la région de l'immortalité. L'incroyant soupire sur la tombe qui détruit tout, et ne rend rien ; et, malgré toute l'éloquence entraînante et persuasive des apôtres de la bonne parole, malgré la certitude profonde que possèdent un grand nombre d'êtres de la réalité de la survie, malgré la tendance si belle qu'ont certaines âmes à tout supporter en vue de la vie future, le déchirement subsiste parce que ce déchirement fait partie d'une loi immuable, qui veut que notre plus grande expiation soit dans la souffrance que nous apporte la mort.

Mais la loi inexorable... et juste, malgré toute la sévérité dont elle est empreinte, ne nous défend pas de rechercher l'adoucissement. Elle ne nous interdit pas le regard jeté sur les conséquences de la mort, et si nous savons regarder en face ces conséquences, nous ne pouvons tarder à ressentir, au milieu même de nos plus grandes souffrances morales, un apaisement, une sorte de calme bienfaisant qui, peu à peu, arrivent à rendre à l'âme un peu de cette force et de cette sérénité dont elle a besoin pour poursuivre le sillon aride de la vie.

Mais encore, direz-vous, âmes qui doutez, quelles peuvent être ces considérations adoucissantes? En quoi consistent-elles? S'agit-il d'un ciel où il y aura beaucoup d'appelés mais peu d'élus, d'un ciel d'où seront exclus un grand nombre de ceux que nous aimons ?

O âmes qui raisonnez ainsi, rassurez-vous et consolez-vous, car Dieu n'a pas localisé sa bonté, pétrifié ses dons, mais il les a, au contraire, étendus à son œuvre entière. Son royaume n'est pas une île isolée et inaccessible ; il embrasse tous les mondes, il comporte le vide même, les nébuleuses et les voies lactées, l'infini et l'insondable, le passé qui n'a pas de début et l'avenir qui ne se termine pas. Le mot mort n'est qu'un terme servant à désigner une période de transformation. De ce squelette même qui paraît à vos yeux le symbole du néant, des quantités d'êtres renaîtront, et, de même que le fumier produira la fleur, de même le corps de l'homme produira d'autres germes de vie destinés à s'ajouter à la couronne de perpétuelle gloire que forment à eux tous les êtres créés par Dieu — mystère.

Deux principes composent la personnalité de l'incarné. Ils s'appellent matière

et âme. Si le premier revêt une forme grossière ; si la matière offre, lorsqu'elle n'est pas animée par l'âme, l'apparence de l'inertie, elle est cependant soumise, elle aussi, à une loi de transformation. Mais l'âme, qui émane de Dieu, lui reste toujours supérieure. Sa transformation toute morale est lente, et, si elle peut et doit arriver à ce résultat de modifier ses défauts, de les faire disparaître pour y substituer les qualités réputées à juste titre comme étant les plus belles, elle n'en garde pas moins son entière individualité et personnalité ; elle ne devient pas, du fait de sa séparation d'avec le corps, une espèce de pensée flottante sans consistance, une sorte de corps sans organe qui s'appelle peresprit. L'enveloppe et l'esprit peuvent ainsi se montrer aux voyants sous les mêmes apparences que celles qui se manifestaient au cours de la vie terrestre.

Si le monde ne se composait que de médiums, cette joie si précieuse de voir les Esprits atténuerait pour eux dans une grande mesure tout ce que la séparation mortelle peut contenir de cruel. Il est si doux ce don qui permet d'entrevoir dans un éclat modéré les âmes débarrassées du corps; mais ceux qui possèdent cette faculté formant l'exception, c'est à la majorité qu'il convient de dire :

Habituez-vous dès maintenant à vivre de la vie de l'âme, et à ne considérer le corps que comme un instrument qui s'associe à tous moments avec la matière. Ce corps peut être tour à tour infirme, beau ou repoussant, il peut une fois être du sexe masculin et dans une autre existence du sexe féminin, de même qu'il peut servir d'abri tantôt à une âme vile, tantôt à une âme sublime. Mais l'âme ne pourrait agir de même. Si elle se réfugie une fois dans un corps contrefait, une autre fois dans un corps droit, elle conserve toujours ses idées personnelles, ses talents acquis, ses qualités innées ou développées. Au milieu des réincarnations diverses elle n'annihile pas son individualité. C'est pourquoi elle seule peut être attachante, elle seule peut donner la force de supporter la mort puisqu'elle n'en est pas atteinte.

Curé d'Ars.



CHAPITRE VIII

L'EXPIATION DANS LA RÉINCARNATION

Mes chères enfants,

Nous nous sommes plu à admirer ensemble maintes et maintes fois la diversité des vertus auxquelles l'homme doit aspirer, s'il veut parvenir promptement à la solution seule désirable, seule enviable — j'ai nommé Dieu.

Au premier rang, parce qu'elle les englobe toutes, les éclipse même de son éclat, nous avons placé la charité féconde et inlassable, la charité que rien ne rebute, la charité qui pardonne toujours; puis notre admiration s'est étendue à la justice, sa sœur cadette si haut placée dans l'estime des hommes qu'ils l'ont pour ainsi dire déifiée ; et là encore nous avons pris plaisir à considérer cette immuable sérénité que nulle considération mesquine n'influence, et qui hélas ! a si peu d'autorité sur terre.

L'aimable charité a également charmé nos yeux, le courage nous a séduits, la douceur nous a consolés et, en dépit de toutes les faiblesses de la nature, de tous les caprices de la chair, nous nous sommes pris à souhaiter tout bas la possession de ces qualités qui ne peuvent être appelées l'apanage d'aucun, puisqu'elles doivent être, tôt ou tard, le lot de tous.

Cependant, mes chères enfants, dans cette énumération brillante, nous avons omis une vertu. Nos regards n'ont pas été attirés vers elle, pour la raison très

simple que cette vertu oubliée est considérée par l'homme comme une fatalité qu'il est obligé de subir, et à laquelle il essaiera toujours de se dérober avec plus ou moins d'insuccès.

Il oublie ainsi, cet homme qui admire la justice, qu'il peut posséder celle-ci et ne pas être charitable, qu'il peut être courageux et n'avoir aucune douceur, de même qu'il peut être bon et dénué d'énergie. Mais, quelle que soit la somme des qualités et des défauts qu'il possède, il n'échappera pas à cette nécessité auguste qui s'appelle l'expiation.

Cette expiation, qu'il considère comme un fléau, devient pourtant une vertu sublime lorsqu'il sait l'accepter. Mais, qu'il en veuille ou n'en veuille pas, elle s'imposera toujours à lui en dépit de ses révoltes, malgré les efforts tentés pour s'y soustraire. C'est une loi permanente qui remplit l'office d'un bourreau bienfaisant, que rien ne rebute et qui prépare par avance le tissu de circonstances atténuantes qui pallient toutes les inconséquences et toutes les fautes. Bon gré mal gré, l'expiation ou la souffrance nous mène vers la route du progrès ; elle suit l'être dans ses réincarnations multiples, jusqu'au jour où celui-ci, étant suffisamment épuré, entre glorieux et radieux dans les sphères de triomphe et de paix sans mélange.

Et la réincarnation, mes chères enfants, qu'est-elle en elle-même si ce n'est une expiation ?

Lorsque l'au-delà vous a enveloppé de ses fluides vivifiants, lorsque l'âme, débarrassée de ses fluides matériels, a recouvré sa lucidité et peut comprendre ce qu'est la vie de l'esprit, lorsqu'on a goûté la douceur si complète du royaume de l'errance, combien ne semble-t-elle pas dure alors cette loi du retour vers la terre ou tout autre monde d'épreuves sur lequel il suffira de naître pour souffrir ?

Bien souvent, l'Esprit hésite longtemps. Il hésite, pris de crainte, de vertige, de transes; il ne peut se résoudre à franchir ce pas fatal qui va le replonger instantanément dans la lutte pénible ; mais un jour vient cependant où sa raison triomphe, où il comprend que la cause des causes seule est immuable, parce que seule elle est parfaite, tandis que lui, foncièrement imparfait, doit chercher, dans la transformation, l'épuration indispensable.

Alors, brusquement, il se décide. Avec hardiesse ou parfois timidité excessive, il reprend contact avec la matière pour pratiquer de nouveau dans toute sa rigueur

CHACORNAC. Ed.

Imp. GILLOT (RICHER et Cie succ.)



cette vertu ou science de l'expiation. Mais, qu'il ait été lent ou prompt dans sa décision, il n'en reste pas moins acquis que le seul fait de s'être soumis lui constitue un réel mérite et un pas en avant dans l'évolution.

On peut dire, en effet, mes chères enfants, que la plus grande expiation réside dans la réincarnation. Beaucoup de tâches méritantes s'offrent, il est vrai, aux Esprits dans l'au-delà. Le travail, l'étude, la recherche d'esprits protecteurs, tout cela constitue des tâches évolutives et expiatrices, mais elles n'ont pas la valeur de celles que vous pratiquez sur terre, et restent insuffisantes pour ceux qui n'ont encore accompli qu'un minime progrès durant leur vie terrestre.

Le mal même devient un précieux collaborateur dans la vie évolutive. Quel mérite y a-t-il à posséder une bonne humeur inaltérable, si l'on n'est en butte à aucun mauvais caractère, si tout marche à souhait sans qu'il y ait la moindre occasion de rectifier la moindre chose?

Lors même que les grandes peines seraient épargnées aux terrestres, il est bien certain cependant que les tracasseries et les soucis journaliers resteraient tout de même leur lot, et c'est précisément dans ces petits ennuis que l'on peut trouver le progrès.

A chaque désincarnation l'âme sort plus purifiée, plus courageuse, plus disposée à bénir la vie qu'elle vient de passer, et à laquelle elle doit d'avoir gravi plusieurs échelons de cette monumentale échelle dont le sommet vient se perdre dans le sein même de la Divinité. Il arrive un moment où c'est avec des larmes de reconnaissance qu'elle contemple cette terre où ses pleurs ont coulé, où son cœur s'est révolté maintes fois contre l'apparente injustice d'une organisation terrestre qui lui a paru défectueuse au premier chef, où tant de fois elle a douté, désespéré même. Que ses années de souffrances lui paraissent avoir été brèves, maintenant qu'elle est à même de les comparer à son éternité de bonheur ! Elle ne peut comprendre qu'elle les ait trouvées aussi longues, et sourit en se rappelant ses frayeurs de la mort, ses angoisses enfantines devant l'inconnu, quand cet inconnu était tout à la fois si simple et si juste.

Et pourtant son bonheur n'empêchera ni les terres d'épreuves de demeurer terres d'épreuves, ni la loi d'expiation de rester en vigueur, Dieu ne se lassant pas de produire de la même manière, tandis que l'évolution se continue sur un mode identique.

C'est cette persistance ou plutôt cette immutabilité dans le mode de création

qui constitue d'une manière formelle l'admirable justice de Dieu. Car l'injustice, qu'est-ce, en somme, sinon une inégale répartition des privilèges et des disgrâces? Or, si la somme de nos souffrances et de nos joies est égale, nous n'avons rien à nous envier les uns aux autres. Je vous entends d'ici objecter que cette théorie n'est pas admissible, puisque sur la terre il y a des quantités de gens beaucoup plus frappés que d'autres. Mais mon point de vue n'embrasse pas la seule terre. Dieu n'a pas créé seulement cette infime planète, il en a suscité des milliards et des milliards d'autres. Si l'être pauvre et méritant ne comprend qu'avec peine l'heureuse vie d'êtres imméritants, c'est qu'il ignore que cette existence présente n'est pas le point final de ce qui s'appelle une vie. Tôt ou tard la personne dépourvue de qualités subira la loi d'expiation qui la mettra au rang de celles qui souffraient alors qu'elle jouissait, et cela sera toujours ainsi, car il y aurait injustice de la part de Dieu à s'arrêter dans sa production. Tout ce qui compose l'air ambiant, l'atmosphère de l'univers, est un être futur. Du jour où le Créateur cesserait de produire, ces êtres futurs resteraient des atomes sans tristesse, c'est vrai, mais véritablement bien dénués cependant, si l'on compare leur sort à celui des êtres parvenus à l'apogée.

Devant ces lois inéluctables il ne reste à l'homme qu'une ressource, celle de s'incliner en accaparant à son profit la loi d'expiation devenue pour lui une réelle vertu, s'il sait s'en servir.

Mais, il faut bien le dire, mes chères enfants, le mot seul effraie et attriste. Avec sa vivacité exagérée, l'homme y voit tout de suite le synonyme de pénitences, austérités, abstraction complète de tout ce qui constitue les rares douceurs de la vie. Et puis, enfin, pourquoi expier? Est-ce, en somme, la faute de l'homme, s'il a été créé imparfait, grossier, nuisible, s'il trouve partout l'hostilité au lieu de la bonté?

Le mot de purification semble plus juste à certains. L'expiation suppose une faute antérieure, mais pourtant, si nous sommes vicieux dans le principe, la faute, semble-t-il, ne peut nous en être imputée.

Lorsque, après l'animalité, l'être entre dans la période humaine, il n'est encore qu'une sorte de brute qui ignore à peu près le bien. Mais, à cette époque, sa transformation est rapide, et il arrive promptement au degré où il est capable de différencier le bien du mal, et où il sait pour quelle voie il doit opter. Son libre arbitre existe, et il devient immédiatement responsable des fautes ou erreurs qu'il com-

met. Dès lors, ce qu'il endure dans la suite ne peut que s'appeler expiation, et c'est à lui qu'il appartient d'abréger ou de prolonger cette expiation subordonnée à la bonne volonté et au zèle qu'il déploiera pour se réformer.

Mais de là à tomber dans tous les grands courages des mystiques et des saints, il y a un monde, et Dieu lui-même n'exige pas l'héroïsme, du moment où l'on pratique le courage. Le moyen de progresser est plus simple ; il peut se résumer en ces quelques mots : savoir accepter sa vie, et, croyez-moi, ce n'est pas un petit mérite que celui qui consiste à remplir bravement ses devoirs.

Ces choses si vulgaires de la vie courante, ces besoins même que le corps impose, peuvent devenir de véritables collaborateurs du progrès futur. Pour cela il faut prendre pour devise « toujours mieux », avoir de l'ordre, diriger ses affaires avec soin, conserver une inaltérable sérénité au milieu des plus grands ennuis. Tous ces petits mérites constituent à la longue de véritables vertus. Je ne veux pas dire, bien entendu, qu'ils soient suffisants pour un progrès sérieux. Sous peine de vous ennuyer, je vous répéterai encore une fois ce que je vous ai dit si souvent, à savoir que sans la charité et la douceur il n'y a pas de progrès possible. L'accomplissement consciencieux de ces menus détails est un acheminement vers la conquête de ces vertus, car pour qu'il y ait progrès, et progrès durable d'une âme, il faut qu'il y ait éducation complète de cette âme.

Peu à peu, en s'efforçant de toujours bien faire, on arrive à ce résultat inappréciable qui s'appelle l'habitude du bien. Dès lors toutes les tâches se trouvent être facilitées, les difficultés s'aplanissent, et, presque à son insu, l'homme s'achemine ainsi doucement vers la perfection.

Mais, pour en venir là, il faut bannir du cœur toute révolte, il ne faut pas s'irriter contre la malchance qui semble s'acharner plus spécialement sur certains êtres, il faut bien se garder de se croire disgracié. Non, il faut se dire, avec toute la sincérité des âmes fortes et la foi des âmes croyantes : « ma vie est ainsi, parce que je l'ai méritée telle; donc je dois l'accepter, donc je dois la vivre. » Il ne vous est pas défendu de chercher à l'améliorer. Une sage et honnête ambition ne nuit pas, au contraire, mais il faut savoir limiter celle-ci, et il faut surtout s'appliquer à accepter avec le stoïcisme des héros les coups du sort.

Il est, du reste, un fait avéré, mes chères enfants, c'est que l'aide donné sera proportionné au courage dont vous aurez fait preuve. Quelle que dure que puisse être leur vie, les vaillants ne tombent jamais; ils savent se relever, et réussissent

même parfois dans leurs projets au delà de toute espérance. La révolte, sachez-le, est mauvaise conseillère, elle obscurcit le jugement de l'homme, et le pousse dans des voies opposées à celles qu'il devrait prendre ; c'est là malheureusement un fait commun chez les personnes qui n'ont pas la foi en l'immortalité, et qui ignorent qu'elles ont eu des vies antérieures imméritantes qui nécessitent une expiation, tandis que *celles qui savent* acceptent l'épreuve avec calme, et ce calme même fait naître en leurs âmes une paix qui n'est encore qu'un présage de la paix divine.

Oh ! mes chères enfants, la réincarnation n'est pas un pis aller qu'il faille détester, ni une sinécure qui nous permette de ne pas veiller sur nos actions. La réincarnation est grave et l'expiation est sainte, mais cette dernière nécessité deviendra pour vous une vertu et un aide si vous savez l'accepter avec résignation. Je ne vous dis pas de courir au-devant d'elle, quoique, en certains cas, ce soit nécessaire. Je vous supplie de ne pas la haïr, et je vous conjure de la supporter. Plus les épines de la douleur vous étreindront d'une manière pressante, et plus vous vous approcherez de l'endroit où ces épines cessent. Les chemins très rudes sont aussi les chemins très courts, tandis que les routes unies sont interminables et deviennent par cela même horriblement pénibles à parcourir. A la suite du maître Christ qui vous a donné l'exemple en tout, engagez-vous dans le parcours des routes tortueuses. Rappelez-vous que ce Messie, qui connut toutes les souffrances et ignora par contre toutes les douceurs, se chargea de vous enseigner la nécessité de l'expiation.

Aimez donc votre vie, aimez-la telle qu'elle vous a été faite. Minute par minute elle se chargera de vous acheminer vers le bonheur, c'est-à-dire vers les séjours de paix où le travail même devient une jouissance, où la pensée, débarrassée de toutes entraves, s'élève hardie et rapide vers les conceptions géniales, où l'amour est le mot d'ordre qui règne, où toutes les réunions ont lieu sans menaces de séparation, angoissant par avance les cœurs, où enfin on commence à entrevoir Dieu le mystérieux qui n'a pas voulu le malheur de sa créature mais bien son bonheur.

Pourtant, que de fois, durant le cours d'une vie terrestre, on l'a accusé d'abandon ce grand Maître qui régit tout ! Que de fois l'homme révolté par la souffrance s'est écrié, en montrant le poing au Ciel : « Il n'y a pas de justice ! », tandis que d'autres, plus résignés à leur sort mais incompréhensifs, murmuraient :



Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

Chacornac. Ed.

CHAPITRE VIII

L'EXPIATION DANS LA RÉINCARNATION

même parfois dans leurs projets au delà de toute espérance. La révolte, sachez-la, est mauvaise conseillère, elle obscurcit le jugement de l'homme, et le pousse dans des voies opposées à celles qu'il devrait prendre ; c'est là malheureusement un fait commun chez les personnes qui n'ont pas la foi en l'immortalité, et qui ignorent qu'elles ont eu des vies antérieures imméritantes qui nécessitent une expiation, tandis que celles qui savent acceptent l'épreuve avec calme, et ce calme même fait naître en leurs âmes une paix qui n'est encore qu'un présage de la paix divine.

Oh ! mes chères enfants, la réincarnation n'est pas un pis aller qu'il faille détester, ni une mesure qui nous permette de ne pas veiller sur nos actions. La réincarnation est grave et l'expiation est sainte, mais cette dernière nécessité deviendra pour vous une vertu et un aide si vous savez l'accepter avec résignation. Je ne vous dis pas de courir au-devant d'elle, quoique, en certains cas, ce soit nécessaire. Je vous supplie de ne pas la haïr, et je vous conjure de la supporter. Plus les épines de la douleur vous étreindront d'une manière pressante, et plus vous vous approcherez de l'endroit où ces épines cessent. Les chemins très rudes sont aussi les chemins très courts, tandis que les routes unies sont interminables et deviennent par cela même horriblement pénibles à parcourir. A la suite du maître Christ qui vous a donné l'exemple en tout, engagez-vous dans le parcours des routes tortueuses. Rappelez-vous que ce Messie, qui connut toutes les souffrances et ignora par contre toutes les douceurs, se chargea de vous enseigner la nécessité de l'expiation.

Aimez donc votre vie, aimez-la telle qu'elle vous a été faite. Minute par minute elle se chargera de vous acheminer vers le bonheur, c'est-à-dire vers les séjours de paix où le travail même devient une jouissance, où la pensée, débarrassée de toutes entraves, s'élève hardie et rapide vers les conceptions géniales, où l'amour est le mot d'ordre qui règne, où toutes les réunions ont lieu sans menaces de séparation, angoissant par avance les cœurs, où enfin on commence à entrevoir Dieu le mystérieux qui n'a pas voulu le malheur de sa créature mais bien son bonheur.

Pourtant, que de fois, durant le cours d'une vie terrestre, on l'a accusé d'abandon ce grand Maître qui régit tout ! Que de fois l'homme accablé par la souffrance s'est écrié, en montrant le poing au Ciel : « Il n'y a pas de justice ! », tandis que d'autres, plus résignés à leur sort mais incompréhensifs, murmuraient :

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

Chacornac. Ed.





« pourquoi? », et que les raisonneurs, les sophistes, concluaient à la négation de sa bonté.

Ah ! sans doute, aux intelligences faibles et incomplètes il paraît inouï que Dieu n'ait pas octroyé immédiatement le bonheur et la perfection. Nous comprenons mal sa manière de procéder; mais, s'il en est ainsi, c'est que nous ne sommes en réalité que des ignorants présomptueux qui possédons l'immense tort de vouloir juger là où nous devrions nous soumettre.

Cependant elles semblent indéniables cette bonté et cette justice de Dieu, lorsqu'on y réfléchit un peu. Tout dans la vie semble être un perpétuel effet de sa sollicitude. Si les catastrophes nous guettent, si l'ennemi nous environne, il faut reconnaître aussi que les secours ne nous font pas défaut. Mais ingrats, comme l'est, en général, une humanité peu évoluée, nous murmurons sous le coup de l'épreuve et ne remercions pas lorsque nous trouvons l'aide.

La nature elle-même nous confirme la bonté de Dieu. Vous n'avez pas été sans constater plus d'une fois au cours de votre vie ce fait, qui paraît quelquefois singulier aux gens qui n'ont encore que peu souffert : Une personne est atteinte par des catastrophes successives ou par un de ces malheurs qui ne se réparent pas ; elle reste brisée, anéantie, ayant au cœur une de ces déchirures que le temps même est impuissant à cicatriser.

Est-ce au monde, à ses amis même, qu'elle ira demander le remède à son incurable chagrin? Cherchera-t-elle dans l'activité des villes la griserie qui efface le souvenir?

Non, et le plus souvent, si aucun obstacle matériel ne la retient, c'est dans le calme de la campagne qu'elle ira bercer sa pensée douloureuse, apaiser son atroce douleur; et si un jour le sourire revient sur ses lèvres, si l'espoir même léger envahit son esprit, si l'attendrissement fait monter des larmes à ses paupières, soyez certaines que c'est le spectacle de la nature qui en est cause, parce qu'il est impossible de conserver en soi quelque ferment d'aigreur devant les merveilles de Dieu, et que si l'homme nie son pouvoir, la nature en revanche le proclame avec autorité.

Du sein des terres fécondes jusqu'à la coupole sans fond qui englobe les mondes, un alleluia d'allégresse s'élève, et vous qui ne comprenez encore qu'imparfaitement le langage de la Création, vous qui souffrez, oh ! de grâce ne vous révoltez pas, acceptez la loi d'expiation qui s'appelle aussi la loi de progrès. De

la mort même la vie naît. Un jour vient où l'âme s'échappe enfin rayonnante, libérée à tout jamais, si elle a su accepter courageusement l'épreuve ; et là-haut, dans les sphères de paix, les Esprits se réjouissent en assistant à l'ascension de leur sœur cadette devenue maintenant leur égale dans le resplendissement des univers divins.

CURÉ D'ARS.



CHAPITRE IX

ACCORD DES ÂMES ET DÉDOUBLEMENT

La tendresse profonde qui unit l'homme et la femme mieux que ne sauraient le faire toutes les plus ferventes prières des plus saints pasteurs, a toujours été considérée comme l'idéal des joies. Devant le couple qui s'en va dans les sentiers fleuris en se tenant enlacé, tandis que les lèvres murmurent avec mille intonations diverses l'éternel mot de l'éternel « Old story », et qu'Elle baisse le front pour cacher son émoi, tandis qu'Il s'essaye à pénétrer le clair rayon que voilent ses paupières ; devant les jeunes qui s'aiment, les vieux qui s'aimèrent soupirent de regret et d'attendrissement, et ceux qui se sentent déjà convoités par les lourdeurs et les déceptions de l'âge mûr s'efforcent de s'imaginer qu'ils n'ont pas encore franchi ce cap que le chérubin gracieux aux ailes légères dédaigne, lui qui n'aime que les fleurs, l'insouciance et le printemps.

Pourtant si la jeunesse escortée d'amour jette l'éclat de son doux charme dans ce passage sombre qui s'appelle une vie, il faut reconnaître que le privilège d'aimer ne lui est pas exclusif. A côté des attraits spéciaux qu'éprouvent les deux sexes l'un pour l'autre, la justice de Dieu se plaît à effeuiller de droite et de gauche les pétales de son cœur d'or ; qu'elles soient immaculées comme les blanches marguerites ou assombries de larmes de sang comme celles des pivoines, ou couvertes des teintes de deuil comme celles des chrysanthèmes, ces pétales

obéissent toutes à la loi naturelle en aimant et en étant aimées. Flétries par le vent des orages ou arrachées à leur propre pistil par des mains brutales, dans le jardin du Créateur elles se confondent, mélangent ensemble leurs douleurs, exhalent à l'unisson leurs plaintes; elles ont nom : amour maternel, amour filial, amour fraternel.

La chanson des oiseaux qui se becquetent, le bourdonnement des insectes qui s'unissent, les laissent indifférentes. Le temps des amours jeunes est passé pour elles, mais cela ne les empêche ni d'aimer ni de souffrir. Les âmes de tendresse trouvent toujours un accord correspondant. De la part d'une mère, c'est souvent une fille profondément aimée qui est l'objet de cet amour. Toutes deux se chérissent tellement qu'en pensant à la possibilité des séparations, elles sentent leur cœur se déchirer d'avance. Tantôt ce sont deux sœurs qui s'adorent et dont la vie s'est tellement identifiée l'une à l'autre, qu'aucune tendresse ne peut leur être comparée, ou encore ce sont deux amis qui s'aiment comme si les liens du sang les avaient unis.

Ces affections si profondes et assez fréquentes sur terre ont toujours des origines lointaines. Pour s'aimer ainsi, il faut évidemment s'être connu et apprécié depuis longtemps. Les tendresses soi-disant irraisonnées que l'on éprouve tout à coup, lorsqu'on se trouve pour la première fois face à face avec une personne inconnue, ces coups de foudre inexplicables ne sont pas le résultat d'un caprice qui ne se définit pas — à moins cependant que ces sympathies ne persistent pas et ne s'écroulent à la première déception; ce qui est le cas de ces personnes qu'on a si justement dénommées « des impulsives », auquel cas l'affection passagère n'a d'autre explication que le caprice d'une nature instable.

Mais cette explication ne peut s'appliquer aux personnes qui s'aiment sans discontinuer, et dont la vie n'est qu'une preuve perpétuelle de tendresse réciproque. Pour ces personnes-là, soyez persuadées que l'affection ne date pas seulement du jour où elles se sont vues, mais bien de plusieurs existences où ensemble elles ont souffert et se sont soutenues mutuellement. C'est l'explication de ces préférences si marquées parfois au sein des nombreuses familles. En Angleterre principalement le cas est fréquent. Les aînés et les plus jeunes n'ont souvent entre eux que des relations que je qualifierais presque de courtoisie. Mais voici Willy et Dora que tout sépare cependant, l'âge, le collège et le sexe, et qui s'adorent; ils vivent toujours à l'écart de leurs autres frères et sœurs, et, plus

tard, lorsque Willy, suivant en cela l'exemple de beaucoup de ses compatriotes, partira coloniser aux Indes ou ailleurs, Dora, qui a pourtant chez elle tout le confort du « home », tous les amusements du flirt, pleinement justifié du reste par ses yeux de pervenche et son teint qui fait songer aux douceurs des premiers boutons de rose, Dora partira avec son frère, parce qu'elle l'aime par-dessus tout et qu'il est sa vie, son but, son rayon de soleil.

Il est douloureux de constater que cet accord des âmes est toujours, tôt ou tard, détruit par l'affreuse mort, qui ne respecte même pas les tendresses chastes et se plaît à ajourner le moment où l'on pourra savourer en paix ces affections.

La justice de Dieu l'a voulu ainsi. La charmante fable de Philémon et Baucis, ces deux aimables vieux qui ne pouvaient se résoudre à partir l'un sans l'autre, n'est qu'une douce fiction. L'avenir terrestre ne réserve presque jamais cette joie, qui serait si précieuse, de s'étendre ensemble sur la couche qui doit devenir la couche funèbre, et de sentir à l'unisson dans les mains enlacées le frisson qui envahit les veines, jusqu'au moment où les deux corps laisseraient s'échapper les âmes qui se rejoindraient et se confondraient dans un baiser éternel. Bien au contraire, la mort se complaît à violer toutes les lois de la préséance ; elle prend l'enfant avant la mère, le frère plus jeune avant l'aîné ; elle ne laisse pas seulement derrière elle une trace de désespoir, elle creuse encore un sillon de révolte devant son injustice trop avérée.

Parfois les malheureux, qui ont perdu l'âme de leur âme, se demandent avec angoisse si l'aimé qu'ils pleurent n'éprouve pas de son côté le même sentiment de rancune contre la mort qui l'a arraché prématurément aux siens. Il leur semble impossible, presque inconvenant, que cette âme puisse goûter les délices de l'éternité, tandis qu'eux souffrent et gémissent, et cette dernière pensée achève de leur enlever toute perspective de consolation.

Ils ignorent alors que les conditions d'une âme débarrassée du corps sont fort différentes de celles d'un corps enveloppant l'esprit. Si tout est obscurité, douleur et chaos autour d'eux, tout au contraire est lumière, éclat, repos et lucidité pour celui ou celle qui les a précédés dans l'au-delà. A cette âme désincarnée il est possible de passer de longs instants auprès d'eux, elle entend leur voix, assiste à leurs actions, et si le bruit de leurs plaintes l'attriste, elle le supporte cependant, en pensant que la vie terrestre est brève et que demain ils se débarrasseront de leurs douleurs en se débarrassant du vêtement de chair.

Ce qui la peine plus que tout, c'est le regret que ses aimés ne puissent se souvenir... car si elles se souvenaient, les âmes terrestres, oh ! combien leur souffrance serait adoucie !

Le soir, en effet, lorsque le corps fatigué du labeur d'une journée, harassé par les soucis, vaincu d'avance en pensant à la tâche du lendemain, se repose en cherchant dans le sommeil l'oubli et la paix, l'âme du dormeur peu éprise d'ombre, mais curieuse d'éternité, s'envole vers les espaces où évolue celui ou celle qu'elle pleure. L'alliance du corps et de l'esprit cesse momentanément, et ce dernier prend sa revanche, il pleure de joie en retrouvant son âme sœur, il se désole aussi en pensant qu'il va falloir la quitter de nouveau, puis il sourit lorsqu'il entrevoit que le terme définitif de sa vie terrestre est proche.

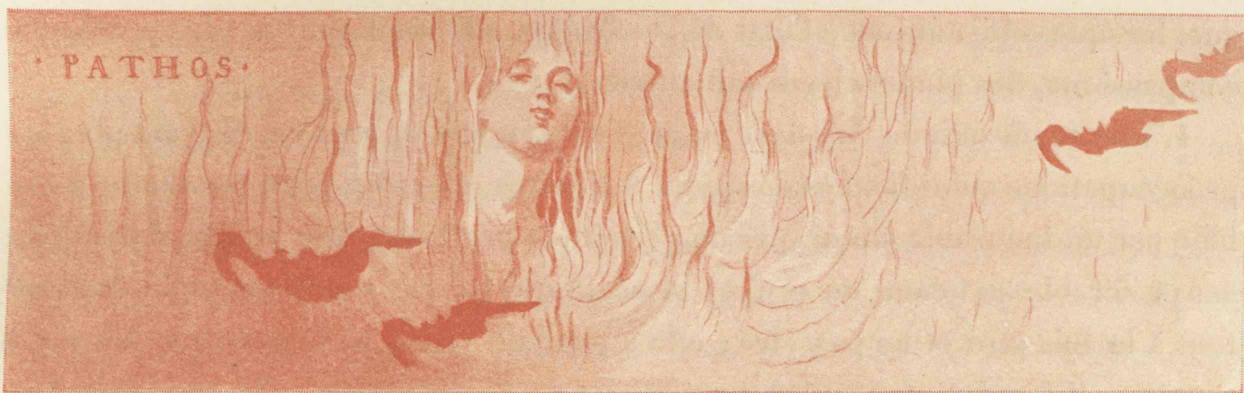
Voilà pourquoi, hélas ! le réveil matinal est tantôt baigné de larmes et tantôt embelli de sourires. Que de fois ne s'est-on pas posé cette question troublante au sortir de cet état qui s'appelle sommeil : « Pourquoi ai-je le cœur si oppressé? » ou encore : « Quelle raison ai-je de sourire aujourd'hui plutôt qu'hier? Cette journée ne me rendra pas ceux que je pleure... »

L'esprit emprisonné de nouveau par le lourd cerveau, par la carapace de chair, ne peut répondre ; il reste muet devant la question, il ne peut dire :

— Tu es triste, parce qu'il t'a fallu t'arracher des bras de celle dont la demeure n'est plus ici-bas, — tu souris, parce qu'elle t'a promis d'être auprès de toi tout le long du jour...

Le dédoublement est une consolation dont l'âme incarnée garde rarement la mémoire. Les quelques exceptions qui ont le bonheur de se rappeler ne doivent pas garder pour elles seules ces souvenirs. C'est en les divulguant qu'on peut rendre la consolation aux mères éplorées, l'espoir aux épouses désespérées, la paix aux sœurs inconsolables. Les faits de dédoublement, de télépathie, sont dûment prouvés ; leur affirmation démontre péremptoirement la survie consolante où l'accord et la réunion des âmes n'existent pas seulement sous l'aspect d'un rêve, mais durent autant que Dieu lui-même.

Dickens.



CHAPITRE X

LES ÂMES SOUFFRANTES

Avant d'aborder cette étude sur l'état particulier des âmes qui sont encore éloignées du repos et du calme, je tiens essentiellement à dire ici que ces lignes ne s'adressent qu'aux seuls convaincus de la réalité d'une existence immortelle immédiate après la mort du corps. Pour ceux qui nient cette vérité et n'accréditent que le néant, les pages qui suivent resteraient sans intérêt ; elles ne sembleraient être qu'une élucubration tout au plus bonne à amener un sourire de pitié sur les lèvres des sceptiques. Ces données ne pouvant s'appuyer sur aucun contrôle, je ne m'attacherai pas à chercher des arguments irréfutables en faveur de ce que j'avance, mais je parlerai simplement avec toute la liberté d'un Esprit qui n'a plus ni critique à craindre ni louange à récolter, et je poserai d'abord en premier lieu cette question dont la réponse formera la base de ce thème : qu'est-ce que les âmes souffrantes ?

Il ne s'agit plus ici de confondre la souffrance du corps avec celle de l'âme. Les sensations de l'un et les douleurs de l'autre sont choses essentiellement différentes, et je ne sais hélas ! laquelle de ces deux épreuves l'emporte sur l'autre au point de vue de l'acuité, de la persistance.

C'est l'âme seule, c'est-à-dire débarrassée du corps, qui nous occupera. Son impérissabilité lui vaut hautement cette préférence, et nous pouvons ajouter

que, lorsque cette âme est à l'état de souffrance, elle est digne des plus profondes compassions, des plus entières sollicitudes.

L'âme souffrante de l'au-delà est une âme en mal de regrets. N'ayant plus les préoccupations quotidiennes des jours terrestres, elle n'en reste pas moins accablée par un incurable ennui, par une lassitude profonde. Elle ne sait si la survie est préférable au néant, ou si c'est le néant qui lui est supérieur ; elle voudrait tout à la fois être et ne pas être ; elle a peur de vivre, et s'épouvante d'avoir à renaître. Prise dans toutes les fluctuations de l'irrésolution, elle erre sans but, traîne péniblement ses pas dans l'espace. La terre l'attire et l'effraye aussi ; ce sol contient des jouissances qu'elle regrette ; elle a de l'attirance pour l'humanité, mais ne peut se résoudre à reprendre contact avec la souffrance corporelle.

Cependant le découragement qu'elle endure est plus terrible en lui-même que ces maladies qu'elle redoute, que ces soucis qu'elle appréhende. Douée à présent d'une mémoire impeccable et implacable, son existence passée défile sous ses yeux en lui remémorant avec minutie ses coupables négligences, ses chutes profondes, ses fautes préméditées.

Oh ! si, afin d'oublier ce passé, il lui était donné de plonger ses regards sur l'éternité de paix où elle trouvera la connaissance complète des problèmes ignorés, l'oubli absolu du passé, comme elle se sentirait de force à lutter contre la torpeur, l'accablement ! Hélas ! cet avenir brillant, elle l'ignore ou ne le voit que d'une manière trop imparfaite pour qu'il soit une consolation. Enténébrée dans un présent qui fait corps avec le passé, elle reste fascinée par la vue de l'inutile stage qu'elle vient d'accomplir sur l'infime terre ; elle est morne, et n'entrevoit même pas le moyen de sortir de sa torpeur.

Cette prostration est le lot de toutes les créatures souffrantes. Elles peuvent la subir avec plus ou moins de force, elles peuvent même souffrir différemment. Telle regrettera de n'avoir pas assez veillé sur les enfants confiés à ses soins, telle aura à déplorer d'avoir gaspillé les minutes précieuses de l'existence, telle autre se lamentera d'avoir mené une vie toute d'ostentation, mais toutes traîneront avec elles cet inéluctable ennui qui les enveloppera comme d'un brouillard gris jusqu'au jour des grandes résolutions et des violents efforts.

Nos pères, absolument pénétrés de la croyance en un Dieu anthropomorphe, ont pendant longtemps chargé celui-ci des pires responsabilités. Avec naïveté ils se l'imaginaient tel qu'ils étaient eux-mêmes, sans penser un seul instant que le

nègre, de son côté, devait forcément se représenter le maître des mondes comme lui, que l'asiatique lui prêtait ses coutumes, et qu'ainsi les croyances diverses de races dissemblables détruisaient fatalement l'Unité divine. Aujourd'hui où, grâce au travail lent et patient des siècles, notre horizon a fini par s'élargir, nous avons moins de témérité, et nous repoussons, comme étant incompatible avec nos facultés cérébrales, la définition de la Cause des causes. En revanche nous commençons à comprendre que nous possédons en nous un reflet de cet indéfinissable Inconnu qui a nom « Dieu », tandis que, lui, ce reflet, s'appelle la conscience humaine ou contrôle des bonnes et mauvaises actions qui s'offrent à notre champ d'action simultanément.

De l'obéissance plus ou moins grande, plus ou moins complète, que nous mettrons à suivre l'injonction de cette conscience, dépendra notre situation d'Esprit. Si, durant la vie terrestre, nous ne corrompons pas cet admirable censeur dont le rôle doit être de repousser tout compromis, nous pouvons être certains d'appartenir, au jour de la désincarnation, à la catégorie des Esprits heureux, de ceux-là même qui répondent victorieusement, lorsqu'on les interroge par communication médianimique, « qu'ils sont heureux et n'ont pas besoin de prières pour améliorer leur sort ».

Si, au contraire, la voix de la conscience n'a été écoutée en rien, si ses sommations ont été perpétuellement repoussées, le nouveau désincarné s'enrôlera immédiatement dans la catégorie des âmes souffrantes, non pas qu'il soit appréhendé dès son arrivée dans l'au-delà comme le serait un vulgaire voleur terrestre, mais tout simplement parce que sa conscience, se trouvant débarrassée de toutes les entraves matérielles qui assourdissent sa voix, devient instantanément sa maîtresse absolue et érige devant ses yeux une montagne de remords qui intercepte toute communication, toute vision sur le sublime paysage de l'avenir.

Et ce sont les vaincus de l'existence qui font partie de cette triste pléiade, ceux qui n'ont pas voulu repousser énergiquement la tentation, mais qui ont cherché avant tout la satisfaction de leurs impérieux désirs au lieu de les refréner, ceux qui ont préféré fouler aux pieds toutes ces choses saintes qui s'appellent l'honneur, la probité, la bonté, le dévouement, pour leur substituer le déshonneur, la dureté, l'égoïsme.

L'or a fasciné les uns, l'intérêt a hypnotisé les autres, et, tout en sachant pertinemment qu'ils agissaient mal, ils ont fait taire la voix de la conscience en



se répétant ces mots qui ne devraient cependant autoriser aucune lâcheté : la vie est brève !

Auraient-ils agi de même, s'ils avaient connu le sort réservé à ceux qui ont faibli? Qui sait si leurs idées ne se fussent pas heureusement modifiées par la seule connaissance de cette philosophie qui s'appelle spiritisme? Le nombre des âmes souffrantes serait-il aussi considérable, si la doctrine d'Allan Kardec était plus divulguée?

La loi universelle veut, il est vrai, que nous passions par les phases de l'épuration avant d'arriver à un degré parfait. Les âmes sans reproche n'éclosent pas subitement. Pour parvenir à cette pureté, il faut subir des modes de vie divers, il faut souffrir physiquement ici-bas,et moralement dans l'au-delà.

Nous avons, en effet, tous passé par ce degré, nous avons tous connu ces tristesses des errances sans but, cette lassitude de l'immortalité, ce chagrin de ne pouvoir anéantir l'indestructible pour s'abîmer dans un néant sans volonté, sans progrès et sans raison. Contre cette loi, vis-à-vis de cette sorte de service obligatoire de la peine, nous sommes sans recours, puisqu'une volonté impérieuse veut notre progrès par la souffrance et que nous n'avons pas les moyens de lui résister. Mais notre impuissance ne va pas jusqu'à nous empêcher de réagir contre le retour fréquent de cette vie d'âme souffrante. Il ne dépend que de nous, de ne connaître qu'une ou deux fois cette lassitude et cette monotonie, de ne supporter cette existence douloureuse que durant quelques brèves minutes de l'éternité, et il nous est loisible aussi d'adoucir cette épreuve.

Il ne faudrait pourtant pas se rencontrer ici avec les catholiques, en adoptant avec eux la croyance que leur purgatoire et leurs limbes sont des lieux où l'âme est condamnée à une passivité tellement absolue, qu'elle ne peut compter que sur la bonne volonté et le dévouement de ceux qu'elle laisse sur terre pour la tirer de ces endroits moroses.

Tout accepter et ne rien faire serait la devise de ses habitants, tandis qu'au contraire il n'appartient qu'à l'Esprit de hâter sa délivrance, de sortir au plus tôt de cet état de tristesse qui pourrait être longtemps le sien, s'il n'avait à compter que sur les prières et le souvenir de ses amis pour mettre un terme à sa situation pénible.

Le premier pas est terrible à faire ; il coûte les plus grands efforts à l'âme souffrante ; mais aussitôt qu'elle s'engage dans cette voie réparatrice, qu'elle





CHAPITRE X

LES AMES SOUFFRANTES

se répétant ces mots qui ne devraient cependant autoriser aucune lâcheté : la vie est brève !

Auraient-ils agi de même, s'ils avaient connu le sort réservé à ceux qui ont faibli ? Qui sait si leurs idées ne se fussent pas heureusement modifiées par la seule connaissance de cette philosophie qui s'appelle spiritisme ? Le nombre des âmes souffrantes serait-il aussi considérable, si la doctrine d'Allan Kardec était plus divulguée?

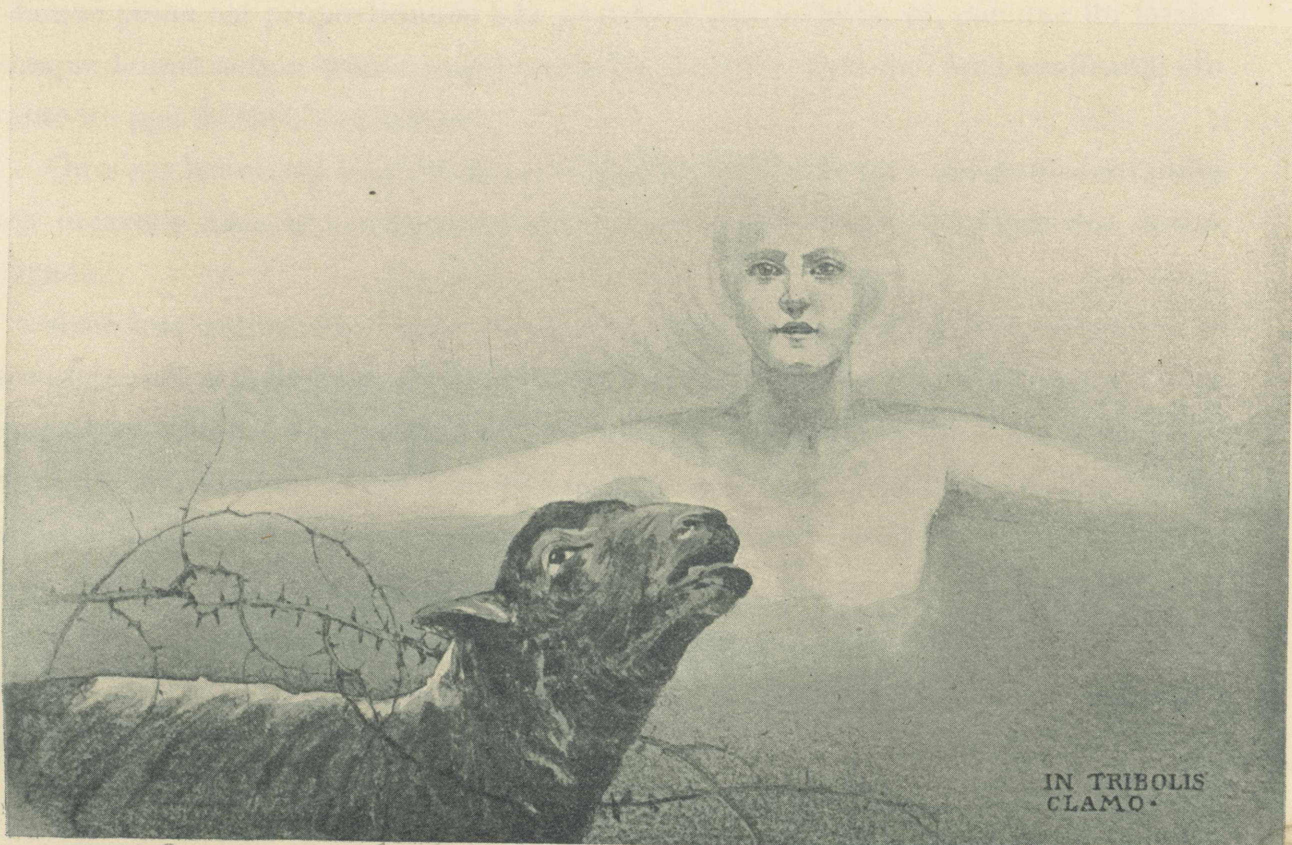
La loi universelle veut, il est vrai, que nous passions par les phases de l'épuration avant d'arriver à un degré parfait. Les âmes sans reproche n'éclosent pas subitement. Pour parvenir à cette pureté, il faut subir des modes de vie divers, il faut souffrir physiquement ici-bas,et moralement dans l'au-delà.

Nous avons, en effet, tous passé par ce degré, nous avons tous connu ces tristesses des errances sans but, cette lassitude de l'immortalité, ce chagrin de ne pouvoir anéantir l'indestructible pour s'abîmer dans un néant sans volonté, sans progrès et sans raison. Contre cette loi, vis-à-vis de cette sorte de service obligatoire de la peine, nous sommes sans recours, puisqu'une volonté impérieuse veut notre progrès par la souffrance et que nous n'avons pas les moyens de lui résister. Mais notre impuissance ne va pas jusqu'à nous empêcher de réagir contre le retour fréquent de cette vie d'âme souffrante. Il ne dépend que de nous, de ne connaître qu'une ou deux fois cette lassitude et cette monotonie, de ne supporter cette existence douloureuse que durant quelques brèves minutes de l'éternité, et il nous est loisible aussi d'adoucir cette épreuve.

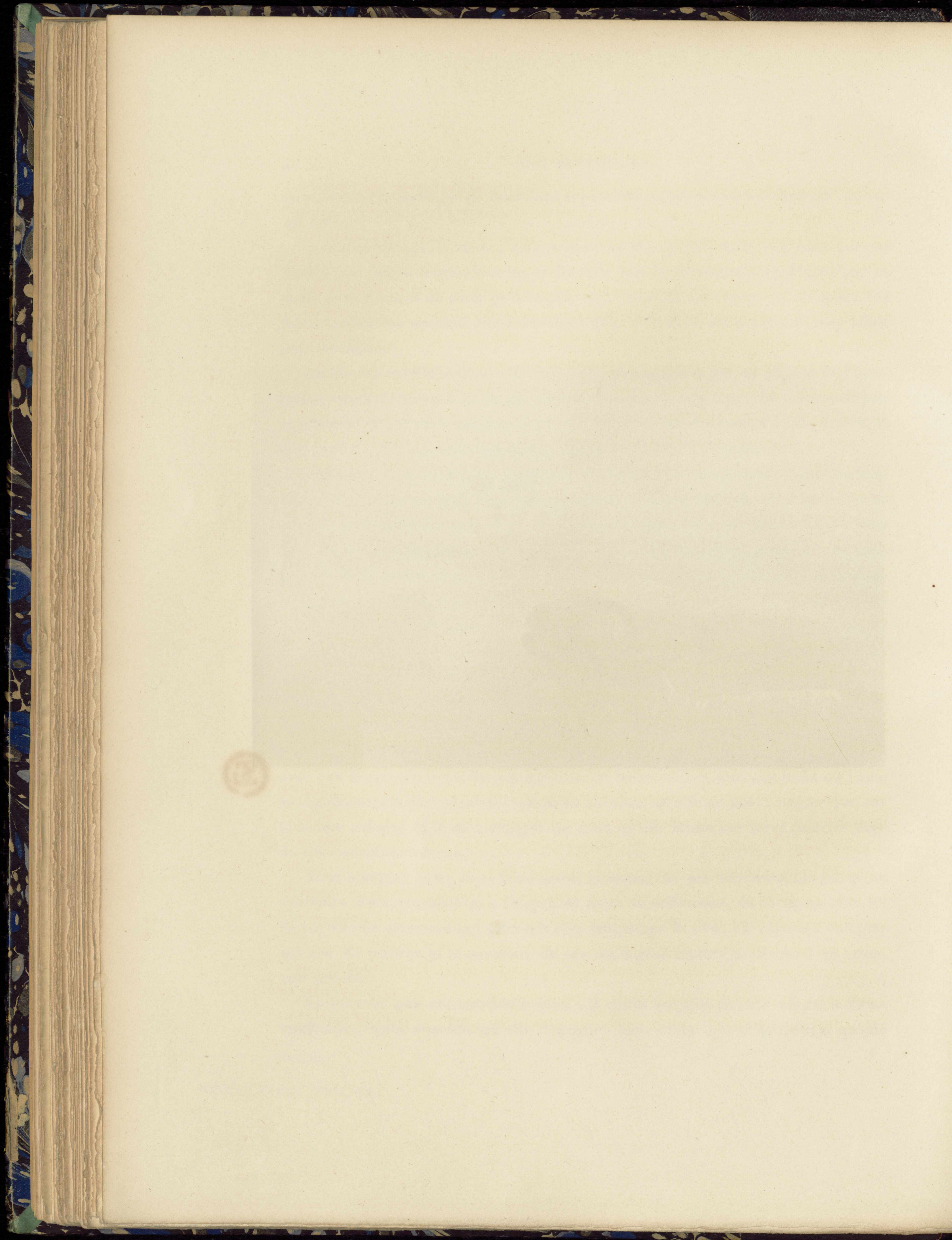
Il ne faudrait pourtant pas se rencontrer ici avec les catholiques, en adoptant avec eux la croyance que leur purgatoire et leurs limbes sont des lieux où l'âme est condamnée à une passivité tellement absolue, qu'elle ne peut compter que sur la bonne volonté et le dévouement de ceux qu'elle laisse sur terre pour la tirer de ces endroits moroses.

Tout accepter et ne rien faire serait la devise de ses habitants, tandis qu'au contraire il n'appartient qu'à l'Esprit de hâter sa délivrance, de sortir au plus tôt de cet état de tristesse qui pourrait être longtemps le sien, s'il n'avait à compter que sur les prières et le souvenir de ses amis pour mettre un terme à sa situation pénible.

Le premier pas est terrible à faire ; il coûte les plus grands efforts à l'âme souffrante ; mais aussitôt qu'elle s'engage dans cette voie réparatrice, qu'elle


IN TRIBOLIS
CLAMO·





s'adonne à une mission quelconque, qu'elle se met à la recherche du bien avec toute la bonne volonté possible, l'allègement de son fardeau moral se fait sentir, sa lassitude diminue, sa peine devient moins profonde, ses regrets moins cuisants.

Dans cet ordre d'idées, il n'est peut-être pas inutile d'ajouter aussi qu'il y a des Esprits qui souffrent plus ou moins violemment. Dans cette catégorie d'êtres désincarnés malheureux, il y a également des divisions et des subdivisions. Chaque peine est proportionnée à la grandeur des méfaits, et, par une loi fatale, chaque bonne action trouve aussi son écho, chaque effort de l'âme souffrante élimine un peu de cette souffrance.

On s'est beaucoup inquiété dans le monde spirite du rôle que pouvaient jouer les incarnés dans le soulagement des peines endurées par les âmes des désincarnés.

Avec une sollicitude digne certainement d'être louée, plusieurs groupes se sont adonnés à la tâche spéciale d'évoquer d'abord les Esprits inférieurs et de les moraliser ensuite. La manière de procéder de ces groupes est à peu près identique. Généralement l'Esprit souffrant, très attiré par la matière, se rend facilement à l'appel. C'est pour lui une sorte de délassement de s'emparer du corps d'un médium, mais cette impression dure peu. Gêné dans ses mouvements, trop inférieur pour être compréhensif, il se plaint hautement, se débat dans une sorte de cauchemar, se répand en divagations sur ce sujet qui paraît être le thème favori des Esprits peu avancés en état d'incorporation, à savoir qu'ils ne sont pas morts; et les assistants, qui ignorent trop souvent que l'incarnation est un mode de communication absolument imparfait pour les êtres encore embués de fluides malsains, s'attendrissent, se donnent une peine extraordinaire pour lui expliquer qu'il est mort, l'engagent aux bonnes résolutions, lui font promettre de progresser, sans se douter le moins du monde qu'en agissant ainsi ils font éprouver à leur médium une fatigue inutile, et que, pour ce qui est d'eux, ils empiètent sur un rôle qui n'est pas le leur, mais bien celui des Esprits supérieurs chargés de moraliser et de réconforter ces pauvres âmes qui, aussitôt après le phénomène, ne savent que trop bien à quoi s'en tenir sur leur sort de désincarnés.

Non, cet acte de charité n'a pas la valeur qu'on lui prête. Pour aider les âmes souffrantes, il existe des moyens plus simples, ce sont ceux de la prière, de la sympathie, qui arrivent à former par leur union une sorte de point d'appui fait

pour soutenir les âmes chancelantes, incapables de marcher seules dans la voie du bien, si elles ne trouvent autour d'elles cet appui.

Ici encore c'est la forme-pensée qui agit, en vertu de ce principe que toute idée distinctement énoncée prend une forme qui sera plus ou moins précise selon que la pensée aura été plus ou moins claire.

Toute pensée émise avec force se reformera avec netteté dans l'aura de la personne pensante, mais sera projetée dans l'aura de la personne à qui l'on pense, si intentionnellement on a projeté cette pensée vers cette personne.

On voit par là les conséquences que peuvent avoir les bonnes et les mauvaises pensées en ce qui concerne ceux à qui l'on s'intéresse. Sans exagération aucune, il est permis de dire que le désir de faire avancer une âme contribue à son avancement. La personne à qui l'on s'intéresse sentira, sans bien s'en rendre compte, plus d'attraits pour le bien, plus de répugnance pour le mal, et cela tout simplement parce que son esprit viendra de subir une modification heureuse en livrant la place à une pensée généreuse, projetée par une personne qui s'intéresse à elle.

Plus le désir de faire du bien sera profond, et meilleure sera cette sorte de prière. Toutefois, il est indispensable de ne pas l'oublier, l'aide qui nous vient des autres ne sera pas suffisant pour faire progresser une âme. Ce serait, du reste, une véritable injustice s'il en était ainsi. L'effort personnel est souverainement nécessaire, mais quel spectacle plus beau peut-il y avoir que cette solidarité, cet intérêt pour les nouveau-nés de la vie universelle, pour ces imparfaits encore trop près du limon pour comprendre la beauté divine?

En général on oublie trop vite les morts, ou, du moins, si l'on y songe, c'est pour s'épandre en regrets superflus, pour déplorer l'irréparable. De plus, par un revirement singulier, qui n'est en lui-même que la preuve absolue de la facilité avec laquelle l'homme peut pratiquer le pardon, à peine le mort est-il descendu dans la pierre glacée du tombeau, qu'on oublie immédiatement tous ses défauts pour ne se souvenir que de ses qualités.

Si ce mort était simplement un homme de courage, on en fait facilement un héros; s'il était de nature pacifique et douce, on lui prodigue l'épithète de saint; s'il possédait un mauvais caractère, on prétend qu'il était simplement nerveux, et ainsi de suite...

La vérité est qu'aucune âme parfaite ne vient de terre. Certes beaucoup d'entre

elles, arrivées à un degré élevé, quittent la planète définitivement, mais au-dessus de ces âmes-là il en est qui leur sont supérieures, et au-dessus de ces supérieures il en est d'autres auprès de qui ces dernières ne sont encore que des imparfaites, et la hiérarchie s'étend sans fin, parce que Dieu, étant un Infini, n'a pu créer qu'une infinité de mondes et d'âmes.

Sans tomber dans des inquiétudes qui n'ont pas leur raison d'être, puisque la fin est identique pour tous, il ne faut pas cependant faire preuve d'un optimisme déplacé en n'envoyant que rarement à ceux qui nous regrettent l'expression d'un désir de progrès pour leurs âmes. Les pleurs et les regrets sont égoïstes, ils ne peuvent qu'attrister ceux qui en sont l'objet, mais le désir de les aider est pour eux un puissant réconfortant, une sorte d'aplanissement des difficultés dont sont hérissées les routes qui mènent au bien — routes sur lesquelles ils ne cheminent pas isolés, car ils sont nombreux ceux qui entreprennent la tâche sainte de les soutenir de leurs mains d'Esprits, et qui, avec plus d'efficacité que ne saurait le faire aucun incarné, leur parlent de progrès et de bonté.

Si le désir des incarnés est d'envoyer des pensées de sympathie et de réconfort pour leurs amis désincarnés encore peu évolués, la mission des Esprits est d'aider ceux-ci par leurs conseils, par leurs exemples même, en leur faisant secouer cet engourdissement qui paralyse leurs mouvements en les enlisant dans la matière dont ils se débarrassent si difficilement.

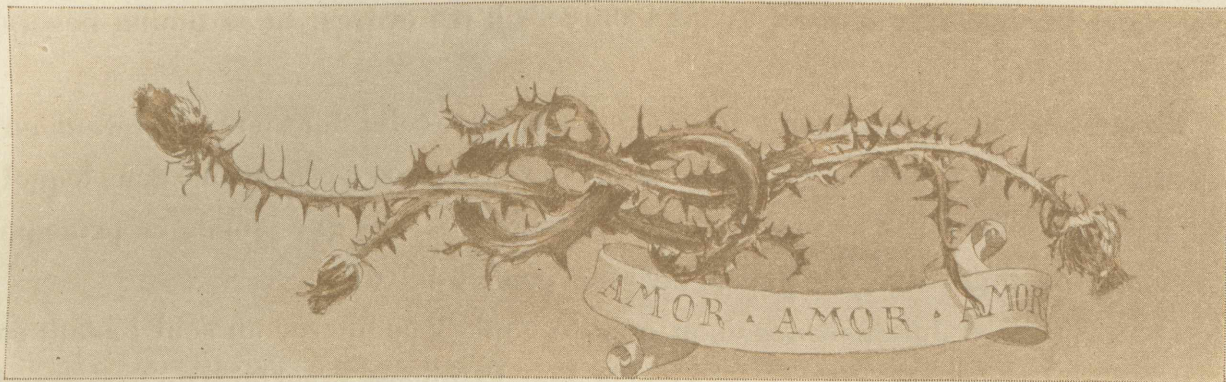
Cette tâche si belle est souvent celle d'Esprits très supérieurs, qui ont terminé depuis longtemps avec l'épreuve terrestre, et auxquels il serait même loisible de s'élever beaucoup plus haut, si un profond sentiment de pitié et de compassion ne les entraînait vers ces malheureux évadés du bagne humain, contraints de retourner vers celui-ci pour y trouver la rénovation.

Et quoique ces spectacles soient fréquents, c'est toujours avec une émotion nouvelle que nous voyons ces êtres supérieurs s'acheminer vers les basses couches où gisent quelquefois pêle-mêle, quelquefois aussi isolés avec leurs remords, les êtres sans bonté et sans beauté. Oublieux des splendeurs qui sont son partage, oublieux de ses droits, l'Esprit supérieur respire de nouveau l'air vicié des régions ternes ; il subit une gêne qui entrave ses mouvements, et, voulant être plus à même de compatir, il endure pour un instant les souffrances de ceux vers qui sa charité l'a entraîné ; il entend leurs plaintes, recueille leurs larmes, puis doucement, avec l'inlassable patience d'un évolué qui sait qu'il s'adresse à des enfants, il

parle d'amour, de tendresse, de pardon. Pendant un instant il dévoile l'infini, anéantit le passé, apprend aux vindicatifs les lois de miséricorde, aux vicieux la beauté de la pureté, enseigne aux orgueilleux l'infimité des êtres dans la colossale Création, encourage toutes les audaces, s'efforce de dégager les consciences des brumes qui les obscurcissent.

Telle est l'œuvre des Esprits supérieurs, œuvre de bonté, de patience, s'il en est une, œuvre trop belle pour être comprise des égoïstes humains. Puissent-ils cependant un jour en soupçonner toute la beauté, et commencer dès cette terre cette pratique de la moralisation des petits, des délaissés, des criminels même! Puissent-ils s'en occuper assez pour épargner à ceux-ci les troubles pénibles des âmes souffrantes, en leur enseignant la résistance aux tentations multiples et l'obéissance absolue aux commandements de leur conscience !

Zola.



CHAPITRE XI

L'ÉTERNEL AMOUR OU L'AMOUR DANS L'ÉTERNITÉ

Saint Jean Chrysostome nous dit que l'apôtre aimait mieux parler de la bonté de Dieu que de sa majesté, et, à son exemple, nous pouvons dire aussi qu'il vaut mieux s'entretenir de l'amour qui régit les mondes que de ces mondes eux-mêmes, rien n'étant plus propre à nous faire entrevoir la sublimité de l'œuvre divine que l'étude de cet amour.

Quoique cet admirable sentiment puisse paraître simple dans sa définition et, plus encore peut-être, dans sa conception, il embrasse pourtant des formes multiples, se manifeste de mille façons diverses. Il y a des amours exclusifs qui s'entachent d'égoïsme, d'autres qui s'étendent avec une pitié attendrie sur toute l'humanité ; d'autres qui, étant faits de pleurs et de dévouement, arrachent à ceux qui les détiennent les mêmes accents émus que ceux de la séraphique Thérèse, lorsqu'elle s'écrie : « Est-ce que tu crois, ô Toi éternellement vivant, que je t'aime à cause des récompenses futures promises dans ton royaume, pour les palmes, les harpes, les merveilles de ton Ciel? — Oh! non, moi je t'aime parce que tu as été malheureux, parce que tu as passé par toutes les douleurs, supporté toutes les humiliations ! Moi, je t'aime parce que tu as été forcé de crier vers le Père : pourquoi m'as-tu abandonné? Moi, je t'aime plus à cause de ton agonie et de ta mort qu'à cause de tes gloires, car je m'imagine que, Toi ressuscité, remon-

tant dans les espaces azurés, ayant l'Univers à tes ordres, tu as moins besoin de ta servante ! »

Ce sont bien là les accents de l'amour sublime, celui dont nous parlerons en dernier, lorsque nous aurons étudié la pureté et la force de cet amour dans lequel les mondes et les êtres se meuvent depuis toujours, sans que jamais ce principe aux manifestations diverses puisse être morcelé et détruit.

Ce serait véritablement déraison que de vouloir comparer un seul instant ce qui se passe sur terre avec ce qui se passe dans l'Univers. C'est faire un trop grand honneur aux sens que de désigner sous le nom d'amour les impressions ressenties par l'être inférieur. Il y a un monde entre la tendresse universelle et l'affection charnelle, et pourtant nous restons plus attendris des voluptés qui nous environnent que de l'amour pur que nous concevons mal. La terre elle-même se fait la complice de nos sens. Il y a de la provocation dans ce bruit de feuilles qui s'agitent, comme le ferait un rire prolongé sous la caresse des brises. Il y a de sournoises invites sous ces couches d'herbes verdissant aux premières bouffées de printemps. Dans sa quiétude qui semble exclure toutes les vilenies terrestres, dans sa fécondation même, la nature rappelle perpétuellement les lois de la chair, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, les gouttelettes de rosée brillant d'un éclat très pur sur les corolles entr'ouvertes, les réveils attendris des aurores, l'alanguissement des crépuscules, la force de la sève qui virilise la terre. Voilà plus qu'il n'en faut pour faire germer dans le cœur de l'homme tout un feu de passion. D'abord admirateur respectueux des merveilles terrestres, qui lui donnent une faible idée de ce que peuvent être les merveilles de l'univers qui lui est inconnu, son sentiment dégénère, cède aux faiblesses de sa chair, et s'il tient dans sa main une main plus petite, restée jusqu'alors fraîche et douce comme tout ce qui est virginal, la main qui tient et celle qui est tenue sentent bientôt toutes deux passer en elles le frisson des fièvres malsaines...

Telle est la loi terrestre à laquelle nul ne peut échapper. Dans le lieu des épreuves la pureté, qui fait l'apanage des êtres évolués, ne peut être qu'une hyperbole. Mais d'ores et déjà l'humanité (celle qui est suffisamment avancée) comprend cette loi de l'amour ; elle sait faire la différence existant entre la manifestation admirable de la tendresse qui va jusqu'au dévouement sublime, l'abnégation la plus complète, et les satisfactions passagères de la nature. C'est pourquoi il lui est possible de pressentir que l'amour des espaces est avant tout un amour



Imp. Gillot (Richer et Cie succ.) Chacornac, Éd.

CHAPITRE XI

L'ÉTERNEL AMOUR

OU L'AMOUR DANS L'ÉTERNITÉ

tant dans les espaces azurés, ayant l'Univers à tes ordres, tu as moins besoin de ta servante ! »

Ce sont bien là les accents de l'amour sublime, celui dont nous parlerons en dernier, lorsque nous aurons étudié la pureté et la force de cet amour dans lequel les mondes et les êtres se meuvent depuis toujours, sans que jamais ce principe aux manifestations diverses puisse être morcelé et détruit.

Ce serait véritablement déraison que de vouloir comparer un seul instant ce qui se passe sur terre avec ce qui se passe dans l'Univers. C'est faire un trop grand honneur aux sens que de désigner sous le nom d'amour les impressions ressenties par l'être inférieur. Il y a un monde entre la tendresse universelle et l'affection charnelle, et pourtant nous restons plus attendris des voluptés qui nous environnent que de l'amour pur que nous concevons mal. La terre elle-même se fait la complice de nos sens. Il y a de la provocation dans ce bruit de feuilles qui s'agitent, comme le ferait un rire prolongé sous la caresse des brises. Il y a de sournoises invites sous ces couches d'herbes verdissant aux premières bouffées de printemps. Dans sa quiétude qui semble exclure toutes les vilenies terrestres, dans sa fécondation même, la nature rappelle perpétuellement les lois de la chair, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, les gouttelettes de rosée brillant d'un éclat très pur sur les corolles entr'ouvertes, les réveils attendris des aurores, l'alanguissement des crépuscules, la force de la sève qui virilise la terre. Voilà plus qu'il n'en faut pour faire germer dans le cœur de l'homme tout un feu de passion. D'abord admirateur respectueux des merveilles terrestres, qui lui donnent une faible idée de ce que peuvent être les merveilles de l'univers qui lui est inconnu, son sentiment dégénère, cède aux faiblesses de sa chair, et s'il tient dans sa main une main plus petite, restée jusqu'alors fraîche et douce comme tout ce qui est virginal, la main qui tient et celle qui est tenue sentent bientôt toutes deux passer en elles le frisson des fièvres malsaines...

Telle est la loi terrestre à laquelle nul ne peut échapper. Dans le lieu des épreuves la pureté, qui fait l'apanage des êtres évolués, ne peut être qu'une hyperbole. Mais d'ores et déjà l'humanité (celle qui est suffisamment avancée) comprend cette loi de l'amour ; elle sait faire la différence existant entre la manifestation admirable de la tendresse qui va jusqu'au dévouement sublime, l'abnégation la plus complète, et les satisfactions passagères de la nature. C'est pourquoi il lui est possible de pressentir que l'amour des espaces est avant tout un amour

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.) Chacornac. Ed.

pur, dépourvu non seulement de toutes les sensualités, mais encore de toutes les craintes et de tous les calculs.

La peur de froisser celui ou celle qu'on aime en lui disant : « prends garde ! tu n'as pas fait assez pour te corriger de tel défaut — tu es encore trop loin de cette perfection », — cette peur-là n'existe plus. L'âme aime trop purement pour ne pas viser avant tout le bien personnel de l'aimée ; — elle est prête à tous les sacrifices pour elle, et consentirait même encore à la séparation douloureuse, si cela était nécessaire pour lui assurer au plus vite le bonheur des éternités, c'est-à-dire la joie sans limites et sans lassitude.

C'est la pureté de cet amour dans l'éternité qui constitue toute sa force. Sans doute il est infiniment doux et captivant cet inoubliable moment où, dans l'espace peuplé de tant d'êtres, au milieu de ces silhouettes innombrables qui vont et viennent, l'âme retrouve celui qu'elle cherche et qu'elle espère ne plus quitter. Il faut renoncer à dépeindre ces effusions sous lesquelles elle défaille parfois de bonheur, ces entretiens où l'on se promet d'effectuer désormais le progrès ensemble. Le spectacle de ces Esprits tendrement unis est assez beau pour faire oublier tout ce qu'on a laissé de tristesse sur les mondes inférieurs, où la distribution de la souffrance n'a pas cessé hélas ! mais est allée simplement à d'autres passagers. Mais combien n'est-il pas encore plus touchant de voir l'un ou l'autre de ces couples s'arracher aux douceurs de la réunion en disant : « On pleure, on sanglote, on défaille là-bas. Ils ne peuvent vivre, s'ils ne sentent ma présence... j'y cours, notre bonheur ne peut être fait que du bonheur des autres. Il s'avilit s'il devient égoïste. Courons tendre la main à ceux qui chancellent, et alors plus tard, seulement plus tard, lorsqu'ils nous auront rejoints, nous aurons le droit de ne plus nous quitter. »

Voilà bien l'amour dans toute sa force ; c'est l'amour des cœurs dévoués, des intrépides, de ceux que la vue de la douleur émeut plus que la voix vibrante des harpes éoliennes, le chuchotement de la course des éthers, la sollicitation des buissons d'azur. Peuvent-ils jouir, peuvent-ils s'aimer librement, si là-bas, sur la terre sinistre, les larmes des leurs viennent tomber abondantes et pressées sur le sol ?

L'amour dans l'éternité ne se restreint pas à quelques-uns, il s'étend à tous. Les préférences ou groupements d'êtres sympathiques existent, il est vrai, les diversités des caractères et des aptitudes ayant autorisé et même voulu ces grou-

pements, mais l'intérêt et la compassion ne peuvent s'y limiter. C'est aimer que de savoir plaindre les indifférents, protéger les gens antipathiques, et c'est aimer encore que de savoir agir vis-à-vis d'eux comme s'ils n'étaient ni indifférents ni antipathiques.

Cette loi semble dure à mettre en pratique sur terre. Pourtant il est utile de s'exercer à l'accomplir, car c'est en s'y adonnant que l'homme peut recueillir cette force morale si précieuse durant sa vie terrestre et indispensable pour son progrès futur. L'amour divin s'est plu à englober tous les êtres. Répondons à cet amour en suivant le précepte de Jean, c'est-à-dire en nous aimant les uns les autres. Cela nous sera facile, si nous voulons bien considérer avec attention l'œuvre universelle de Dieu dans laquelle il s'est plu à prodiguer les trésors de sa tendresse infinie.

Nous ne parlerons pas ici de tous les embellissements qu'il a donnés à la cage de ce pauvre prisonnier qui s'appelle l'homme terrestre. Les parfums des prairies, la caresse du soleil, le passage frais des rivières, la grâce des saules qui les abritent, les sanctuaires de verdure où les chênes tortueux s'unissent aux frênes et aux bouleaux, les roches aux formes bizarres, les océans passionnés, sont autant de manifestations de sa sollicitude. Il a voulu que les yeux obscurcis par les pleurs se sèchent parfois en contemplant ces merveilles. Il a voulu que l'enthousiasme gonfle le cœur de l'artiste, et lui fasse oublier momentanément les fréquents déboires. Mais sa bonté ne s'arrête pas là. Ce que nous voyons sur terre n'en est que le complément, et c'est dans l'Univers qu'il faut chercher l'entier.

Dans cet espace immense des millions de mondes se meuvent, cités colossales d'un Dieu qui l'est encore plus. Sans appui et sans contact, ils tournent, gravitent, s'éclairent auprès des soleils aux éclats divers. Quelques-uns, plus privilégiés que la triste terre, sont éclairés tour à tour par plusieurs de ces flambeaux prodigieux. Une partie de la journée des habitants de ces mondes s'écoule sous une clarté rose, qui contient toutes les transparences idéales des boutons de la fleur terrestre au suave parfum. Puis la lueur pâlit, prend des teintes mourantes ; un bleu tendre lui succède, et un soleil d'azur vient répandre à son tour ses prodigalités sur ce monde. Plus loin, voici des globes inhabités, gigantesques agglomérations d'autant de molécules, destinées à servir tôt ou tard de prétexte à l'inépuisable fécondation du Créateur ; et enfin, entre ces mondes, ces satellites,

ces astres, voici un peuple, que dis-je ? des peuples qui s'agitent, évoluent sans effort à travers ce dédale des mondes ; ils causent, discutent, travaillent, et n'ont l'air d'être possédés que d'un désir et créés pour une unique cause : trouver Dieu et proclamer sa grandeur. Ils sont les produits de son amour comme l'Océan et la Montagne sont les manifestations de sa sollicitude, comme son œuvre entière n'est que le trop-plein de son cœur.

Pourtant on dit qu'il reste indéfinissable le prodigieux ouvrier de la Création, et à cette affirmation nous répondons : Non, sa conception est simple ; Il est amour ; Il aime et veut être aimé, mais Il veut aussi que cet amour ne soit pas contraint ; Il veut que nous le lui donnions librement. C'est pourquoi Il nous a laissé la liberté avec laquelle, comme des enfants terribles, nous avons créé les chutes qui nous ont amené nos vies d'épreuves, bien courtes, il faut en convenir, si nous les comparons à l'Éternité.

Et de tous les coins de l'espace, du sein même des mondes, elle redit son refrain, l'éternelle chanson d'amour ; elle devient la récompense sublime des âmes intrépides qui ont su aimer sans égoïsme. Pour celles-là la fatigue des errances est alors terminée. Le rire énervant laisse la place à la sérénité ineffable. Le mot séparation devient le terme d'un vocable passé. L'agonie de l'épreuve est terminée. L'astral est un sol sans rudesses ; sol mouvant et vibrant sous le frisson de tendresse qui l'agite, sol de paix sur lequel glissent les âmes vêtues de soleil, escortées de tendresses symbolisées par les êtres qui composent la famille sans limite de l'Univers, famille d'où la dégénérescence est bannie, puisqu'elle sait vivre purement et aimer librement.

Père Didon.



CHAPITRE XII

L'ÉTERNEL AMOUR OU L'AMOUR DANS L'ÉTERNITÉ

Aimer ! voilà un mot dont nous ne soupçonnons toute la valeur que d'une manière bien relative, et cependant nous l'avons perpétuellement à la bouche ! Il sert d'axe à l'évolution de notre vie. Tout gravite autour de lui; tout en vient et tout y retourne aussi.

Hélas ! ce mot si doux nous produit bien plutôt l'effet d'une musique lointaine dont les sons nous arrivent par intermittences. Isolés de l'amour par des milliers et des milliers d'êtres de catégories diverses, par des superpositions ou juxtapositions d'ambiances différentes, nous en sommes à son égard réduits à la parodie; nous le copions maladroitement, nous l'édifions avec la même difficulté que l'enfant qui construit sur la table son château de cartes; et, comme celui-ci, notre amour a la même instabilité, il s'effondre au premier souffle, nous laisse en larmes, jusqu'à ce que, la nature légère ayant repris le dessus, nous recommençions le même travail d'édification avec d'autres éléments.

Pourtant notre instinct, une certaine prescience de notre avenir immortel, nous avertissent qu'il existe quelque part un lieu où les amours sont éternelles et indestructibles, parce qu'elles n'amènent plus avec elles la déception et la tristesse, qu'il est un séjour où l'on sait véritablement aimer, où le mot de pardon

ne se prononce même plus, parce qu'il n'y a pas d'actes à excuser, tous les actes étant foncièrement louables.

Et ne croyez pas que l'amour devienne monotone, parce qu'il cesse d'être un prétexte à jalousie et à discussion.

L'amour véritable est celui qui ne connaît plus ou qui ignore toutes ces mesquineries. Il est saint, il est élevé, il est juste avant tout.

Aimer dans toute la plénitude et dans toute la puissance de son âme, c'est goûter la vraie joie et la vraie vie.

C'est l'apogée de bonheur auquel nous devons arriver tous, car l'amour et la perfection se coudoient. Savoir s'aimer c'est savoir s'unir à l'idée divine, en répandant autour de soi toute l'allégresse et tout l'enthousiasme que ne peuvent manquer de susciter les mystères dévoilés, les vastes horizons de l'infini sur lesquels le voyageur errant des espaces aime à reposer sa vue, tandis que de son cœur s'élève un hymne perpétuellement renouvelé vers la Divinité Créatrice et féconde qui a voulu lui laisser, au milieu des déboires et des fatigues de son long voyage, un souvenir vague mais doux d'un royaume où l'amour règne sans partage, sans discorde, sans arrière-pensée, sans fiel et sans désillusion.

LACORDAIRE.



CHAPITRE XIII

ENSEIGNEMENT DE L'AU-DELA ET INSPIRATIONS

On est trop facilement porté à croire dans le monde qu'il ne peut y avoir de plus grand bonheur pour un Esprit que celui de s'adonner à la tâche exclusive de protéger ceux qu'il a laissés sur le sol terrestre.

Avec un égoïsme féroce, les spiritualistes repoussent absolument l'idée que ceux qui se sont constitués leurs gardiens puissent les abandonner un seul instant. A la maison, en voyage, à la promenade, faisant et refaisant avec eux les mille pas dont toute l'existence humaine est composée, ils doivent faire abnégation de tous leurs désirs personnels, afin de n'avoir à s'occuper que de la personne confiée à leurs soins ; et si quelque être de l'astral venait déclarer sans détours à cette personne qu'elle s'abuse et qu'il est utile qu'elle rabatte un peu de ses prétentions à cet égard, celle-ci s'écrierait aussitôt avec des airs désespérés qu'elle est abandonnée, que sa situation est intolérable, qu'on ne l'aime pas, etc.

Cette illusion, si fréquente chez les personnes qui croient à la présence occulte, demande à être détruite. C'est entretenir l'humanité spiritualiste dans une atmosphère d'égoïsme que de la laisser cultiver une pareille idée. La tromperie n'a pas d'autres débouchés que le déboire ; c'est pourquoi il est toujours plus sage de dire toute la vérité.

En réalité, l'incarné n'est pas livré à lui-même, il ne se trouve jamais isolé.

Des quantités d'êtres invisibles lui font cortège, s'essayent à entrer dans son intimité, et cultivent même parfois l'espoir bien chanceux de lui faire sentir leur présence.

Si cette personne est bonne, bien équilibrée, la cour spirituelle qui l'entoure sera également sympathique et intelligente. Si, au contraire, elle est méchante et sotte, les Esprits qui l'environnent seront en général mauvais et inconséquents. Cependant, au milieu même de ce groupement inférieur, il y aura toujours un Esprit plus élevé qui s'efforcera de contrebalancer l'influence pernicieuse des autres, de même que, dans le groupe sympathique, il y aura aussi un Esprit possédant plus d'autorité qui ne permettra pas aux autres d'exercer sur son protégé la faculté d'inspirer ses actes, faculté que possèdent à peu près tous les Esprits.

Cet Esprit, dont la situation est au-dessus des autres, est donc, ainsi que vous l'avez déjà deviné, l'Esprit protecteur. Son rôle est complexe ; il requiert des qualités de tact, de clairvoyance et de dévouement très particulières, mais, quoique cette tâche occupe largement les longues heures de l'éternité, il ne faudrait pas croire qu'elle l'absorbe entièrement. Nul supplice ne pourrait être comparé à celui-ci. Ce rôle de gardien perpétuel vivant de la vie terrestre sans en goûter les rares bienfaits, ayant droit aux grands espaces du pays de l'Esprit et ne pouvant s'y ébattre, constituerait une équivalence des travaux forcés. Sur terre même on se sépare ; on aime aussi parfois à s'enfermer dans une chambre ou dans un endroit retiré pour y vivre avec ses pensées, pour travailler, lire. Il n'y a qu'une période brève dans la vie où la séparation d'une minute soit une souffrance : c'est dans l'heureuse jeunesse, lorsque deux êtres s'aiment et croient à la possibilité des unions sans ombre. Ils s'imaginent, ceux-là, que leurs amours mettront en fuite la peine, la douleur, la mort même. Dans un nimbe d'or que nulle tache ne ternit, la vie leur apparaît. Hélas ! ils ignorent alors que ce nimbe qui les éblouit n'est autre que le rayonnement de la coupe d'or remplie de toutes les amertumes auxquelles ils devront tremper leurs lèvres, qu'ils ne croient faites que pour le baiser ; et tendrement enlacés, inconscients, ils marchent vers elle en repoussant de toutes leurs forces la perspective des jours de tristesses... Ils ont raison, ces enfants, de goûter l'heure présente... Elle sera si courte l'illusion !

Mais l'Esprit, qui ne saurait vivre de mirage, n'ignore pas que, si son devoir lui prescrit la surveillance vis-à-vis de la personne auprès de laquelle il a accepté

la mission de guide, ce devoir lui enjoint également de la laisser parfois aux prises avec sa seule initiative. Il sait aussi, cet Esprit, qu'il doit chercher pour son propre compte les moyens d'agrandir ses connaissances, d'étendre ses données sur toutes les questions possibles, et, à côté des occupations de sa tutelle, il ménage une large place au travail qui est tout à la fois un devoir et une joie pour lui.

Donc, pendant que son protégé dort ou médite, s'amuse... ou s'ennuie, l'Esprit-guide se livre à ses travaux favoris. Est-il médecin? Le voici qui s'ingénie à pénétrer un sujet, qui le dissèque sans scalpel, qui étudie son organisme avec une clairvoyance d'autant plus grande qu'il le pénètre mieux. Si cela l'intéresse, il se livre à des études de comparaison des organes de ce terrestre avec ceux des habitants des autres terres. S'il est artiste, quels délices n'est-ce pas pour lui de saisir entre ses doigts ces vapeurs et ces fluides dont il peut tirer, grâce à de savants mélanges, toute une gamme de nuances, toute la féerie des couleurs! Et ces joies seront les mêmes pour le chimiste. Quant à l'astronome, avec quel intérêt passionné ne pourra-t-il pas se livrer à l'étude de tel astre que le plus merveilleux des instruments d'optique terrestre n'avait pu lui révéler!...

Les occupations de l'Esprit sont multiples. Elles ont toujours un étroit rapport avec celles qu'il a eues durant sa vie terrestre, avec la vocation et les aptitudes qui lui sont particulières; mais il ne faut pas croire que, durant qu'il s'instruit, son protégé soit abandonné. Au-dessous des Esprits chargés de la mission de protection, il y a d'autres Esprits qui se font un plaisir et un devoir de le remplacer toutes les fois qu'il est nécessaire. L'incarné ne se trouve ainsi jamais seul, et s'il n'a pas toujours auprès de lui l'Esprit qu'il désire, il ne peut se plaindre en revanche d'être abandonné.

Il profite, du reste, indirectement des travaux de son guide, et, quoique l'on prétende que les Esprits n'aient jamais rien révélé en fait de questions scientifiques, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont été souvent la cause de quantités d'inspirations tellement inespérées et inattendues que ceux même qui les ressentaient en restaient surpris. A l'homme appartient l'effort, à l'Esprit l'inspiration. Mais pour que celle-ci soit utile et fructueuse, il est nécessaire que cet Esprit aille puiser dans l'enseignement de l'espace les documents nécessaires. Car s'il a des doutes sur le sujet qu'étudie l'incarné, s'il ne se sent pas suffisamment certain de ce qu'il aimerait affirmer, il préférera toujours la sage abstention qui ne fera

SIC SPIRITVVM
COHORTES NOS
AD SYDERA VOCANT

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)



CHAPITRE XIII

ENSEIGNEMENT DE L'AU-DELA ET INSPIRATIONS

la mission de guide, ce devoir lui enjoint également de la laisser parfois aux prises avec sa seule conscience. Il sait aussi, cet Esprit, qu'il doit chercher pour son propre compte les moyens d'agrandir ses connaissances, d'étendre ses données sur toutes les questions possibles, et, à côté des occupations de sa tutelle, il ménage une large place au travail qui est tout à la fois un devoir et une joie pour lui.

Donc, pendant que son protégé dort ou médite, s'amuse... ou s'ennuie, l'Esprit guide se livre à ses travaux favoris. Est-il médecin? Le voici qui s'ingénie à pénétrer un sujet, qui le dissèque sans scalpel, qui étudie son organisme avec une connaissance d'autant plus grande qu'il le pénètre mieux. Si cela l'intéresse, il se livre à des études de comparaison des organes de ce terrestre avec ceux des habitants des autres terres. S'il est artiste, quels délices n'est-ce pas pour lui de saisir entre ses doigts ces vapeurs et ces fluides dont il peut tirer, grâce à de savants mélanges, toute une gamme de nuances, toute la féerie des couleurs ! Et ces joies seront les mêmes pour le chimiste. Quant à l'astronome, avec quel intérêt passionné ne pourra-t-il pas se livrer à l'étude de tel astre que le plus merveilleux des instruments d'optique terrestre n'avait pu lui révéler !...

Les occupations de l'Esprit sont multiples. Elles ont toujours un étroit rapport avec celles qu'il a eues durant sa vie terrestre, avec la vocation et les aptitudes qui lui sont particulières ; mais il ne faut pas croire que, durant qu'il s'instruit, son protégé soit abandonné. Au-dessous des Esprits chargés de la mission de protection, il y a d'autres Esprits qui se font un plaisir et un devoir de le remplacer toutes les fois qu'il est nécessaire. L'incarné ne se trouve ainsi jamais seul, et s'il n'a pas toujours auprès de lui l'Esprit qu'il désire, il ne peut se plaindre en revanche d'être abandonné.

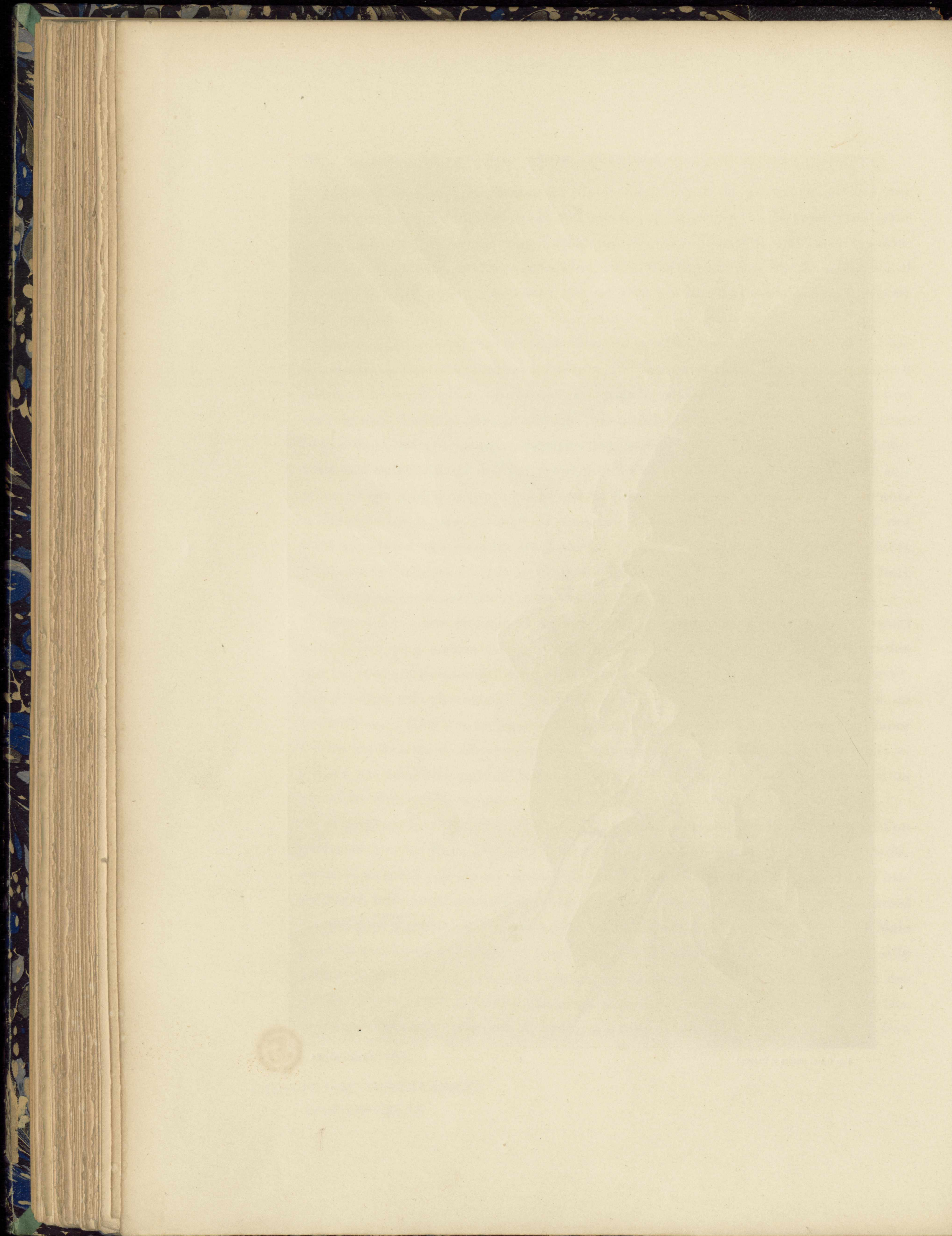
Il profite, du reste, indirectement des travaux de son guide, et, quoique l'on prétende que les Esprits n'aient jamais rien révélé en fait de questions scientifiques, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont été souvent la cause de quantités d'inspirations tellement inespérées et inattendues que ceux même qui les ressentaient en restaient surpris. A l'homme appartient l'effort, à l'Esprit l'inspiration. Mais pour que celle-ci soit utile et fructueuse, il est nécessaire que cet Esprit aille puiser dans l'enseignement de l'espace les documents nécessaires. Car s'il a des doutes sur le sujet qu'étudie l'incarné, s'il ne se sent pas suffisamment certain de ce qu'il aimerait affirmer, il préférera toujours la sage abstention qui ne fera

SIC SPIRITVVM
COHORTES NOS
AD SYDERA VOCANT

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

Chacornac. Ed.





pas avancer son protégé, il est vrai, mais qui ne l'entraînera pas non plus dans des erreurs regrettables à tous les points de vue.

Ces choses sont difficiles à croire pour les mortels qui se trouvent toujours vis-à-vis des Esprits dans la même situation que l'est l'aveugle vis-à-vis de celui qui voit. La personne qui s'occupe de cet aveugle peut lui dépeindre les plus beaux paysages, il ne pourra vérifier si son récit est vrai ou faux, simplement exagéré ou la stricte expression de la vérité. Cela veut-il dire pour cela que toutes les personnes qui soignent les aveugles sont menteuses ? Non assurément, ce jugement serait stupide. Accordez-nous donc le même crédit, et, puisque notre lunette d'approche ne s'adapte pas à votre vue, laissez-nous vous dire ce que nous y voyons.

Nous y voyons des théories interminables d'êtres qui s'acheminent vers la terre. Il y a là des hommes aux visages austères, des jeunes gens aux traits plus riants, des femmes à la démarche gracieuse. Tous laissent derrière eux un sillage lumineux. Puis, tout à coup, la colonne se disperse, s'élance dans des directions opposées. Les uns vont atterrir sur les rivages de ces Amériques où l'on comprend plus facilement l'inspiration de l'au-delà ; les autres s'abattent sur les grands centres européens, pénètrent, sans souci des portes et des volets clos, dans les laboratoires où les savants se livrent aux travaux de la pensée, cherchent avec ardeur... et se désespèrent parfois. Ils n'ont rien entendu, ces savants, rien soupçonné. L'entrée inopinée de ces invisibles ne les a pas dérangés, mais voici soudain que leurs fronts, plissés sous l'effort de la pensée chercheuse, s'apaisent. Un sourire illumine leurs faces, une exclamation de joie jaillit de leurs lèvres. Ils ont trouvé, trouvé enfin, la combinaison chimique qu'ils cherchaient depuis tant de jours, trouvé ce qui les amènera demain à la célébrité, et, ingrats sans s'en rendre compte, ils disent orgueilleusement tout haut en contemplant leur œuvre : « Voici ce que j'ai fait », mais leurs Esprits inspirateurs murmurent tout bas : « Ils le croient... tant mieux ! »

Flaubert.



CHAPITRE XIV

DANS QUELLE LIMITE EST-IL PERMIS AUX ESPRITS D'AIDER ET DE SECOURIR LES MORTELS?

Que de récriminations ne se sont pas élevées du sein de cette malheureuse planète pour protester contre l'insuffisance du secours divin, contre l'ingérence d'un gouvernement indifférent! D'aucuns ont été jusqu'à nier l'existence de ce gouvernement, tandis que d'autres affirmaient hautement que le don de vie n'était que l'œuvre d'un pur hasard sans sagesse et sans volonté personnelle, se plaisant à livrer au tumulte des éléments, aux violences des coups de vent, les corps fragiles et les âmes timides; et de tous les coins de la terre des mots entrecoupés se sont élevés, des protestations et des plaintes se sont exhalées, tandis que l'invincible « pourquoi? » se répercutait de bouche en bouche.

Et, en effet, pourquoi?

Pourquoi ce raffinement de cruauté qui veut qu'étant entourés d'êtres de l'au-delà qui sont souvent, la plupart du temps dirais-je, supérieurs aux mortels, ces derniers ne soient pas plus encouragés, mieux conseillés, plus fortement soutenus?

Pourquoi cette sensation d'abandon si complète après la mort d'un être cher, du moment où l'âme de celui-ci palpitante, toujours existante en un mot, s'agite autour de vous, écoute vos plaintes, comprend mal vos désespoirs?



Chacornac. Ed.

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

CHAPITRE XIV

DANS QUELLE LIMITE EST-IL PERMIS AUX ESPRITS D'AIDER ET DE SECOURIR LES MORTELS?



CHAPITRE XIV

DANS QUELLE LIMITE EST-IL PERMIS AUX ESPRITS D'AIDER ET DE SECOURIR LES MORTELS?

Que de récriminations ne se sont pas élevées du sein de cette malheureuse planète pour protester contre l'insuffisance du secours divin, contre l'ingérence d'un gouvernement indifférent! D'aucuns ont été jusqu'à nier l'existence de ce gouvernement, tandis que d'autres affirmaient hautement que le don de vie n'était que l'œuvre d'un pur hasard sans sagesse et sans volonté personnelle, se plaisant à livrer au tumulte des éléments, aux violences des coups de vent, les corps fragiles et les âmes timides; et de tous les coins de la terre des mots entrecoupés se sont élevés, des protestations et des plaintes se sont exhalées, tandis que l'invincible « pourquoi? » se répercutait de bouche en bouche.

Et, en effet, pourquoi?

Pourquoi ce raffinement de cruauté qui veut qu'étant entourés d'êtres de l'au-delà qui sont souvent, la plupart du temps dirais-je, supérieurs aux mortels, ces derniers ne soient pas plus encouragés, mieux conseillés, plus fortement soutenus?

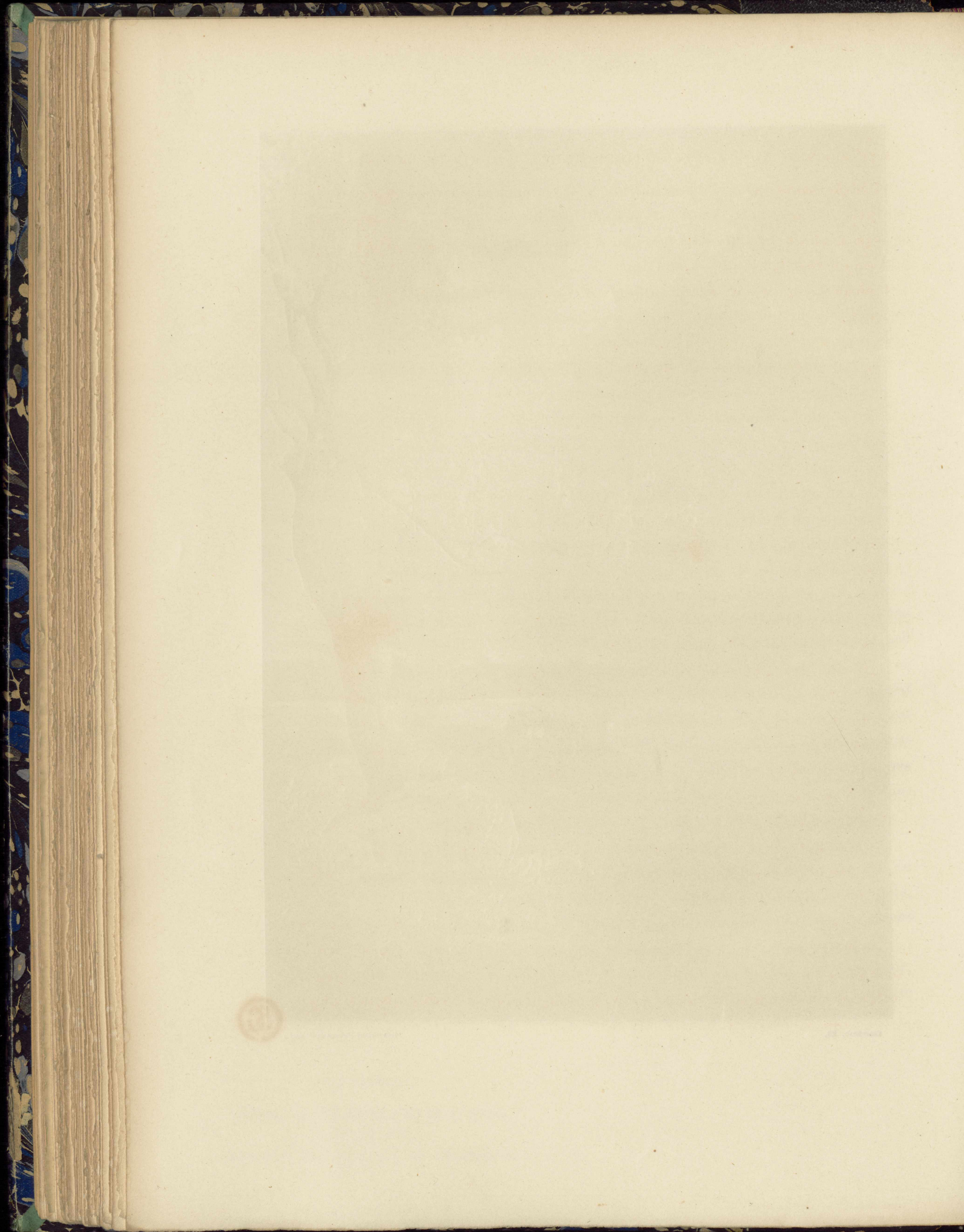
Pourquoi cette sensation d'abandon si complète après la mort d'un être cher, du moment où l'âme de celui-ci palpitante, toujours existante en un mot, s'agite autour de vous, écoute vos plaintes, comprend mal vos désespoirs?

CONVERSATIO
HVMILIVM IN
EXCELSIS :

CHACORNAC. Ed.

Imp. GILLOT (RICHER et Cie succ.)





Pourquoi ce malheur soudain qui aurait certainement pu vous être évité, si vous aviez été prévenu à temps ? Pourquoi ce refus, quelquefois si catégorique de la part d'un Esprit, lorsque vous lui demandez avec insistance et déférence qu'il veuille bien vous aider dans la lutte ?

Pourquoi enfin si souvent cette absence de preuves convaincantes, qui seraient assurément pour les non-initiés un moyen certain de les amener à la foi spirite ?

Pourquoi ?

Tout simplement parce que le pouvoir de ces Esprits a des limites, et que, d'un autre côté, il leur est formellement interdit de changer quoi que ce soit aux trois principes fondamentaux d'une existence terrestre, lesquels principes sont : la lutte du présent, l'ignorance du lendemain, l'oubli d'hier.

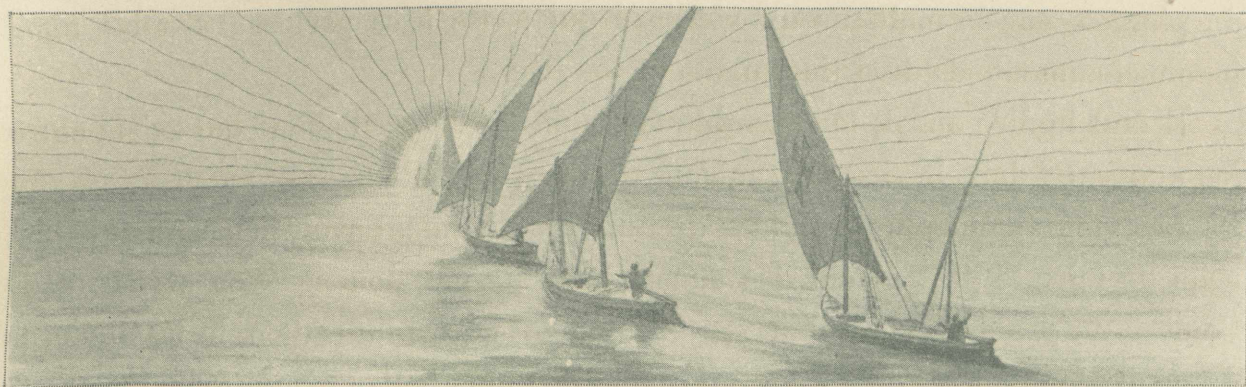
Par ce mot « lutte », je n'entends nullement l'héroïsme. Celui-ci n'est qu'une loi d'exception. Une vie de nonagénaire peut s'être passée, sans que jamais il y ait eu une seule fois l'occasion d'accomplir un de ces faits qui s'imposent à l'admiration de tous. La lutte quotidienne est plus humble, elle ne se targue pas d'un mérite qui ne lui est pas propre, mais elle est la propriété de tous, en même temps qu'elle reste le lien puissant qui meut les masses et les achemine bon gré mal gré vers la Puissance Suprême, vers l'omnipotence souveraine où tous les désirs sont assouvis parce que la perfection y règne.

Dans cette lutte, la tâche particulière de l'Esprit ne peut être que morale. Il sait, cet esprit, qu'il commettrait une mauvaise action s'il aplanissait à l'incarné toutes les difficultés ou aspérités de son sentier. Il sait qu'il retarderait considérablement le progrès de son protégé, s'il avait pour lui la sollicitude inquiète des mères qui tremblent et s'effrayent dès que leur enfant fait ses premiers pas. Enfin il n'ignore pas, cet être d'au-delà, que les souffrances sont louables, les pleurs purifiants, l'épreuve sublime, et c'est ainsi qu'impassible en apparence, il ne se manifeste que très peu, et ne se laisse pas intimider par ces poings levés vers lui dans une révolte de l'incarné, qui ne comprend pas et ne veut pas non plus hélas ! toujours comprendre.

Et l'ignorance du lendemain, qui donc aurait le droit de la lui enlever ? Oui, Dieu peut-être, mais, sur terre, Dieu ne se manifeste pas. L'heure est encore loin pour les terrestres où il leur sera permis de comprendre et de goûter, dans toute sa plénitude, la beauté de ces mots qui n'en forment pour ainsi dire qu'un seul : Sagesse et Providence.

Tout comme la lutte, l'ignorance du lendemain est utile. C'est une délicate attention de la Sagesse Ordonnatrice que d'avoir voulu nous éviter les angoisses, les inquiétudes, qui ne manqueraient pas de nous assaillir, si nous savions, par exemple, que tel membre des nôtres que nous chérissons doit partir à telle date pour cet au-delà dont les mortels parlent tant et que, toutefois, ils connaissent si peu.

Père Didon.



CHAPITRE XV

RESTE DANS LA LUMIÈRE ET DANS LA QUIÉTUDE PARFAITE

Il est un âge où toutes les rigueurs et toutes les tristesses semblent accabler plus particulièrement l'homme, un âge où le souvenir même des espérances paraît s'anéantir dans l'ombre toujours menaçante et toujours grandissante du tombeau, un âge où l'on ne peut même plus pleurer, parce que la source des larmes est tarie, où l'on ne sait plus sourire, parce que le cœur ne se réchauffe plus à aucun rayon de joie.

Et pour comble d'opprobre, de douleur, lorsque les vieux passent dans les sentiers, la tête tremblante à force d'avoir souffert, le corps courbé sur la terre à qui il semble adresser l'humble supplique de ceux qui, n'ayant plus rien à glaner, n'aspirent plus qu'à la pierre de la tombe; lorsque ces vétérans de l'existence passent, les enfants, les jeunes, les mûrs, pris d'un insurmontable effroi, s'éloignent, comme s'ils avaient senti passer auprès d'eux le souffle glacé de la mort, faucheuse infatigable de vieillesse, d'enfance et de jeunesse. Puis il semble aux jeunes que la vieillesse traîne déjà avec elle l'odeur nauséabonde du cadavre. C'est pourquoi ils préfèrent à ce mort déambulant péniblement dans les chemins, le mort réel, et c'est ainsi que, dans les villages, on peut voir l'enfant jouer en toute insouciance sur l'herbe du cimetière, tandis qu'il ira s'acharner, les mains pleines

de pierres, sur le malheureux vieillard qui passe à sa portée et trouble ainsi inconsciemment ses divertissements et ses jeux.

Il faut le dire aussi, tout semble fait pour accentuer l'abîme qui existe entre les nouveaux dans la vie et les anciens de l'existence.

Les vieux n'ont plus les idées du jour. Ils devraient avoir l'énergie et le bon sens de faire le plus grand des efforts pour ne pas demeurer en arrière dans l'œuvre du progrès, mais il arrive un moment où les infirmités, la lassitude, la décrépitude générale du corps, ont raison des plus belles résolutions. Pris alors de chagrin devant ce présent sans joie, ils restent avec leur passé, vivent dans les souvenirs d'hier, sans s'apercevoir qu'autour d'eux l'effrayante vie productive et créatrice continue son œuvre, ne se lasse pas, marche toujours dans une perpétuelle ascension vers le mieux. Ce spectacle a pour effet de les irriter. Ils sentent qu'ils ne sont plus de force à suivre les jeunes ; ils s'aperçoivent aussi avec douleur que l'on manque souvent d'égards pour eux, puisque nul ne songe à leur offrir l'appui d'un bras charitable pour gravir les dernières et dures aspérités de ce rocher sinueux qui s'appelle la terre.

Comment, dans ces conditions, leur humeur ne se ressentirait-elle pas de toutes ces amertumes? L'humeur des vieux est souvent acariâtre, dit-on, mais qui donc, parmi les jeunes, pourrait se flatter de posséder l'égalité de caractère, s'il se voyait en butte à des infirmités prématurées, à un abandon pénible, à une indifférence totale ?

On dirait aussi qu'une fois arrivés à l'âge avancé, non seulement le progrès devient irréalisable pour les vieillards, mais encore qu'il existe chez eux un mouvement de recul. Les défauts qu'on n'avait pas constatés jusqu'alors, paraissent, s'implantent, prennent racine, sans même que celui qui en est atteint semble s'en apercevoir. Des qualités très réelles, qui faisaient la beauté et l'ornement d'une âme, sombrent tant et si bien qu'on arrive à se demander s'il n'est pas mille fois préférable et plus sage de souhaiter une vie brève que de posséder le soi-disant bienfait d'une existence longue, destinée, il semble, à anéantir dans les sombres années de la décadence physique tous les résultats moraux acquis si laborieusement et si péniblement au cours d'une vie.

Ne serait-il pas plus sage, dit-on alors, si la vieillesse a de tels effets démoralisants, d'extraire de la vie tout ce qu'elle peut contenir de meilleur, suivant en cela l'exemple des Epicuriens ? Ne vaudrait-il pas mieux préférer la recherche



Imp. Gillot (Risher et Cie succ.)

CHAPITRE XV

RESTE DANS LA LUMIÈRE
ET DANS LA QUIÉTUDE PARFAITE

de pierres, sur le malheureux vieillard qui passe à sa portée et trouble ainsi inconsciemment ses divertissements et ses jeux.

Il faut le dire aussi, tout semble fait pour accentuer l'abîme qui existe entre les nouveaux dans la vie et les anciens de l'existence.

Les vieux n'ont plus les idées du jour. Ils devraient avoir l'énergie et le bon sens de faire le plus grand des efforts pour ne pas demeurer en arrière dans l'œuvre du progrès, mais il arrive un moment où les infirmités, la lassitude, la décrépitude générale du corps, ont raison des plus belles résolutions. Pris alors de chagrin devant ce présent sans joie, ils restent avec leur passé, vivent dans les souvenirs d'hier, sans s'apercevoir qu'autour d'eux l'effrayante vie productive et créatrice poursuit son œuvre, ne se lasse pas, marche toujours dans une perpétuelle ascension vers le mieux. Ce spectacle a pour effet de les irriter. Ils sentent qu'ils ne sont plus de force à suivre les jeunes ; ils s'aperçoivent aussi avec douleur que l'on manque souvent d'égards pour eux, puisque nul ne songe à leur offrir l'appui d'un bras charitable pour gravir les dernières et dures aspérités de ce rocher sinueux qui s'appelle la terre.

Comment, dans ces conditions, leur humeur ne se ressentirait-elle pas de toutes ces amertumes? L'humeur des vieux est souvent acariâtre, dit-on, mais qui donc, parmi les jeunes, pourrait se flatter de posséder l'égalité de caractère, s'il se voyait en butte à des infirmités prématurées, à un abandon pénible, à une indifférence totale ?

On dirait aussi qu'une fois arrivés à l'âge avancé, non seulement le progrès devient irréalisable pour les vieillards, mais encore qu'il existe chez eux un mouvement de recul. Les défauts qu'on n'avait pas constatés jusqu'alors, paraissent, s'implantent, prennent racine, sans même que celui qui en est atteint semble s'en apercevoir. Des qualités très réelles, qui faisaient la beauté et l'ornement d'une âme, sombrent tant et si bien qu'on arrive à se demander s'il n'est pas mille fois préférable et plus sage de souhaiter une vie brève que de posséder le soi-disant bienfait d'une existence longue, destinée, il semble, à anéantir dans les sombres années de la décadence physique tous les résultats moraux acquis si laborieusement et si péniblement au cours d'une vie.

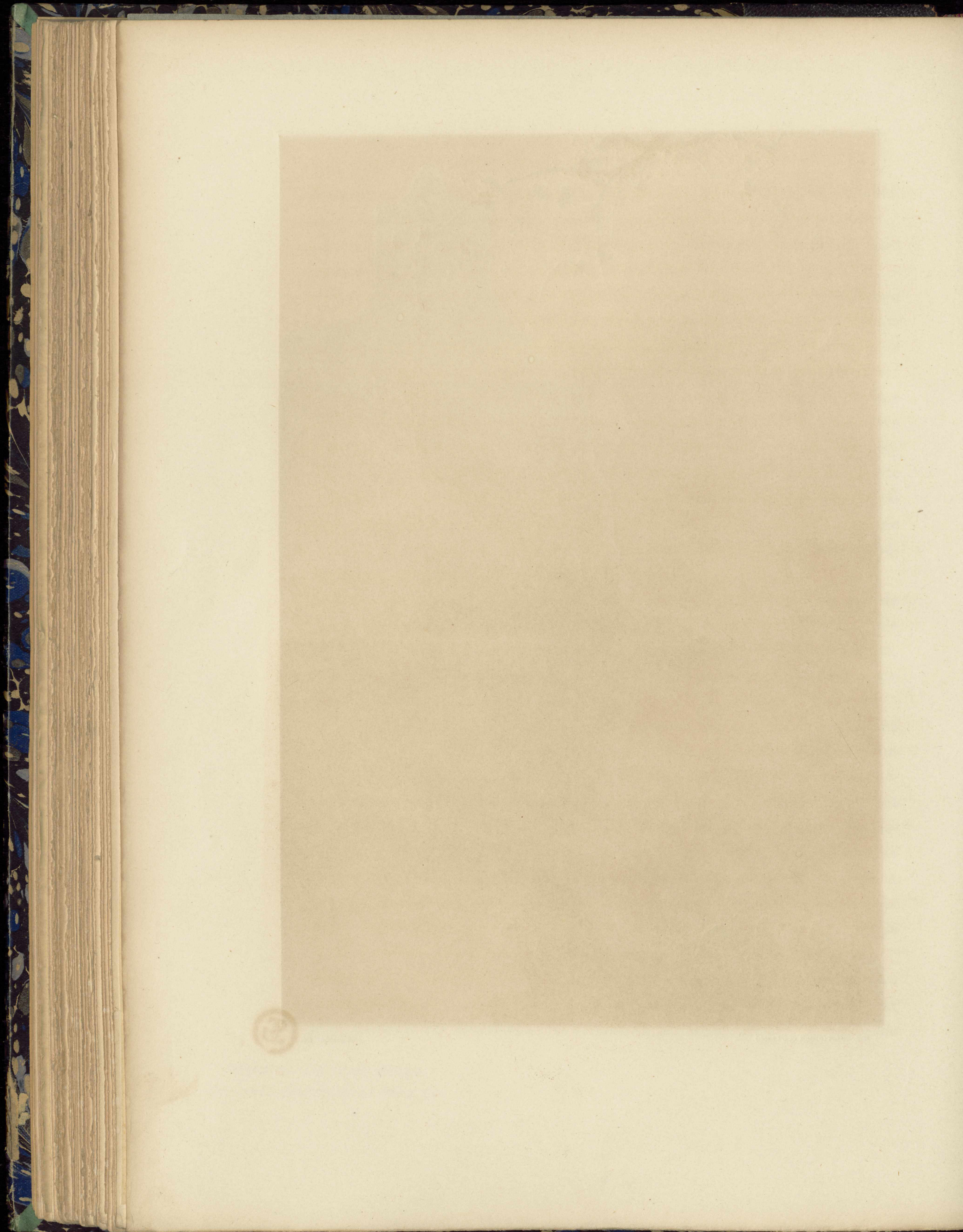
Ne serait-il pas plus sage, dit-on alors, si la vieillesse a de tels effets démoralisants, d'extraire de la vie tout ce qu'elle peut contenir de meilleur, suivant en cela l'exemple des Epicuriens ? Ne vaudrait-il pas mieux préférer la recherche

STAT-IN
LVCE-BONA
SENECTVS:

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

Chacornac. Ed.





de la jouissance matérielle au labeur pénible et austère du perfectionnement moral?

Non, — mille fois non ! Malgré les tristesses du grand âge, malgré son apparente inutilité, ce don de vie avancée est un bien, la terre étant un sol essentiellement purifiant et expiatoire. Elle peut être comparée à quelqu'une de ces stations thermales dont les émanations sont si désagréables. Pour obéir aux prescriptions d'un médecin, nous n'hésitons pas à subir toute l'ennuyeuse série d'un traitement souvent très pénible, dont nous ne ressentons dans le moment que la fatigue et la peine. Pendant la cure, il nous arrive continuellement de murmurer, de déclarer que nous sommes encore plus malades qu'au jour de l'arrivée, mais, la saison terminée, une fois rentrés dans le paisible repos de la maison, nous ressentons immédiatement les heureux effets d'un séjour que nous avons maudit, d'un traitement que nous avons subi avec la plus évidente mauvaise volonté.

Il est bien réel que, pour l'incarné, il n'existe véritablement qu'une période dans sa vie où il soit capable d'effectuer un progrès réel. Cette période est celle qui s'écoule entre vingt-huit et soixante-dix ans. Auparavant c'est l'hésitation, ou, ce qui ne vaut pas mieux, la période des résolutions trop promptes, trop énergiques pour être maintenues. Il suffit qu'un souffle de plaisir les effleure pour les détruire ; puis vient l'époque de la lassitude où le courage manque à l'homme, où il traîne sa vie comme on traîne un fardeau.

Dieu pourtant lui octroya cette vie composée d'enfance, d'adolescence, d'âge mûr et de vieillesse, pour en user saintement. Il ne la donne pas pour le plaisir, mais bien pour la souffrance qui crée le mérite, pour le travail qui fait naître les vertus et développe l'intelligence.

Les hommes ne l'ont pas tous compris ainsi hélas ! et c'est pour avoir méconnu cette vérité que les souffrances dernières de la vieillesse leur sont souvent infligées, et que les jeunes s'étonnent de cette vieillesse qui leur paraît être une inutilité et un non-sens.

L'étude de l'humanité nous amène chaque jour plus près de cette constatation qu'il existe des personnes qui sont, pour ainsi dire, incapables du moindre effort. Elles ont les résolutions faciles, les élans généreux, mais ces résolutions, ces élans, ne leur font rien produire d'utile. Mises en demeure d'accomplir l'effort, elles restent sans courage, sans volonté, s'effrayent, se refusent à surmonter leur invincible répugnance pour la réforme de leurs défauts, pour l'accomplissement des actions saintes.

Ce qu'elles ne savent pas assez, ces âmes nonchalantes, c'est que l'énergie et la volonté marchent de pair avec la charité, et, suivant en cela l'exemple du Maître-Christ qui nous révéla toutes les sublimités de la morale, nous devons réserver la première place à celle-ci. Le courage doit venir immédiatement après. Il n'est, en somme, qu'une des variantes de la foi sublime, de la foi qui donne la force d'accomplir les plus rudes pèlerinages, parce que l'on compte sur le secours spirituel toujours accordé aux confiants et aux énergiques.

Mais quand le courage manque, quand l'âme, sans être mauvaise, ne possède qu'une teinte insignifiante de douceur et de tendresse, quand elle est, en un mot, sans force, elle est désignée forcément à l'épreuve qui lui créera d'abord les mérites qu'elle est incapable d'acquérir elle-même, et qui développera, malgré tout, chez elle l'instinct de conservation contre la souffrance, première imparfaite manifestation du courage et de l'énergie.

On devine par là le rôle de la souffrance. Elle remplace, en certains cas, l'effort, et c'est pour cette raison que la vieillesse décrépite, presque sans pensées parfois, ne peut et ne doit pas être considérée comme un injustifiable procédé de l'organisateur des mondes, mais bien comme une utilité au parachèvement d'une âme venue tout exprès sur terre pour y trouver la purification sainte qui l'amènera au plus tôt vers les sphères du bonheur et du repos.

Il ne faudrait pas, cependant, croire que cette passivité de la vieillesse alliée à l'activité de la souffrance soit une loi sans exception.

Il y a des âmes dont le progrès ne s'arrête pas, des êtres qui ne se laissent pas abattre par la lourdeur des ans, qui savent encore tenir très haut dans leurs mains tremblantes la hampe du drapeau de leurs croyances et de leurs principes.

Ces exceptions sont même encore plus fréquentes qu'on ne le croit, et je ne sache rien qui soit plus respectable et plus enviable qu'une belle vieillesse. Dans ce cas, celle-ci semble être bien plutôt une récompense qu'une épreuve. Cette récompense n'est pas l'œuvre d'un hasard implacable ; elle est le résultat d'une vie de bonté, de courage et de sobriété, qui a permis à l'incarné de maintenir aussi solidement que possible les qualités acquises, la patience trouvée, les idées généreuses, l'indulgence plénière.

Oh ! croyez-moi, jeunes qui souriez dédaigneusement en passant devant le vieillard, qu'elle est belle cependant cette vieillesse, qu'elle est digne d'envie!

Qu'il est doux de venir, comme un autre Saint Jean, appuyer sa tête sur la poitrine vénérable de ces anciens qui ont souffert et lutté, d'écouter leurs sages conseils dictés par une expérience durement acquise ! Qu'il est vivifiant ce souffle de mort qui passe au-dessus de leurs têtes augustes comme un présage de l'éternité apaisante !

C'est lorsque la fatigue intense de vivre arrive à enlever du cœur des vieux tout désir, que le triomphe est proche. Ils sont si las, si courbés, qu'il ne leur est pas possible d'apercevoir au-dessus d'eux le sommet de gloire qui couronne les sentiers escarpés parsemés d'écueils, d'abruptes rochers, où ils ont usé leur force.

Allons, heureuse vieillesse que les hommes doivent ambitionner au lieu de craindre, encore un dernier effort ! Laisse ton vieil habit de cendre s'écrouler derrière toi, laisse tes souvenirs douloureux même, car le triomphe va succéder à la lassitude, l'apaisement va devenir ton partage pour toi qui a passé méprisée au milieu de tous. Voici la paix procurée par l'expérience, par le sourd et lancinant travail des soucis terrestres...

Père Didon.



CHAPITRE XVI

RESTE DANS LA LUMIÈRE ET DANS LA QUIÉTUDE PARFAITE

Lorsque la vie déroule ses jours moroses aux accablantes rigueurs, lorsque l'ingratitude, la maladie, l'implacable mort, s'agitent dans une activité de forcenés pour porter aux quatre coins de la terre la laideur repoussante, la souffrance aiguë et les déchirements de cœur irréparables, l'homme mûr qui reste impuissant devant les rafales de l'épreuve se prend à soupirer en pensant au chemin qui lui reste à parcourir ; mais, en songeant que le terme approche, le vieillard sourit.

C'est à peine pourtant si ses membres tremblants ont la force de le porter vers les derniers sommets au haut desquels il pourra contempler à loisir le chemin parcouru. Derrière lui le passé se couvre de voiles, les flancs des rochers disparaissent sous des écharpes de brouillard, et le vieil homme monte toujours. Dans un effort désespéré ses jambes s'accrochent aux aspérités du roc ; nul ne lui tend la main, et le rocher surplombant au-dessus de sa tête lui cache l'harmonieux panorama du repos qui va devenir le sien. En bas, tout en bas, c'est l'eau paisible qui coule, l'eau aux teintes de bonté. Mais elle est traîtresse, et, si l'homme faisait un mouvement pouvant le précipiter dans le vide, elle se refermerait sur lui et ne laisserait pas deviner sa proie.

Mais le vieillard continue la pénible montée...

Enfin il atteint le faîte du rocher ; ses jambes sont meurtries, ses mains écorchées, il est haletant, il n'en peut plus...

Une excavation creusée dans la pierre lui offre son abri ; il s'y laisse tomber, il paraît anéanti. Mais un souffle vivifiant vient soudain redresser son front penché. Une joie indicible s'empare de son être entier, une transformation miraculeuse s'opère sous ses yeux ; les écorchures de ses membres ont disparu, le tremblement de ses mains a cessé, une clarté éblouissante l'environne et lui fait comprendre qu'il n'appartient plus à la terre. Les cimes même où il vient de parvenir lui apparaissent peuplées, et, dans une extase grandissante, il voit des mains qui se tendent vers lui pour presser les siennes ; il entend des voix amies qui le félicitent, et, comme il s'attriste en pensant qu'il lui faudra peut-être redescendre la montagne, il entend une voix très lointaine qui lui dit ces mots :

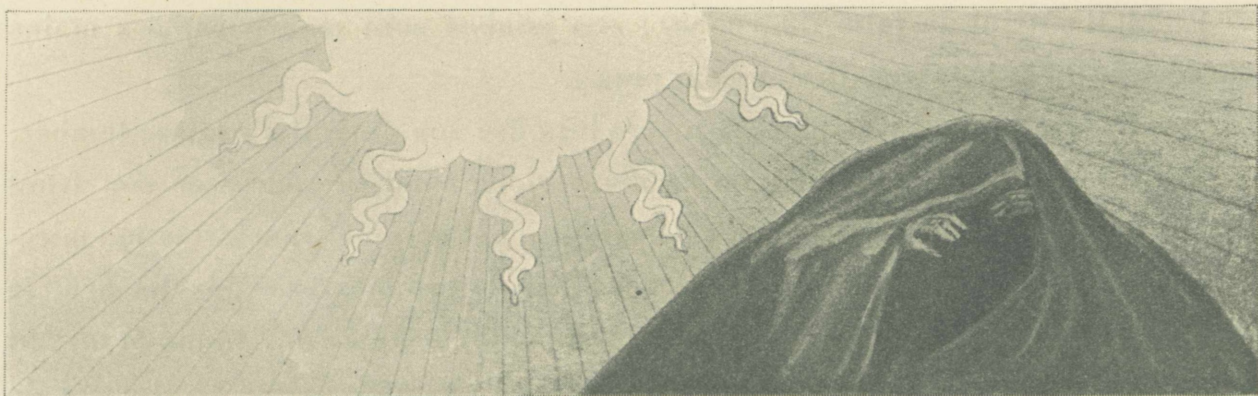
« Reste dans la lumière et dans la quiétude parfaite, bon vieillard ; tu n'as pas reculé devant l'ascension douloureuse, ta décrépitude ne s'est pas épouvantée des duretés du chemin. A toi maintenant la gloire et la paix. Les gémissements ne peuvent plus t'atteindre, ô chère âme ; ta place est dans les éthers radieux où doit s'écouler ton éternelle vie. La mort est l'aube de cette vie. Ces rayons, dans lesquels tu baignes, c'est la clarté de Dieu ; ils seront désormais ton atmosphère. Regarde cet horizon qui te paraît sans fin ; il est peuplé d'êtres de bonté. Les grands initiés t'attendent pour te donner le baiser de paix et pour t'apprendre à goûter la plénitude du bonheur, car des joies spéciales sont réservées à ceux qui ont beaucoup souffert, beaucoup peiné. Dans la divine Beauté révélée, donnée et possédée, tu verras, entendras et jouiras des beautés, des effusions qui sont l'éternelle réponse de ceux qui ont été abandonnés.

« Aie confiance. Hier tu disais : « je n'aurais jamais cru qu'il fut possible de tant souffrir ». Aujourd'hui tu diras : « je n'aurais jamais supposé qu'on pût être si heureux ! »

« Voilà ta part, toi qui as souffert, toi qui as lutté, toi qui as connu les accablements des croix, les rigueurs des longues agonies, toi qui as ressenti la faim, éprouvé la soif.

« Et maintenant, reste dans la lumière et dans la quiétude parfaite, vieillard ! »

Musset.



CHAPITRE XVII

A LA GLOIRE PAR LES TÉNÈBRES ET LES ASPÉRITÉS

Où marche-t-il cet Être de bonté et de lumière qui s'appelle Jésus-Christ? Dans quelle voie entraîna-t-il ceux que sa voix exhortait au renoncement, à la bonté, à l'oubli des injures?

Pas un instant il ne daigna s'arrêter au seuil des palais. Les festins et les splendeurs mettaient en fuite sa haute sagesse. Les joies bruyantes des soi-disant heureux de ce monde ne retenaient pas son attention. Infiniment compatissant et tendre, il ne se laissait rebuter ni par la vue des plus affreuses plaies ni par le spectacle des plus atroces misères ; et lorsque son infinie bonté avait prodigué aux uns et aux autres quelques-unes de ces vertus guérissantes qui le rendaient presque divin à force d'être merveilleux, lorsque ses pieds errants après la dure journée de marche se refusaient à aller plus loin, le Fils de l'homme (ainsi qu'il s'intitule lui-même), faisait observer aux siens qu'il n'avait même pas un oreiller pour reposer sa tête fatiguée.

Dans la vie des êtres les plus dépourvus de joies, les plus malheureux, il arrive une fois ou l'autre que le soleil luit pour eux, leur prodigue le rayonnement de ses ors, ne serait-ce que quelques secondes ; et, durant ces éphémères instants, le cœur des très las, des désespérés, se reprend à l'espoir, puise de nou-

veau quelques bribes de ce courage si indispensable pour poursuivre la vie et remplir les devoirs inhérents à chaque condition.

Le Christ ne connut même pas ces rayons de soleil. Ses souffrances et ses luttes ne firent que s'augmenter avec les années. Plus il avançait en âge, et plus il était à même de constater combien la noire ingratitude des hommes est prodigieuse, et plus encore sa nature affinée souffrait.

Puis ce fut l'effondrement général, l'insuccès final. Ce fut le sombre chaos de la débâcle de ses espoirs, ce fut l'aiguillon de la douleur physique parvenu au plus haut degré sur son corps délicat; et, sur le Golgotha, ce cri de souffrance retentit un jour :

« Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Où pouvait donc le mener cette vie de ténèbres et d'obscurités, à quoi pouvait aboutir cette passion si justement nommée la folie de la croix ?

A la gloire. Oui à la gloire transcendante, sans la moindre tache, à la gloire pleine, entière, à celle qui est réservée sans exception à tous ceux qui ont marché dans les ténèbres de l'injustice, du malheur, des grandes épreuves, si profondes qu'elles vous font même douter de la bonté et de la justice divines.

Telle qu'elle nous apparaît, la souffrance nous semble absolument incompréhensible. Il ne nous est pas possible de comprendre pourquoi, du moment où Dieu est tout-puissant, il n'a pas usé de cette toute-puissance pour attribuer à ses créatures cette perfection, cette rectitude dans leur jugement, qui eussent certainement fait leur bonheur ; et, en dépit de toutes les explications, malgré tout ce qu'il sera possible d'arguer, l'homme, même celui qui est le plus convaincu de la préexistence de l'âme et de son immortalité, l'homme, dis-je, restera toujours un peu troublé, et parfois même un peu révolté, devant cette loi inéluctable du progrès par le malheur et l'épreuve.

Et cependant elle n'est pas dépourvue de grandeur cette souffrance. Rigide et austère, elle inspire le respect, elle donne à l'âme une dignité qui ne se rencontre jamais chez les âmes qui ont pu se dérober à ses coups, elle communique à tous ceux qu'elle touche un caractère de sublimité qui sera toujours ignoré de ceux qui n'auront eu que peu de contact avec elle.

Son utilité n'est pas discutable. Pour l'admettre sans révolte, il suffit de se souvenir qu'aucune loi d'exception n'a été promulguée vis-à-vis des ses coups. Tel être qui paraît dans un moment le plus heureux et le plus à l'abri des évé-

nements fâcheux, pourra se trouver soudainement l'être le plus abandonné, le plus disgracié; et, si par hasard il échappe à cette loi, ceci ne lui est nullement une garantie pour son avenir d'Esprit où il ne peut espérer le bonheur qu'à l'expresse condition d'avoir payé sa dette à l'épreuve.

Comment, du reste, oser se plaindre, et se révolter lorsqu'on lit la vie du Christ? Car cet Esprit, si pur qu'il semblait n'avoir plus rien à apprendre, et encore bien moins à expier, n'échappe pas à cette loi. Comment ne pas admettre l'utilité de cette souffrance, lorsqu'on constate qu'il paraît n'être venu sur terre que pour donner un exemple éclatant de son utilité, et prouver ensuite par les apparitions qui furent appelées résurrections, que ce chemin de douleur l'avait mené au lieu de gloire?

Mais l'homme, en général, s'appesantit peu sur cet exemple.

Il a horreur de l'épreuve, il la déteste, la repousse, injurie Dieu en injuriant la destinée, et ne comprend pas un seul instant que son bonheur futur est étroitement lié à sa vie d'épreuves.

Les désespérés, ceux-là même qui n'ont aucune foi dans leur avenir céleste, ceux qui n'envisagent que la hideuse réalité de la destruction d'un corps, sont encore ceux qui sont les plus à plaindre dans ce chemin d'ombre.

Le pourquoi de la vie leur échappe ; ils ignorent où peut se trouver la clé du mystérieux dénouement, et lassés, terrassés, ils marchent imcompréhensifs dans les ténèbres, sans se douter un seul instant qu'à leur insu ils marchent vers la pleine lumière.

Cependant tous ne souffrent pas également : et, si je ne craignais d'ajouter au découragement déjà si profond qui anéantit l'humanité, je dirais que les êtres sur qui la souffrance a le plus de prise, qu'elle soit morale ou physique, sont justement ceux qui sont les plus affinés et les plus élevés, parce que chez eux l'incompatibilité avec cette souffrance est particulièrement caractérisée.

Pour la supporter sans trop de faiblesse, il est utile de se souvenir que plus elle est grande et plus on peut l'envisager comme un présage certain des jours très proches de bonheur et de paix.

Ceci c'est le premier moyen. Mais, à côté, il en existe un autre d'une philosophie peut-être moins élevée, mais qui n'en est pas moins utile, c'est de conclure un pacte avec la confiance. S'abîmer continuellement dans les soucis d'avenir, ne vivre la journée présente qu'en pensant à celle du lendemain, est une méthode

absolument déplorable. Si l'homme n'a pas été créé pour faire son occupation exclusive de la jouissance dans tout ce qui l'entoure, il ne lui est non seulement pas interdit, mais, bien mieux, il lui est ordonné de goûter dans toute sa plénitude la joie procurée par le rayon de soleil fugitif qui lui est envoyé de temps à autre.

La souffrance ne doit être envisagée que comme un moyen pénible de progrès. Pour que ce moyen soit moins sévère, il faut la supporter en regardant plus loin sur les horizons de lumière qui sont le débouché immédiat de ce tunnel où s'engouffrent pêle-mêle l'injustice, l'ingratitude, la douleur physique, l'angoisse et le doute. Il faut, en un mot, avoir foi dans l'immortalité, dans la bonté créatrice et fécondante de l'indéfinissable Cause de toutes Causes, qui semble n'avoir rien créé, ni rien permis en vain, mais dont, au contraire, les moindres actes paraissent être le résultat d'une sagesse éminemment forte, raisonnée et compatissante.

RENAN



CHAPITRE XVIII

A LA GLOIRE PAR LES TÉNÈBRES ET LES ASPÉRITÉS

Comme Caïn obsédé par l'œil sombre du remords le poursuivant sans trêve dans sa fuite éperdue à travers les déserts, la Douleur suivait Diane et ne se lassait pas.

Quoiqu'elle pût faire et dire, malgré les prières ferventes montant comme un perpétuel encens vers le trône où siègent toutes les miséricordes, la sinistre compagne marchait à ses côtés. De longs voiles de deuil enveloppaient sa silhouette ; sa démarche était lente, son sourire noyé d'ombres et de pleurs. Une fois elle essaya de dire : « je t'apporte le bonheur... prends mon bras ! » Mais Diane, épouvantée, la repoussa loin d'elle en criant au mensonge.

Pourtant un jour qu'elle se débattait dans un cauchemar affreux de visions atroces, un jour qu'elle chancelait se sentant plus faible, la Douleur intervint en glissant son bras sous le sien, et elles ne se quittèrent plus.

La lamentable odyssée commença alors pour Diane. Au milieu des ténèbres sans fin, des embûches sans nom, elle entreprit l'ascension de ce dur calvaire dont le sommet, baignant en pleine lumière, lui était caché. Qu'elle l'eût réconfortée pourtant, cette vue des hautes cimes, s'il eût été donné à ses yeux de l'entrevoir ! Mais hélas ! l'obscurité augmentait toujours, et la Douleur, sentant son corps s'affaisser de plus en plus, ne lâchait pas sa victime.

Résignée maintenant, Diane se laissait conduire en gémissant. Bientôt son corps, aux merveilleux contours, connut l'outrage des avilissantes maladies. Son cœur endura la torture des tromperies hideuses, il subit le déchirement des séparations sans remèdes. Puis l'atroce vie, jugeant que la coupe n'était pas encore assez pleine, se plut à la harceler de ses coups d'épingle ; elle obligea ses mains de patricienne aux travaux qui nourrissent la chair ; et le désespoir fou, le désespoir sinistre qui fait naître les hantises du suicide, qui glisse à l'oreille des abreuvés de peine ces mots terribles : « Il n'y a rien, le Ciel est vide » apporta son contingent aux souffrances endurées. Suffoquée, haletante, les yeux emplis d'ombre, Diane voulut s'arrêter, se précipiter dans le néant libérateur. Mais la Douleur la serra plus fortement dans ses bras, et lui fit hâter le pas... Pour la première fois alors, Diane comprit que la compagne aux habits de deuil n'était pas une ennemie. L'aurait-elle soutenue sans cela? Quelle raison eut été la sienne pour murmurer aussi fréquemment à son oreille ces mots qui lui avaient paru tout d'abord une amère ironie : « Courage! le terme est proche, chère âme, il te faut encore t'appuyer sur moi pour gravir les derniers échelons qui doivent te mener vers la région de gloire. » Et un jour Diane la crut, et s'abandonna.

Dépouillée maintenant de tout, elle restait chaste dans sa nudité, car la Douleur lui prêtait sa dignité. Nul, en la regardant passer, ne songeait à l'insulter, mais on disait tout bas : « Où va-t-elle ? » Et, en la voyant s'engager sans cesse dans les étroits chemins bordés d'épines, on restait pensif... Mais Diane n'y prenait garde.

Confiante à présent dans sa morne compagne, elle se laissait guider, passait sans crainte à travers des cavernes qui lui paraissaient sans issue, s'engageait dans des souterrains où il lui fallait plier encore un peu plus sa haute stature déjà si affaissée, et lorsqu'elle se sentait trop lasse, lorsque ses pieds trop ensanglantés se refusaient à marcher, la Douleur la prenait en ses bras et la portait lentement.

Depuis des années, le soleil n'avait plus lui pour elle. Ses rayons éclatants n'arrivaient pas à transpercer l'ombre épaisse qui l'environnait. Dans la nuit des nuits, Diane marchait toujours en gémissant.

Il lui semblait maintenant que ces ténèbres ne s'éclairciraient jamais, que son irrémédiable destinée était de vivre dans cette obscurité. Sa foi même lui échappait. Sentant alors crouler ses derniers espoirs, elle s'appuyait plus fortement

sur sa compagne, s'efforçant d'écouter son éternel refrain : « Courage ! la lumière est proche ! »

Ce fut au moment où elle n'y croyait plus, à l'instant même où son corps harassé se refusait à marcher, que cette lumière éclata dans tout son éblouissement.

Comme une nuée qui crève, les ténèbres se déchirèrent, s'éparpillèrent en lambeaux vers les couches profondes; et, au-dessus d'eux, planant dans un soleil aux doux rayons, baignée par des éthers embaumés, l'âme de Diane les domina.

Une intense impression de délivrance et de joie sans nom envahissait son esprit. Mais, trop bonne pour ne pas être reconnaissante, elle chercha du regard sa compagne fidèle, celle qui l'avait menée à travers ce labyrinthe d'ombre aboutissant à ce séjour de paix. Elle voulait la revoir, n'eût-ce été qu'un instant, cette Entité des souffrances, pour lui crier un « merci » sans rancune, plus même, pour lui demander pardon d'avoir parfois méconnu sa puissance. Mais elle s'aperçut alors qu'elle était seule, et que la Douleur avait disparu. Pourtant, ayant regardé plus loin dans l'horizon immense où les lambeaux des ténèbres, s'affaissant vers la terre, devenaient de moins en moins visibles, elle entrevit une ombre, une silhouette connue enveloppée de longs voiles de deuil, et cette ombre dont la voix couvrait les espaces, lui cria : « Adieu ! sois heureuse, je cours maintenant offrir mon égide à d'autres âmes, car Dieu m'interdit le repos, et mon nom n'est pas seulement Douleur, il est aussi Progrès. »

Cette histoire est l'histoire des âmes neuves de l'Univers. Sans cette compagne austère, il n'y a pas de bonheur possible. Elle seule connaît les chemins sinueux qui mènent à l'éternelle lumière; elle seule peut aider, elle seule peut renouveler une âme.

Cette paix, qui forme un contraste si frappant avec les agitations de la vie, est proportionnée au degré d'avancement. L'âme d'une moralité moyenne ne saurait apprécier les joies d'un Esprit supérieur, et celui-ci trouverait insignifiantes les jouissances qui composent la récompense de cet être qui est son inférieur. Mais l'âme qui a souffert goûtera de toutes façons un bonheur supérieur à cette souffrance, surtout si elle a su chasser loin d'elle les désespoirs trop violents, et si elle a pris pour devise ces mots qu'on ne saurait trop répéter à l'Humanité : « marcher quand même ! »

Mais, pour cela, il est utile de lui dire aussi que le bonheur de l'immortalité



CHAPITRE XVIII

A LA GLOIRE PAR LES TÉNÈBRES
ET LES ASPÉRITÉS

sur sa compagne, s'efforçant d'écouter son éternel refrain : « Courage ! la lumière est proche ! »

Ce fut au moment où elle n'y croyait plus, à l'instant même où son corps harassé se refusait à marcher, que cette lumière éclata dans tout son éblouissement.

Comme une nuée qui crève, les ténèbres se confondirent, s'éparpillèrent en lambeaux vers les couches profondes, et, au-dessus d'eux, planant dans un soleil aux doux rayons, baignée par des effluves enivrants, l'âme de Jeanne les domina.

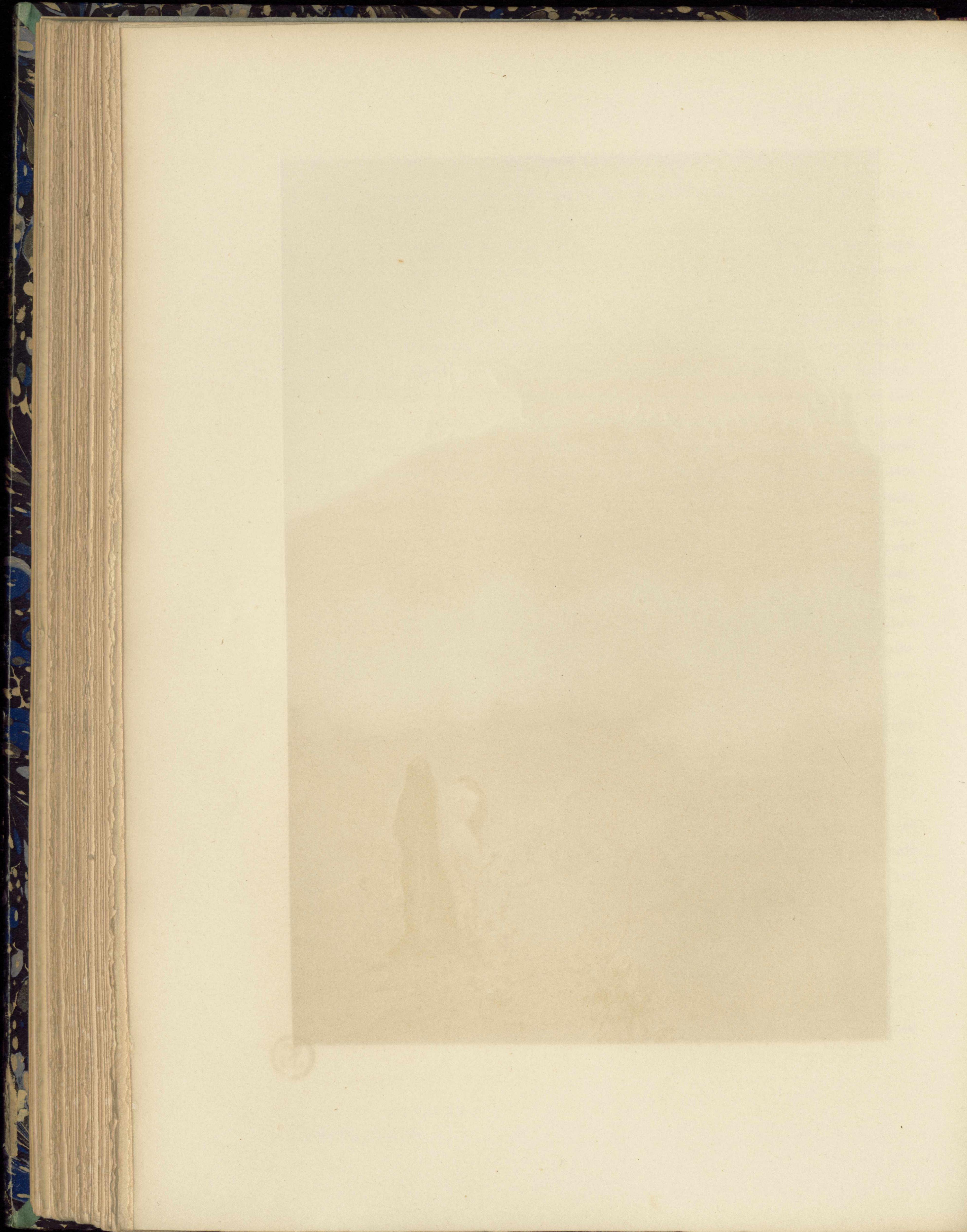
Une intense impression de délivrance et de joie sans nom envahissait son esprit. Mais, trop bonne pour ne pas être reconnaissante, elle chercha du regard sa compagne fidèle, celle qui l'avait menée à travers ce labyrinthe d'ombre aboutissant à ce séjour de paix. Elle voulait la revoir, n'eût-ce été qu'un instant, cette Entité des souffrances, pour lui crier un « merci » sans rancune, plus même, pour lui demander pardon d'avoir parfois méconnu sa puissance. Mais elle s'aperçut alors qu'elle était seule, et que la Douleur avait disparu. Pourtant, ayant regardé plus loin dans l'horizon immense où les lambeaux des ténèbres, s'affaissant vers la terre, devenaient de moins en moins visibles, elle entrevit une ombre, une silhouette connue enveloppée de longs voiles de deuil, et cette ombre dont la voix couvrait les espaces, lui cria : « Adieu ! sois heureuse, je cours maintenant offrir mon égide à d'autres âmes, car Dieu m'interdit le repos, et mon nom n'est pas seulement Douleur, il est aussi Progrès. »

Cette histoire est l'histoire des âmes neuves de l'Univers. Sans cette compagne austère, il n'y a pas de bonheur possible. Elle seule connaît les chemins sinueux qui mènent à l'éternelle lumière ; elle seule peut aider, elle seule peut renouveler une âme.

Cette paix, qui forme un contraste si frappant avec les agitations de la vie, est proportionnée au degré d'avancement. L'âme d'une moralité moyenne ne saurait apprécier les joies d'un Esprit supérieur, et celui-ci trouverait insignifiantes les jouissances qui composent la récompense de cet être qui est son inférieur. Mais l'âme qui a souffert goûtera de toutes façons un bonheur supérieur à cette souffrance, surtout si elle a su chasser loin d'elle les désespoirs trop violents, et si elle a pris pour devise ces mots qu'on ne saurait trop répéter à l'Humanité : « marcher quand même ! »

Mais, pour cela, il est utile de lui dire aussi que le bonheur de l'immortalité





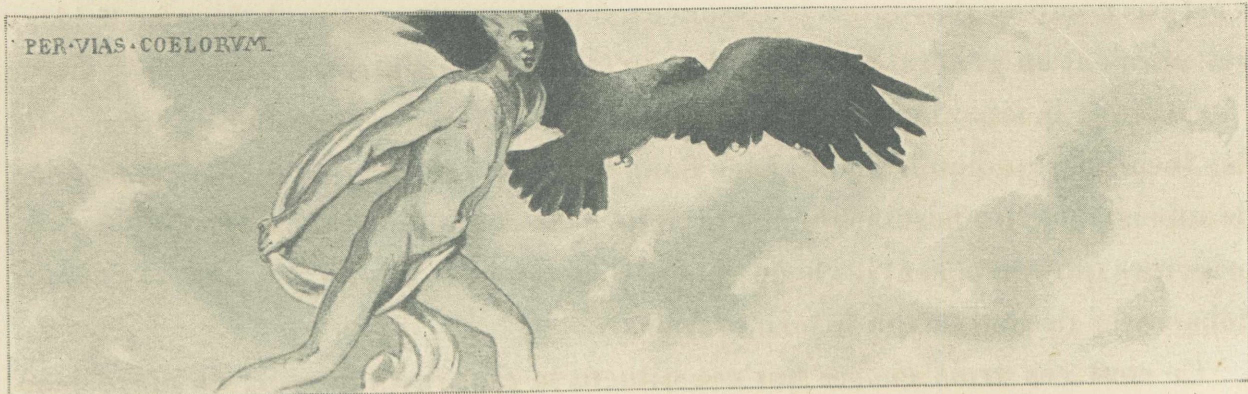
n'est pas composé de vagues jouissances, d'extases, de contemplations ineffables, qui effraient en général les âmes plus qu'elles ne les tentent.

Quoique la situation d'Esprit offre des différences assez tranchées avec celle des incarnés, quoiqu'il n'y ait plus dans nos sphères les quotidiennes questions de subsistance, les besoins innés à la nature charnelle, nous conservons les trois principes qui composent la vie de l'honnête homme : le travail, l'action, et l'amour débarrassé de tout ce qui le ternit ici-bas.

Ce sont ces trois choses qui constituent la plus grande part de notre bonheur. Il est certes très doux de se sentir délivré d'un corps lourd et gênant, de jouir, pendant les quelques mois qui suivent la mort, d'un certain laisser-aller. Mais ces joies ne forment pas le réseau de la vie d'au-delà, pas plus qu'elles ne sauraient être la base de la vie terrestre.

La joie des âmes c'est le progrès moral et scientifique. Mais le progrès des âmes évoluées ne comporte plus une lutte douloureuse, et leur activité s'exerce sans souffrances.

MAUPASSANT.



CHAPITRE XIX

A LA GLOIRE PAR LES TÉNÈBRES ET LES ASPÉRITÉS

L'histoire qui va suivre est banale, mais laissez-moi vous la conter tout de même, amis lecteurs.

Dans une province de France, perdue au milieu des bois, une femme en habits de deuil, aux regards voilés de larmes, ayant perdu beauté, jeunesse, fortune, c'est-à-dire tout ce que l'on est convenu d'appeler les dons heureux de la vie, coulant des jours monotones égayés seulement par la vue d'un berceau où blanche comme un lis, joufflue comme un amour, une gracieuse fillette, laissait venir à elle la vie, et daignait même, la pauvrette, envoyer à celle-ci le meilleur de ses sourires.

Mais les gracieusetés de l'enfant ne touchèrent pas le Destin. Implacable et cruel, il s'acharna sur la tête mignonne qu'il avait rêvé d'écraser sous son poids.

Par un raffinement de cruauté il attendit que l'enfant fut en âge de comprendre la douleur, et lorsqu'elle commença à grandir, tout ce qu'il y a de sublime tendresse, de bonté et de dévouement dans le cœur d'une mère, il la lui prit, étouffa dans ses bras décharnés la femme aux habits de deuil, ne se laissa pas attendrir par les cris désespérés de l'enfant, mais eut la sinistre résolution de ne pas s'en tenir là.

Et la fillette n'était pas encore parvenue à l'adolescence qu'elle connaissait

déjà toutes les douleurs, ignorant par contre tous les semblants de joie.

Après sa mère, ce fut sa santé dont le ravisseur s'empara, puis son modeste revenu, puis enfin, comme si la mesure n'était pas comble, afin que rien ne pût lui être épargné, on lui prit Dieu, on enleva du carrefour des routes, de la place du village le grand Christ naïvement bariolé sur lequel elle se plaisait à jeter ses regards enfantins, tout en se répétant dans sa petite cervelle qu'après tout il avait encore plus souffert qu'elle.

A vingt ans ce fut le chaos complet, l'obscurité profonde, sans qu'aucune lueur passagère vînt en atténuer l'horreur.

Sans comprendre pourquoi elle vivait, sans espérer une compensation du côté de la vie future, Jane dépouillée de tout, n'ayant plus rien qui lui appartînt, ne possédant plus que la douleur, continua sa marche dans l'obscurité. La tête courbée sous la fatalité, de temps à autre elle chancelait prête à tomber, écrasée de souffrance. Mais alors elle se sentait relevée par une main invisible, et elle ne se doutait pas que la femme aux habits de deuil, dont le doux souvenir un peu imprécis restait en sa mémoire, était à ses côtés et la guidait dans les ténèbres.

Elle ignorait encore bien davantage qu'au-dessus de ce chaos, dans des espaces qu'il lui était impossible de pressentir, — elle qui ignorait jusqu'au sens des mots Dieu et Immortalité, — un séjour, plus lumineux que ses ténèbres n'étaient épaisses, l'attendait, qu'elle trouverait là l'explication de son horrible vie, le dédommagement des souffrances endurées.

Parfois elle avait eu des lassitudes atroces, des envies terribles d'en finir, de prendre la mort de force, puisque celle-ci semblait ne pas vouloir d'elle; mais toutes les fois sa mère la retint.

Alors, sans chercher plus d'explications, elle s'abandonna, elle se laissa guider par la mystérieuse conductrice, elle suivit son intuition, et, quoique se voilant souvent la face d'épouvante devant les menaces du lendemain, elle marcha incompréhensive vers l'inconnu.

D'instinct et sans qu'on lui en eût enseigné la raison, elle faisait le bien, s'efforçant d'oublier ses propres douleurs pour penser à celles des autres; elle était charitable, sans amertume et sans méfiance comme toutes les âmes innocentes.

A son insu, sans qu'il lui fût possible de s'en douter, elle approchait de la fin

de l'interminable tunnel, et un jour vint où le Destin, trouvant sans doute qu'elle avait assez souffert, lui ouvrit toutes grandes les portes de l'Éternité.

Alors la pleine lumière succéda aux compactes obscurités, et, devant les mystères dévoilés, Jane resta sans paroles. Mais, lorsqu'elle eut reconnu sa mère dans l'Esprit éblouissant qui l'accueillit les bras très grands ouverts, elle pleura de joie et comprit, sans qu'on la lui eût jamais enseignée, l'Immortalité.

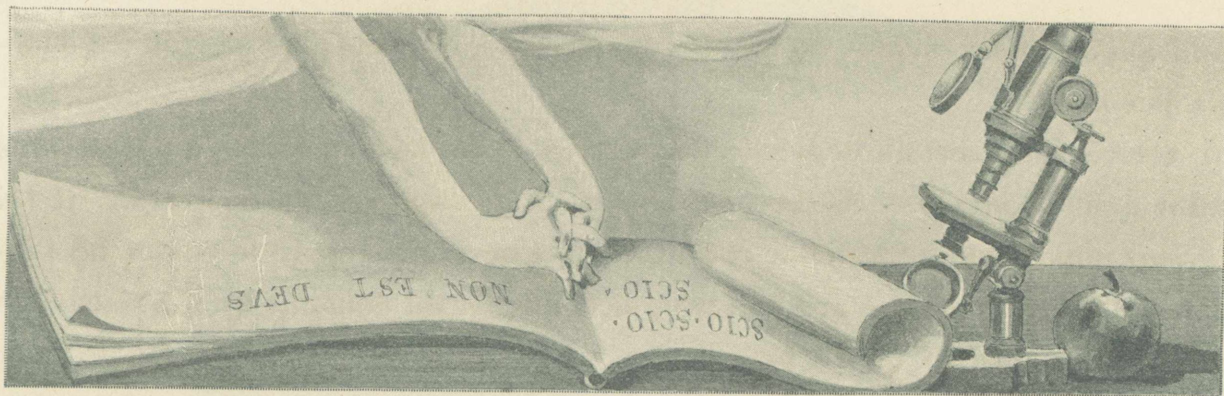
Autour d'elle, les Esprits de lumière firent cercle, et ce fut un inénarrable spectacle dans l'au-delà. Les mains pleines de fleurs fluidiques, les êtres de l'espace entourèrent la nouvelle venue; ils les lui lancèrent; elle les reçut, s'amusa à contempler leurs nuances variées, leur désagrégation facile, leur reconstitution rapide. Mais, s'étant aperçue soudain qu'elle était nue, elle eut une dernière pudeur, et, saisissant entre ses doigts mignons les éthers de l'espace, elle se fit un royal manteau d'azur, tandis que ses pieds mignons s'enfonçaient dans des flocons de fluide blancs comme neige, scintillants comme des diamants. Puis, quand elle fut ainsi parée, elle essaya ses premiers pas, encore craintive. Peu habituée au bonheur, ce fut avec précaution qu'elle avança sur le sol mouvant. Qui sait, ô Dieu! s'il ne recélait pas quelque crevasse capable de la projeter de nouveau dans le sombre gouffre d'obscurité où elle avait marché des ans. Mais ses nouveaux amis l'ayant rassurée, elle s'enhardit, prit soudain son élan, glissa à travers les plaines sans monotonie, bondit au-dessus des monts, et, grisée de vitesse, s'enivra des joies pures de l'au-delà; puis son regard s'étant développé, ses yeux noirs s'étant emplis d'horizon, par un retour commun à presque tous les Esprits, elle se rappela le pays de l'ombre et des ténèbres, se souvint de la vie atroce et murmura ces mots inattendus :

« Oh ! comme cela a été court! ».

. . . .

Amis, vous ne vous plaindrez pas que je vous ai pris en traître. Puisque je vous ai annoncé une histoire banale, vous ne pouviez pas vous attendre à un récit transcendant. Mais qu'importe, si ceci vous a fait comprendre que l'âme la plus délaissée sera dans l'au-delà l'âme la plus entourée!

Th. Gautier.



CHAPITRE XX

SCIENCE HUMAINE DANS L'OMBRE

L'esprit humain se trouve aux prises avec les difficultés les plus insurmontables, toutes les fois qu'il tente d'élargir l'horizon borné de ses connaissances; et pourtant il est insatiable, il ne se contente pas de recueillir cet héritage d'acquis légué par ses pères, il veut plus, il veut approfondir pour pouvoir quelquefois mieux démolir ensuite, et élever après, sur les ruines de l'idée qui a vécu, un monument plus en rapport avec sa mentalité présente, avec les besoins et coutumes de son époque.

Elle est nombreuse cette pléiade d'hommes courageux qui, dans les obscurités malsaines du laboratoire, courent après l'inconnu, scrutent, analysent, distillent d'impondérables matières, s'abîment les yeux dans les verres grossissants pour y découvrir le monde minuscule et si multiplié des infiniment petits, s'efforcent de deviner la fonction de ces êtres, leur raison d'exister, les effets bienfaisants de ce peuple qui grouille et s'agite sans but apparent.

Le résultat de ces recherches est loin d'être proportionné au mal déployé, à l'effort considérable fourni par le cerveau humain.

Sans vouloir parler ici des intelligences moyennes, simplement aptes à marcher humblement dans les sentiers battus d'une vie ordinaire d'où l'effort scientifique est banni, je puis dire qu'en ce qui concerne les scientistes, il en est

pour qui cet effort est plus ou moins considérable, requiert plus ou moins d'énergie de volonté.

Arrivé à un certain degré de découverte, le cerveau se refuse à percer plus avant dans le mystère. Malgré les tentatives désespérées du chercheur, il lui devient impossible de franchir cette zone frontière qui sépare le connu de l'inconnu, et il lui faut, bon gré mal gré, se contenter du domaine qu'il possède, se servir des matériaux qu'il a forgés.

Dans ce cas il arrive fatalement ceci, que l'homme, n'ayant pu rien découvrir de transcendant, se sent réduit à perfectionner, à modifier simplement cette science.

Son idée tombe dans le domaine public. Comme la pierre du torrent soumise à tous les caprices du courant, elle est ballottée, s'échoue quelquefois misérablement dans le limon, et, quelquefois aussi, est relevée par un être plus perspicace qui, découvrant en elle une réelle beauté, se charge de la polir, de la tailler et de la révéler ensuite.

C'est cette difficulté de franchir ce cercle des connaissances acquises qui explique la rareté des véritables découvertes destinées à révolutionner les esprits. Il est à remarquer, en effet, que, dans l'espace d'un siècle, il n'y a guère plus de trois ou quatre innovations méritant véritablement ce nom de « découverte ». Toutes les autres ne sont que des redites, des contrefaçons plus ou moins déguisées de l'invention-mère ; tant il est vrai qu'il existe des difficultés considérables à franchir cette zone frontière entre le connu et l'inconnu, et que cette faculté, cette hardiesse dirais-je même, n'est donnée qu'à un nombre extrêmement restreint d'individus.

On s'émerveille à juste titre de toutes les innovations qui se sont produites pendant le XIX[e] siècle. Cette période a été, en effet, particulièrement féconde en inventions de toutes sortes. Après les chemins de fer, ou triomphe de la vapeur qui a révolutionné le monde, on a vu surgir le télégraphe, le téléphone, la télégraphie sans fil, les rayons X, l'automobile, découvertes toutes plus inattendues et plus merveilleuses les unes que les autres ; mais a-t-on jamais songé à ce prodigieux effort d'une humanité pour arriver à ces résultats ? A-t-on jamais pensé qu'il a fallu d'abord, pour préparer, assouplir le cerveau de ces génies scientifiques, des écoles bien comprises, bien dirigées, dont l'organisation a été hérissée de difficultés ; qu'avant même d'utiliser ces forces gigantesques qui s'appellent la



Chacornac. Ed. Imp. Gillot (Richer et Cie succ.

CHAPITRE XX

SCIENCE HUMAINE DANS L'OMBRE

pour qui cet effort est plus ou moins considérable, requiert plus ou moins d'énergie de volonté.

Arrivé à un certain degré de découverte, le cerveau se refuse à percer plus avant dans le mystère. Malgré les tentatives désespérées du chercheur, il lui devient impossible de franchir cette zone frontière qui sépare le connu de l'inconnu, et il lui faut, bon gré mal gré, se contenter du domaine qu'il possède, se servir des matériaux qu'il a forgés.

Dans ce cas il arrive fatalement ceci, que l'homme, n'ayant pu rien découvrir de transcendant, se sent réduit à perfectionner, à modifier simplement cette science.

Son idée tombe dans le domaine public. Comme la pierre du torrent soumise à tous les caprices du courant, elle est ballottée, s'échoue quelquefois misérablement dans le limon, et, quelquefois aussi, est relevée par un être plus perspicace qui, découvrant en elle une réelle beauté, se charge de la polir, de la tailler et de la révéler ensuite.

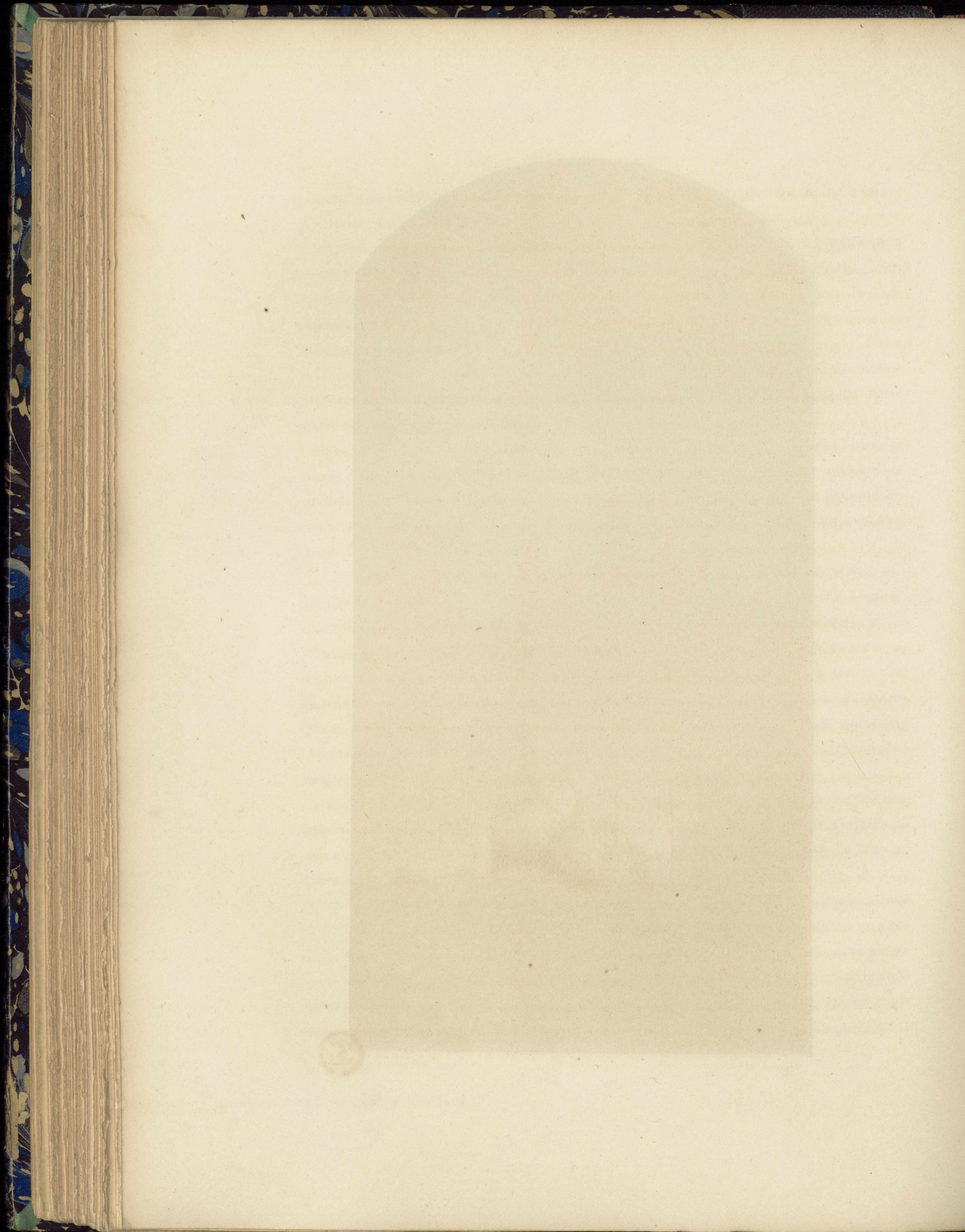
C'est cette difficulté de franchir ce cercle des connaissances acquises qui explique la rareté des véritables découvertes destinées à révolutionner les esprits. Il est à remarquer, en effet, que, dans l'espace d'un siècle, il n'y a guère plus de trois ou quatre innovations méritant véritablement ce nom de « découverte ». Toutes les autres ne sont que des redites, des contrefaçons plus ou moins déguisées de l'invention-mère ; tant il est vrai qu'il existe des difficultés considérables à franchir cette zone frontière entre le connu et l'inconnu, et que cette faculté, cette hardiesse dirais-je même, n'est donnée qu'à un nombre extrêmement restreint d'individus.

On s'émerveille à juste titre de toutes les innovations qui se sont produites pendant le XIXe siècle. Cette période a été, en effet, particulièrement féconde en inventions de toutes sortes. Après les chemins de fer, ou triomphe de la vapeur qui a révolutionné le monde, on a vu surgir le télégraphe, le téléphone, la télégraphie sans fil, les rayons X, l'automobile, découvertes toutes plus inattendues et plus merveilleuses les unes que les autres ; mais a-t-on jamais songé à ce prodigieux effort d'une humanité pour arriver à ces résultats ? A-t-on jamais pensé qu'il a fallu d'abord, pour préparer, assouplir le cerveau de ces génies scientifiques, des écoles bien comprises, bien dirigées, dont l'organisation a été hérissée de difficultés ; qu'avant même d'utiliser ces forces gigantesques qui s'appellent la



Chacornac. Ed. Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)





vapeur, l'électricité, les courants, il a fallu d'abord découvrir qu'elles existaient, les rendre praticables ensuite.

Si l'on compare cet effort colossal au résultat récolté, on est obligé de s'avouer que ce résultat est disproportionné à cet effort; constatation qui peut être souverainement déplaisante à ceux qui ont le découragement rapide, mais qui semblera naturelle à ceux qui savent que tout est difficile ici-bas, qu'il n'y a pas de triomphe sans combat, et que, malgré l'apparente inutilité de certains efforts, l'humanité y trouve toujours un profit.

Mieux vaut mille fois un cerveau qui travaille sans résultat appréciable qu'un autre qui s'y soustrait sous prétexte qu'il lui est impossible de rien apprendre. Il y a dans le domaine scientifique des témérités sublimes, et s'il est bon d'apporter une certaine humilité dans ses investigations, il est juste de se souvenir aussi que Dieu n'a certainement pas permis que nous fussions possesseurs d'une intelligence curieuse et raisonnable, pour la laisser s'endormir, sommeiller, sous prétexte qu'elle est limitée.

Pour la vie future cet effort scientifique contracté durant la vie terrestre est excellent.

En effet, lorsque l'Esprit arrive dans notre monde de désincarnés, durant un certain temps il est soumis à cette épreuve du trouble qui est inhérente à la mort même. Pendant un temps quelquefois très court et quelquefois aussi assez long, il dort sans avoir aucune perception de ce qui l'environne. Suivant les circonstances qui ont accompagné sa mort, selon aussi la vie qu'il a mené, le sommeil sera plus ou moins agité; puis enfin arrive l'époque solennelle du réveil, le moment plein de surprise pour lui où il constatera qu'il n'a plus en sa possession qu'un corps fluidique, une âme immortelle. Cette révélation, parfois tout à fait imprévue pour lui, le laisse plus souvent ravi qu'attristé, et, lorsque ce désincarné nouveau est un homme d'action, un de ces énergiques, de ces vaillants chercheurs qui ont su employer sagement et utilement leur vie, il se résigne facilement à cette vie nouvelle qui va lui permettre d'agrandir ses connaissances, sans qu'aucune de ces heures si ennuyeuses du séjour terrestre vienne lui disputer les minutes qu'elle ne lui octroya qu'avec une infinie parcimonie.

Dégagé de la matière, le cerveau périsprital sent s'anéantir soudain toutes les difficultés insurmontables qui avaient fait son chagrin sur terre, et nécessité tant d'efforts violents de sa part. Le microscope et le micromètre lui apparaissent dès

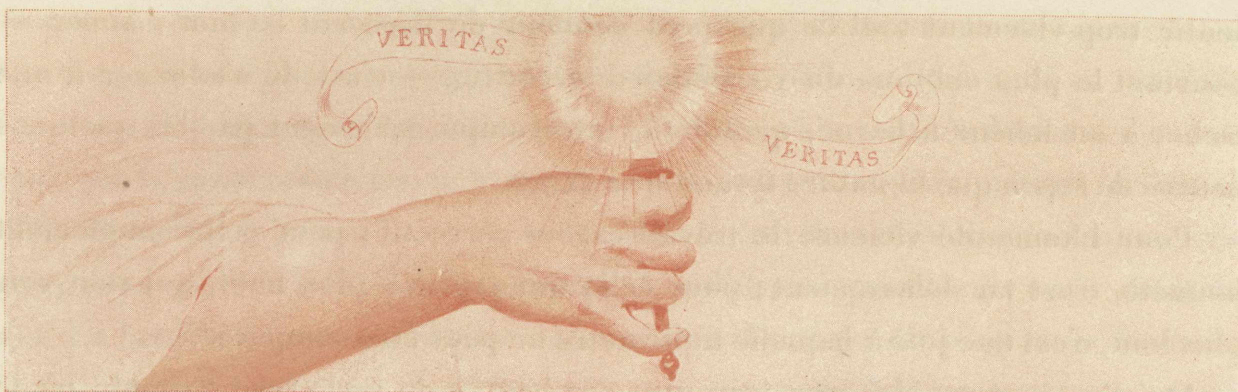
lors comme des instruments bien imparfaits comparés au rayon visuel qui est devenu le sien. N'étant plus embrumée par aucune considération humaine, arrêtée par aucune mesquinerie, son impartialité s'affirme, les beautés de son caractère se développent, ses aptitudes se caractérisent, et devant ses yeux éblouis, dans son cerveau merveilleusement assoupli par le travail de ses jours terrestres, tous les mystères se dévoilent, tous les phénomènes s'expliquent. Subtil et transcendant son cerveau pressent, soupçonne, comprend dans une certaine mesure la cause des effets dont il a su tirer un si heureux profit sur terre. Mais Dieu! que sa science est petite, s'il la compare aux milliards d'autres merveilles qu'il doit approfondir durant le temps de sa course sans fin à travers l'Univers! Que le merveilleux d'hier lui semble vulgaire à côté de l'inattendu de demain! Que le génie humain lui semble mesquin, comparé aux conceptions fantastiques des grands Esprits qui planent très haut très loin au-dessus de lui!

Oh! homme, qu'es-tu pour te glorifier de quelque chose? Qu'es-tu auprès de Dieu? Moins que rien, moins que l'insecte même près duquel tu passes indifférent, et cependant à ton infimité un but est proposé, une apogée est destinée, un triomphe est préparé.

Sursum corda! Oublie les assaillants qui te cernent de toutes parts, et qui ont nom : épreuves, tentations. Ils n'ont de prise sur ton âme que durant quelques secondes de ton éternelle vie. Laisse la haine prodiguer ses coups, l'ennui multiplier ses adroites tentatives, et regarde là-bas, tout au loin, au delà de cette zone frontière où se termine le pays de l'ombre et où commence celui de lumière.

C'est dans ce séjour que les mystères seront dévoilés à ta curiosité, et que, dans la pleine clarté de la révélation, tu comprendras l'incompréhensible, tu t'assimileras l'inassimilable.

Père Didon.



CHAPITRE XXI

SCIENCE HUMAINE DANS L'OMBRE

De tous temps, la masse indifférente et ignorante s'est complue à envier le sort des exceptionnels dont toute la raison de vivre semble s'être uniquement concentrée sur la science d'observation. Les génies ont encore plus provoqué d'envie qu'ils n'ont fait naître d'admiration. Avec cette injustice criante qui est le fond de l'âme humaine, le monde cultive cette pensée que l'intelligence est un don, un privilège. Elle exclue ainsi complètement le mérite qui réside dans la peine et l'effort. La louange n'a dès lors plus sa raison d'être, et, de par son raisonnement, l'homme industrieux devient le privilégié d'une déité quelconque qui s'appelle « Chance » ou « Hasard ».

Tels sont, en effet, les raisonnements qui ont cours au sein des foules, raisonnements bien faits, il semble, pour décourager ceux qui sentent frémir en leur cœur tous les bons vouloirs possibles en ce qui concerne la recherche du progrès par le travail. Mais, heureusement pour l'humanité, l'être véritablement doué d'un esprit de recherche n'a pas, en général, une âme aussi pusillanime. La critique ou l'envie lui importent peu. Il n'entend pas la première, et ne veut pas s'inquiéter de la seconde.

Cet homme-là est un sage. Il a compris, dans la mesure du possible, que le seul moyen de posséder la paix durant cette vie, l'unique remède pour ne pas

sentir trop vivement tout ce que peut contenir de décevant ce mot : aimer — pourtant le plus sublime du vocabulaire terrestre, — c'est de s'adonner à une tâche, à un labeur acharné, quotidien, interrompu seulement par les quelques heures de repos que la nature tyrannique exige.

Pour l'humanité vicieuse le travail est un correctif ; pour celle simplement honnête, c'est un délassement ; pour celle qui aspire à plus haut, qui veut voir plus loin, c'est une joie à laquelle nulle autre ne peut être comparée.

Qu'elles sont rapides et captivantes ces heures de recherche patiente où le savant, penché sur ses cornues, s'ingénie à trouver la formule qui lui donnera le principe destiné à secouer l'engourdissement et la routine ; où l'écrivain, qui dépeint les mœurs d'un certain milieu, se courbe sur son manuscrit, tandis que sa pensée fouille ce milieu afin d'en extraire consciencieusement tout ce qui s'y passe et tout ce qui s'y pense ! Et que dire encore de cet auteur qui prépare une tragédie destinée à émouvoir jusqu'au tréfonds de son être le public avide de sensations, de ce compositeur dont l'âme s'exhale en harmonies, de ce peintre qui la déverse en nuances idéalisées, de ce médecin qui s'évertue à trouver le moyen de faire reculer la mort !...

Pas plus ni moins que le reste de l'humanité, les savants, les artistes et les écrivains ne sont exempts des journaliers soucis, des fréquentes épreuves, des menaces d'avenir. Leur énergie et leur volonté n'empêcheront ni la destinée de s'accomplir, ni leurs cœurs de souffrir de ses rigueurs. Mais, s'étant adonnés à une tâche particulière, poursuivant un but avec une inlassable patience, ils ne connaîtront pas comme les oisifs l'atroce appréhension du lendemain. Lorsque l'accident ou la catastrophe viendront troubler brusquement leurs heures laborieuses, leur âme pourra subir un désemparement momentané, mais cela ne les empêchera pas de demander, quelques jours plus tard, au travail réconfortant, l'apaisement et l'oubli.

A côté des joies procurées par le travail, il faut immédiatement placer celles qui rentrent dans le cadre familial. On ne songe guère, en général, à soutenir qu'il y en ait de plus grandes. Le foyer, animé par des enfants qui lancent un peu partout la fusée de leurs éclats de rire sonores, constitue certainement une des rares douceurs de l'existence. L'affection et la tendresse sont autant de trouées d'azur sur ce ciel chargé de nuages qui s'appelle la vie. Seul, isolé, l'homme perd bientôt son entrain et sa force. Il devient facilement le misan-

thrope morose qui éloigne la sympathie. Pourtant, il existe incontestablement des hommes et des femmes qui ne sont pas faits pour ces joies. Il en est dont les caractères bizarres sont absolument réfractaires à toute idée d'union, d'autres pour qui la santé mauvaise ou la terrible question matérielle constitue un invincible obstacle à la constitution de la famille. Il faut toutefois le reconnaître, ces exceptions ne détruisent pas le principe de solidarité qui devrait avoir droit de cité. La famille ne se recrute pas seulement par les liens du sang et de la chair. Ces derniers ne sont pas toujours une garantie pour la bonne entente ; mais lorsque l'homme est seul, il n'a qu'à jeter les yeux autour de lui pour constater *de visu* qu'il est environné d'un nombre considérable de gens qui ne demandent qu'à être soutenus et aimés. Il y en a même de beaucoup moins exigeants, pour qui la seule aumône d'une parole d'intérêt se transforme en véritable rayon de joie, et ce besoin de compassion ce n'est pas seulement chez les déshérités qu'il se rencontre, c'est partout qu'on le trouve, chez l'enfant comme chez le vieillard, parfois même chez l'être vil...

La solidarité n'est donc pas une utopie, un mot pris au hasard, une invention généreuse d'un philanthrope ; elle est le fait d'une humanité pour qui la famille ne saurait être une question de limites. L'homme n'a pas seulement des devoirs de paternité, d'époux, de fils, il a encore des devoirs sociaux tout aussi urgents, dans lesquels le travail occupe une place prépondérante, parce que le labeur et l'étude ne sont pas des actes d'isolement, mais bien des actes généraux dont toute l'humanité doit profiter.

L'hommage que nous devons à la vérité nous oblige aussi à dire que ce travail ne va pas sans peine. Elle est archi-fausse cette théorie qui veut que l'intelligence puisse concevoir des merveilles sans effort. Si quelques êtres possèdent une telle faculté, ils sont extrêmement rares, et bien supérieure en nombre leur est la pléiade de travailleurs qui cherchent, croient soudain avoir trouvé, s'aperçoivent qu'ils n'ont qu'erré, et recommencent pour aboutir enfin, après bien des tâtonnements, au but convoité.

Dans l'ombre l'homme terrestre poursuit son labeur. L'analyse poussée à fond lui révèle l'état d'âme des peuples — le microscope lui fait entrevoir le monde infini des infiniment petits, et cette révélation dernière le laisse stupéfait, mais elle ne lui suffit pas encore...

Sa curiosité est maintenant en éveil. Ces atomes qui grouillent, quels sont-ils,

quelle peut être leur fonction, leur raison d'exister? Leur rôle est-il pernicieux, ainsi qu'on s'est plu à le croire? Pourtant il n'y a pas de discordance dans l'œuvre universelle...

Et le chercheur cherche sans trêve ; parfois il lui semble que son cerveau va éclater sous sa poussée de curiosité scientifique, qu'il va être frappé de démence...

C'est là hélas ! l'épreuve cruelle entre toutes, celle qui vient contrebalancer les joies saines que procure l'incessant labeur. Minuscule d'abord, plus affirmatif ensuite pour aboutir enfin au gigantisme, le point d'interrogation se dresse ; il barre entièrement l'horizon des recherches, ne laisse point passer la réponse, s'interpose entre la curiosité qui veut savoir et le cerveau qui ne doit pas entendre, et cette limite le génie même ne la franchit pas !

Alors, parfois lassés, ils baissent la tête devant l'irrémédiable, les chercheurs d'ici-bas. Une tristesse et une humiliation envahissent leurs âmes, tandis qu'ils disent tout bas : Pourquoi tant de travaux et tant d'études, puisqu'il est un point que nous ne pouvons franchir ?...

. . . .

Atropos leur apporte la réponse, et, dans un pays de lumière où les obscurités d'un cerveau de chair n'ont plus de prise, la révélation surgit inopinée, indéniable, éblouissante. Alors, comprenant enfin qu'ils ont préparé son avènement dès cette vie par leurs patients travaux, ils crient : merci ! à la science humaine dans l'ombre.

ZOLA.



CHAPITRE XXII

RÉUNION DES FRÈRES AIMÉS

Un rayon de soleil se glissait auprès de la couche mortuaire. Il laissait deviner les silhouettes éplorées d'un groupe de personnes qui refoulaient leurs sanglots, pour ne pas laisser voir au cher visage déjà embrumé d'agonie tous les désespoirs et toutes les désolations.

Le souffle de mort qui s'infiltrait dans la pièce communiquait à chaque objet son horreur tragique.

Sous son haleine l'or des consoles se ternissait, les bibelots précieux encombrant les vitrines s'assombrissaient, les tentures perdaient leur éclat...

C'était une chambre de riche, une de ces vastes pièces où tout un luxe inutile s'entasse, où la profusion des détails fait deviner immédiatement la présence du fils unique éperdument aimé. Des tapis épais en couvraient les parquets. Aux murs des armures antiques alternaient avec les tableaux de prix. En face de l'agonisant même, dans un cadre luxueux, des nymphes de Bouguereau, blanches et roses, horriblement matérielles, déployaient toutes leurs séductions devant un amour aux ailes légères. Cette peinture de jeunesse et de vie faisait face au grand lit à colonnades dans lequel s'opérait la séparation d'une âme avec un corps. Mais, sans se laisser intimider par la tristesse ambiante du milieu, les nymphes et l'amour continuaient à sourire, se refusant à s'associer à la mort qui pénétrait tout.

Afin d'épargner aux yeux presque éteints les dernières et fatigantes vivacités d'un soleil couchant, on avait tiré avec soin les grands rideaux, et il fallait être depuis un moment dans la pièce pour pouvoir distinguer dans la pénombre les silhouettes penchées au-dessus du lit, surveillant avec épouvante le lent et tout à la fois trop rapide travail de la destruction.

Il était plein de jeunesse celui qui s'apprêtait au départ pour l'éternité. C'est à peine si vingt années l'avaient effleuré.

Il était beau, il avait dû être robuste, si l'on en jugeait par la carrure des épaules, par le reste de virilité dont les traits conservaient encore l'empreinte en dépit de la maladie.

De quoi se mourait-il ? Quelle pouvait être la nature du mal terrible qui l'arrachait des bras de ceux qui l'aimaient? La faute en était-elle à ses ancêtres? Lui avaient-ils légué quelque germe d'une de ces maladies implacables qui ravagent le poumon ou le cœur?

Nullement. Jacques — tel était son nom — mourait victime d'une de ces épidémies qui surprennent et mettent à bas avec une effrayante rapidité les constitutions les plus vigoureuses.

Il mourait de la fièvre typhoïde, et cela, malgré tous les soins des plus savants docteurs, malgré toutes les tentatives, les essais les plus hardis.

Depuis plusieurs jours il ne prononçait plus que des paroles incohérentes. Mais son regard conservait, dans l'agonie même, une surprenante lucidité. A maintes reprises ses yeux s'étaient fixés longuement sur ceux qui l'entouraient, sur les objets environnants, comme s'il eût voulu emporter dans ses prunelles agrandies la vision dernière de tout ce qu'il avait chéri, de tout ce qu'il avait apprécié.

Le soir, son regard prit une fixité étrange dans laquelle il entrait une sorte de joie. Ses yeux ne se dirigèrent plus du côté des siens, mais restèrent rivés obstinément sur le côté opposé où ils se tenaient ; et on l'entendit soudain murmurer ces mots qui firent tressaillir violemment sa mère, et ravivèrent toutes ses souffrances : « Jean, tu es là, merci ! »

Ce Jean dont il parlait était un frère jumeau qui l'avait précédé dans l'éternité, quelques années plus tôt, un frère avec lequel il s'était promis, alors qu'il n'était encore qu'Esprit, de parcourir la route sinueuse de la vie. Mais ils avaient compté tous deux sans l'événement brutal qui s'élève quelquefois contre la desti-

née elle-même. Et c'est ainsi que Jean avait trouvé la mort dans un accident de voiture, laissant seul, le désespoir dans l'âme, son frère très aimé!

Pendant longtemps, on crut que son second frère le suivrait de près dans la tombe.

Jacques paraissait incapable de vivre longtemps. Il resta morose, accablé, sans courage, puis la jeunesse et la vie reprirent leurs droits ; et ce fut à ce moment même que l'affreuse fièvre vint le frapper pour l'emmener à son tour dans les séjours où il n'y a plus de mort.

La chambre s'assombrissait de plus en plus. Les nymphes de Bouguereau elles-mêmes disparaissaient dans l'ombre, comme prises de pudeur devant l'irrévocable destin. Avec des mouvements très lents la garde alluma une lampe, et son reflet, tamisé par un abat-jour aux nuances pâles, vint jeter ses rayons adoucis sur le visage amaigri, brûlé de fièvre, sur les mains nerveuses pétrissant les draps...

Soudain une étrange scène vint à se passer au-dessus de la tête de Jacques.

Au moment même où un soupir profond soulevait sa poitrine, son frère Jean, pleurant de joie, recevait dans ses bras la forme un peu indécise du corps astral de son bien-aimé frère. Il la serra jalousement comme un trésor que l'on craint de perdre, et s'en fut rapide à travers les espaces.

La vie terrestre de Jacques ne lui avait guère permis de songer à la mort. Il ne l'avait jamais envisagée que comme une loi fatale à laquelle on ne doit songer que le plus tard possible. Mais cette insouciance, presque toujours inhérente (il faut le dire) à la grande jeunesse, ne l'avait jamais empêché d'être profondément croyant et respectueux de l'idée spiritualiste. Et sa vie, quoique infiniment rapide, n'avait pas été stérile en bonnes actions.

Était-ce le résultat de son indifférence vis-à-vis de la mort? Toujours est-il qu'il dormit longtemps d'un lourd et accablant sommeil, avant de jouir des surprises de l'arrivée dans le monde immortel.

Durant cette période, Jean ne le quitta pas d'un instant. Après sa fuite rapide à travers l'espace, lorsqu'il eut emporté dans ses bras l'âme de son frère, il s'était arrêté soudain. Il avait fixé son choix sur un hémisphère, assez près de la terre pour que Jacques ne souffrît pas d'un changement trop radical, et ne fût pas incommodé non plus par les effluves malsaines.

Avec des précautions extrêmes, il allongea son frère dans une sorte d'agglomération de fluides, véritable éden de l'espace, et s'installa à ses côtés, ne voulant céder à qui que ce fut ce doux rôle de protecteur auprès de celui dont il n'avait même pas voulu se séparer pendant la courte incarnation terrestre.

Elle était, en effet, infiniment touchante l'histoire de ces deux âmes si fortement unies.

Ils s'étaient séparés une seule fois depuis qu'ils étaient hommes. Ils avaient vécu étrangers l'un à l'autre, n'avaient même pas habité le même pays. Mais cette vie leur avait été tellement pénible à tous deux, qu'ils s'étaient juré de ne jamais recommencer une pareille folie.

Tout le temps qu'avait duré cette existence, ils avaient éprouvé une telle lassitude, un tel dégoût de vivre, une antipathie si prononcée pour leurs sœurs, un chagrin si profond, que cette vie leur avait été véritablement odieuse, et qu'ils s'étaient promis, aussitôt de retour dans l'erracité, de ne jamais renouveler une pareille tentative.

Alors, avec un courage prodigieux, toujours dans l'unique but de ne pas se séparer, ils s'étaient incarnés à un an de distance chez des parents misérables qui les avaient élevés sans tendresse, puis chez d'autres un peu plus fortunés qui les avaient adorés, et qui s'étaient efforcés de leur épargner, dans la mesure du possible, toutes les épreuves, souffrances physiques et morales.

Enfin leur dernière incarnation avait eu lieu de nouveau chez les mêmes parents, où ils avaient voulu naître jumeaux, et où ils avaient accepté la richesse avec plus d'appréhension qu'ils n'avaient embrassé la pauvreté.

Ainsi qu'on le voit, par ce passé, les jumeaux étaient deux frères évolués.

Aussi lorsque Jacques, revenu enfin de sa longue torpeur, eut ouvert les yeux, la reconnaissance ne fut-elle pas longue.

Avec la rapidité que le cœur apporte dans tous ses mouvements, le nouveau désincarné se précipita dans les bras de Jean. Longtemps, les deux frères s'étreignirent sans parole. Qu'avaient-ils besoin d'échanger des idées, puisqu'ils se comprenaient, puisque, du fond de leurs âmes, le même cri vibrant de délivrance et de tendresse s'élevait?

Dans l'azur tamisé de rose, le long des sentiers lumineux qui s'entre-croisent, on les vit bientôt glisser lentement ; mais leur démarche était ascensionnelle, et

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

Chacornac, Éd.



CHAPITRE XXII

RÉUNION DES FRÈRES AIMÉS

Avec des précautions extrêmes, il allongea son frère dans une sorte d'agglomération de fluides, véritable éden de l'espace, et s'installa à ses côtés, ne voulant céder à qui que ce fût ce doux rôle de protecteur auprès de celui dont il n'avait même pas voulu se séparer pendant la courte incarnation terrestre.

Elle était, en effet, infiniment touchante l'histoire de ces deux âmes si fortement unies.

Ils s'étaient séparés une seule fois depuis qu'ils étaient hommes. Ils avaient vécu étrangers l'un à l'autre, n'avaient même pas habité le même pays. Mais cette vie leur avait été tellement pénible à tous deux, qu'ils s'étaient juré de ne jamais recommencer une pareille folie.

Tout le temps qu'avait duré cette existence, ils avaient éprouvé une telle lassitude, un tel dégoût de vivre, une antipathie si prononcée pour leurs sœurs, un chagrin si profond, que cette vie leur avait été véritablement odieuse, et qu'ils s'étaient promis, aussitôt de retour dans l'erracité, de ne jamais renouveler une pareille tentative.

Alors, avec un courage prodigieux, toujours dans l'unique but de ne pas se séparer, ils s'étaient incarnés à un an de distance chez des parents misérables qui les avaient élevés sans tendresse, puis chez d'autres un peu plus fortunés qui les avaient adorés, et qui s'étaient efforcés de leur épargner, dans la mesure du possible, toutes les épreuves, souffrances physiques et morales.

Enfin leur dernière incarnation avait eu lieu de nouveau chez les mêmes parents, où ils avaient voulu naître jumeaux, et où ils avaient accepté la richesse avec plus d'appréhension qu'ils n'avaient embrassé la pauvreté.

Ainsi qu'on le voit, par ce passé, les jumeaux étaient deux frères évolués.

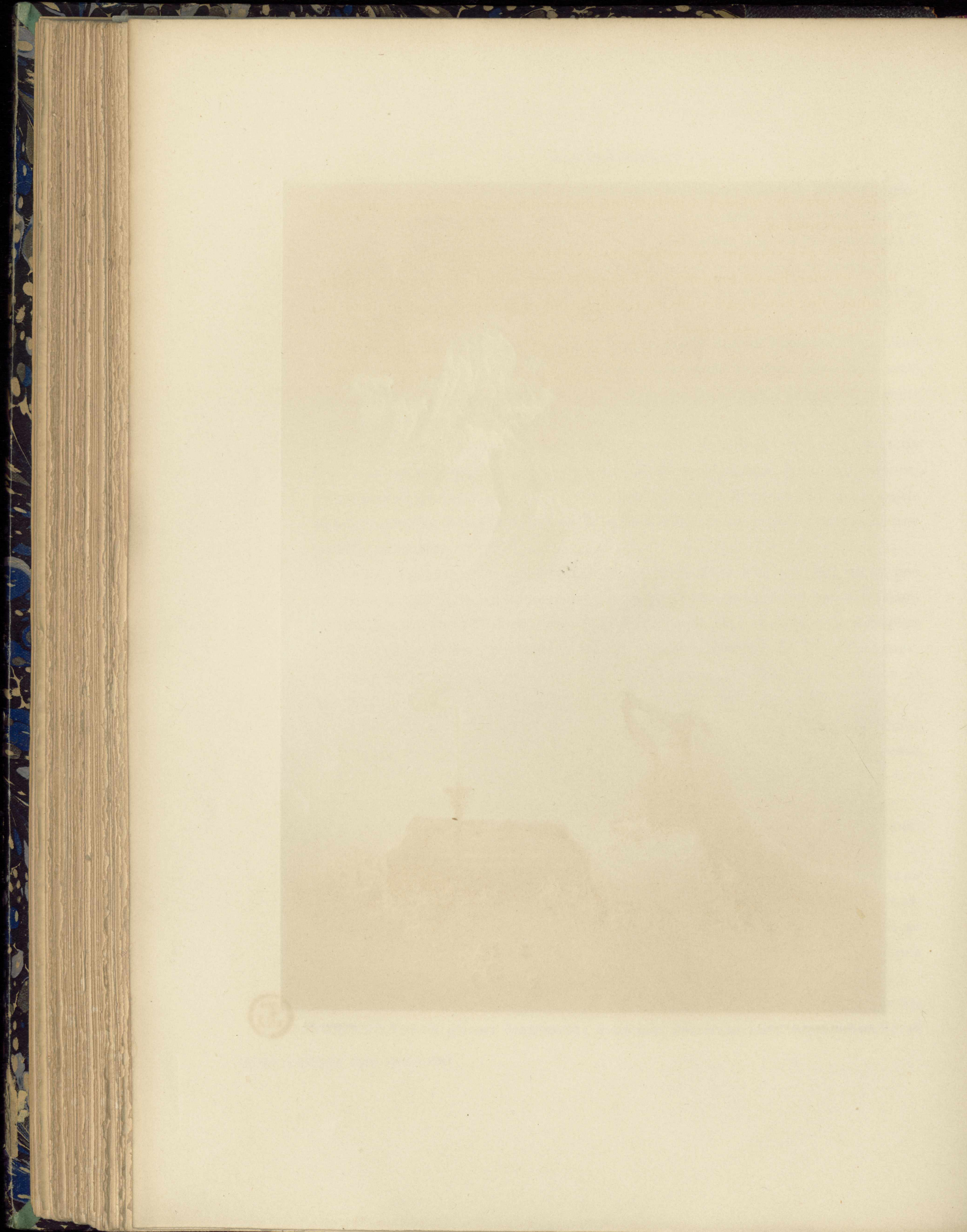
Aussi lorsque Jacques, revenu enfin de sa longue torpeur, eut ouvert les yeux, la reconnaissance ne fut-elle pas longue.

Avec la rapidité que le cœur apporte dans tous ses mouvements, le nouveau désincarné se précipita dans les bras de Jean. Longtemps, les deux frères s'étreignirent sans parole. Qu'avaient-ils besoin d'échanger des idées, puisqu'ils se comprenaient, puisque, du fond de leurs âmes, le même cri vibrant de délivrance et de tendresse s'élevait?

Dans l'azur tamisé de rose, le long des sentiers lumineux qui s'entre-croisent, on les vit bientôt glisser lentement ; mais leur démarche était ascensionnelle, et

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.) Chacornac. Ed.



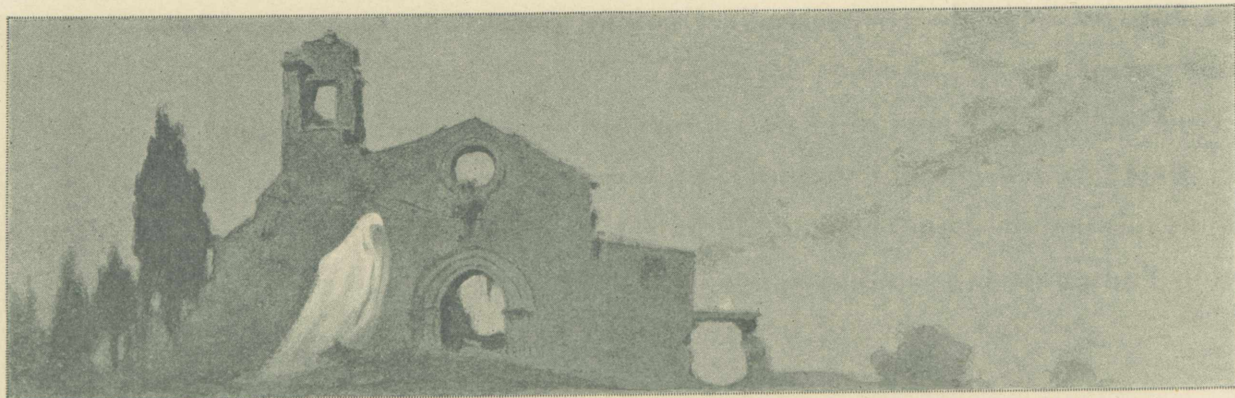


les Esprits, pris de respect, s'inclinaient, en voyant passer ces frères aimés, et murmuraient tout bas :

« Voici des pèlerins qui s'en retournent vers les hautes régions! »

Mais eux marchaient toujours, et, lorsque la terre ne fut plus pour eux qu'un point minuscule dans l'espace, ils se retournèrent et lui envoyèrent du fond du cœur l'adieu de la reconnaissance.

MAUPASSANT.



CHAPITRE XXIII

FOI, PAIX, SALUT

Parmi toutes les prérogatives et tous les anoblissements dont Dieu semble avoir paré son œuvre et dont il a plus particulièrement comblé l'homme, ce chef-d'œuvre de la création terrestre, il n'en est peut-être pas de plus élevé que cette faculté de la prière ou élévation de l'âme vers l'Idéal réalisable ou Beauté divine, caché aux sens de l'homme mais accessible dès sa vie terrestre lorsqu'il use, pour y parvenir, du moyen trois fois saint de l'évocation ardente.

Hélas ! comme tout ce qui est sublime, la faculté de prier n'est pas un lot commun à tous. Beaucoup d'êtres ignorent et son efficacité et la manière dont on doit s'y prendre pour parvenir à cette efficacité. D'autres nient purement et simplement sa valeur, d'autres encore la bafouent, d'autres enfin l'ignorent ; et ces derniers sont peut-être les plus à plaindre, leur ignorance ne leur permettant pas de se servir d'un des plus salutaires moyens de réconfort pour leur vie.

Sans entrer dans les mille et les mille considérations qui font de la prière une nécessité, je voudrais attirer votre attention sur le résultat pratique que peut amener l'élévation de la pensée, lorsque cette élévation ne tombe pas dans le domaine de la convention, de l'habitude ou de la routine, ainsi que cela se voit trop souvent. Je voudrais aussi pouvoir répondre victorieusement à cette objection, si fréquemment faite, que la prière est avant tout un acte de foi, et que la foi

n'est pas une vertu facultative, mais bien une qualité innée chez quelques êtres seulement. Enfin je voudrais vous démontrer comment la prière est seule capable d'attirer sur la tête de l'homme la paix de l'âme et le salut qui doit, il est vrai, être son partage un jour ou l'autre, mais dont il lui est permis et même recommandé de souhaiter la venue dans le plus bref délai possible.

. . . .

Je ne sais trop pour quelle raison l'on s'est toujours attaché à attribuer une place à part à la foi dans le lot des qualités qui embellissent une âme. Elle est, dit-on, un don ou faveur spéciale de Dieu. Selon qu'il le juge nécessaire ou non, le grand Divin la refuse ou l'octroie, la déverse dans telle âme avec abondance, tandis qu'il aura des réticences sévères pour telle autre qui en a pourtant un égal besoin, car la foi est nécessaire pour tous, et nous pouvons à son égard rappeler ici le mot célèbre de François de Sales à propos de l'Eucharistie : « Aux imparfaits elle est utile pour devenir parfaits, et aux parfaits pour garder cette perfection. »

Pour pallier tout ce que cette théorie des faveurs de Dieu peut contenir de peu rationnel, l'Église nous dit que le Souverain Maître est clément à la prière, et que, en recourant à celle-ci, l'âme dénuée peut se sentir soudainement inondée des plus hautes faveurs et des plus sublimes lumières. Mais ici nous nous heurtons à un cercle vicieux qu'il nous semble impossible de franchir, car du moment où la prière est un acte de foi, où elle n'est efficace qu'à la condition d'être fervente, il lui manque précisément ce qui fait l'objet de sa demande, c'est-à-dire la foi pour arriver à ses fins. La prière devient par cela même irréalisable, inutile, et il n'y aura jamais ainsi d'explication satisfaisante de cette théorie « La prière est un acte de foi, la foi est accordée à la prière. »

Faut-il donc, lorsqu'on est privé de la foi, renoncer à la prière, et s'engager solitairement au milieu des mille récifs et écueils qui parsèment la route de la vie, au bout de laquelle on sait pertinemment qu'on trouvera le gouffre béant du tombeau sans consolations? Faut-il borner ses désirs et ses aspirations à la seule terre? Faut-il limiter ses tendresses au cercle familial, à tout moment ébréché par la mort? Faut-il, en un mot, vivre sans foi et sans espoir?

Non, quelque soit votre dénûment moral, vos tristesses amères, vos révoltes et tout l'odieux dont la vie se plaît parfois à entourer certains êtres, pour vous qui souffrez plus encore, puisque vous doutez, la foi divine, la foi d'au-delà, n'est pas refusée. Je ne vous donnerai pas l'ironique conseil de vous évertuer à la

posséder, en priant un Dieu auquel vous ne croyez pas, mais je vous indiquerai un moyen simple d'entrer en sa possession. Ce moyen, c'est l'étude patiente et de bonne foi des phénomènes spirites.

Ce mot « étude » ne doit rebuter personne. Il n'implique pas l'achat d'une bibliothèque volumineuse, composée de traités de métaphysiques et de livres philosophiques. L'étude dont je vous parle est à la portée de tous, des humbles comme des riches, car elle n'est autre que l'observation des manifestations spirites.

Comment douter, en effet, lorsque, par l'intermédiaire d'une de ces personnes possédant la faculté médianimique, les disparus aimés, pleurés, viennent vous parler, offrent des preuves de leur réalité et par conséquent de leur survivance, vous répètent en termes émus la joie qu'ils ont de s'entretenir avec vous, vous exhortent à pratiquer le bien, à croire à l'immortalité et à respecter le mystérieux Créateur?

Tout naturellement alors la foi fait son œuvre; elle s'implante au cœur de l'homme, transforme sa vie, lui fait comprendre la nécessité de la douleur, l'aide à en supporter le poids ; et ce résultat magnifique ce n'est pas la prière qui peut l'obtenir, mais bien l'observation patiente.

Mais la classe pauvre, direz-vous, est-elle capable de faire cette observation, a-t-elle même le loisir de la faire, débordée qu'elle est de travaux, de fatigues et de misères ?

Ma réponse est celle-ci :

Si la condition du peuple ne lui permet que d'avoir peu de contact avec les procédés scientifiques ; s'il est railleur et léger souvent, il possède par contre une qualité qui s'appelle la bonne foi, et, pour le convertir à la spiritualité, il n'y a qu'à mettre sous ses yeux les phénomènes qui peuvent transformer subitement sa vie. Comme un grand enfant, il pleure et rit avec la même facilité. C'est cette disposition à la sensibilité qui doit l'amener facilement et sans contestations à accepter les preuves de l'immortalité. Le peuple dédaigne les arguments subtils et les ergotages que l'homme de science se croit tenu d'énoncer vis-à-vis de l'indéniable phénomène spirite, seul et unique moyen d'acquérir la foi inébranlable.

C'est aux convaincus, à ceux qui en ont le loisir et les moyens, qu'il appartient de vulgariser les preuves de l'immortalité, et d'enseigner ensuite toute la beauté et toute la force de la prière, dont l'immédiat effet sera celui d'attirer sur les têtes humaines la paix et le salut si précieux.

Chacornac, Éd.

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)



CHAPITRE XXIII

FOI, PAIX, SALUT

posséder, en priant un Dieu auquel vous ne croyez pas, mais je vous indiquerai un moyen simple d'entrer en sa possession. Ce moyen, c'est l'étude patiente et de bonne foi des phénomènes spirites.

Ce mot « étude » ne doit rebuter personne. Il n'implique pas l'achat d'une bibliothèque volumineuse, composée de traités de métaphysiques et de livres philosophiques. L'étude dont je vous parle est à la portée de tous, des humbles comme des riches, car elle n'est autre que l'observation des manifestations spirites.

Comment douter, en effet, lorsque, par l'intermédiaire d'une de ces personnes possédant la faculté médiumnique, les disparus aimés, pleurés, viennent vous parler, offrent des preuves de leur réalité et par conséquent de leur survivance, vous répètent en termes émus la joie qu'ils ont de s'entretenir avec vous, vous exhortent à pratiquer le bien, à croire à l'immortalité et à respecter le mystérieux Créateur ?

Tout naturellement alors la foi fait son œuvre ; elle s'implante au cœur de l'homme, transforme sa vie, lui fait comprendre la nécessité de la douleur, l'aide à en supporter le poids ; et ce résultat magnifique ce n'est pas la prière qui peut l'obtenir, mais bien l'observation patiente.

Mais la classe pauvre, direz-vous, est-elle capable de faire cette observation, a-t-elle même le loisir de la faire, débordée qu'elle est de travaux, de fatigues et de misères ?

Ma réponse est celle-ci :

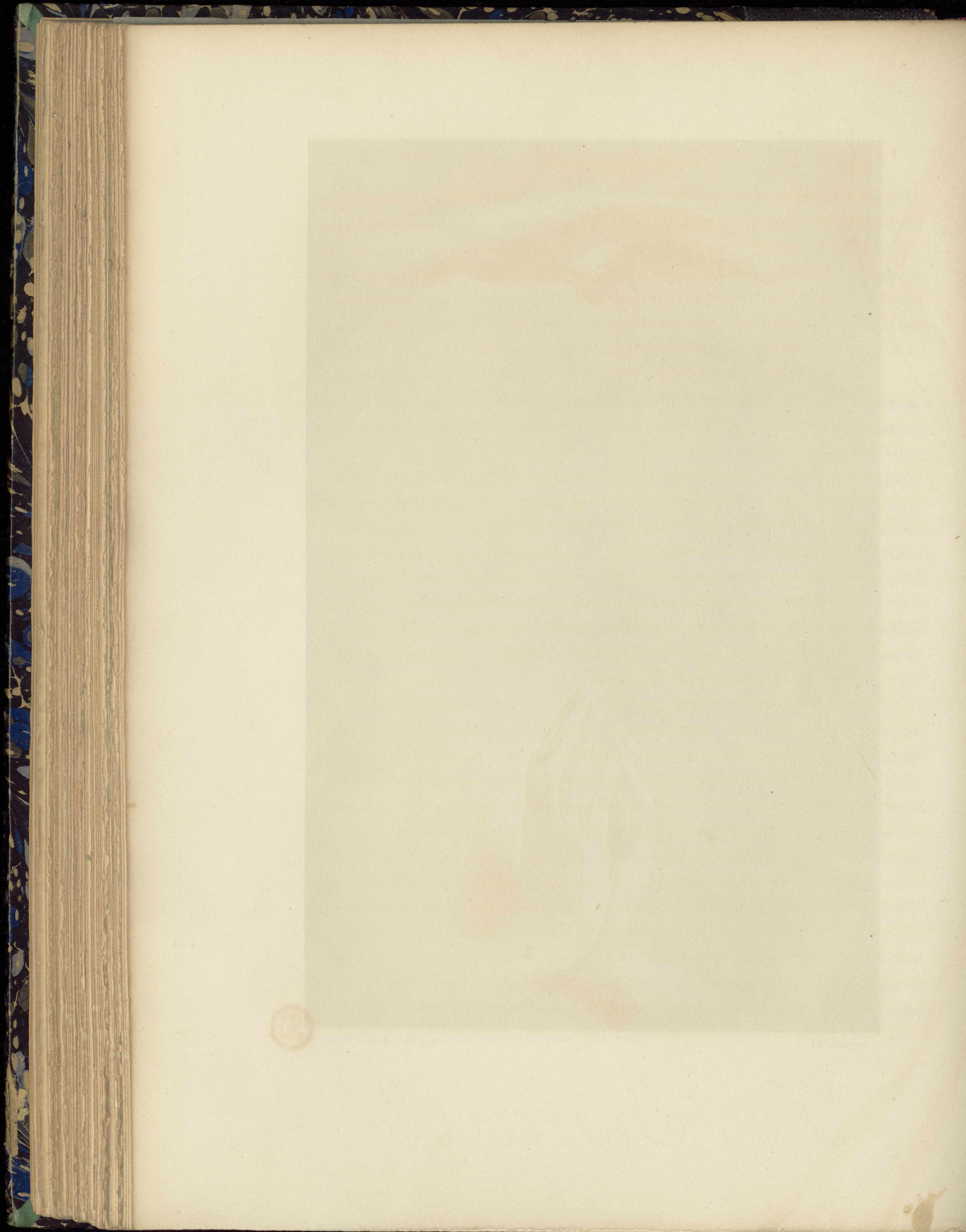
Si la condition du peuple ne lui permet que d'avoir peu de contact avec les procédés scientifiques ; s'il est railleur et léger souvent, il possède par contre une qualité qui s'appelle la bonne foi, et, pour le convertir à la spiritualité, il n'y a qu'à mettre sous ses yeux les phénomènes qui peuvent transformer subitement sa vie. Comme un grand enfant, il pleure et rit avec la même facilité. C'est cette disposition à la sensibilité qui doit l'amener facilement et sans contestations à accepter les preuves de l'immortalité. Le peuple dédaigne les arguments subtils et les ergotages que l'homme de science se croit tenu d'énoncer vis-à-vis de l'indéniable phénomène spirite, seul et unique moyen d'acquérir la foi inébranlable.

C'est aux convaincus, à ceux qui en ont le loisir et les moyens, qu'il appartient de vulgariser les preuves de l'immortalité, et d'enseigner ensuite toute la beauté et toute la force de la prière, dont l'immédiat effet sera celui d'attirer sur les têtes humaines la paix et le salut si précieux.

Chacornac. Ed.

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)





De quelle douceur ne se sentent-elles pas, en effet, envahies, les âmes qui savent proférer la prière vibrante ! On dirait que la paix et l'angoisse même sont des stimulants, pour qu'elles jettent vers l'au-delà leurs cris intenses d'appel. Et voilà qu'au moment même où tout semblait sombrer, où le désespoir, se croyant déjà sûr de sa victoire, guettait sa proie, voilà, dis-je, qu'une force nouvelle naît en elles, leur communique l'ardent désir de combattre à outrance! Quoi qu'il arrive, les voici maintenant déterminées à ne pas se laisser écraser. Vaillantes, elles lutteront contre la fatalité même, et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que, tout en luttant, tout en souffrant, elles conserveront en elles une inaltérable sérénité, une paix ignorée de ceux qui n'ont pas la foi et qui, par conséquent, ignorent les douceurs de la prière.

La paix de l'âme... quel bien splendide! N'est-il pas, en réalité, le seul auquel nous puissions aspirer? Notre courage, notre énergie, notre héroïsme, peuvent modifier parfois certaines circonstances de notre vie, peuvent nous aider à vaincre plus ou moins brillamment les turpitudes et les peines qui suivent l'incarné; mais nous n'empêcherons jamais la souffrance de venir jusqu'à nous, nous n'éviterons pas les catastrophes inexorables. Seule, la paix de l'âme ne peut nous être ravie. Au milieu des déchirements les plus intenses, il y a une joie sainte, une joie connue de ceux-là seuls qui ont la foi, à se dire et se répéter : « j'ai fait mon devoir, et j'ai accompli un progrès pour ma vie future. »

Il est indéniable que ce courage et cette paix sont dus à la foi et à la prière fortifiante et réconfortante ; mais, sur cette affirmation, l'éternel et douloureux pourquoi de l'homme revient : Pour quelle raison, dit-il, et par quel procédé ce secours arrive-t-il? Quel mérite y a-t-il, en somme, à savoir prier? N'est-ce pas une présomption folle de la part de la créature que de croire à la sollicitude minutieuse d'un Dieu trop puissant pour entrer en immédiat contact avec sa créature infime?... Et à ceux-ci je réponds : Qu'importe la manière dont vous entrez en relation avec la Divinité, pourvu que le secours arrive? Qu'importe la manière dont elle procède? Un fait évident seul vous intéresse. La demande ardente, vibrante, passionnée même, attire une réponse non moins ardente, non moins vibrante, non moins passionnée. L'émission des sons est inutile ; le cœur seul entre en jeu dans la prière. D'un élan il traverse les espaces, en attirant vers l'évocateur ou le suppliant, la sympathie, la tendresse et la pitié sollicitées, qui lui sont apportées par les émissaires de Dieu même. C'est dans cette innom-

brable hiérarchie d'Esprits qui peuplent son royaume, et dont la mission est d'apporter aux humains la paix précieuse, que l'incarné peut trouver le secours pour poursuivre une vie toujours difficile... En continuant ses pas dans la voie douloureuse, en priant, l'humanité doit arriver forcément à la conquête du salut, c'est-à-dire à la possession de cette sorte de terre promise, où toutes les luttes cessent parce qu'il n'y a plus de tentations, où l'inquiétude en un avenir incertain fait place à la quiétude qu'apporte l'inamovibilité d'un présent sans accident qu'aucun mouvement rétrogade ne peut influencer.

Voilà donc quels sont les effets de la foi : la Paix... le Salut... c'est-à-dire la réalisation du maximum de désirs qui puissent hanter une humanité sage, peu soucieuse de biens périssables, mais désireuse au suprême degré de posséder ce qui est impérissable. L'admirable foi possède cette puissance. Elle est tout à la fois instigatrice et promotrice ; instigatrice, puisqu'elle suscite l'élan ; promotrice, puisque c'est encore elle qui le dirige. Mais son rôle ne se borne pas là, et il nous faut renoncer à dépeindre en détail tous ses multiples effets. L'âme qui la possède sait seule ce que lui apportent ces indescriptibles colloques dont elle sort fortifiée pour la lutte, en même temps qu'elle se sent meilleure et moins triste.

La prière est la pierre angulaire de l'humanité. Malheureusement, pendant très longtemps, on la lui a rendue en quelque sorte inaccessible, en l'enfermant dans cette étroite impasse de la foi accordée à la prière et de la prière qui est un acte de foi. Puis les siècles se sont succédés, en apportant avec eux la science et le raisonnement. L'humanité a marché de découvertes en découvertes, et bientôt la foi simple, qui se retranche derrière le mystère, lui a paru incompatible avec ces découvertes. Elle l'a donc abandonnée avec le même dédain qu'on abandonne un habit gênant et usé. Mais alors il est arrivé — c'était fatal — qu'elle est tombée dans les ornières du scepticisme, de l'amertume, de la désillusion. Malgré les victorieuses démonstrations du spiritisme, ils ne forment encore que l'exception ceux qui se sont engagés dans cette voie où la foi s'acquiert en s'appuyant sur l'évidence et non sur le mystère. Et pourtant le salut d'une humanité est dans cette minorité. Du jour où les spirites feront taire toutes les mesquines rivalités qui sont autant de souillures infligées à la doctrine universelle, dès l'instant où ils ne formeront plus qu'un cœur et qu'une âme, où il y aura entre eux une association complète d'idées, de sentiments et de prières ; à dater de cet instant, dis-je, ils seront à même de réagir contre le vent d'incroyance d'une époque

à qui la foi a fait banqueroute. Ils restitueront aux désemparés de la vie ce que le scepticisme leur a ravi, sans faire appel pour cela à la superstition, mais bien à la loi naturelle qui régit l'Univers, et qui veut que naître, mourir et renaître, demeure l'immuable principe de tout ce qui vit.

Mais avant que nous assistions à cet heureux événement d'une foi raisonnable, que de prières opiniâtres ne faudra-t-il pas de la part de ceux qui non seulement croient en leur efficacité, mais à qui cette effusion de l'âme est aussi nécessaire que l'air l'est aux poumons ! Il ne suffit pas, en effet, de désirer le bien de ceux qui nous entourent, il faut encore concourir à ce bien en mettant à son service tous les moyens dont on dispose.

Pour chaque être humain, il n'y a pas seulement des devoirs de société et de famille à remplir. Il y a plus encore, il y a une sorte de mission apostolique qui doit trouver sa place, même dans la vie la plus occupée. Tout ce qui nous entoure est digne d'intérêt, et par conséquent digne d'aide. Il est vrai que, pour remplir utilement un rôle de propagande dans la foi, il est nécessaire d'exercer un certain tact, mais cela est encore un talent qui peut s'acquérir en le demandant. Le rôle des anges gardiens ou Esprits protecteurs est précisément d'inspirer ce tact, surtout lorsqu'on a recours au moyen que nous avons préconisé aujourd'hui : la prière.

Posséder la foi égoïstement sans essayer de déverser un peu de ce précieux trésor sur les autres, ce serait faire preuve d'ingratitude envers ceux à qui l'on en est redevable, envers les Esprits qui se sont chargés de prouver eux-mêmes leur existence, leur réalité, leur tangibilité même quelquefois.

Et si, de l'heureuse région d'où j'observe les mouvements de mes frères terrestres, il me reste encore un souhait à formuler, c'est celui de voir s'élever, de tous les coins de la petite planète de misères, des mains suppliantes vers l'espace, tandis que des cœurs croyants s'échapperont ces paroles faites pour ravir d'aise les grands Initiés eux-mêmes :

O Dieu qui créas sans trêve et n'anéantis jamais, Dieu que je ne conçois pas, et qui, durant des siècles encore, resteras inaccessible pour moi, ne me laisse pas seul, abandonné, dans le tourbillon des vies, mais entoure-moi de protections, de tes saints émissaires dont le plus grand de tous fut Celui qui foula de ses pieds notre terre infime et s'appela Jésus. Je ne te demande ni la joie ni la gloire, je ne te demande même pas une heureuse médiocrité, je te demande seule-

ment la paix promise aux âmes de bonne volonté et le prompt salut de mes frères en humanité. Je te demande encore, ô Dieu Saint, le don de persuasion et les moyens de convaincre de la réalité de ton immortalité, afin que les larmes de tous soient moins amères et les soupirs d'angoisse moins profonds. Je te demande, par l'entremise de ton Christ, la force morale qui fait taire les révoltes de la nature ; et, quoique mon imperfection ne puisse t'envoyer une prière parfaite, j'attends ton secours avec une confiance inébranlable, parce que je sais que tu ne refuses jamais rien à la foi...

Et tandis que l'âme élèvera ses mains suppliantes, une autre main s'abaissera vers elle, et déposera sur ses doigts joints le précieux don de paix ou talisman de salut.

Père Henri.



CHAPITRE XXIV

DE LA FOI

La foi est un don véritable qui ne s'acquiert pas toujours. Au fond de leur cœur certains hommes la sentent vibrer en dépit de toutes les objurgations de la raison froide et matérielle qui s'efforce en vain de leur prouver que celle-ci est incompatible avec l'intelligence, qu'elle n'appartient qu'aux mystiques, gens exaltés et bizarres, et que si l'on veut faire sur terre ce que le langage appelle « son chemin », il faut carrément la mettre de côté, la repousser comme une entrave infiniment dangereuse, n'en tenir jamais compte en un mot.

Pourtant l'expérience nous démontre chaque jour que la foi n'est pas impossible à concilier avec la raison, qu'il a existé, qu'il existe encore et qu'il existera toujours des gens doctes, des savants de valeur qui trouveront le moyen de les faire toutes deux marcher de pair, qui auront le courage, de plus en plus rare cependant en ces époques troublées, d'affirmer leur foi.

Ces gens-là sont des croyants de naissance, sans nul doute. Leur mérite peut en paraître amoindri, c'est vrai, mais ce que l'on ne sait pas c'est qu'ils ont néanmoins conquis cette foi, non pas tant par la série des très dures épreuves qu'ils ont eu à subir dans des existences antérieures, mais par le fait des désincarnations qui ont suivi ces vies, et qui les ont mis, en nombre incalculable de fois, en face de cette vérité inexpugnable qui prouve l'immortalité et l'existence de Dieu.

Lorsqu'enfin ces éprouvés, ces vieillards de la vie universelle, viennent pour une raison quelconque à la terre de souffrances, quoique subissant la loi commune qui les empêche de garder en eux le souvenir précis de leurs vies d'antan, il subsiste cependant au fond d'eux-mêmes une sorte de souvenir vague de l'époque où ils n'ont pu conserver un doute sur la réalité de l'immortalité. Ils croient alors sans effort, sans que leurs parents aient eu besoin de recourir pour cela au subterfuge ordinaire des récompenses, des punitions, des catéchismes mêmes.

Ils croient, et cette croyance est si simple, si innée, qu'on trouve qu'elle a quelque chose de surnaturel, tandis qu'en réalité elle n'est due qu'aux causes les plus naturelles. Car, là encore et toujours, c'est la vieille histoire de saint Thomas l'incrédule qui demande, de saint Thomas qui ne croira qu'après avoir touché de ses mains et vu de ses yeux les plaies glorieuses du Christ. Ce mot surnaturel est, du reste, dépourvù de sens. Tout ce qui arrive dans l'univers entier est naturel, parce que tout émane de la même cause, et que cette cause infiniment sage n'a qu'une loi : l'ordre, la raison en tout. Le surnaturel, ou hors nature, viendrait forcément démolir cette raison et cet ordre. C'est pourquoi, à vrai dire, il n'existe pas. La foi vivace est un don, mais n'emprunte rien à l'extraordinaire ; elle ne surprend que les ignorants, qui ne peuvent savoir que la vie ne se limite pas à la terre, et que le minime bagage des choses connues d'ici-bas est un atome imperceptible à côté de la masse imposante des vérités ignorées.

Qui dit foi ne veut nullement dire religion ; car, dans ce cas, il faudrait subdiviser celle-ci en la mutilant.

On peut être un parfait observateur des lois religieuses, parce que l'on est persuadé de leur utilité, et rester cependant, en même temps, un très piètre croyant de la grandeur, de la sagesse et de la sublimité de Dieu.

La foi, prise dans le sens élevé du mot, est infiniment plus imposante. Elle s'applique uniquement à l'idée de Dieu, Cause de toutes les causes, but suprême de tous les buts, justicier de toutes les justices.

Croire en Dieu c'est sentir vibrer en soi cet émoi profond qui saisit l'âme devant un splendide paysage, c'est éprouver cette admiration indéfinissable qui fait que, sans en comprendre le pourquoi, l'on se sent tout à coup meilleur, plus fort, plus décidé à la lutte, moins disposé à la révolte et à l'intolérance.

Avoir la foi c'est croire encore en l'efficacité de la prière bien faite; c'est

avoir le respect de l'œuvre divine, en commençant par avoir le respect de soi-même, c'est-à-dire en s'efforçant de développer et d'acquérir tout ce qui constitue le lot enviable de l'âme d'élite, à savoir le dévouement, la bonté, l'amour du travail, la probité extrême.

Tels sont les résultats forcés de la véritable foi.

Il est impossible, en effet, lorsqu'on croit en Dieu vraiment, de ne pas s'appliquer au soin de son âme. Je ne parle pas, bien entendu, de ces gens qui ont la prétention d'avoir la foi, et qui, en réalité, ne sont que des poètes facilement enthousiasmés, et encore plus aisément démoralisés ; je parle des personnes qui croient en Dieu toujours, c'est-à-dire au milieu des vicissitudes, des ennuis de toutes sortes.

Abordons maintenant ce sujet au point de vue pratique. Voyons ce que l'on peut faire d'une vie, lorsqu'elle est basée sur la croyance en Dieu, si elle est susceptible d'amélioration, si elle sera meilleure pour tous ceux qui la pratiqueraient. Voyons si, en un mot, il est utile de s'efforcer à l'acquérir, pour l'établir comme base de sa vie lorsqu'on ne la possède pas naturellement.

Au point de vue pratique, nulle base ne peut être comparée à celle-ci. Car, si l'homme n'appuie sa vie sur la prière, parfaitement susceptible de produire des quasi-miracles en sa faveur, tout devient incertain, brumeux et même orageux dans une existence. Mais, comme on ne peut prier efficacement qu'à la condition de croire en l'être à qui l'on adresse sa prière, il en résulte forcément qu'elle est nulle et sans effet lorsqu'on n'a pas la foi.

Je ne veux pas dire par là qu'on obtienne tout ce que l'on désire par la prière fervente et croyante. Ce serait aller contre le bien et l'intérêt de l'incarné que d'obtempérer à tous ses désirs, quelquefois fort compromettants pour son bonheur futur, très souvent absolument dépourvus de bon sens et de sagesse. Mais il y a bien des cas où ces demandes sont sages, et peuvent être agréées à la condition expresse qu'on y mette l'insistance et le désir voulus, insistance et désir qui ne peuvent être que l'œuvre de la foi.

Un autre motif doit nous engager à nous entraîner à la conquête de cette foi.

Sur terre tout est amertume et déception, tout est tristesse et douleur. Vivant ainsi en perpétuel contact avec la souffrance, l'incarné finit souvent par s'aigrir, par « ne plus avoir de goût à rien », comme il dit en son triste langage — si

expressif parfois. Du jour où ce découragement l'envahit, il ne fait plus de progrès, et, dès l'instant où il n'avance pas, il recule.

Quel stimulant lui donner alors, quel encouragement servir à son âme lassée, qui trouve que le travail est pénible, la vie odieuse, la tombe sinistre?

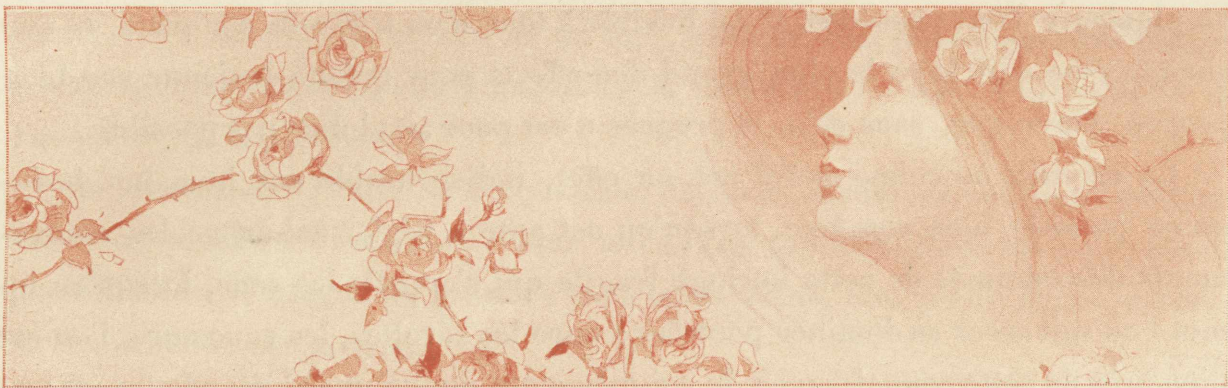
La réponse est simple : c'est sur l'au-delà qu'il faut attirer ses regards, sur les perspectives de la vie astrale qu'il est bon de raviver ses yeux, en essayant de lui prouver par les démonstrations médianimiques la réalité de la survivance.

Il y a des gens qui ont le grand courage, infiniment admiré, de marcher dans la vie sans espoir. Ils ne sont pas sujets aux défaillances, ils ne s'inquiètent pas de la solution de leur vie. Peu leur importe ; ils marchent droits et sereins vers l'immortalité, à laquelle ils n'aspirent pas parce qu'ils croient ne pas croire. Mais ils ignorent qu'à leur insu ils ne subissent que l'aveuglement d'une chair stupide, élevant entre leur passé d'Esprit et leur présent de mortel une barrière qui les empêche de se souvenir, mais qui est impuissante cependant à détruire l'admirable sérénité qui est le partage des Esprits déjà élevés auxquels il ne manque quelquefois qu'un mérite, celui du désintéressement complet.

Et c'est pourquoi, l'on voit souvent de si belles âmes dans des corps matériels, des esprits de raison qui sont incroyants et sublimes cependant.

Mais à ceux qui n'ont pas cette élévation, la foi reste indispensable. C'est pourquoi nous ne nous lasserons jamais de vous répéter : Que tous vos efforts tendent à la propager ! Faites-la envisager non comme un don surnaturel, mais bien comme la base solide d'une vie !

Mgr Dupanloup.



CHAPITRE XXV

SÉRÉNITÉ

Mes chères enfants,

Je ne m'étendrai pas longuement sur la valeur de ce mot « sérénité », car je crois que vous le comprenez parfaitement. Vous savez que sa signification est, sur terre, douceur, tranquillité, quiétude même, quoique celle-ci puisse paraître un vain mot sur notre globe de tristesse.

La sérénité a pour elle ce don précieux qu'elle sait rendre la vie supportable, qu'elle aide l'âme à diriger utilement son existence, qu'elle l'empêche de se laisser aller à ces malheureux mouvements de passion, d'impétuosité, qui dérangent quelquefois tout le plan d'une vie et qui mettent en déroute les résolutions qui paraissaient les plus sûres et les meilleures.

Quoique la sérénité paraisse une qualité plus angélique qu'humaine, il n'est pas impossible cependant d'arriver à la posséder sur terre.

Je sais hélas ! que tout semble s'unir pour la bannir de ce sol ; que, comme autant d'éléments furieux et contraires, la méchanceté, la sottise, la malhonnêteté, s'acharnent sur l'incarné pour le pousser à bout et lui faire perdre non seulement toute patience, mais encore tout son sang-froid. Je sais aussi qu'elles sont très rares les âmes qui recèlent en elles un fond inattaquable de sérénité, mais je sais aussi que cette qualité n'est pas un mythe, et je dis que, du moment

où plusieurs l'ont possédée, il est loisible à tous d'en tenter la conquête, et que chaque être doit faire le plus grand des efforts pour qu'elle devienne son bien propre, parce que, sans cela, le progrès n'est pour ainsi dire pas possible.

La sérénité ou calme moral est, en effet, indispensable aux humains. Lorsqu'on possède bien son âme, lorsqu'on est apte à régler soi-même les mouvements désordonnés de cette horloge fragile qui s'appelle les sens, lorsqu'en un mot l'on sait assez se dominer pour faire taire les révoltes, les rancœurs, l'on est bien près de cette connaissance de soi-même qui donne une si grande force, une si entière autorité sur la direction d'une vie.

La sérénité est donc une réelle vertu. Comme ses sœurs charité, douceur, elle peut s'acquérir, elle n'est nullement un don de Dieu.

Comme toutes les vertus, il faut s'efforcer de l'appliquer à son âme; elle est assez belle pour ne pas être dédaignée, assez utile pour mériter l'effort de l'incarné; mais il faut bien se pénétrer de cette vérité, qu'elle restera toujours inaccessible à ceux qui, n'ayant pas le courage d'entrer hardiment dans la voie des renoncements, cherchent à la faire marcher de pair avec des accommodements de conscience, avec des compromis malsains.

Ce n'est que lorsqu'une âme a mis loin d'elle tout ce qui est antithétique au devoir, qu'elle s'est tracé une ligne de conduite bien précise, bien nette, qu'enfin elle est pleinement consciente de sa mission, de ses devoirs, fermement résolue à s'adonner à celle-ci, à remplir ceux-là coûte que coûte, qu'elle peut aspirer à pratiquer et à posséder la sérénité.

Cette conquête lui devient alors facile. Doucement, mais sûrement, cette vertu s'acheminera vers celle qui la cherche. Mais il y aura encore des moments où il semblera à cette âme que sa conquête va lui échapper ; il existera encore des instants où elle craindra de la perdre, le rôle de la sérénité semblant être celui d'être perpétuellement battue en brèche par les orages de la vie.

Et cependant, mes chères enfants, malgré ces tempêtes, malgré ces coups terribles qui vous désarment perpétuellement, vous devez vous efforcer de conserver le calme si utile pour réaliser le progrès. Il ne faut pas que le malheur, les imprévus, les soucis, vous trouvent agitées, effarées, il faut, au contraire, faire sans cesse appel à toute votre fermeté, à toute votre énergie pour lutter contre les difficultés qui vous environnent, pour ne pas affliger ou fatiguer inutilement votre entourage, en lui imposant par votre agitation une partie du fardeau

moral que vous traînez ; il faut, en un mot, quoique cela puisse paraître bizarre à ceux qui ont toujours tenu à assimiler la sérénité à un don, vous efforcer de l'acquérir, de la posséder.

La possession de cette vertu constitue, du reste, en elle-même le seul bonheur qu'il soit possible d'ambitionner sur terre. Les grandes joies, les occupations passionnantes d'intérêt, les grandes tendresses même, font piètre figure si l'âme ne renferme en elle la paix.

Il y a ici-bas des gens qu'on appelle « favorisés », parce qu'ils possèdent la richesse, la vie heureuse, comme on l'entend au sens terrestre. Et pourtant ces gens se plaignent, s'attristent, trouvent leurs chaînes dorées aussi pesantes, si ce n'est plus, que des chaînes de fer.

Pourquoi ? Parce qu'ils ne possèdent pas la sérénité !

Elle n'est, du reste, qu'un avant-goût des joies divines. Le bonheur des Esprits n'est pas autant dans la délivrance d'un corps douloureux, dans la possession des solutions des grands problèmes, que dans ce calme, cette paix sans mélange. Et sur votre terre vous comprenez si bien cette vérité, mes chères enfants, que, au fur et à mesure que vous avancez en âge, vous approchez de ce terme que les néantistes appellent en frissonnant : « tombeau », et que nous appelons, nous, en souriant « délivrance ». Vous n'attachez plus aucune importance, aucun intérêt, à ce qui faisait la joie de votre jeunesse, vous n'avez plus qu'un désir, qu'un espoir, celui de posséder la paix, le calme, la sérénité !

Dès cette terre, vous pouvez en avoir un avant-goût. Pour cela ayez une conscience pure, et vous posséderez toutes les joies. Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice. Laissez de côté toutes ces mesquines préoccupations, ces mille petits riens, et habituez-vous à plonger vos regards sur les horizons de l'infini. Dans ces plaines sans fin aucune ombre ne viendra troubler votre quiétude, aucun effort ne viendra lasser vos membres, et le cauchemar des jours terrestres s'enfuira très loin, car Dieu, dans sa bonté, ne voudra même pas que vous en conserviez le souvenir.

Curé d'Ars.



CHAPITRE XXVI

SÉRÉNITÉ

Lorsque se dérobant aux enthousiasmes, aux ovations, aux clameurs, à l'admiration, le Christ se dirigea vers le désert, pour se recueillir et y prier, ce fut en pleine connaissance de cause. Cet être sublime à qui aucune douleur ne devait être épargnée savait que, là comme ailleurs, la tristesse et la souffrance ne l'abandonneraient pas. Il savait que la tentation l'environnerait, au sein même de la solitude austère, que la paix cherchée ne se trouverait pas plus au faîte de la montagne que dans la vallée, dans ce Jérusalem où sa bonté compatissante s'exerçait sans trêve sur toutes les douleurs, sur toutes les détresses.

Mais malgré cette prescience, que dis-je? cette certitude de l'avenir, la sérénité auguste n'abandonnait pas ses traits, et Jésus seul, sans témoins cette fois, marchait paisible vers le désert comme d'autres marchent radieux vers le bonheur et la gloire.

Durant quarante jours, sa prière fervente ne cessa de monter vers le ciel. Il eut tout à la fois cette force et cette volonté, presque impossible à pratiquer ici-bas, de savoir jeter perpétuellement vers l'au-delà son cri de tendre supplication.

Nettement, avec une précision poussée à l'extrême, les moindres épisodes de la fin de sa vie messianique défilèrent devant ses yeux. Il connut par avance

l'ingratitude atroce des hommes. Il sut qu'il suffirait de se proclamer son disciple pour être immédiatement en butte à la persécution la plus épouvantable; enfin il comprit que ce ne serait que vingt siècles plus tard que les hommes commenceraient à comprendre la réelle valeur et le sens véritable de ces paroles :

« Dieu veut être adoré en Esprit et en Vérité ».

Mais, malgré tout, l'immuable sérénité n'abandonnait pas son âme, et ce fut sans appréhension qu'il vit s'approcher de lui le tentateur.

On a beaucoup discuté sur la puissance et la réalité du démon. Les théologiens même lui ont attribué une forme particulière, une couleur spéciale ; mais la vérité est tout à la fois plus simple et plus compréhensible.

Ce rôle si important de l'Esprit tentateur ne peut, en effet, être retranché de l'histoire du Christianisme. De tous temps la tentation a existé. Des quantités de voix aux insinuations malsaines ont toujours résonné aux oreilles des humains pour les inciter à faire ce qui était diamétralement opposé à l'intérêt de leurs âmes ; mais est-ce à dire pour cela qu'un seul personnage ou entité se soit toujours chargé de ce rôle démoralisant qui, il faut le dire, le ravalerait au rôle d'un dieu malfaisant? Car comment expliquer ce pouvoir supra-naturel qui consisterait à s'attaquer en même temps à des millions de gens, en leur présentant tout à la fois les tentations les plus diverses, les plus appropriées à leurs instincts mauvais? Une telle puissance ne pourrait être que le fait d'un dieu méchant, et nous retomberions forcément dans cette idée, préconisée du reste par certains peuples anciens, de deux volontés dirigeant le monde l'une vers le bien, l'autre vers le mal.

Ce mot de « démon » ne peut être appliqué que comme un titre générique qui englobe tous les mauvais Esprits. Ceux-ci sont légion. Est-ce leur nombre multiple qui leur donne tant d'audace ou simplement leur infériorité? Car il est à remarquer que l'être ignoble ne connaît pas la timidité. Il ose tout, a toutes les témérités, dont une des plus audacieuses assurément fut celle de tenter un Christ!

Mais, dédaigneux de l'attaque, Jésus laissa parler le tentateur, et ce ne fut qu'au troisième assaut qu'il laissa tomber de ses lèvres augustes ces paroles qui foudroyèrent l'immonde personnage :

« Retire-toi, Satan, car il est écrit : tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ».

Et l'Écriture ajoute ces simples paroles :

« Aussitôt après, les anges du Seigneur s'approchaient de Lui et le servaient. »

Jésus était, en effet, trop au-dessus des faiblesses humaines pour que la sainte assemblée qui l'entourait ait eu besoin de lui prêter main-forte. Esprit éminemment supérieur, venu d'une de ces mystérieuses régions qui avoisinent directement l'Éternel, il ne pouvait connaître ni la crainte de succomber, ni la déception ; mais, par contre, il savait que sa mort ne convertirait que d'une façon bien relative ce monde barbare et endurci, que le mal continuerait à triompher du bien, que l'ingratitude détrônerait la reconnaissance, que l'agitation et les bouleversements perpétuels empêcheraient les hommes d'accaparer à leur profit l'immuable sérénité.

Celle-ci ne peut être, du reste, que le partage des êtres évolués et infiniment croyants. Pourquoi la vie, et comment la supporter, si l'espérance divine n'est au bout ? Si les grands initiés l'ont aussi pratiquée, c'est qu'ils savaient que le principe Justice est la caractéristique absolue d'une puissance qui doit tôt ou tard triompher, en effaçant par la même occasion les iniquités qui sont le lot de tous ceux qui ne font que débuter dans la vie.

Le tort de l'homme est justement de trop considérer ce début, et de ne pas franchir les limites de son horizon. Il faut de la prodigalité pour marcher dans la vie universelle ; il faut de l'ambition pour faire de rapides progrès. Au lieu donc de ramener toujours ses regards vers la terre, pourquoi ne pas les amener plutôt vers l'au-delà ? Pourquoi ne pas chercher à pénétrer le mystère de ces mondes qui scintillent comme autant de diamants sur la voûte azurée, et qui semblent dire perpétuellement :

« Nous t'attendons. La terre n'est pas plus une apogée, qu'elle ne peut être le cercueil de ton âme. Il y a plus, il y a mieux, il est dans l'Univers des merveilles que tu ne soupçonnes pas, mais qui sont pour toi. Avance donc, marche toujours, ne te lasse pas, supporte avec calme et avec force les coups de la destinée, et demande au Christ, ce Dieu de ton triste monde, la force de repousser les tentations... »

Cette prière, croyez-le, n'est pas téméraire ; l'aide est toujours procuré à ceux qui connaissent la valeur de la prière, et qui savent s'imposer les sacrifices nécessaires pour qu'elle conserve toute son efficacité.



CHACORNAC. Ed.

Imp. GILLOT (RICHER et Cie succ.)



CHAPITRE XXVI

SÉRÉNITÉ

Et l'Écriture ajoute ces simples paroles :

« Aussitôt après, les anges du Seigneur s'approchaient de Lui et le servaient. »

Jésus était, en effet, trop au-dessus des faiblesses humaines pour que la sainte assemblée qui l'entourait ait eu besoin de lui prêter main-forte. Esprit éminemment supérieur, venu d'une de ces mystérieuses régions qui avoisinent directement l'Éternel, il ne pouvait connaître ni la crainte de succomber, ni la déception ; mais, par contre, il savait que sa mort ne convertirait que d'une façon bien relative ce monde barbare et endurci, que le mal continuerait à triompher du bien, que l'ingratitude détrônerait la reconnaissance, que l'agitation et les bouleversements perpétuels empêcheraient les hommes d'accaparer à leur profit l'immuable sérénité.

Celle-ci ne peut être, du reste, que le partage des êtres évolués et infiniment croyants. Pourquoi la vie, et comment la supporter, si l'espérance divine n'est au bout ? Si les grands initiés l'ont aussi pratiquée, c'est qu'ils savaient que le principe Justice est la caractéristique absolue d'une puissance qui doit tôt ou tard triompher, en effaçant par la même occasion les iniquités qui sont le lot de tous ceux qui ne font que débuter dans la vie.

Le tort de l'homme est justement de trop considérer ce début, et de ne pas franchir les limites de son horizon. Il faut de la prodigalité pour marcher dans la vie universelle ; il faut de l'ambition pour faire de rapides progrès. Au lieu donc de ramener toujours ses regards vers la terre, pourquoi ne pas les amener plutôt vers l'au-delà ? Pourquoi ne pas chercher à pénétrer le mystère de ces mondes qui scintillent comme autant de diamants sur la voûte azurée, et qui semblent dire perpétuellement :

« Nous t'attendons. La terre n'est pas plus une apogée, qu'elle ne peut être le cercueil de ton âme. Il y a plus, il y a mieux, il est dans l'Univers des merveilles que tu ne soupçonnes pas, mais qui sont pour toi. Avance donc, marche toujours, ne te lasse pas, supporte avec calme et avec force les coups de la destinée, et demande au Christ, ce Dieu de ton triste monde, la force de repousser les tentations... »

Cette prière, croyez-le, n'est pas téméraire ; l'aide est toujours procuré à ceux qui connaissent la valeur de la prière, et qui savent s'imposer les sacrifices nécessaires pour qu'elle conserve toute son efficacité.



Chacornac. Ed.

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

Au milieu des occupations les plus pressantes, dans le tourbillon même du monde, l'homme possède un retrait inexpugnable qui s'appelle son cœur et sa conscience, et tandis que son corps semble participer au mouvement qui l'entoure, il est surtout loisible à son âme de s'isoler presqu'aussi complètement que le fit Jésus dans le désert, pour se recueillir, examiner ses actes, prendre les résolutions saintes et généreuses, s'appliquer, en un mot, à posséder cette vaillance seule capable de nous procurer l'enviable sérénité.

Père Didon.



CHAPITRE XXVII

SÉRÉNITÉ

Ici-bas la lutte, là-haut le calme ! Sur la terre, l'inquiétude et le souci ; dans l'au-delà la sérénité. Mais ce dernier état n'est que le résultat du premier. Pour le posséder il faut le gagner, pour l'apprécier il faut avoir souffert.

Du haut des sphères de paix, l'Esprit voit s'enfuir loin de son rayon les nuages sombres de la guerre fratricide, des combats impies. C'est en vain que le mugissement des flots, la voix courroucée des torrents, continuent leurs bruits sinistres, en vain que le tonnerre gronde, que le vent menace... Sa quiétude n'en est pas troublée, son cœur reste inébranlable, et s'il dit encore : Hélas ! en contemplant les catastrophes de la vallée de larmes, il dit aussi : Merci ! pour l'*exeat* donné qui lui permet de goûter un bonheur sans mélange...

Quelquefois, à l'heure où l'ombre devient plus épaisse sur la terre des deuils, lorsque le calme des nuits vient former un puissant contraste avec les agitations du jour, l'Esprit de sérénité, pris de pitié, se plaît à quitter momentanément ses sphères. Furtivement il se glisse au chevet de quelque dormeur, d'un pauvre lassé à qui le sommeil apporte l'oubli bienfaisant des heures de lutte ; doucement alors, avec mille précautions afin de ne pas briser le lien de vie, il enlève cette âme dans ses bras, la transporte pour un temps au milieu de sa région de paix, et l'évadé se sent alors entouré d'un calme indéfinissable ; il goûte une joie divine ;

il s'émeut en reconnaissant cette patrie qui sera sienne, lorsqu'il aura suffisamment payé son écot à la souffrance, à l'expiation.

Hélas ! ces instants sont brefs ! L'homme n'a pas le droit de quitter la vie, tant que la mort elle-même n'est pas venue l'y contraindre, et l'Esprit de paix, qui a permis que l'incarné goûte ce qu'il appellera, le lendemain à son réveil, « un beau rêve », doit rendre au plus vite cette âme et ce corps, cette ombre de douleurs aux autres ombres... Mais il existe pourtant une sérénité que l'homme peut posséder dès cette terre, au centre des épreuves les plus multiples. Le Christ ne nous avait pas encore dévoilé son amour ; la terre n'avait pas encore tressailli sous l'écho de ses paroles de tendresse et de pardon ; les martyrs n'avaient pas encore scellé de leur sang leur foi, lorsque David s'écriait : « Quand même je marcherai au milieu des ombres de la mort, si vous êtes avec moi je ne craindrai pas ». En parlant ainsi le roi Prophète visait Dieu directement, et peut-être pourrait-on croire que ces paroles étaient une témérité de sa part; mais il faut se rappeler que si ce Dieu a donné à l'Esprit la latitude de lancer son souffle où bon lui semble, il s'est réservé le droit de porter le secours que le souffle nécessite. Prier Dieu et évoquer ses mandataires ou Esprits, toutes les fois que vous vous livrez aux œuvres de votre vocation, n'est pas inutile. Les bourrasques peuvent s'essayer à engloutir le frêle esquif qui s'appelle un incarné; elles peuvent l'envelopper, le menacer, mais il restera droit sous la tempête, s'il met son espoir et sa confiance dans Celui qui lui doit le secours, puisqu'il lui a donné la vie.

Au milieu même de ses turpitudes, l'homme doit s'efforcer de rester calme, et, lorsqu'il sera arrivé à cette première victoire sur lui, il sera bien près de franchir ce dernier pas qui le sépare de l'endroit où rien d'insolite ne l'atteindra plus, où les ombres tragiques de la désespérance s'enfuiront au loin, incapables qu'elles seront de supporter le contact de la vertu admirable dont l'épanouissement a conquis la sérénité.

Lamennais.



CHAPITRE XXVIII

TRIOMPHE CERTAIN DE LA JUSTICE ET BONHEUR ÉTERNEL

Il est un mot saint entre tous, un mot devant lequel les inimitiés, les rancunes, s'inclinent, un mot au pied duquel viennent échouer tous les mensonges, s'écrouler tous les despotismes, s'effondrer toutes les lois arbitraires.

Ce mot, qui personnifie la plus haute aspiration de l'homme, s'appelle justice ou conception élevée de la perfection sans défaillance. La justice ne peut connaître aucune faiblesse ; elle n'est susceptible d'aucune influence. Indépendante et fière, elle sonde les cœurs, voit immédiatement ce qui leur peut être imputé, quelle est la part du bien, quelle est celle du mal. Elle repousse comme indigne d'elle tout ce qui s'appelle faveur, car elle aime également, sans préférence. Son amour ne lui apporte jamais la cécité ; elle reste toujours clairvoyante. Enfin, si elle permet et autorise l'expiation, elle ignore ce qu'est la représaille.

Si la justice pouvait être humaine, il n'est pas douteux qu'elle userait de ce dernier moyen. Avec une rigueur sans adoucissement elle frapperait alors le coupable, et ne se laisserait même pas attendrir par le remords. Elle serait implacable, ignorante de pardon, de charité, elle serait par conséquent sans beauté... L'homme pourrait être rempli de crainte à son égard, mais il resterait sans admiration devant elle, — et qui sait même s'il ne la haïrait pas ?

Très heureusement pour lui, elle n'a pas élu domicile dans son séjour terrestre. Sa demeure est plus élevée, et si quelques hommes s'arrogent le droit de juger leurs semblables, il faut bien reconnaître qu'ils en sont réduits à exécuter une sorte de parodie n'ayant plus aucun rapport, même lointain, avec la sublime idée de justice qui n'appartient qu'à l'Éternel Dieu.

La réelle justice sans faiblesses, infaillible, clairvoyante et compatissante tout à la fois, ne peut appartenir qu'au Maître suprême des Univers. Entre les mains des hommes elle se flétrit et se ternit, parce que ceux-ci ignorent trop qu'il est des manipulations qui leur sont interdites, et que les choses saintes ne doivent être touchées qu'avec d'infinies précautions.

Il n'est pas de figure qui ait été plus altérée que la sienne, pas d'acte qu'on n'ait osé accomplir, en s'abritant sous le masque de sérénité qu'elle revêt. Les jugements les plus iniques ont été rendus en son nom. L'hermine immaculée de sa robe a été maintes fois éclaboussée de sang, et cela au nom du Dieu très puissant, du Fils très pur, du saint Esprit très consolateur !

Pourquoi ces outrages lui ont-ils été infligés? Pourquoi, par instants, est-elle tombée si bas que l'homme l'a reniée?

Nous le répétons encore : tout simplement parce qu'il a eu la monstrueuse outrecuidance de vouloir s'ériger en Dieu justicier et infaillible.

Il semble incroyable qu'après avoir été ainsi vilipendée, traînée dans la fange, l'idée de justice ait pu survivre. L'abus tue même ce qui paraît le plus stable. C'est ainsi que l'excès du pouvoir a tué le pouvoir lui-même, que ce pouvoir ait été religieux ou monarchique. Dans les temps les plus reculés, dans l'ancienne Rome, dans l'antique Grèce, l'excès de civilisation a tué la civilisation, en amenant la décadence. Toutes ces choses, qui paraissaient établies sur des lois inébranlables, ont sombré; elles ont été emportées dans un tel fracas de tempête qu'il n'en est plus rien resté, et les nations actuelles auraient perpétuellement ignoré leur règne, si l'histoire fidèle, qui enregistre les événements, ne s'était chargée de les initier au passé peu lointain encore.

Au milieu de toutes ces agitations, malgré le bouleversement des trônes et des idées, la justice est restée le but envié des hommes. Ils ont pu la concevoir plus ou moins bien, mais l'idée est restée quand même latente au fond des cœurs. Elle a continué à hanter les cerveaux avec la même persévérance, elle a suscité les mêmes témérités, elle a persisté à subir les mêmes outrages, mais elle est restée

toujours, malgré tout, l'idéal suprême auquel on aspire et que l'on se définit avec plus ou moins de vérité.

Depuis le début de l'humanité, l'homme a expérimenté tous les systèmes et tous les modes de vie, puis il les a rejetés tour à tour loin de lui comme des aliments indigestes qu'il lui était impossible de s'assimiler. Ses essais continuent, et n'ont amené encore aucun résultat appréciable. Néanmoins il ne se décourage pas, il continue ses recherches patientes, approfondit tous les régimes, opère parfois une sélection en prenant dans celui-ci ou dans celui-là telle chose qui lui semble en accord avec ses aspirations; et en effectuant ainsi ses recherches patientes et persévérantes, il est bien loin de se douter qu'elles ne sont motivées que par le seul instinct qui le pousse à son insu à chercher ce qui est équitable et juste.

En résumé, c'est à la conquête de la justice que l'homme s'acharne. Les sectes politiques, dont le premier effet a été d'établir le suffrage universel et qui cherchent maintenant la réalisation du problème social dans le socialisme, n'avaient pas d'autre but que l'idée de justice. C'est elle qui était cause de tous leurs efforts. A aucun prix l'homme ne veut accepter son antithèse, l'injustice, et il a cette dernière tellement en horreur qu'il se déclare prêt à subir la souffrance, si celle-ci est également répartie sur ses semblables, sans qu'aucune exception vienne jeter sa note discordante de luxe et de bonheur insolent sur cette uniformité des pleurs.

Ce dernier raisonnement prouve peu, il est vrai, en faveur de sa bonté, l'âme d'élite étant toujours disposée à se réjouir du bonheur qu'elle est à même de constater chez ses frères en humanité. Mais l'âme d'élite, il faut s'en souvenir, est également l'âme d'exception. Si elle est revenue à la terre pour y accomplir un stage de douleur, c'est qu'elle a pour cela de sublimes raisons que l'être grossier est incapable d'apprécier; et si elle demeure sans révolte devant le partage inégal des joies et des peines, c'est qu'elle en connaît la cause et qu'elle sait que celles-ci ne sont que le résultat d'une immanente justice.

Elle n'ignore pas non plus, cette âme d'élite, qui a déjà entrevu dans une de ces mystérieuses disparitions que l'on appelle mort, ici-bas, — et que nous appelons renaissance là haut, — quelques rayons de la divine Bonté, elle n'ignore pas, dis-je, que la Justice ne borne pas son champ d'action à la seule terre, mais qu'elle s'étend à l'Univers entier; qu'elle embrasse la Création dans ses plus



CHACORNAC. Ed. Imp. GILLOT (RICHER et Cie succ.)

CHAPITRE XXVIII

TRIOMPHE CERTAIN DE LA JUSTICE ET BONHEUR ÉTERNEL

toujours, malgré tout, l'idéal suprême auquel on aspire et que l'on se définit avec plus ou moins de vérité.

Depuis le début de l'humanité, l'homme a expérimenté tous les systèmes et tous les sectes de ce, puis il les a rejetés tour à tour loin de lui comme des aliments indigestes qu'il lui était impossible de s'assimiler. Ses essais continuent, et n'ont encore amené aucun résultat appréciable. Néanmoins il ne se décourage pas, il continue ses recherches patientes, approfondit tous les régimes, opère parfois une sélection en prenant dans celui-ci ou dans celui-là telle chose qui lui semble en accord avec ses aspirations; et en effectuant ainsi ses recherches patientes et persévérantes, il est bien loin de se douter qu'elles ne sont motivées que par le seul instinct qui le pousse à son insu à chercher ce qui est équitable et juste.

En résumé, c'est à la conquête de la justice que l'homme s'acharne. Les sectes politiques, dont le premier effet a été d'établir le suffrage universel et qui cherchent maintenant la réalisation du problème social dans le socialisme, n'avaient pas d'autre but que l'idée de justice. C'est elle qui était cause de tous leurs efforts. A aucun prix l'homme ne veut accepter son antithèse, l'injustice, et il a cette dernière tellement en horreur qu'il se déclare prêt à subir la souffrance, si celle-ci est également répartie sur ses semblables, sans qu'aucune exception vienne jeter sa note discordante de luxe et de bonheur insolent sur cette uniformité des pleurs.

Ce dernier raisonnement prouve peu, il est vrai, en faveur de sa bonté, l'âme d'élite étant toujours disposée à se réjouir du bonheur qu'elle est à même de constater chez ses frères en humanité. Mais l'âme d'élite, il faut s'en souvenir, est également l'âme d'exception. Si elle est revenue à la terre pour y accomplir un stage de douleur, c'est qu'elle a pour cela de sublimes raisons que l'être grossier est incapable d'apprécier; et si elle demeure sans révolte devant le partage inégal des joies et des peines, c'est qu'elle en connaît la cause et qu'elle sait que celles-ci ne sont que le résultat d'une immanente justice.

Elle n'ignore pas non plus, cette âme d'élite, qui a déjà entrevu dans une de ces mystérieuses disparitions que l'on appelle mort, ici-bas, — et que nous appelons renaissance là haut, — quelques rayons de la divine Bonté, elle n'ignore pas, dis-je, que la Justice ne borne pas son champ d'action à la seule terre, mais qu'elle s'étend à l'Univers entier; qu'elle embrasse la Création dans ses plus





CHACORNAC. Ed. Imp. GILLOT (RICHER et Cie succ.)

infimes détails, et que la loi formidable qui fait graviter les mondes, qui condense les molécules pour en faire un tout compact, qui crée l'atome, qui jette, en un mot, la semence féconde aux coins les plus éloignés d'un Univers auquel nulle borne n'est assignée, est l'ouvrage d'une justice inséparable de Dieu.

Voilà donc la formidable figure à la conquête de laquelle l'homme s'acharne depuis qu'il est homme. On peut comprendre, dès lors, quelle est l'envergure de la vaste lice dans laquelle il va déployer ses forces, pour arriver à la possession du bien qu'il ambitionne ; et devant une telle grandeur mise en face d'une telle petitesse, devant la disproportion évidente entre le Créateur et la créature, on ne peut s'empêcher de se demander avec terreur s'il n'y a pas témérité, irrespect presque de sa part, à tenter la conquête d'un bien dont il semble indigne.

Qui donc a pu les comparer ces deux êtres si dissemblables, l'un formidablement puissant et sage, l'autre foncièrement faible et déraisonnable ? Qui donc a osé dire que l'un était le reflet ou l'image de l'autre ?

Et pourtant, malgré l'abîme qui les sépare, le grand, le puissant, veut du petit, il l'attire vers lui, il prodigue sur sa tête, non la représaille hideuse qui anéantit, mais le feu de l'épreuve qui purifie ;... rien d'impur ne pouvant trouver sa place autour de Lui, et l'imparfait étant dans l'impossibilité de pouvoir vivre dans les sphères qui composent son royaume de justice, de bonté et d'unité. Non pas cependant que le dénouement de l'être humain soit l'effondrement de sa personnalité dans la Personnalité suprême, mais bien dans ce qui peut s'appeler la fusion des âmes.

L'accident cessant dans les sphères de paix, ainsi que les questions de climats, de races, de civilisations et de religions, les âmes qui les habitent cessent de se diviser, comme elles le font sur terre, en âmes médiocres, vertueuses, géniales. La loi des contrastes n'existe plus, et la loi de justice s'affirme alors pleinement, puisqu'il n'y a plus alors aucune différence fâcheuse et irritante dans le partage des talents et des incapacités.

Ainsi envisagé, le règne de la Justice nous paraît encore bien lointain. Mais il faut songer que si nous ne pouvons prétendre à la posséder dès maintenant, il nous est permis cependant d'essayer d'en saisir quelques parcelles entre nos doigts, à la condition que nous ne le fassions qu'avec un infini respect. Toutefois, croyez-moi, humains, ne la cherchez pas sur cette terre ; elle ne peut y vivre qu'en empruntant à sa sœur la Charité tout ce que celle-ci contient de douceur.

Si elle agit seule elle devient intolérante, dure, haineuse en un mot. Si, au contraire, vous la cherchez dans la région supérieure où elle réside ; si, pour la conquérir, vous vous efforcez de gravir les monts escarpés qui forment la base de son royaume, vous sentirez vos âmes malades se transformer sous son souffle vivifiant. La vieillesse rentrera en possession des rêves généreux de l'enfance ; les matérialistes, ne croyant qu'au palpable, comprendront enfin l'invisible, et c'est ainsi que peu à peu avec des peines infinies d'abord, avec plus de facilité ensuite, l'homme arrivera enfin au sommet des sommets où il pourra saisir dans ses mains avides cette Justice qui lui a paru, dans ses heures terrestres de profond découragement, une décevante utopie, et qui maintenant devient son gage de paix, puisqu'elle lui assure la conquête de l'infaillibilité, de l'immutabilité et de la charité.

Père Didon.



CHAPITRE XXIX

TRIOMPHE CERTAIN DE LA JUSTICE ET BONHEUR ÉTERNEL

Ce mot de justice revient souvent sur les lèvres humaines. Tantôt c'est avec une indéfinissable mélancolie qu'on le prononce, tantôt avec révolte, tantôt avec désespoir.

La justice n'est autre que la notion exacte du bien et du mal. On peut encore dire qu'elle est la répartition équitable, sans faiblesse aucune, de tout ce qui constitue ce que nous appelons les récompenses dues aux mérites, les châtiments inhérents aux fautes. Elle est la personnification de l'idée la plus élevée que puisse concevoir l'homme, puisque, en y aspirant, il aspire au bien dans toute son intégrité.

Elle est, en effet, souverainement digne d'envie, car si sa possession était assurée sur la terre, si les hommes la pratiquaient entre eux, la plupart des maux disparaîtraient. Il resterait évidemment sur cette triste planète des lois fatales auxquelles nul ne peut se dérober, et qui semblent du reste inhérentes à la condition d'êtres incarnés. La maladie, la mort, ne seraient pas supprimées, mais que de luttes honteuses, parce qu'elles ont pour motif l'usurpation, cesseraient ! Que d'abus ignobles en moins, si cette blanche déité, signe indéniable de l'altruisme, régnait sans partage sur la terre !

Lorsqu'on réfléchit à la transformation profonde qui s'opérerait sur le globe par le fait seul du règne de la justice, on n'en comprend que mieux ce sentiment d'envie

qui se manifeste à son égard. L'homme est heureusement un incorrigible optimiste. C'est pourquoi il ne lui est guère possible d'admettre un seul instant que la justice ne puisse exister sur terre ; mais profondément égoïste, ayant un esprit qui semble entièrement pétri de contradictions, il s'émeut peu du sort qui est réservé à ses frères en humanité, et ne s'attarde pas à rechercher si ce qui paraît parfaitement équilibré pour lui l'est pour son voisin. Car hélas ! il faut le dire, c'est presque toujours ce qui fait la joie de l'un qui fait le désespoir de l'autre. Le cultivateur, qui demande les pluies bienfaisantes pour sa terre, est en désaccord avec le touriste désireux des délassements alpestres ou champêtres. Le médecin qui attend la souffrance, pour en étudier sur le corps malade les manifestations devant aider à son bagage scientifique, ne se rencontre pas, dans la teneur de ses prières et de ses souhaits, avec le patient désireux avant tout d'échapper à l'état grave qui deviendrait pour le maître un sujet d'études intéressantes et approfondies.

Ces simples exemples me paraissent démontrer assez clairement combien ce rêve de justice, caressé par tous les hommes, est irréalisable sur terre. Il suffit qu'on réfléchisse un peu aux difficultés qui l'embarrassent pour comprendre l'impossibilité de son règne absolu. Il existe sur ce malheureux sol trop d'humeurs diverses, trop d'intérêts différents et contradictoires pour qu'on puisse jamais espérer la plénitude du règne de justice. L'homme peut la comprendre, il peut y aspirer, il peut être rempli d'idées généreuses, d'abnégation, de dévouement ayant pour but de faciliter son avènement ; mais, malgré toute la peine qu'il se donnera, malgré toutes les qualités de combativité qu'il pourra déployer, son idéal planera trop au-dessus de lui pour qu'il puisse jamais l'atteindre ; car la justice de la terre ne sera jamais qu'une faible imitation de la justice universelle ou divine, qui seule peut apporter plus tard au cœur de l'homme la consolation de toutes les injustices subies durant son incarnation, et l'assurance complète qu'elle est son bien propre, non pour quelques moments dans une éternité, mais infiniment, éternellement.

Il est donc superflu et vain de s'attarder à sa recherche ici-bas. Elle n'existe pour ainsi dire que par accroc, elle ne peut être pratiquée que dans les rapports qui existent d'incarnés à incarnés. Exiger qu'elle règne dans le partage des joies et des tristesses, des succès et des insuccès, cela jamais ! Car, s'il en était ainsi, la terre perdrait sa valeur ; elle ne mériterait plus ce titre de « sol d'expiation », et cette apparente justice ne serait en réalité qu'une monstrueuse iniquité, puisque

les incarnés y jouiraient d'un bonheur immérité, auquel leurs vies antérieures ne leur donneraient aucun droit.

Cependant de ce qu'elle n'existe que peu ou mal sur terre, il ne faudrait pas conclure que sa poursuite doive être abandonnée. Il est de ces sublimités auxquelles on n'atteint jamais, mais dont la recherche seule constitue un admirable moyen de progrès pour une âme. Aspirer au bien est déjà un pas vers ce bien ; le chercher équivaut à un saut gigantesque vers la perfection ; ne pas se décourager, lorsqu'on constate à quel point cette recherche est difficile, éloigne définitivement du mal.

Pour ne pas trop souffrir de ce manque de justice sur terre, il faut élargir ses horizons, ne pas borner ses regards à cette simple planète, embrasser d'un coup d'œil d'ensemble ce vaste Univers, et s'assimiler ces paroles qui sont comme une sorte d'écho de la Sagesse suprême qui remplit les mondes :

« L'injustice apparente de la terre n'est, en réalité, qu'une manifestation raisonnée de la Justice universelle qui veut notre bonheur par la souffrance, par l'inégalité des conditions et des moyens, par l'insuffisance des ressources, par la faiblesse des tempéraments, en un mot par tout ce que nous comprenons sous le titre générique d'épreuves. »

Sans tomber dans le fatalisme exagéré des orientaux, il est permis de dire que l'on peut tout accepter en pensant que tout a été bien compris. Si Dieu n'étend pas sa sollicitude jusqu'aux cheveux de notre tête, s'il n'a pas les intentions particulières à notre égard que les religions lui prêtent, il n'en est pas moins exact que tout dans l'Univers a été conçu en vue de notre vie, en vue de cette sorte d'identification de la Création au créateur, ou état parfait de l'âme. Donc la souffrance et l'injustice terrestre rentrent dans le plan divin ; et comme ce qui met justement Dieu si fort au-dessus de nous, c'est son infaillibilité, il n'a pu se tromper, se rendre coupable d'une erreur à notre endroit; et, comme il est également la perfection des perfections, il ne peut perfectionner ou modifier son œuvre, parce que, s'il agissait ainsi, il y aurait encore une relativité qui annihilerait immédiatement sa souveraineté et sa puissance, et ne permettrait plus de dire de lui qu'il est la Cause des causes.

Tôt ou tard le triomphe de cette justice est assuré. Dans quelque coin de ce vaste empyrée où tous les hommes sont égaux, elle réside sans contestation, sans que sa manifestation ait ce double résultat de n'enrichir un être qu'en dépouillant un autre être.

Les questions de caste, de religion, de nationalité, disparaissent devant elle. Dans les lieux de justice il n'y a plus que des âmes égales en bonté, en élévation, en mérites, en science et en sagesse ; et l'apogée est si complet, que tous les membres de cette heureuse contrée finissent par se considérer comme étant de la même famille.

Les différences tranchées de caractères, les aptitudes spéciales, restent à chacun, ainsi que les affections particulières. Mais ce qu'il y a d'admirable dans cette diversité, c'est que la jalousie a radicalement disparu. D'un groupe sympathique à l'autre on comprend l'attrait qui a formé plus particulièrement ce groupe. On admire les qualités plus brillantes de l'un, le génie plus transcendant de l'autre, car c'est cette différence des talents qui crée le charme de cette vie, laquelle pourrait s'entacher de monotonie, si, comme le prétendent les théosophes, la perfection était l'anéantissement de la personnalité.

Et le bonheur de ces hautes régions, le bonheur inestimable, réside justement dans le règne triomphal de la Justice. Sur les routes poudreuses des vies de tristesse, la splendide vertu n'envoie que quelques rayons. Pourtant l'être créé doit sentir cette poussière, il doit marcher avec plus ou moins de facilité dans ces sentiers où il est perpétuellement assiégé par les imprévus douloureux, où il n'entrevoit la lueur de la vérité que pour la voir disparaître immédiatement.

C'est son énergie seule qui l'aide à sortir au plus tôt de ces lieux de tristesse. Vouloir de toutes ses forces, chercher, avec tout le zèle imaginable, les rayons de Justice, s'exercer même à la tâche ingrate de la faire régner autant que possible ici-bas, voilà quels sont les moyens sûrs et efficaces d'y parvenir au plus tôt. Le découragement retarde le progrès, la volonté le précipite, la recherche de la justice amène à la justice, et c'est ainsi que s'accomplit, pour les pionniers infatigables de la recherche du bien, cette parole qui semble être une dérision si l'on attend sa réalisation sur terre :

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la Vérité, parce qu'ils seront rassasiés ! »

Père Henri.



CHAPITRE XXX

FRAGILITÉ HUMAINE, TENTATION

Les yeux obscurcis d'angoisse, la face convulsée et inquiète, Pierre, l'apôtre aimé, joignait fiévreusement les mains, et, sans crainte d'être importun, il répéta encore sa demande :

— Où allez-vous, Seigneur ?

La même voix grave, aux intonations de tendresse, lui répliqua :

— Où je vais, tu ne peux me suivre, Simon.

Mais Céphas ne se tint pas encore pour battu, et, laissant déborder de son cœur le trop-plein de son amour, il s'écria : — Je vous suivrai jusque dans la mort, s'il le faut !

Alors, lentement, avec une tristesse profonde, Jésus répondit :

— En vérité, je te le dis, Pierre, le coq n'aura pas chanté que tu m'auras renié trois fois.

Puis, s'étant rendu successivement du Cénacle au mont des Oliviers et à Gethsémani, il commença la longue prière qui devait être le prologue de son supplice infamant. Laissant voir en cet instant toutes les défaillances de l'homme, il pria Dieu d'éloigner de lui ce calice. Comme ses frères incarnés épouvantés devant la souffrance, il pleura, supplia, s'attrista, mais ne se révolta pas cependant.

Puis, lorsqu'il eût fortifié son âme dans cet entretien mystérieux dont nous ignorons toutes les sublimités, il revint lentement vers ceux pour qui sa tendresse était sans bornes.

Il les trouva profondément endormis. Leur sollicitude inquiète n'avait pas été assez forte pour les tenir éveillés. Ils n'avaient point songé au réconfort moral que leur présence eût pu procurer au Maître, qui connaissait par avance tous les détails de la mort qu'il allait endurer. Mais Jésus ne s'étonna pas de cet abandon, et, les ayant éveillés, il ne leur fit que ce simple reproche :

— Eh quoi ? vous n'avez pu veiller une heure avec moi !

Presque aussitôt après ces paroles, l'horrible tragédie commença. La bande armée, conduite par le traître, envahit Gethsémani, et les disciples eux-mêmes se dispersèrent; mais Pierre, le désespoir au cœur, suivit de loin Celui pour qui il était prêt à mourir, disait-il.

Dans la cour de Caïphe, le cortège infâme entra tumultueusement. Quelque soin que l'on eut pris de ne pas ébruiter le complot tramé contre Jésus, malgré toutes les précautions, un certain nombre de gens avaient envahi cette cour. Cette foule était composée en grande partie de la domesticité du palais, et, comme la nuit était un peu fraîche, ils avaient allumé un immense brasier autour duquel ils se pressaient pour réchauffer leurs mains engourdies.

Pierre se joignit à ce groupe, afin de surprendre dans les propos échangés quelques mots pouvant le renseigner sur le sort que l'on destinait à son maître. A son insu, une pusillanimité envahissait déjà son âme. Il eût été, en effet, si simple et si digne du grand apôtre de suivre le Maître, d'affirmer à ses côtés son entier dévouement, son inaltérable confiance vis-à-vis de lui ! Mais l'intrépidité sainte qui ne transige pas n'avait pas encore pénétré son esprit, et, lorsque la voix railleuse d'une servante s'éleva pour lui dire : « Vous aussi, vous étiez avec Jésus le Nazaréen ? » il répliqua sans hésiter qu'il ne connaissait pas cet homme ; puis, craignant sans doute d'être importuné de nouvelles questions, il se leva et s'en fut plus loin. Mais son aspect étrange, inquiet, le désignait forcément à l'attention, et la même demande, proférée par une autre voix, vint encore le troubler. Alors, cette fois, avec une véhémence inouïe, il répondit négativement, puis, étant revenu vers le brasier et ayant eu à subir une nouvelle interpellation malveillante, il se fâcha, jura en de détestables anathèmes qu'il n'y avait aucune corrélation entre lui et Jésus de Nazareth. Mais, à ce moment même, Jésus chargé

de chaînes étant venu à passer près de lui, et l'ayant enveloppé d'un long regard, Pierre se sentit défaillir sous ce reproche muet, en même temps qu'il se souvint de la parole prophétique du Maître lui annonçant son reniement trois fois renouvelé.

Alors un profond chagrin envahit le cœur de l'apôtre, en même temps qu'un remords intense vint broyer son âme. Ce fut le commencement de l'expiation, expiation qui devait se perpétuer durant sa vie entière, se chargeant ainsi d'effacer peu à peu son atroce défaillance.

Malgré tout l'odieux de la faute de Pierre, il est permis de se demander jusqu'à quel point nous pouvons nous arroger le droit d'être sévères, cette faute étant commune à l'humanité tout entière foncièrement fragile et foncièrement présomptueuse.

Ce n'est pas une fois par hasard que nous succombons, que nous trahissons, mais c'est presque à chaque pas de la vie que nous sommes infidèles à nos promesses les plus sacrées.

L'homme est ainsi fait. La promesse lui coûte peu ; il en est prodigue. Souvent, il faut le dire aussi pour son excuse, il est absolument de bonne foi au moment où il fait cette promesse. Mais il oublie ses engagements aussi rapidement qu'il les prend, et nous assistons alors à ce déplorable spectacle du changement, de la contradiction, de la trahison, qui le rendent peu digne d'intérêt aux yeux de ses semblables, qui n'oublient qu'une chose, c'est qu'ils possèdent d'identiques défauts.

Dans notre siècle surtout où l'éclectisme est en faveur, l'homme trouve facilement le moyen de donner un semblant de raison à toutes ses défaillances même les moins excusables. La morale n'est souvent pour lui qu'un mot vague dépourvu de sens, chaque être se créant une philosophie particulière en rapport avec son caractère, ses aptitudes et son bon plaisir. Comment s'étonner, dès lors, si chaque individu est rempli pour son compte propre d'une incommensurable indulgence qui permet et autorise les délations, les trahisons, et tout ce qui constitue le lot de misères d'une humanité terrestre ?

Dans des proportions plus ou moins grandes, la faute de Pierre se répète ainsi à tout moment. Elle prend son origine dans la tentation et dans la fragilité, et c'est ainsi que nous voyons la fidélité la plus éprouvée se transformer en infidélité notoire, le dévouement le plus admirable faire place à l'ingratitude la plus noire.

Ces revirements proviennent souvent d'une cause qui peut s'appeler le mor-

cellement de la morale. Il ne peut y avoir, en effet, deux manières d'envisager celle-ci. Elle est la même pour tous les peuples ; elle plane au-dessus des différences de religion et de race. On a essayé souvent de lui adjoindre les questions de mœurs, en faisant observer que telle chose qui paraissait répréhensible en Orient était bonne en Occident, et que, par conséquent, la morale ne pouvait être la même pour tous les peuples. Mais ce point de vue est faux. Les questions de coutumes n'offrent aucun rapport avec la culture des consciences ; car la morale qu'est-elle, en somme, sinon le développement de l'intégrité, de la personnalité consciente et supérieure de l'être humain ?

Ses préceptes sont simples. Ils sont communs à toutes les confessions ; ils préconisent la pratique du bien et la dignité de la vie pour soi et envers les autres. Mais si la définition est concise, la mise en pratique est moins aisée, non pas que l'homme ne soit apte à en comprendre le sens profond, mais parce qu'il manque souvent du courage nécessaire pour entreprendre consciencieusement la réforme de ses défauts. Trop occupé du présent et trop indifférent à l'avenir, trop disposé à persifler tout ce qui s'appelle sainteté, il cherche avant tout à adopter une ligne de conduite en accord avec tout ce qui flatte ses sens. Dans le but de mettre à l'aise sa conscience, qui proteste malgré tout vivement quelquefois, il s'arroge des droits basés sur des principes faux qu'il proclame être la raison même.

S'il lui était donné à cet homme de voir à travers ce tissu mystérieux qui plane au-dessus et autour de lui, dans ces brumes, qu'il baptise du nom de Ciel lorsqu'il est croyant et de néant lorsqu'il n'admet pas Dieu, si son cœur dégagé pouvait quitter momentanément la triste terre, il assisterait à un spectacle émouvant qui lui ferait comprendre à quel point il est coupable en se laissant aller à son humeur changeante.

Près de la terre, mais ne la frôlant pas cependant, des êtres lumineux circulent librement. Leurs yeux profonds, qui semblent avoir emprunté à l'azur toutes ses douceurs, ont une expression de tendre pitié, et de leurs lèvres, qu'aucun pli amer ne souille, ces mots s'échappent sans cesse avec la même inlassable patience :

— Prends garde !

A qui s'adressent ces paroles mystérieuses, pour qui cette sollicitude perpétuellement en éveil ? Ne sont-ils pas, ces êtres, les rayonnants célestes qui n'ont plus rien à craindre ?

Mais l'avis est répété avec plus de force encore, et le corps dématérialisé, le

corps sans organes, se penche cette fois avec une infinie angoisse vers la terre. Il tend vers elle ses mains diaphanes, comme si elles pouvaient avoir le pouvoir de suspendre les événements, comme si elles pouvaient empêcher la volonté intempérante de l'incarné !

Et là-bas, sur la vallée assombrie de deuils, des humains, jeunes ou vieux, vacillent. Fascinés par l'éblouissement suggestif des multiples tentations, ils ne daignent guère faire attention à la voix de leurs gardiens, et, malgré les efforts de ceux-ci, le premier pas dans le mal s'opère.

Ils avaient pourtant emporté, en quittant les sphères élevées, une provision d'admirables résolutions. Ils avaient promis à leurs guides de ne se laisser jamais intimider par l'immonde respect humain ; ils avaient juré d'être bons, fidèles, loyaux ; ils ne revenaient à la terre que dans l'unique but d'accomplir un réel progrès.

Et pourtant ils ne sont pas abandonnés. Quelles que puissent être les fautes des humains, les êtres lumineux qui planent au-dessus d'eux ne se lasseront jamais de répéter leur éternel « prends garde ! », car ils savent que, tôt ou tard, ils seront écoutés, et qu'à l'exemple de Pierre, le disciple qui renia par trois fois Jésus, l'âme coupable peut réparer dans la suite les erreurs les plus graves, les défaillances les plus honteuses.

Toutes, du reste, ne sont pas faibles au même degré. Il est des âmes d'élite qui concèdent peu à la nature. Il en est qui ont droit à ce qualificatif d'âmes fortes, et l'on pourrait même en traiter certaines de sublimes, si la sublimité pouvait s'appliquer à la terre.

C'est à vous, spirites, qu'il appartient plus particulièrement d'imiter ces dernières. Mais, pour cela, il est indispensable que vous retranchiez de votre vie toute présomption. C'est en présumant trop de ses forces que l'on succombe. Vous n'êtes, en réalité, que des êtres très faibles mis en présence d'obstacles disproportionnés. Pour les vaincre, il vous faut recourir à ces deux moyens qui vous communiqueront une force surhumaine et qui s'appellent : prière et silence, prière qui sait implorer, et silence qui sait écouter.

La tâche de vos protecteurs invisibles est de vous aider, et ils y parviendront efficacement, si vous savez écouter la voix grave et austère de la conscience s'accordant en cela avec celle des Esprits, pour vous crier à travers les espaces l'éternel « prends garde ! » de la sagesse.

Père Didon.



CHAPITRE XXXI

DE LA FLEUR NAIT LA PURETÉ

L'âge qui apporte avec lui des transformations souvent heureuses, a cependant une tendance fatale à corrompre deux qualités, qui semblent être l'apanage de l'enfance et qui ont nom : flexibilité et pureté.

L'être, qui n'en est qu'au début de la vie, ne les possède pourtant pas dans toute leur intégrité, sa condition matérielle ne lui permettant la possession complète d'aucune vertu. Néanmoins la flexibilité, la pureté, sont plus développées chez l'enfant que les autres qualités.

Il n'est ni indécent ni décent, parce qu'il ignore justement le sens qu'on attache au mot « immoral ». Sa pudeur n'existe pas, parce qu'il ne peut comprendre pour quelle raison elle lui est imposée, ses actes n'ayant aucun cachet de recherche vers la concupiscence.

Il est aussi infiniment flexible, malléable. C'est pourquoi l'éducation de la première enfance joue un rôle si important.

L'âme de l'enfant n'est, en réalité, qu'une sorte de pâte molle sur laquelle ses éducateurs peuvent imprimer tous les défauts et toutes les vocations. Mais pour remplir ce rôle, pour faire de l'enfant une âme forte, il ne faut pas attendre le concours des années sous le prétexte que la raison peut aider ses éducateurs. Lorsque cette raison fait son apparition, la flexibilité, en revanche, disparaît ou,

tout au moins, s'atténue considérablement. L'enfant ne s'en rapporte plus aux conseils et aux exhortations que les auteurs de ses jours se croient en droit de lui adresser; il éprouve le besoin de la contradiction, et, comme le bon sens et le jugement lui manquent, il se trompe et s'embarque souvent du côté de l'erreur au lieu de prendre le sentier de la vérité.

Il n'en sera jamais ainsi si les parents veulent bien profiter de la flexibilité de son tout jeune âge, pour lui inculquer les principes austères du bien et de la morale. Tout naturellement alors, leur enseignement s'imprimera dans l'âme malléable de leur rejeton, et le résultat subsistera la vie entière. Mais malheur aussi aux parents qui abuseront de cette flexibilité pour imposer à leurs enfants ce qui fait la misère des hommes terrestres, c'est-à-dire la cupidité, l'orgueil, la jalousie et toutes les passions basses qui défigurent immédiatement la sainte pureté de l'enfance, et qui, comme autant de chiens fidèles, s'attachent à ses pas jusqu'au tombeau !

Pour comprendre toute l'importance qu'il y a à conserver en soi la flexibilité et la pureté, ces apanages gracieux de l'enfance, il faut se rappeler la parole du Christ adressée à ses apôtres :

« En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'aurez point part au royaume de Dieu. »

Qu'a donc voulu dire le grand Messie par ces paroles qui peuvent paraître, au premier abord, incompréhensibles et même incohérentes ?

Il a voulu dire tout simplement que, pour arriver à la possession du domaine de Dieu, ou demeure parfaitement heureuse et entièrement parfaite, nous devons être flexibles sous la bonne inspiration et posséder la pureté.

Sur la valeur du mot « pureté », l'on s'est trompé maintes fois. On l'a interprété dans le sens de virginité, et, de cette manière, on en est arrivé à se rendre à soi-même cette vertu à peu près inaccessible, tout le monde ne pouvant entrer dans les ordres ou dans les cloîtres.

La pureté n'est autre que l'application au bien dans toutes les pratiques de la vie. S'appliquer à faire de son mieux, voilà ce qui la constitue. S'essayer au bien en tout, pour tout, voilà l'effet de la réelle pureté. Faire converger toutes ses aspirations vers une perpétuelle amélioration, ne jamais rien laisser à la fantaisie, au caprice, ne jamais perdre de vue la fin pour laquelle on a été créé, tels sont les effets de la pureté du cœur encore mille fois plus appréciable, mille fois plus

enviable, mille fois plus belle que la pureté du corps. La valeur de celle-ci reste profondément amoindrie si l'âme est sans bonté, sans tendresse, sans élan.

Le tout petit enfant ne dissèque pas sa pensée, il se jette confiant dans les bras de sa mère. C'est à la possession de cette simplicité que les humains doivent aspirer, s'ils veulent obéir à l'injonction du Christ : « Soyez semblables à des enfants, si vous voulez posséder le royaume de Dieu ».

Mais la pureté n'est pas tout, si la flexibilité ne vient s'y ajouter.

Il est un âge où l'éducation cesse, un âge où nous devons agir seuls en pleine conscience de notre libre arbitre, de notre volonté.

Devons-nous pourtant, à partir de ce jour, faire abstraction complète de tout ce qui s'appelle inspirations, intuitions? Devons-nous marcher soutenus par le seul raisonnement d'une raison faillible, devons-nous repousser complètement les raisons du cœur ?

Non, assurément. A tout âge, lors même que le givre des ans nous aurait apporté l'expérience amère, la connaissance profonde de nous-mêmes et de ceux qui nous entourent, ce serait un tort considérable de notre part de ne vouloir plus jamais plier notre raison sous le vent salutaire de l'inspiration.

Le roseau gracieux nous donne lui-même l'exemple de cette flexibilité. Il n'a pas le parfum enivrant de la fleur capiteuse ; il n'a pas non plus son charme ; il n'emprunte aucune des couleurs tendres de ses robes aux diverses nuances. Infiniment simple, il a toujours la même gaine verte, toujours la même forme, et, il faut le dire aussi, il a toujours la même grâce...

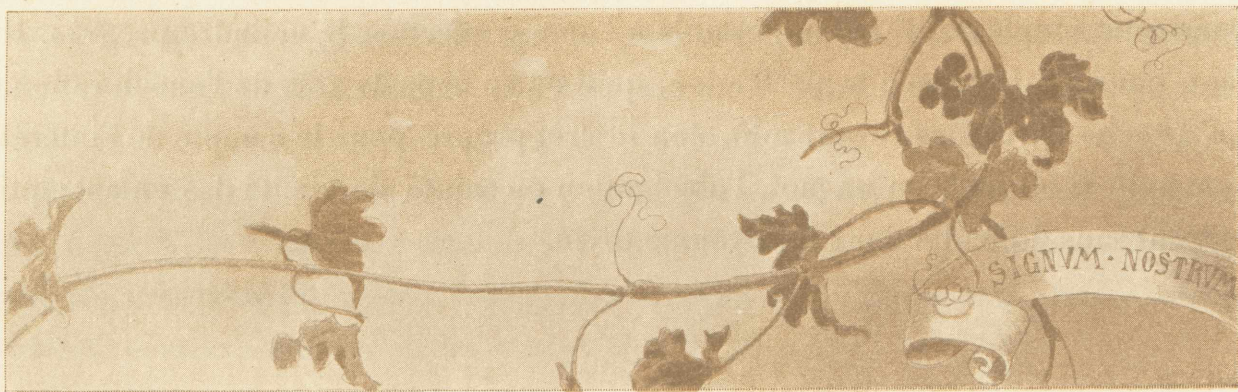
Le vent des tempêtes peut souffler avec violence sur sa tête ; les cyclones s'efforcent en vain à briser sa tige. A toutes leurs tentatives il s'incline gracieux, accepte la caresse du zéphir, mais ne s'anéantit pas sous les menaces des ouragans.

A quoi doit-il cette résistance inébranlable ? Tout simplement à sa très grande flexibilité qui fait que, n'ayant aucun parti pris, il subit l'heureuse inspiration qui ne trouve pas d'obstacles dans un orgueil inébranlable.

Il doit en être de même pour l'homme. Qu'il consente une fois ou l'autre à faire taire les conseils fous que lui suggère son orgueil, qu'il se recueille pour écouter dans le silence la voix sage de ses conseillers intimes qui lui enjoignent la bonté, la patience, la persévérance, le travail, la vigilance, la souplesse!...

Sans cette souplesse, il est impossible à l'âme d'effectuer le moindre progrès. Il faut, pour qu'il arrive à la perfection, qu'il entre dans la voie de l'amélioration, qu'il sache faire taire, avant tout, son intérêt propre pour le compte de l'intérêt commun. Il lui faut, en un mot, l'abnégation ou sainte simplicité des enfants qui entrent sans difficulté dans le royaume divin.

LAMENNAIS.



CHAPITRE XXXII

DE LA FLEUR NAIT LA PURETÉ

La pureté n'est pas une vertu innée chez les hommes. S'ils la possèdent durant les quelques mois sans histoire et sans rêve qui s'appellent l'enfance, elle se ternit vite ensuite sous le souffle âpre des tempêtes de la vie, sous la flagellation continue des déceptions, sous le harcellement des tentations.

Elle devient alors une sorte de déité vague que l'âme se plaît à admirer, mais dont elle n'ose s'approcher parce qu'elle s'en sent indigne.

Et cependant, comme ses sœurs, la bonté, la charité, la justice, elle est accessible, elle ne se dérobe pas; mais si sa conquête est plus difficile, son maintien plus sévère, c'est que la joie de sa possession est aussi plus grande et qu'elle mérite par conséquent plus d'efforts et de luttes. La pureté n'est pas, ainsi qu'on le croit trop souvent, le fait de l'ignorance. Cette dernière chose appartient à la chasteté. La pureté peut devenir le lot de tous, de ceux qui souffrent et qui ont perdu leurs illusions dans la bataille de la vie, de ceux même que l'on considère comme les heureux de la terre, de ceux que l'on regarde avec pitié, comme de ceux que l'on regarde avec envie.

Pour la posséder, sans crainte de la voir s'écrouler au premier choc des autans, il faut un travail lent et sûr, un effort perpétuel tendant à réprimer toutes les défectuosités de la nature morale, il faut des soupirs, il faut des larmes même.

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.) Chacornac, Éd



CHAPITRE XXXII

DE LA FLEUR NAIT LA PURETÉ



CHAPITRE XXXII

DE LA FLEUR NAIT LA PURETÉ

La pureté n'est pas une vertu innée chez les hommes. S'ils la possèdent durant les quelques mois sans histoire et sans rêve qui s'appellent l'enfance, elle se ternit vite ensuite sous le souffle âpre des tempêtes de la vie, sous la flagellation continue des déceptions, sous le harcellement des tentations.

Elle devient alors une sorte de déité vague que l'âme se plaît à admirer, mais dont elle n'ose s'approcher parce qu'elle s'en sent indigne.

Et cependant, comme ses sœurs, la bonté, la charité, la justice, elle est accessible, elle ne se dérobe pas ; mais si sa conquête est plus difficile, son maintien plus sévère, c'est que la joie de sa possession est aussi plus grande et qu'elle mérite par conséquent plus d'efforts et de luttes. La pureté n'est pas, ainsi qu'on le croit trop souvent, le fait de l'ignorance. Cette dernière chose appartient à la chasteté. La pureté peut devenir le lot de tous, de ceux qui souffrent et qui ont perdu leurs illusions dans la bataille de la vie, de ceux même que l'on considère comme les heureux de la terre, de ceux que l'on regarde avec pitié, comme de ceux que l'on regarde avec envie.

Pour la posséder, sans crainte de la voir s'écrouler au premier choc des orages, il faut un travail lent et sûr, un effort perpétuel tendant à réprimer toutes les défectuosités de la nature morale, il faut des soupirs, il faut des larmes même.

FLECTE:
ET:ESTO
PVRVS:

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

Chacornac. Ed.

Regardez cette splendide rose appelée « gloire de Dijon » qui s'épanouit fière et radieuse sur sa tige, en exhalant un parfum qui remplit l'alentour. Sa beauté n'est pas née spontanément, il lui a fallu d'abord les soins incessants d'un vigilant jardinier pour fortifier sa tige; puis cela a été le travail douloureux des greffes qui ont blessé cette tige, la lente poussée des feuilles sans boutons, la formation de ce bouton enfin, et, un jour, toute imprégnée encore des larmes de la rosée, elle a entr'ouvert d'abord sa corolle, puis s'est épanouie magnifique sur sa tige d'épines, symbole du travail pénible qu'elle a dû endurer avant d'en arriver là.

Que ses douleurs sont belles! Comme son odeur est suave! On se sent rempli d'admiration en la contemplant, parce qu'on la devine aussi pure que belle.

Et pourtant le zéphir qui passe, la rosée trop fraîche, le soleil trop ardent, ont raison d'elle ! Il suffit qu'ils se montrent, pour que la fleur si fière courbe la tête et abandonne au zéphir ses pétales qui s'effeuillent, à la rosée sa corolle qui se ternit, au soleil ses couleurs qui pâlissent.

Sa pureté n'est pas encore parfaite, puisqu'elle ne lui a pas enseigné la flexibilité qui n'oppose pas une orgueilleuse et téméraire résistance, mais qui condescend à écouter la brise qui lui narre ses espoirs, la rosée qui lui confie le secret de ses attendrissements, le soleil la raison de ses privilèges. C'est pour ne pas avoir eu cette condescendance, qu'elle ne résiste pas et s'effondre lamentablement sous leur poids.

Tout autre est le roseau, dont la feuille austère, dépourvue d'ornements, n'engagera jamais personne aux enthousiasmes.

Tandis que la rose dresse orgueilleusement sa tête, la relève, comme si elle voulait défier le ciel même, le roseau flexible plie sa taille mince et souple, sous les caprices des rafales; il suit le courant des vents, se penche à droite ou s'incline à gauche selon les circonstances. Mais, quoiqu'il soit condescendant, il ne s'avilit pas, il ne cède pas aux exigences tyranniques des bourrasques, il ne concentre pas sur lui les humidités malsaines des buées du soir, il reste indemne de toute influence pernicieuse. Sa feuille continue à se balancer doucement, elle reste aimable et simple, mais elle reste aussi forte dans sa flexibilité invincible, dans sa fermeté condescendante.

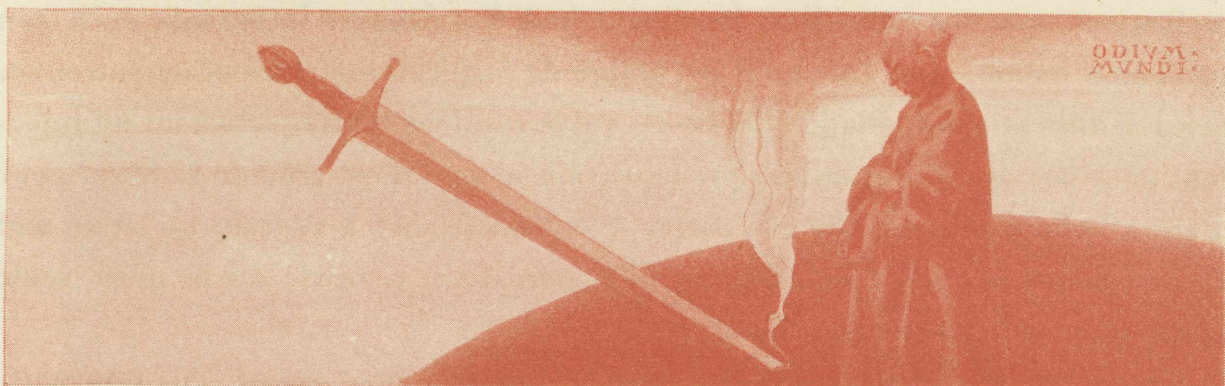
Le roseau est l'image véritable de ce que doit être l'homme. Si la fleur nous donne l'idée de la pureté, la plante, amie des rivières, nous donne celle de la souplesse. Cette souplesse s'allie aussi bien que possible à cette pureté, car lorsque

cette dernière qualité reste arrogante, elle perd sa valeur, et les Esprits eux-mêmes n'en font pas cas. Donc il faut s'appliquer à la posséder, à la faire entrer dans la vie courante, en s'efforçant d'écouter les salutaires inspirations, en tenant compte des conseils élevés prodigués par les Invisibles.

Il est quelquefois dur de renoncer à ses propres goûts, voire même à son propre jugement, mais cela s'appelle être souple que d'agir ainsi, et cela s'appelle aussi être pur que de savoir pratiquer dans le secret de son cœur ces entretiens extra-terrestres faits pour aider puissamment l'homme dans la poursuite de la course terrestre.

Lorsque, comme le roseau incliné, l'homme écoute la voix qui passe, il se sent meilleur et plus fort. Il comprend le mystère de la vie, l'énigme de la souffrance, et, sentant son cœur s'apaiser, il se prend à désirer de toutes les forces de son âme, l'avènement de ce jour bienheureux où la flexibilité prouvera à tous l'éclosion d'une génération parfaite, radieuse en dépit de toutes les vicissitudes, malgré la tentation remplie d'espoir, malgré les déceptions, et cela pour cette raison très simple qu'elle aura suivi l'exemple de l'herbe aquatique et qu'elle aura su condescendre et non défier.

LAMARTINE.



CHAPITRE XXXIII

L'HOMME

L'homme, dans un orgueil mal compris et qui nous fait sourire, nous qui sommes à même de jeter un regard d'ensemble sur cette œuvre admirable de Dieu qui s'appelle la Création, l'homme, dis-je, qui s'est intitulé lui-même « le roi de la Création », l'homme a peut-être tort.

Loin d'être seul maître dans cet Univers qui nous déroute par ses mille et mille imprévus, il est surpassé en autorité, en science, en sagesse, par une infinité d'êtres trop profondément intelligents pour s'arroger un titre auquel nul n'a droit, puisque la hiérarchie du mieux en mieux est indéfinie, et que l'âme la plus pure, la plus sainte, ne peut jamais se considérer comme n'ayant plus rien à gagner.

L'homme, ce composé d'un corps et d'une âme, nous étonne et nous surprend, parce que les points de comparaison nous font défaut. Au-dessous de lui, c'est l'animal, et au-dessous de l'animal, la matière brute ou, du moins, qui nous semble telle.

Encadré de cette manière, ce soi-disant roi de la Création ne peut, en effet, que nous paraître un chef-d'œuvre. Nous restons éblouis, fascinés, par ses qualités d'assimilation, de compréhension, d'activité, de domination. Mais nous oublions trop vite que tous les panégyriques conçus en son honneur, disparaissent dans la poussière des néants, que la mort l'environne de toutes parts, le menace perpé-

tuellement, que ses immédiats besoins créent des dangers incessants dans son ambiance même, que l'air qu'il est obligé de respirer est souvent empoisonné, et lui distille la mort, que la nourriture qui le soutient est fréquemment un infectant pour ses organes fragiles, que le travail, auquel il est tenu de se livrer pour obéir à la loi d'activité, use son corps et le rend friable à l'excès, qu'en un mot ce présomptueux n'est qu'une très faible créature vis-à-vis de la mort seule maîtresse, seule souveraine absolue.

Quoique ceci puisse paraître paradoxal, la loi de mort est tellement envahissante qu'on peut dire d'elle qu'elle est la loi de vie.

L'homme n'est-il pas obligé, en effet, pour se tenir debout sur ce sol terrestre, pour arriver à vivre en somme, de tuer ce qui l'entoure?

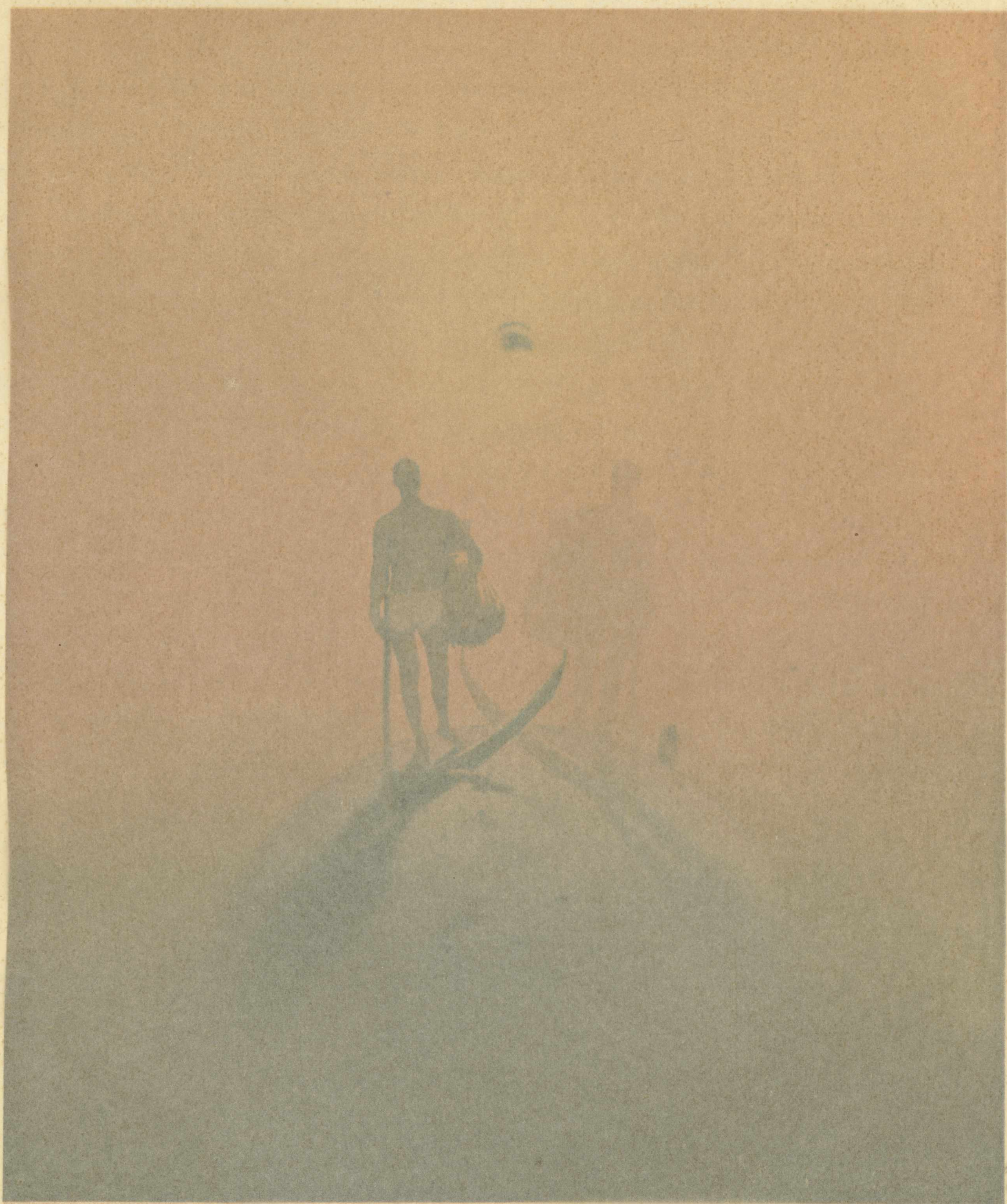
Il massacre les animaux dont il fait sa nourriture. A leur tour, ceux-ci agissent de même sur plus faibles qu'eux.

Quoique essentiellement dissemblables en apparence, la mort et la vie sont liées par un étroit trait d'union. On ne subsiste que parce que l'on tue, on ne meurt que pour faire vivre les autres, tant et si bien qu'on peut véritablement se demander qu'est-ce qui est mort, qu'est-ce qui est vie, si la mort mérite ce nom, et si elle ne doit pas plutôt être appelée transformation ou vie perpétuelle, la loi fondamentale de l'Univers étant de ne mourir que pour mieux renaître.

Les origines de l'homme sont incertaines. Il est bien évident toutefois qu'avant d'arriver au degré qui lui confère le droit de diriger cet instrument, plus ou moins perfectionné, qui s'appelle le corps humain, il a dû passer par tous les degrés qui composent le règne minéral, végétal et animal, de sa planète; mais rien ne nous prouve qu'avant d'être cette pierre inerte qui borde le chemin, il n'ait été habitant de quelque autre séjour inférieur à la vie terrestre.

Le commencement, c'est-à-dire le début de la création d'une âme, est enveloppé de telles ombres qu'il ne nous est guère possible de dissiper ces brumes. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'une vie supra-intensive réside dans l'Univers.

Chaque souffle a sa résonnance, chaque vibration sa fonction. Tout se subdivise pour prendre place dans l'harmonie universelle. Les couches mêmes de l'Univers recèlent des âmes à l'état latent qui sont l'affirmation complète que le principe producteur est incessant et inlassable, et qui sont aussi la preuve indéniable que tout vit et tout vibre.



Imp. Gillot (Richer et Cie succ.) Chacornac. Ed.

CHAPITRE XXXIII

L'HOMME

tuellement, que ses immédiats besoins créent des dangers incessants dans son ambiance même, que l'air qu'il est obligé de respirer est souvent empoisonné, et lui distille la mort, que la nourriture qui le soutient est fréquemment un infectant pour ses organes fragiles, que le travail, auquel il est tenu de se livrer pour obéir à la loi d'activité, use son corps et le rend friable à l'excès, qu'en un mot ce présomptueux n'est qu'une très faible créature vis-à-vis de la mort seule maîtresse, seule souveraine absolue.

Quoique ceci puisse paraître paradoxal, la loi de mort est tellement envahissante qu'on peut dire d'elle qu'elle est la loi de vie.

L'homme n'est-il pas obligé, en effet, pour se tenir debout sur ce sol terrestre, pour arriver à vivre en somme, de tuer ce qui l'entoure?

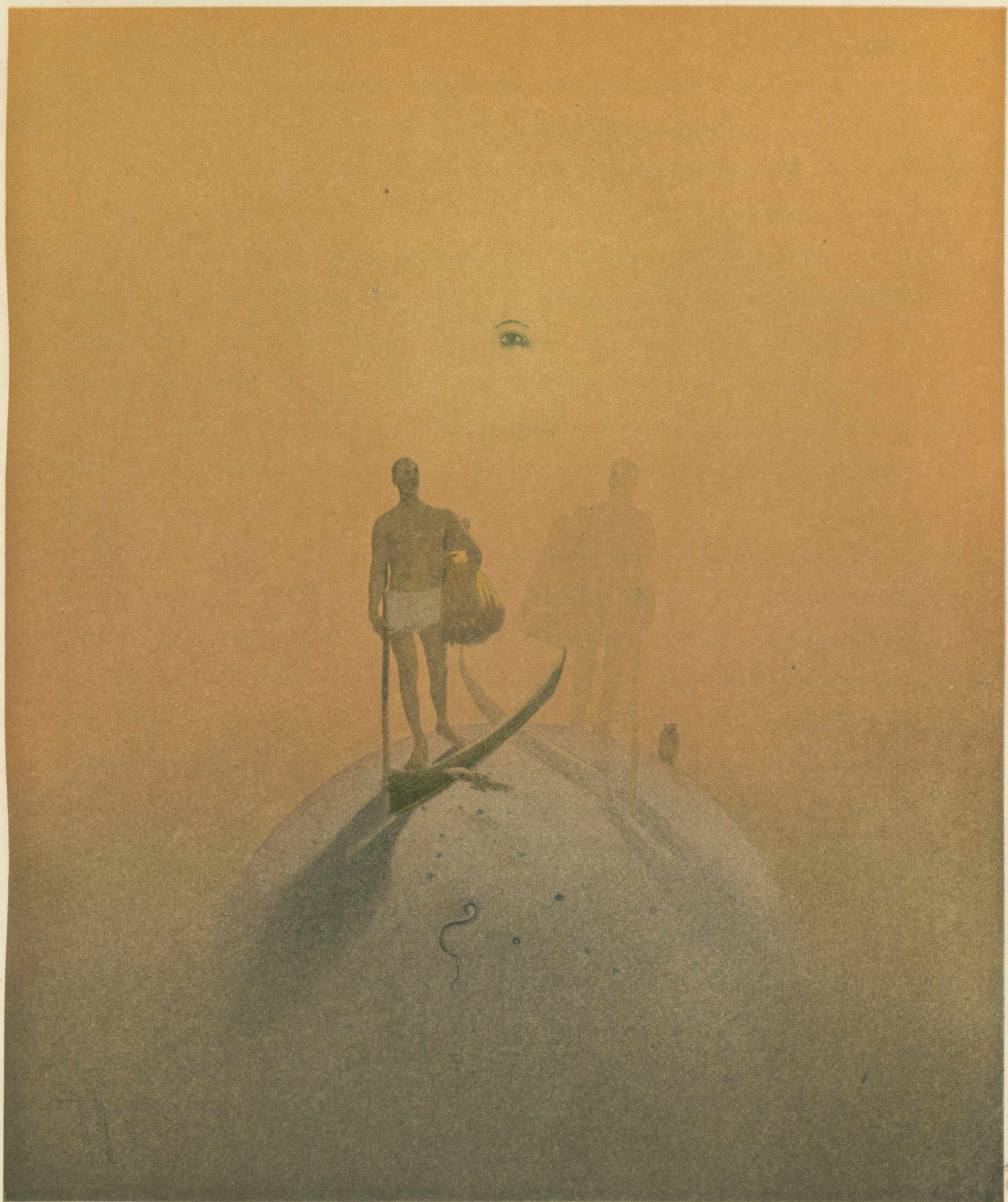
Il massacre les animaux dont il fait sa nourriture. A leur tour, ceux-ci agissent de même sur plus faibles qu'eux.

Quoique essentiellement dissemblables en apparence, la mort et la vie sont liées par un étroit trait d'union. On ne subsiste que parce que l'on tue, on ne meurt que pour faire vivre les autres, tant et si bien qu'on peut véritablement se demander qu'est-ce qui est mort, qu'est-ce qui est vie, si la mort mérite ce nom, et si elle ne doit pas plutôt être appelée transformation ou vie perpétuelle, la loi fondamentale de l'Univers étant de ne mourir que pour mieux renaître.

Les origines de l'homme sont incertaines. Il est bien évident toutefois qu'avant d'arriver au degré qui lui confère le droit de diriger cet instrument, plus ou moins perfectionné, qui s'appelle le corps humain, il a dû passer par tous les degrés qui composent le règne minéral, végétal et animal, de sa planète; mais rien ne nous prouve qu'avant d'être cette pierre inerte qui borde le chemin, il n'ait été habitant de quelque autre séjour inférieur à la vie terrestre.

Le commencement, c'est-à-dire le début de la création d'une âme, est enveloppé de telles ombres qu'il ne nous est guère possible de dissiper ces brumes. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'une vie supra-intensive réside dans l'Univers.

Chaque souffle a sa résonnance, chaque vibration sa fonction. Tout se subdivise pour prendre place dans l'harmonie universelle. Les couches mêmes de l'Univers recèlent des âmes à l'état latent qui sont l'affirmation complète que le principe producteur est incessant et inlassable, et qui sont aussi la preuve indéniable que tout vit et tout vibre.



Imp. Gillot (Richer et Cie succ.) Chacornac. Ed.



Avant même d'être pierre ou minerai, nous avons dû être un atome minuscule dans le concert de l'Univers. Des millions d'autres atomes nous ont précédés, d'autres millions nous succéderont; et il en sera toujours ainsi, parce que si la Création cessait, c'est que le Principe Créateur lui-même aurait disparu.

Il est impossible aux Esprits et aux humains de sonder longtemps de telles profondeurs. Un vertige s'empare de l'âme devant ces mystères incompréhensibles à notre faible entendement. Dieu, l'éternité de la vie, l'éternité de la mort, sont autant de phrases faites pour troubler, jusqu'à en être incommodés, les cerveaux les plus solides et les moins susceptibles d'aliénation. Humblement nous devons avouer une fois de plus que, malgré le titre pompeux de roi de la Création que nous nous sommes arrogé, nous sommes dans l'éternité moins que le simple insecte que nous foulons aux pieds, que nous ne savons rien, que nous ignorons tout, et que la récolte que nous sommes venus chercher sur terre est bien maigre, bien insignifiante, devant tout ce qui nous reste à apprendre et à acquérir dans la course de la prodigieuse vie universelle.

Le plus grand défaut de l'homme est justement de ne pas comprendre assez ces vérités. Son orgueil le tient sans cesse dans des illusions qui lui font croire qu'il peut tout comprendre, tout approfondir, tout juger, tout critiquer.

Certes, le désir qu'il possède de s'instruire est infiniment louable en lui-même. Pendant trop longtemps on a fait preuve d'une indifférence trop complète vis-à-vis de la science, pour ne pas se réjouir hautement de voir enfin arriver son règne aujourd'hui.

Durant trop de siècles, l'Église s'est mise en travers de la recherche de la vérité en y opposant la pratique de la foi absolue sans raisonnement, en proclamant que celle-ci seule était sainte, et que le raisonnement et le savoir étaient une hérésie. Ces temps sont déjà loin aujourd'hui. Toutefois il ne faudrait pas tomber d'un excès dans l'autre, et croire que, du moment où l'on peut tout étudier, l'on peut tout comprendre. La recherche scientifique ouvre l'intelligence, elle peut amener à bien des révélations inattendues, à des découvertes infiniment profitables à l'humanité, mais il arrive toujours un moment où le problème devient trop élevé, trop incompréhensible, et où l'homme doit s'avouer vaincu parce qu'il ne possède, pour creuser son idée, qu'un instrument de sondage imparfait auquel toute sa meilleure volonté ne peut suppléer.

Il ne faut donc jamais repousser de parti pris aucune théorie, sous prétexte

qu'elle est inexplicable. Les gens véritablement évolués et véritablement intelligents, n'accréditent pas plus l'inconnu qu'ils ne le nient. Ils admettent la possibilité de cet inconnu, et, si sa réalité leur est démontrée un jour, ils s'écrient comme Crookes devant les phénomènes de matérialisation de l'Esprit Katie King : « Je ne dis pas que cela est possible, je dis que cela est ! »

C'est cette bonne foi qui est infiniment désirable pour les humains. S'ils la possédaient, bien des solutions consolantes leur seraient données, mais peut-on faire un crime aux terrestres d'être foncièrement imparfaits, puisque le seul mot de « terre » est synonyme d'imperfection ?

Il suffit que l'âme prenne contact avec la matière humaine, pour qu'on puisse dire d'elle qu'elle n'est plus qu'un composé de défauts et de qualités développés à un inégal degré.

A côté de son orgueil indomptable, elle a des mouvements d'admirable héroïsme, à côté de sa cupidité, des qualités d'ordre très appréciables, à côté de ses colères, une volonté qui étonne. On pourrait même se demander, lorsqu'on étudie cette âme bizarre, si ses défauts ne sont pas simplement un excès de ses qualités, excès qui arriverait ainsi à produire sur celles-ci une déformation nuisible, l'excès ou exagération étant, en réalité, le plus grand ennemi de son progrès moral.

Parmi les membres les plus gangrenés de l'humanité il existe des êtres qu'aucun contact impur ne souille, qu'aucune influence malsaine n'effleure.

Au milieu des tristesses qui accablent l'humanité, l'œil exercé peut reconnaître des âmes qui passent en n'ayant qu'un seul souci : celui de ne pas être remarquées, de ne pas être louées par un autre témoin que celui de leur conscience. Elles accomplissent des actes de bonté, d'héroïsme même, qui restent ignorés. Elles savent refréner leurs douleurs propres, pour s'occuper exclusivement de celles des autres. Elles connaissent, pour tout dire, le sens des mots : abnégation et bonté.

Outre ces qualités toutes morales, l'homme en possède de merveilleuses d'activité et de travail.

Il est perpétuellement poussé à utiliser ce qui l'entoure, à étudier tous les moyens pour tirer le meilleur parti possible de cette matière qui l'environne.

Il a horreur de l'inaction, crée en pensées lorsqu'il ne crée pas en actes, mais ne reste guère oisif, à moins toutefois qu'il s'agisse d'une catégorie d'êtres très

peu avancés pour qui ce triste qualificatif de « paresseux » a dû être spécialement inventé.

Doué d'une adresse prodigieuse, l'homme arrive à enfanter de véritables petites merveilles. Chacun de ses doigts est un artiste complètement soumis aux volontés de sa partie pensante, de telle sorte que l'union de ces deux parties, volonté et actes, n'arrive jamais à souhaiter la dissolution que la mort cependant se charge de leur apporter tôt ou tard.

Il ne faudrait pas, toutefois, assimiler cette dissolution à un cataclysme, et conclure de là que l'âme, privée de ses moyens d'actions, c'est-à-dire de son corps, devient inhabile. Une ressource lui reste, pour produire les mêmes effets d'adresse que ceux qu'elle produit lorsqu'elle est incorporée.

Cette ressource, c'est le périsprit, ou corps éthéré, qui la lui fournit. Formé d'une matière infiniment moins dense que le corps, celui-ci conserve et développe même les qualités d'agilité, d'habileté, qui font l'admiration de ceux qui les ont constatées chez l'incarné, et qui ignoraient que la mort tant redoutée ne fera que lui apporter l'accroissement de ces qualités.

Cette admiration pour l'habileté, pour l'adresse de l'homme, est certainement motivée. Toutefois, je trouve qu'il faut encore plus lui prodiguer la louange, en ce qui concerne ce que j'appellerais cette connaissance spéciale, parfaitement établie et péremptoire chez lui, du bien et du mal.

Quelques rhéteurs, prenant véritablement plaisir à compliquer les choses, se sont efforcés de prouver que la connaissance ou différence à faire du bien et du mal, n'était pas donnée à tout le monde, qu'il était parfois fort scabreux d'assigner les bornes de l'un, de délimiter où se trouvait l'autre, que l'homme n'était pas responsable de ses actes, que le bien et le mal n'étaient qu'une des multiples formes des conventions terrestres, que la morale n'était pas identique pour toutes les classes...

Ces théories sont archifausses. A moins d'être un de ces pauvres dégénérés dont les fautes peuvent seules être imputées à ses auteurs, l'homme sait pertinemment ce qu'il doit faire et ce qu'il doit fuir, ce qui est juste et ce qui ne l'est pas ; et c'est cette connaissance, instinctive même, qui est sa plus grande gloire ; c'est le sceau indélébile ou marque du premier degré dans son évolution, sa première supériorité ; et plus cette connaissance s'accentue, plus il est conscient, clairvoyant, sévère et juste envers lui-même, plus il est près de franchir cette

ornière qui le sépare de la catégorie des êtres qui ne sont plus accessibles à la tentation, à la défaillance, au doute, en un mot à aucune des faiblesses humaines.

Du jour où l'homme prend pour devise : « toujours mieux », on peut dire qu'il est sauvé.

Cette application perpétuelle vers l'amélioration est une sauvegarde. Ne jamais croire que l'on possède la perfection dans sa plénitude, mais être, au contraire, toujours convaincu que l'on en est fort loin, s'efforcer d'établir la parfaite rectitude de ses sentiments, voilà quels sont les moyens les plus sûrs d'arriver à grands pas vers ce but suprême que nous n'avons pas la légèreté d'appeler Dieu, — car Dieu peut-il s'atteindre ?

Laissant de côté les légendes et les erreurs, nous devons convenir qu'après vingt siècles écoulés, le fils du modeste charpentier reste le modèle de la restreinte perfection humaine.

Est-ce être trop ambitieux que d'aspirer à lui ressembler complètement ? Non sans doute, puisqu'il nous dit lui-même : « Soyez parfaits comme votre Père Céleste est parfait », et qu'en une autre circonstance, avec le charme infini qui s'exhale de toute sa personne messianique, il répète ces mots qui ont révolutionné tout l'Univers :

« Que ceux qui m'aiment me suivent ! »

RENAN



CHAPITRE XXXIV

L'ÉDUCATION SPIRITE DE LA JEUNE FILLE

L'éducation du jeune garçon et de la jeune fille diffère par plus d'un point.

La manière de leur présenter la vie, de les préparer aux missions du lendemain, de les fortifier contre le présent, de développer leur moralité, n'est pas absolument la même pour les deux sexes ; et l'on peut dire sans exagération que la plus délicate de ces tâches à entreprendre est assurément celle qui concerne la jeune fille, cet être fragile, tout d'impulsion, de sensation, de premier mouvement, à qui la nature paraît avoir prodigué sans réflexion ces deux destinées, dont l'alliance semble incompatible : la grande faiblesse et les grandes missions.

Le rôle de l'homme est certainement non moins important. Des tâches extrêmement lourdes lui incombent également, mais, contrairement à la femme dont le tempérament, la constitution, semblent disproportionnés avec ses devoirs perpétuels de dévouement, celui-ci a des épaules suffisamment larges pour ne mériter aucune compassion. Il semble bâti pour la lutte, les grands combats. Il est fait pour supporter les privations victorieusement. Il souffre aussi infiniment moins que la femme, et il résulte de cet état de choses que l'éducation première de l'un rencontre moins de difficultés que celle de l'autre.

Il faut un doigté spécial pour préparer la jeune fille aux missions de l'avenir, doigté qu'une mère seule peut posséder ; car, malgré toutes les bonnes volontés

d'un père très tendre, il y aura toujours des lacunes infiniment regrettables dans l'éducation qu'il donnera à sa fille, parce qu'il ignore trop ses susceptibilités, ses mouvements de pudeur que l'on doit ménager, mais jamais cependant au point de lui laisser tellement ignorer tout, qu'elle en arrive à être sans défense dans la vie qui ne lui ménage certainement pas ses coups.

C'est à dater du jour où la jeune fille entre dans sa quinzième année, que la partie la plus difficile, la plus compliquée et la plus grave de son éducation commence. Jusque-là, elle n'était qu'une enfant soumise comme toutes ses compagnes à ces principes généraux d'éducation dont le fond varie quelque peu suivant les natures. Sur les bancs de l'école et sur les genoux de sa mère, elle avait entendu répéter maintes fois les mots d'obéissance, de sagesse, de travail, sans y ajouter d'autre importance que celle que pouvait y attacher un oiselet léger avide de prendre la becquée, mais ignorant pourquoi on la lui donne. Le cerveau des fillettes n'a guère plus de consistance que celui de cet oiseau. Les larmes de repentir d'une faute coulent encore sur ses joues, que déjà le rayon de soleil d'une pensée gaie illumine ses yeux, et ce n'est véritablement qu'à dater de la quinzième année pour les jeunes filles précoces, et de la dix-septième pour celles qui le sont moins, que l'éducation morale peut produire des effets durables, et imprégner suffisamment une âme pour qu'elle en conserve l'empreinte durant une vie entière.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que ce rôle d'éducation appartienne exclusivement à la mère. Lorsqu'une jeune fille possède le bonheur inestimable d'être entourée par la sollicitude des deux auteurs de ses jours, lorsque surtout une entente parfaite, tant au point de vue de la tendresse qu'au point de vue des idées, existe entre eux, il est tout naturel que le père prenne sa part de responsabilité dans la mission si grande de former l'âme de sa fille. Mais, pour que cette tâche d'éducation entreprise en commun soit efficace, il est utile que chacun des deux époux n'empiéte pas sur le territoire de l'autre, qu'ils conservent chacun les prérogatives qui s'harmonisent avec leurs sexes même, avec leurs aptitudes.

Le père doit laisser à la mère le soin de ces entretiens si doux, de ces effusions particulières où l'âme des jeunes filles trouve parfois une si grande force. Mais ils se réservera, lui, l'enseignement des qualités de loyauté, de courage ; il prêchera surtout d'exemple, en s'efforçant d'avoir une conduite telle que sa fille en arrive à souhaiter tout bas posséder un mari qui ressemble à son père ; enfin

il ne se désintéressera pas, ainsi que le font malheureusement trop de pères, de l'instruction de son enfant, car c'est justement à l'âge où le dernier point final des études vient d'être posé avec plus ou moins d'ostentation, sous forme d'un brevet quelconque, qu'il y a le plus à apprendre. Ces études n'ont fait qu'assouplir ou ouvrir l'intelligence. Le moment est venu de pousser cette intelligence plus avant, et le père, qui n'a pas à s'adonner aux occupations quotidiennes d'un ménage, peut parfaitement entreprendre cette tâche qui devient en même temps pour lui la plus salutaire des récréations, le plus utile des délassements.

Enfin, il doit s'efforcer de respecter en son enfant la liberté de la pensée. Traiter perpétuellement la jeune fille comme on traite une enfant, exiger d'elle qu'elle n'ait ni opinion contraire à ses parents, ni jugement qui lui soit propre, la renvoyer sans cesse aux soins ménagers et aux ouvrages d'agrément accomplis en silence, constitue un mode d'éducation terre à terre et dépourvu d'envolée intellectuelle. Enfants et adolescents ne méritent pas ce dédain. Ils vivent; c'est assez pour qu'ils aient droit à la sollicitude la plus entière, qui ne peut s'appeler que du despotisme toutes les fois qu'il y a direction compressive et anéantissement des idées naissantes et quelquefois originelles de ces jeunes cerveaux.

Ce respect des idées naissantes ne peut que s'accentuer, dès qu'on met en pratique l'éducation spirite.

Lorsqu'on sait, en effet, que l'enfant qui est vôtre n'est autre qu'un Esprit imparfait venu tout exprès sur terre pour y chercher le progrès et l'évolution, qu'il est possible que cet Esprit ait rapporté de ses existences antérieures et successives un acquit moral peut-être égal et quelquefois même supérieur à celui de ses auteurs, que cet acquit, qui sommeille dans un coin de son âme, ne demande qu'à s'exercer avec l'idée de ses éducateurs naturels, quand on sait ces choses, dis-je, il devient impossible de ne pas respecter l'âme de son enfant, et de ne pas chercher tous les moyens possibles pour l'aider dans cette œuvre de son perfectionnement.

A ce point de vue c'est une véritable aubaine pour un Esprit de tomber sur des parents spirites, surtout lorsque la mère, profondément imprégnée de cette doctrine, s'efforce de mettre au cœur de sa fille toutes les idées de désintéressement sublime dont est composée cette philosophie, en lui enseignant que le regret d'avoir prononcé de mauvaises paroles, que les bonnes pensées et les bonnes intentions restent sans valeur, si des actes sérieux et décisifs de réparation ne s'y

adjoignent, que le bien doit devenir la condition normale d'une âme, la pratique du dévouement et l'abnégation ses plus hautes jouissances, la compassion et la charité pour tous, sans exception aucune, sa seule raison d'exister.

Mais, avant de verser peu à peu dans l'âme de sa fille ces purs principes qui sont l'essence même du spiritisme, il importe que la mère devienne la confidente, l'amie la plus sûre de sa fille. Cette démarcation très petite qui existe entre la petite fille et la mère, doit être modifiée, dès que l'enfant cesse d'être enfant. Mieux vaut mille fois que la jeune fille voie plutôt en sa mère une grande sœur infiniment aimée, qu'une mère vis-à-vis de laquelle elle professe un sentiment de respect qui frise la crainte. Car, lorsqu'il en est malheureusement ainsi, la jeune fille, qui a besoin de s'épancher, cherche fatalement d'autres confidentes. Son inexpérience lui fait quelquefois placer très mal sa confiance, et, comme il suffit que ses confidentes l'écoutent pour qu'elle soit persuadée qu'elles s'intéressent à elle, il en résulte qu'à dater de ce jour tout le prestige de la mère se trouve détruit, que ses conseils restent sans valeur, son effort de sollicitude sans résultat.

Cette question de la confiance entre mère et fille joue un rôle capital dans l'éducation de celle-ci, et je ne saurais trop blâmer la légèreté de certaines mères qui ne se donnent même pas la peine de choisir les relations de leurs filles, et qui n'ont d'autre souci que celui de leur assurer un passe-temps agréable chez des amies de leur âge et de leur rang, sans vouloir se rendre compte un seul instant si ces amies sont susceptibles d'avoir une bonne ou une mauvaise influence sur leur âme.

La plus grande circonspection est pourtant de rigueur dans le cas qui nous occupe. Certes il faudrait bien se garder de tomber dans un excès contraire, en interdisant à ses filles toute espèce de fréquentation avec les jeunes personnes de leur sexe. La jeunesse a besoin de jeunesse. Il lui faut la gaieté bruyante, les éclats de rire sans raison, les propos puérils, qui sont encore autant de dernières manifestations de sa vie enfantine. Mais, à côté même de ces inévitables frivolités, on peut trouver un fond sérieux, et ce qui importe avant tout c'est que la jeune fille aime assez sa mère pour préférer par-dessus tout à ces passe-temps légers, son affection sérieuse, sa conversation tendre et ses conseils de sagesse.

Pour qu'une mère mérite la confiance complète de sa fille, il existe un moyen fort simple, c'est celui de lui accorder d'abord elle-même cette confiance. L'ini-

tier tout doucement aux secrets de son âme, aux soucis de son existence, à ses joies, aux déceptions mêmes de sa vie, c'est certainement la plus sûre manière d'être payée de retour.

Bien entendu, ces confidences doivent toujours être faites de telle manière qu'elles ne blessent pas la pudeur des jeunes filles. Il est de ces choses qu'il n'est permis de révéler à son innocence qu'avec d'infinies précautions. Mais les mères connaissent, en général, admirablement ces pudeurs pour y avoir passé elles-mêmes, et leur instinct joint à leur propre expérience est la meilleure des garanties dans ces épanchements où elles trouvent une jouissance infinie, dès qu'elles sont payées de retour dans leur confiance et dans leur tendresse.

Ce sont là les premières notions de l'éducation de la jeune fille destinée à devenir épouse et mère. Toutefois elles seraient fort insuffisantes, si elles n'étaient complétées par quelques données sur la manière dont on doit occuper les jeunes filles, afin de les empêcher d'avoir jamais aucun contact avec l'oisiveté démoralisatrice.

Lorsqu'une jeune fille est élevée par des parents très chrétiens et très catholiques, il est rare que plusieurs heures de ses journées ne soient pas consacrées à la visite des pauvres, à l'enseignement du catéchisme pour les enfants des écoles laïques, à diverses œuvres de bienfaisance. Ces pratiques sont bonnes en elles-mêmes ; elles aident puissamment une âme au progrès, en lui enseignant par avance le dévouement qu'elle aimera certainement pratiquer de plus en plus, au fur et à mesure qu'elle s'avancera dans le dur sillon de l'existence ; mais elles sont insuffisantes pour apprendre à la jeune fille tout ce qu'il y a d'atrocité dans ce mot « abandon », de sublimité dans celui de « charité » ; car, hélas ! il faut le reconnaître, les visites aux pauvres inscrits à l'église, l'enseignement de la doctrine catholique à des enfants dont les parents n'ont en vue, en leur faisant faire la première communion, qu'un secours d'argent ou un cadeau de bottines neuves venant de la dame catéchiste ; ces usages ou pratiques de charité, dis-je, peuvent à peine être comparés à la valeur que pourrait avoir une goutte d'eau dans l'Océan immense. Ils sont imparfaits, car ils laissent de côté les pauvres les plus intéressants, ceux qui ont la pudeur de leur misère, et que ce mot de « pauvres honteux » désigne si clairement.

Les jeunes filles élevées dans l'idée spirite qui les éloigne de tout groupement catholique (puisqu'il y aura longtemps encore incompatibilité absolue d'humeur

entre le spiritisme et la religion catholique faits cependant tous deux pour affirmer l'Immortalité), peuvent et doivent orienter leur charité vers ces misères particulières qui ne sont ni inscrites ni cataloguées sur aucun registre. Il y a des quantités d'institutions philanthropiques qui ne peuvent apporter aucun soulagement à certaines détresses, qui restent impuissantes à aider la mère surchargée d'enfants, la désespérée qui demeure sans secours. C'est dans le soulagement de ces misères-là que l'idée spirite doit se faire jour, c'est vers ces infortunés-là que les mères accompagnées de leur fille doivent se diriger, pour enseigner à ces malheureux que leur temps d'épreuve est l'avant-coureur d'un temps de gloire, que leurs chers morts sont autour d'eux et qu'ils les retrouveront un jour.

A côté de ces tâches de charité, il faut mettre le travail manuel si important pour la femme, lui enseigner cet art, si utile pour le bonheur de sa condition d'épouse, de savoir se dévouer à sa maison, veiller sur ses domestiques.

L'heure est venue également de l'intéresser aux questions philosophiques, religieuses, aux travaux intellectuels, dont nul ne doit faire fi.

Ce programme est assez vaste pour qu'elle n'arrive jamais à connaître l'oisiveté, à souffrir de l'ennui. Toutefois, dans cet ordre d'idées, un autre excès est à éviter. Il ne faut pas non plus surcharger tellement les journées des jeunes filles qu'elles en arrivent à un surmenage extrêmement préjudiciable à leur santé d'abord, à leurs facultés intellectuelles ensuite.

Je ne connais rien de plus odieux que ce genre d'éducation, si à la mode de nos jours, qui consiste à passer la journée à écouter des conférences, à aller de cours en cours, sans même qu'on puisse trouver le temps pour une promenade hygiénique, pour terminer, le soir, par des bals, des fêtes, où l'on récolte beaucoup de fatigue et peu de profit moral.

Agir ainsi ne s'appelle pas aimer ses enfants. Il y a des limites au travail, à l'étude, à l'activité même. Une pauvre petite existence de quelques jours ne peut transformer l'âme la plus avide de s'instruire en une sorte d'encyclopédie de tous les arts et de toutes les sciences. Il faut pour cela un effort renouvelé avec le concours d'un cerveau également renouvelé, condition que les existences successives peuvent seules fournir aux créatures.

En général, la jeunesse est fort disposée à vouloir tout s'assimiler, à entreprendre des quantités de tâches à la fois. C'est aux parents qu'il appartient de réglementer un peu cette ardeur, et d'être assez perspicaces, ou assez raison-

nables, pour comprendre qu'il n'est pas possible, dans une journée de vingt-quatre heures, de tout apprendre et de tout faire.

En aucune façon il n'est permis de laisser croire aux jeunes filles que les soi-disant obligations mondaines doivent être prises au sérieux. Sans être ennemi du plaisir, il est toujours sain, hygiénique même, dirais-je, de faire entrer dans la vie un peu d'austérité.

Une mère doit avoir là-dessus de sévères principes. Elle doit donner l'exemple de la bonne règle du travail, de la promptitude au lever, à la toilette, et elle doit toujours s'efforcer de bien faire comprendre à sa fille que le plaisir ne doit être considéré dans la vie que comme un accessoire, qu'il ne doit en aucun cas primer les devoirs quotidiens inhérents à chaque état moral ; elle doit, en un mot, réagir contre cette tendance à faire entrer le plaisir dans la catégorie des choses utiles et indispensables. Rien ne peut donner plus d'autorité à l'appui de ses dires que l'idée spirite. Comment, en effet, la jeune fille ne se rendrait-elle pas aux raisons qu'elle lui donnera pour l'attirer vers le sérieux de la vie, lorsqu'elle sera entièrement convaincue que, cette terre n'étant qu'une terre d'épreuves, les rares jouissances que nous pouvons y rencontrer ne sont absolument qu'exceptionnelles, j'ajouterai même anormales, que tout s'expie, que ni prières, ni aucune absolution n'assurent l'impunité, tant qu'on n'a pas réparé, que, du moment où il en est ainsi, il faut se préserver avec un soin jaloux de tous les écarts, et qu'il est indispensable de ne pas gaspiller un quart de seconde de cette existence concédée à notre âme pour son plus grand bien ?

Ceci est tellement vrai que, même durant les périodes des heures de divertissement, il est utile de ne pas perdre de vue son progrès moral. Les menues choses de l'existence peuvent concourir à notre progrès. Faire la plus insipide des visites en s'efforçant d'avoir le plus gracieux des sourires, en s'appliquant à s'intéresser aux faits et gestes de ce prochain très souvent profondément indifférent ou antipathique, constitue, en vérité, un petit acte de charité. C'est pourquoi il est si nécessaire d'enseigner aux jeunes filles cette bonne grâce, cette affabilité, qui leur deviendront toujours faciles, dès qu'elles voudront bien songer que ce prochain est leur frère et que la bienveillance est le meilleur préservatif contre l'aigreur anti-évolutive.

Tout, du reste, dépend du point de vue auquel on se place. Les actes les plus insignifiants peuvent avoir leur valeur, s'ils sont rehaussés par une intention

pure. Les travaux les plus difficiles à pratiquer peuvent devenir un délassement, si l'esprit est assez sérieux pour s'y intéresser.

Je voudrais que l'on enseignât aux jeunes filles à considérer la vie sérieuse non comme un lot douloureux qu'il faut subir, mais comme une réalité infiniment intéressante. Je voudrais qu'on dégageât leur éducation de toutes ces mièvreries qui les empêchent d'apprécier les choses élevées, qu'on les rendît un peu moins brodeuses de chemins de table et un peu plus amateurs de bonne littérature, de cette littérature élevée et sage qui n'emprunte rien au mystérieux et au roman, mais qui orne les idées, donne des aperçus sur les coutumes des peuples, sur les idées anciennes et les croyances nouvelles.

Aux femmes du xxe siècle surtout, l'histoire des ruisseaux qui murmurent, des oiseaux qui gazouillent et des amants qui s'aiment, ne peut suffire. L'époque est trop féconde en imprévus, en catastrophes ; elle est trop agitée, trop fiévreuse, pour ne pas exiger de la part des femmes de demain, des qualités de force morale, d'énergie et de sang-froid, qu'une éducation virile peut leur donner, éducation dont il ne sera plus possible de faire profiter leurs âmes, lorsqu'elles auront franchi cette période qui précède leur mariage.

On voit par cet exposé que la tâche des mères est infiniment lourde et compliquée, car pour elles il ne s'agit pas seulement de graver au fond du cœur de leurs enfants tous les préceptes de bonté, de dévouement, de travail et de force, qui doivent faire leur triomphe plus tard, mais encore de respecter leur individualité, leurs opinions, leurs croyances.

Un déplorable système d'éducation est celui qui consiste à interdire à la jeune fille toute discussion, à lui clore la bouche par ce perpétuel : « Je sais cela mieux que toi », à repousser en un mot toutes les objections que lui présente son esprit pour certaines questions qui amènent certaines divergences de vues entre elle et ses auteurs.

Si la jeune fille possède une de ces natures un peu concentrées et timides, il arrivera fatalement que, au premier mot sérieux de ses parents, elle se taira comme si elle était terrorisée ; et cela sera suffisant pour qu'elle ne fasse aucune objection à toutes les théories, à toutes les idées qu'on voudra lui inculquer. Sa mère, prenant son silence pour un acquiescement absolu, ne se donnera même plus la peine de lui expliquer pourquoi elle croit à telle ou telle chose, dans quel but elle pratique ceci plutôt que cela.

Ce sera leur premier malentendu, car le plus souvent la jeune fille à qui l'on a refusé des explications s'obstine dans ses idées personnelles, sans rien en laisser trahir, et n'ayant plus alors personne pour lui faire toucher du doigt son erreur, si erreur il y a, elle se formera un jugement faux, elle deviendra une de ces douces entêtées comme il y en a beaucoup dans la vie, à qui l'expérience des années apprend plus tard qu'elles se sont trompées.

Il faut se le rappeler, les parents eux-mêmes ne possèdent pas l'infaillibilité. Il se peut très bien qu'avec la plus entière bonne foi ils soient dans l'erreur. Ils peuvent, ils doivent toujours accepter la discussion proposée. Enfin il est utile qu'une mère se souvienne de ceci, c'est qu'elle doit apporter les mêmes précautions à ménager l'initiative de sa fille, qu'elle en met à respecter sa pudeur. Redresser son jugement est sa mission, empêcher ce jugement constituerait de sa part un véritable abus.

En agissant ainsi, elle la prépare à son double rôle d'épouse et de mère, rôle trois fois saint, et qui requiert de la part de la jeune fille toutes les qualités de tact, de dévouement, d'initiative, poussées au plus haut point. Aujourd'hui surtout que les ordres religieux sont devenus de plus en plus rares et que les vocations sont forcément de moins en moins fréquentes, il nous semble qu'il est très utile de leur faire envisager de bonne heure la grandeur et l'utilité de ce rôle, en leur apprenant à jeter au loin toutes les gentilles illusions qui font toujours cortège à la jeunesse.

Enseigner à ses filles que les maris les meilleurs ont des moments difficiles, qu'il dépend beaucoup d'elles-mêmes que ces moments soient très rares, si elles savent exercer autour d'elles ce tact si particulier qui semble être l'apanage exclusif des femmes, voilà assurément un moyen infaillible de préparer à ces enfants très aimées, non pas le bonheur complet, mais une paix très grande, et de leur atténuer les plus durs soucis, les imprévus les plus fâcheux. Car la femme forte a pour elle ce don précieux qui est le plus sûr garant de cette force, c'est que rien ne la trouble, parce que la trempe élevée de son caractère lui a appris à placer ses espoirs non dans la vie périssable, mais bien dans celle impérissable où elle trouve la récompense complète de sa vie dévouée d'épouse et de mère.

Pour qu'il en soit ainsi, il est indispensable d'enseigner de très bonne heure à ses filles le sentiment de leur dignité, tâche dans laquelle la mère excelle lorsqu'elle est elle-même pénétrée de cette dignité, mais tâche néanmoins très diffi-

cile à remplir, car dans cet enseignement il s'agit d'éviter également deux écueils assez considérables : le pédantisme et les trop grandes timidités.

La meilleure manière de procéder est assurément celle de l'exemple. Lorsqu'une mère dit à sa fille : « Mon enfant, tu peux lire tous les livres que je lis, parce que je ne lis rien que tu ne puisses lire toi-même », on peut être sûr que cette mère-là connaît par le menu la manière d'enseigner cette dignité à sa fille. Jamais cette femme-là ne donnera à un homme une poignée de main que sa fille ne pourra donner, elle aussi; jamais elle ne tiendra de propos que sa fille ne puisse entendre, jamais elle ne lui présentera des spectacles qu'elle ne pourra voir.

C'est un système d'éducation déplorable que celui qui consiste à établir entre la mère et l'enfant une ligne de démarcation bien tranchée; et, quoique ceci puisse paraître un peu osé, je soutiens que, lors même que cette ligne de démarcation existerait véritablement, que la mère lirait des livres impossibles à mettre dans les mains de sa fille, qu'elle assisterait à des spectacles que celle-ci ne peut voir, il est de première nécessité qu'elle dissimule cette différence et qu'elle ne dise pas à sa fille : « Moi, je puis voir ou faire cela, et toi tu ne le dois pas. »

Si l'on pouvait se douter du nombre incalculable de curiosités malsaines éveillées par ces simples mots dits à une jeune fille, lorsqu'on veut cacher des choses susceptibles de froisser sa pudeur, on ne recourrerait jamais à ce moyen franchement pernicieux en lui-même, puisqu'il a pour effet immédiat d'attirer l'attention et la curiosité de cette jeune intelligence sur des sujets plus ou moins bons.

Qu'on le sache bien, il n'y a rien de tel que l'innocence pour engendrer de véritables monstruosités.

La jeune fille, qui ne sait pas et qui voudrait savoir, va toujours beaucoup plus loin que la réalité dans ses conceptions ; elle invente des choses extraordinaires, se forge des chimères absurdes, détraque son cerveau à grands coups de pioche, et cela tout simplement parce qu'on lui a fait entendre qu'il est mal à son âge de connaître des vérités que seules les femmes ont le droit de savoir.

A cette manière de procéder absolument déplorable, je préfère franchement une initiation lente. Il est des lois naturelles dont une jeune fille ne doit pas être totalement ignorante. Malheureusement, les trois quarts du temps, ou bien on les lui révèle brusquement entre l'heure qui suit son dîner de mariage et celle qui

précède sa nuit nuptiale, ou bien alors on ne lui dit rien du tout, parce qu'on suppose qu'elle sait ces choses, qu'elle les a devinées ou apprises par ses amies mariées; mais presque jamais on n'a pris ce soin, pourtant bien simple, de la préparer tout doucement, dans le cours de sa vie de jeune fille, à cette initiation prouvant cette vérité que c'est le plus souvent notre imagination qui enfante le mal, et qu'il n'y en a aucun dans l'accomplissement des lois naturelles qui régissent l'Univers.

La simplicité ! voilà le grand mot de l'éducation. Moins de recherche dans les moyens, plus de franchise dans l'ensemble, voilà ce qu'il serait si facile de mettre en pratique. Il faut prémunir les jeunes filles contre tous les dangers ; mais comment s'y prendre, si elles ne savent pas où et en quoi réside ce danger ?

Lorsqu'on crie : prends garde ! à un aveugle, le premier mouvement instinctif de celui-ci est de s'arrêter, puis, comme il ne voit pas l'embûche, il tend les mains, cherche à droite, cherche à gauche, et finalement trébuche et tombe. Il en est de même de la jeune fille qui ignore tout. On a beau lui lancer le même cri d'alarme, elle succombe toujours, si elle ne sait d'où lui vient le danger, quelle est sa nature, sa gravité, et quelles sont ses conséquences; et la mère qui omet de la prémunir, sous prétexte de pudeur, commet une faute réelle, encourt une lourde responsabilité.

. . . .

S'il est nécessaire d'entrer dans certains détails auprès des jeunes filles en ce qui concerne les lois physiologiques, la brièveté est indiquée pour lui apprendre à pratiquer le bien, et voici pour quelles raisons :

Lorsque la première éducation de l'enfant lui a absolument enseigné la recherche du bien et la fuite du mal, lorsque, pour parvenir à ce résultat appréciable de préférer le premier au second, on s'est servi de moyens naïfs mais utiles, des punitions et des récompenses, des louanges et des blâmes, lorsque, pour me résumer, il n'y a pas de défectuosités dans cette première éducation, l'habitude du bien doit être prise quand une fillette devient jeune fille, et, dès lors, le soin de la mère doit être d'enseigner à celle-ci à faire le bien sans raisonner pourquoi on le fait. Non pas que j'aie voulu dire par là qu'il faille céder à tous les mouvements instinctifs du cœur ; mais, par pratique du bien sans raisonnement, je veux dire qu'il est utile de supprimer ces débats que l'on s'habitue trop facilement à tenir

avec sa conscience, en se disant par exemple : « Je vais faire ceci, parce que j'en serai récompensée ou louée. »

Je ne trouve rien de plus véritablement à reprendre dans l'éducation chrétienne que cette manière bizarre d'enseigner aux jeunes filles « que l'aumône faite aux pauvres est l'équivalent d'une aumône faite à Jésus-Christ ». Un tel stimulant ne doit pas être employé, car il implique immédiatement un inévitable sentiment de cupidité de la part de celui qui le pratique, puisqu'il a cette double signification : c'est que d'abord Dieu lui remboursera son aumône avec intérêt, et qu'ensuite, si on l'accomplit avec joie, c'est grâce à un subterfuge d'imagination, en croyant qu'on la donne au plus beau et au plus saint des enfants des hommes, et cela sans aucun mérite ; car quelle plus grande joie pourrait être réservée à une âme que celle qui consisterait à voir face à face le grand Maître de la formule de charité et de bonté, Celui qui ne voulut voir dans le lépreux que le lépreux lui-même ?

Je ne veux pas terminer ce simple exposé sur l'éducation de la jeune fille, sans dire quelques mots de son initiation au spiritisme, qui me semble fait pour l'aider puissamment dans les grandes missions d'épouse et de mère qui doivent être les siennes.

Les moyens d'initier une jeune fille au spiritisme ne peuvent être semblables pour toutes ; ils dépendent beaucoup de la manière dont on lui a appris à envisager la mort.

Lorsqu'une enfant est élevée dans les idées spirites, lorsque, dès sa plus tendre jeunesse, elle a entendu parler de phénomènes médianimiques, d'apparitions, apports et autres choses, son éducation spirite se fait tout naturellement et sans secousse. Le seul écueil à éviter, c'est qu'elle ne se croie médium elle-même, lorsqu'elle n'est simplement qu'impressionnable. Si pourtant ce don lui était réellement dévoilé, il faut lui apprendre à n'en user qu'avec une extrême prudence, et bien lui enseigner ces choses fondamentales, que les spirites eux-mêmes ne connaissent pas suffisamment, à savoir :

1° que les Esprits ne connaissent pas l'avenir ou ne doivent pas le dire ;

2° qu'il est mal de les questionner sur les choses matérielles ;

3° qu'ils ne peuvent donner que des conseils de toute moralité.

Quand, au contraire, la jeune fille n'a aucune médiumnité, et n'a pas été bercée, dès sa toute jeunesse, dans l'idée spirite, il importe avant tout de lui montrer le

phénomène le plus simple, de lui enseigner par le menu en quoi consiste la doctrine spirite. Il y a d'excellents livres qui peuvent aider puissamment sa conviction, tel l'Évangile d'Allan Kardec et divers autres ouvrages qui viennent s'ajouter tous les jours à l'œuvre spirite.

Si cette jeune fille est très nerveuse, très impressionnable, il ne faut presque pas lui parler des phénomènes, et encore bien moins lui en faire voir ; il faut s'attacher exclusivement au côté élevé et consolant de la doctrine, l'habituer à cette pensée de l'Esprit protecteur veillant sur elle, lui enseigner la prière qui est le meilleur et le plus sûr moyen de vaincre ses frayeurs vis-à-vis de l'invisible.

Voilà, je crois, à peu près tout ce qu'on peut dire sur un pareil sujet. Ces conseils sont surtout pour les familles, à qui la foi de la religion enseignée a fait défaut ou n'a pas suffi. Pour les autres, ils sont presque inutiles. Mais qu'importe, du moment où le Dieu sublime occupera toujours la place d'honneur, aussi bien au foyer spirite qu'au foyer chrétien ?

Mgr Dupanloup.



CHAPITRE XXXV

MATIÈRE ANIMÉE

C'est la composition même de cet univers qui peut s'intituler ainsi, et, devant cette formidable négation d'un anéantissement impossible, tout le monde se range à l'évidence, toute l'humanité est obligée de reconnaître que rien de ce qui est matière ne meurt.

Mais la croyance de la masse ne s'étend pas à l'âme, qu'elle confond facilement avec le corps. Beaucoup d'hommes assimilent cette âme au corps; ils croient fermement qu'elle fait partie intégrante de la chair ; que, lorsque celle-ci s'éteint, l'âme fait de même, et qu'avec son compagnon d'os et de fibres, elle s'abandonne sans défense aux fantaisies atmosphériques des climats, aux fermentations pleines de mystères qui sont œuvre de terre, et qu'ayant ainsi perdu toute personnalité, toute intelligence, ayant subi une divisibilité outrageante, elle renaît de-ci de-là tantôt sous forme de fleur insignifiante, tantôt sous l'aspect d'un arbrisseau fragile destiné à devenir, sous l'effort patient des siècles, un arbre aux contours majestueux.

Une telle âme n'est pas faite pour préoccuper la foule, et, à moins d'aimer assez l'humanité pour posséder un désintéressement qui fasse qu'on n'ait en vue que son progrès ou amélioration future (programme aux conceptions élevées qui force l'homme à pratiquer pour son compte propre l'intégrité et la sévérité), on

en vient généralement tout doucement à ne s'attacher qu'à la vie présente, à chercher exclusivement la seule sensation, la seule jouissance, le seul bien-être des sens.

Il existe chez l'humanité un singulier mélange de doute et de foi. Quel est le sentiment le plus fort? Le croyant le plus sincère a ses heures de défaillance et de tentation, où il sent la foi en l'immortalité s'échapper de son étreinte éperdue. Il est peu de personnes religieuses, au sens réel du mot, qui n'aient connu ces instants pénibles où tout devient chaos et ténèbres autour de nous, où l'on n'arrive plus à croire et où l'on donnerait tout au monde pour ressaisir cette foi.

De son côté, et en sens inverse, l'athée est soumis à la même épreuve. Il a également des périodes où il se pose à lui-même l'angoissante question dont il n'entend pas la réponse : « L'âme survivrait-elle par hasard? »

L'évident travail de la transformation de la matière, la vie intense qui anime les choses impondérables, le mystère des planètes, la réalité des ondes invisibles, tout semble concourir pour prouver au croyant que sa défaillance n'est qu'une tentation, et à l'incroyant qu'il est dans l'erreur lorsqu'il repousse l'immortalité. Mais ni l'un ni l'autre ne possédant la preuve tangible de cette immortalité, ils devront subir, peut-être longtemps encore, toutes les hésitations, toutes les tergiversations qui sont le lot d'une humanité, à moins qu'ils ne veulent admettre cette vérité bien faite, il semble, pour aider à la dispersion de leurs doutes, que, tout étant matière, l'âme elle-même n'échappe pas à cette loi et qu'elle devient ainsi analysable et contrôlable à nos sens.

Toutefois, de même qu'il y a âme et âme, il y a matière et matière. Il est bien certain que cette âme subtile, pensante, rapide, indivisible, n'offre aucun rapport comme composition avec le corps épais, sans pensées, sans vivacité, et divisible aussitôt que la mort l'a touché. La composition d'une âme, le périsprit qui l'enveloppe et qui revêt les apparences du corps physique, sont formés d'une matière quintessenciée absolument indépendante des lois de la pesanteur, sans aucun point de contact avec la matière corporelle. De cette différence si tranchée qui établit la parfaite indépendance de l'âme à qui le corps n'est nullement indispensable, il résulte que les soins à donner à l'un et à l'autre sont absolument différents. L'hygiène d'une âme ne ressemble en rien à celle du corps, mais elle est assurément plus compliquée, et requiert par conséquent plus d'efforts persévérants pour l'amener à son affinement complet vers cette translucidité qui lui

permet d'être de plus en plus légère, et d'accéder ainsi aux hautes régions où l'âme arrive à la parfaite quintessence qu'aucune influence malsaine ne vient contre-balancer.

C'est là, du reste, le critérium de tout progrès moral. Plus une âme plane, plus elle prouve son affinement. L'Univers n'est pourtant pas soumis à ce que nous appelons le Nord et le Sud, le bas et le haut. Le mot « s'élever » ne doit être pris que dans le sens de s'approcher, et l'âme élevée est celle qui s'éloigne de plus en plus rapidement des foyers d'épreuve au nombre desquels la terre joue son utile et effrayant rôle d'expiation.

Mais si cette âme s'épure, transforme ou modifie ses qualités, elle n'en reste pas moins *elle-même* au cours de ses nombreuses pérégrinations à travers les mondes. Sous le lent travail de la souffrance, ses défauts dominants peuvent et doivent disparaître, mais sa qualité prépondérante s'affirmera, prendra une intensité, une beauté de plus en plus grande, de même que le génie brillera d'un éclat de plus en plus pur.

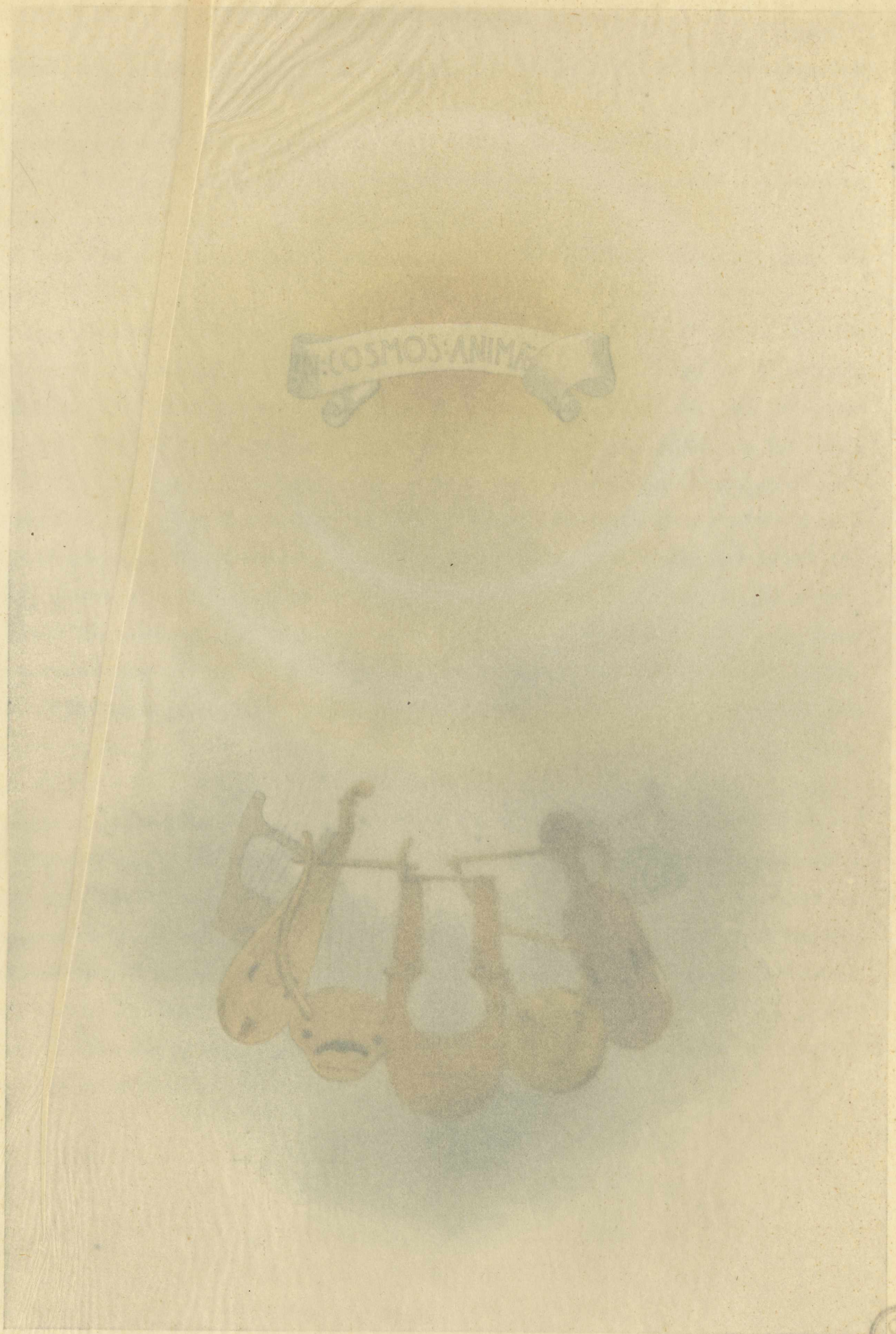
Et c'est le charme de la grande vie d'au-delà que cette diversité des qualités et des talents. Si l'homogénéité existait absolument, si les Esprits perdaient toute personnalité pour arriver à posséder une âme uniforme, nous retomberions forcément dans le système des contemplations extatiques annihilant le plus beau des dons que la Sagesse créatrice nous ait octroyés : l'intelligence.

Les qualités dominantes et différentes pour chaque Esprit sont, au reste, le bien qui lui est propre de longue date, et nous ne savons jusqu'à quel point elles puisent leurs origines dans l'animalité qui précède l'incarnation humaine.

Il est à remarquer, en effet, que chaque race d'animaux a sa caractéristique... Le chien est dévoué, le cheval fougueux, le chat caressant.

Mais ceci n'est qu'une supposition. L'histoire de l'homme et de son âme ne nous intéresse réellement qu'à dater du moment où il est homme. Avant cette époque, son esprit n'est, pour ainsi dire, qu'une semence peu productive, et cette semence doit subir divers modes grossiers de culture pour avoir ensuite le droit de commander à un corps humain.

C'est véritablement dès le début de l'incorporation dans l'humanité que les défauts et les qualités commencent à se faire jour. A la première incarnation ils n'offrent quoi que ce soit de saillant. Rien ne les distingue des autres. Mais à



Imp. Gillot (Eicher et Cie succ.)

CHAPITRE XXXV

MATIÈRE ANIMÉE

permet d'être de plus en plus légère, et d'accéder ainsi aux hautes régions où l'âme arrive à la parfaite quintessence qu'aucune influence malsaine ne vient contre-balancer.

C'est là, du reste, le critérium de son progrès moral. Plus une âme plane, plus elle prouve son affinement. L'univers n'est pourtant pas soumis à ce que nous appelons le Nord et le Sud, le haut et le bas; le mot « s'élever » ne doit être pris que dans le sens de « s'approcher », et l'âme élevée est celle qui s'éloigne de plus en plus rapidement des sphères d'épreuve au nombre desquels la terre joue son utile et effrayant rôle d'expiation.

Mais si cette âme s'épure, transforme ou modifie ses qualités, elle n'en reste pas moins *elle-même* au cours de ses nombreuses pérégrinations à travers les mondes. Sous le lent travail de la souffrance, ses défauts dominants peuvent et doivent disparaître, mais sa qualité prépondérante s'affirmera, prendra une intensité, une beauté de plus en plus grande, de même que le génie brillera d'un éclat de plus en plus pur.

Et c'est le charme de la grande vie d'au-delà que cette diversité des qualités et des talents. Si l'homogénéité existait absolument, si les Esprits perdaient toute personnalité pour arriver à posséder une âme uniforme, nous retomberions forcément dans le système des contemplations extatiques annihilant le plus beau des dons que la Sagesse créatrice nous ait octroyés : l'intelligence.

Les qualités dominantes et différentes pour chaque Esprit sont, au reste, le bien qui lui est propre de longue date, et nous ne savons jusqu'à quel point elles puisent leurs origines dans l'animalité qui précède l'incarnation humaine.

Il est à remarquer, en effet, que chaque race d'animaux a sa caractéristique... Le chien est dévoué, le cheval fougueux, le chat caressant.

Mais ceci n'est qu'une supposition. L'histoire de l'homme et de son âme ne nous intéresse réellement qu'à dater du moment où il est homme. Avant cette époque, son esprit n'est, pour ainsi dire, qu'une semence peu productive, et cette semence doit subir divers modes grossiers de culture pour avoir ensuite le droit de commander à un corps humain.

C'est véritablement dès le début de l'incorporation dans l'humanité que les défauts et les qualités commencent à se faire jour. A la première incarnation ils n'offrent quoi que ce soit de saillant. Rien ne les distingue des autres. Mais à

IN:COSMOS:ANIMÆ

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

Chacornac. Ed.

la deuxième, la qualité et le défaut dominants s'affirment, et la première est immortelle comme son âme.

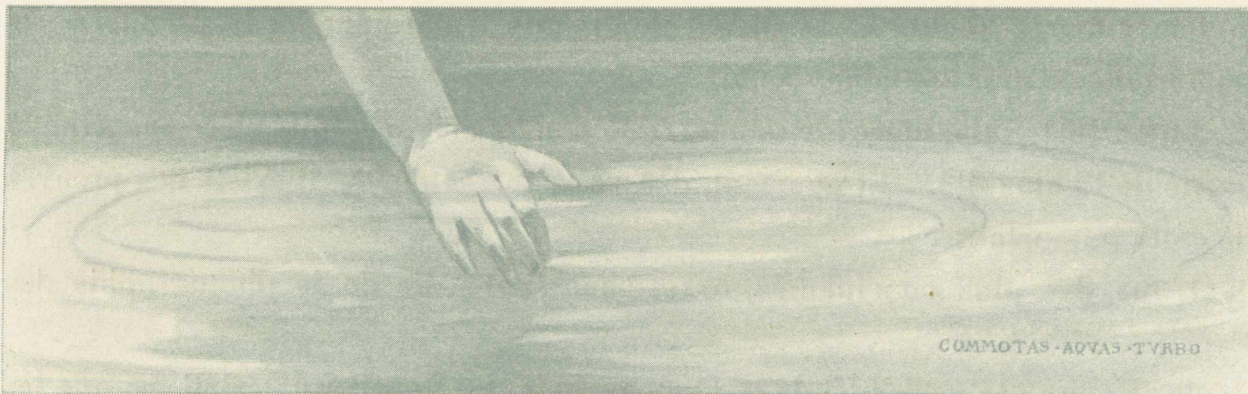
Immortel ! voilà, hélas ! le mot terrible peu ou mal accrédité chez une grande partie de l'humanité... Et pourtant, dès cette terre même, il existe des preuves de cette immortalité.

L'une des plus concluantes, assurément, est celle de la photographie des Esprits.

Je ne veux pas parler ici de la photographie des Esprits matérialisés, que les incroyants accuseront toujours d'être l'œuvre ou plutôt le résultat d'incarnés trompeurs. Je veux parler de la photographie périspritale, de celle obtenue sans que l'Esprit soit apparent pour aucun des assistants présents. Le fait a existé. Il y a des personnes qui, sans avoir même jamais évoqué qui que ce soit, ont été fort surprises de trouver sur leurs clichés, alors qu'elles s'attendaient à n'y voir que leur image propre, celle d'un être dont on n'apercevait souvent que la tête et dont le reste du corps se perdait dans des rayons fluidiques. Comment se fait-il, dans ce cas, que la plaque photographique ait pu reproduire une chose que personne ne voyait? Tout simplement parce que la vue de l'homme est extrêmement imparfaite, tandis que la plaque possède une impressionnabilité très grande qui lui permet de fixer ce que l'œil même le plus parfait ne peut concevoir.

Il me semble que ce genre de preuves est irréfutable. Je sais bien que tant qu'il ne sera pas possible à l'homme, cet enfant terrible, d'analyser la substance même de l'âme, il ne s'estimera pas satisfait, mais un jour viendra où la lumière pleine et entière luira pour lui. Elle anéantira tous les doutes, elle ressuscitera tous les espoirs, et les âmes humaines régénérées, sorties de leur assoupissement, vibreront à l'unisson. Comme autant de lyres aux sons divers destinées à conserver chacune un rôle indépendant, elles se fonderont en une seule harmonie pour crier : Rien ne meurt !

ZOLA.



CHAPITRE XXXVI

LA MATIÈRE ANIMÉE

Dans une admirable vallée au fond de laquelle une rivière serpentait sur un lit de cailloux et de roches, une maison modeste étalait la blancheur de sa façade à peine égayée par quelques roses trémières. Il n'est, du reste, guère besoin de fleurs, lorsque la nature prodigue prend soin de jeter, au seuil des chaumières, l'herbe qui donne abri aux pâquerettes innocentes et aux boutons d'or conquérants. C'était un tapis semblable tissé, détruit et retissé à nouveau par le même ouvrier, qui s'étendait depuis la maisonnette aux roses jusqu'à la berge où l'Amaron roulait ses eaux dans un fracas de torrent, et écumait de rage en passant sous le pont suspendu aux courbures gracieuses reliant les deux rives, mettant à une distance de dix minutes l'une de l'autre la maison toute blanche et un manoir austère lui faisant vis-à-vis.

Ces deux habitations formaient le plus puissant des contrastes ; on souriait en regardant l'une, et l'on s'attristait en contemplant l'autre.

Le manoir personnifiait l'anéantissement et l'écroulement dans toute sa hideur. Sur ses flancs, deux tours à moitié effondrées étalaient sur le sol l'amoncellement de leurs pierres tombées une à une sous le souffle vigoureux du Temps ; d'énormes toiles d'araignées remplaçaient les carreaux des fenêtres ; la grille d'entrée tombait de vétusté, se refusait à tout service. On pouvait entrer comme chez soi dans

la cour envahie par l'herbe. Rien ne révélait la présence de quelque être habitant ce logis, rien, si ce n'est cependant un mince filet de fumée sortant d'une cheminée encore à peu près d'aplomb.

La maison n'était pas abandonnée, malgré son grand air de tristesse. Sur sa partie droite, auprès d'une des tours lamentablement effondrées, deux fenêtres laissaient entrevoir le tissu très simple de rideaux de perse. Un géranium et quelques plantes grasses appuyaient leurs têtes contre la vitre pour y chercher le baiser du soleil, et si quelque curieux avait essayé de regarder entre leurs branches, il eût vu que la pièce vaste, délabrée, mais conservant encore quelques traces d'opulence, n'était pas inoccupée. Deux femmes, absorbées le plus souvent par des travaux d'aiguille, la remplissaient d'une activité silencieuse, qui les faisait ressembler aussi bien à ces nonnes dont toute la pensée est concentrée sur Dieu, qu'à ces sphinx impénétrables qu'on voit sur les tombeaux égyptiens et qui ont toujours l'air de dire au passant : — Je sais, et toi tu ignores.

Une telle réclusion chez les habitantes du manoir avait pour origine les plus grandes tristesses. Mlles d'Obercourt, derniers rejetons d'une race antique, subissaient les conséquences forcées de l'imprévoyance de plusieurs générations. Avec une prodigalité sans bornes, une insouciance sans nom, leurs ancêtres avaient vécu sur le domaine patrimonial, sans jamais se préoccuper d'examiner si leurs dépenses étaient en rapport avec leurs revenus. En vertu de ce système, il était advenu que les réparations n'avaient jamais été faites. L'outrage des ans s'était ajouté, juxtaposé. Les plafonds, d'abord simplement lézardés, s'étaient effondrés sans que personne pût les relever ; les murs se démantelaient; la terre elle-même, insuffisamment engraissée, produisait moins; et un jour ce fut la grande misère qui envahit toute la demeure, la misère dont on ne se relève pas, surtout lorsqu'elle échoit à des femmes qui n'ont pas été élevées dans l'idée de la lutte et qui sont de santé débile et de constitution frêle.

Réfugiées maintenant dans une unique pièce dont elles craignaient toujours l'écroulement, Mlles d'Obercourt, plus sages en cela que leurs arrière-grands-parents, avaient eu le bon sens de se créer une vie en rapport avec leurs ressources. Les légumes récoltés suffisaient à leur subsistance ; leurs doigts agiles pourvoyaient à leur entretien. Jamais un plaisir, un voyage, une visite pour laquelle il aurait fallu être parées tant soit peu, ne venaient grever leur

modeste budget. Leurs portes, fermées avec obstination, ne s'ouvraient que pour deux personnes : le curé du village, un vieil ami qu'elles aimaient et qui le leur rendait, et Jeanne, leur sœur de lait, qui habitait la maisonnette blanche d'en face, et qui venait chaque matin remplir auprès d'elles l'office de femme de ménage, en même temps qu'elle leur racontait les menus incidents du canton.

Une vaillante, cette Jeanne, un cœur dévoué s'il en fut. Orpheline comme ses sœurs de lait, elle avait sur celles-ci le privilège de ne pas souffrir de la misère. La maison blanche lui appartenait; elle avait une vache, des poules, des lapins, et, quoiqu'elle travaillât ferme du matin au soir et qu'elle fût du même âge que l'aînée des demoiselles d'Obercourt, elle paraissait facilement dix ans de moins qu'elles.

Celles-ci la voyaient toujours arriver avec plaisir. Elle était véritablement le rayon de soleil qui jetait une note de gaieté et de jeunesse sur les murs attristés, dans les âmes de ces deux souffrantes dont l'une portait le nom de Charlotte, et l'autre celui de Louise. Parfois Jeanne les forçait à prendre leurs mandolines et leurs guitares, qui pendaient mélancoliquement à un clou le long du mur, et, assise à leurs pieds, elle les écoutait avec délices. Lorsqu'elles jouaient un air connu, une ronde ou une complainte du pays, la paysanne oubliait les distances et se prenait à chanter. Cette familiarité ne choquait pas les demoiselles d'Obercourt, au contraire ; car la voix de Jeanne, ignorante des inflexions savantes, avait un charme puissant, des accents de tendresse qui les ravissaient, et bien souvent ce concert improvisé fut cause qu'elles oublièrent durant quelques bons instants les isolements et les duretés de la vie.

Toutes les trois étaient aussi différentes les unes des autres qu'il était possible de l'être. Charlotte, l'aînée, possédait une nature austère jusqu'à l'ascétisme. Elle pratiquait cette piété un peu moyennâgeuse qui repousse même les délices des extases et ne veut vivre que de pénitences. Le Dieu de la Bible, facilement courroucé, lui paraissait mieux symboliser la puissance que le doux Crucifié pardonnant sans cesse. Elle était construite du bois avec lequel on fait les martyrs. Dure pour les autres mais bien moins que pour elle-même, elle ne faisait entrer aucune douceur dans sa vie. Même les fruits de son jardin lui paraissaient une sensualité dangereuse, elle n'y goûtait presque jamais ; mais tout ce rigorisme était tempéré par l'idée du devoir, par d'admirables qualités d'ordre et de vaillance qui faisaient passer sur ce que sa personne pouvait avoir de trop rigide.

Louise était tout l'opposé de sa sœur. Facilement attendrie, les yeux noyés de larmes à la vue des moindres misères, elle ne priait jamais que Jésus et la Vierge. A l'encontre de sa sœur, le Dieu de Moïse l'effrayait. Sa piété très douce lui faisait envisager la vie comme une épreuve qu'il faut accepter, mais qu'il est permis d'adoucir en utilisant les dons que le Créateur s'est plu à déverser sur terre. Rieuse et naïve encore malgré ses trente-cinq ans sonnés, elle aimait la vie, adorait les courses folles à travers les prés, s'attendrissait tout à coup devant le marmot dépenaillé qu'elle s'amusait à faire sauter sur ses genoux; en un mot elle charmait tous ceux qui l'approchaient par sa qualité dominante qui était la douceur.

Quant à Jeanne, c'était encore une autre nature; elle possédait toutes les qualités de Louise et toute l'énergie de Charlotte, mais la piété des deux sœurs lui faisait totalement défaut, et c'était le désespoir des demoiselles d'Obercourt aînée et cadette que cette incroyance chez la paysanne, qui leur répondait invariablement quand elles essayaient de la catéchiser :

— Oh! le bon Dieu, je veux bien y croire, mais jamais de la vie vous ne pourrez me persuader qu'il est dans les mains de M. le Curé lorsqu'il dit sa messe!

Au reste la meilleure fille du monde, la véritable sœur de charité du canton, toujours prête à accourir au chevet des malades les plus repoussants, les plus hargneux, toujours disposée à se dépouiller de son miel, de son lait et de ses légumes pour plus pauvre qu'elle, toujours prête à se jeter au feu pour ses sœurs de lait si cela eût été nécessaire.

Pourtant celles-ci ne renonçaient pas à l'espoir de la convertir :

— Sais-tu, Jeanne, lui dit un jour l'austère Charlotte, ce qui adviendra de toi, quand nous serons mortes toutes trois?

Pour toute réponse, Jeanne secoua avec indifférence ses épaules larges de fille des champs.

— Eh bien, reprit Mlle d'Obercourt, je vais te le dire, moi. Comme Dieu t'a donné les moyens de te convertir, qu'Il nous a même bien certainement suscitées pour cela et que tu n'auras pas voulu profiter de ses grâces, tu seras séparée de nous à tout jamais...

Mais Jeanne ne la laissa pas continuer; sa tête s'agitait dans un mouvement violent de dénégation, et, véritablement en colère cette fois, elle cria :

— Eh bien, moi, je vous dis que si Dieu faisait cela, il ne s'appellerait pas le

bon Dieu. Comment ! il profiterait de ce prétexte que je ne vais pas à l'église pour nous désunir ! Vous m'avez cependant dit bien des fois, Mlle Charlotte, que, pour lui plaire, nous devions faire le bien tant que nous pouvions et accepter nos épreuves; or, ce n'est pas certes pour me vanter, mais je crois bien que voilà une loi à laquelle je n'ai pas désobéi. Pourtant, voulez-vous que je vous dise, moi, comment je le comprends, le bon Dieu ? Eh bien, j'ai idée qu'Il doit être plutôt comme un bon grand-papa qui a une belle propriété, et qui, lorsqu'on meurt, vous en ouvre bien grandes les portes en disant : « Amusez-vous, mes enfants, donnez-vous-en à cœur joie, vous avez assez souffert pour mériter d'être récompensés... Voilà... »

Malgré tout leur sérieux, les demoiselles d'Obercourt ne purent s'empêcher de rire. La définition de ce Dieu-Grand-Papa leur parut drôle à toutes deux. Mais Jeanne restait fâchée contre Charlotte, qui avait voulu lui assurer qu'elles seraient séparées plus tard. Pour la calmer il fallut prendre les guitares, et, dans l'harmonie des sons, leurs âmes s'accordèrent de nouveau.

Elles moururent à peu de distance les unes des autres. Jeanne partit la première ; sa belle âme de vaillante trouva là-haut les gâteries du grand-papa rêvé, et, lorsque Charlotte et Louise la rejoignirent à leur tour, ce fut elle qui les reçut en leur disant les yeux mouillés de larmes de joie :

— Vous voyez bien que j'avais raison ; nos trois âmes différentes, échappées de la matière, ont trouvé leur accord parfait dans le séjour parfait ; ne regrettons plus nos guitares et nos mandolines, nous possédons l'Harmonie!

GAUTIER.



CHAPITRE XXXVII

DESTINÉE DES ROIS

Les devoirs des rois sont complexes. Ils requièrent une élévation d'âme, un désintéressement absolu, auxquels seuls peuvent parvenir ceux qui pressentent déjà par avance la grandeur et la sublimité divines.

Le gouvernement des peuples leur appartient. L'exercice des droits et des prérogatives est leur lot. Ils peuvent édifier ou renverser, punir ou récompenser, louer ou blâmer sans justice, jouir sans scrupule. Que leur importe, puisqu'ils sont rois?

Mais, lorsqu'ils comprennent entièrement leur mission, ils peuvent et doivent se rendre compte que leur situation est loin d'être une sinécure, et que la responsabilité morale qu'ils encourent n'est pas pour la seule terre, mais encore bien plus pour l'infini au-delà.

Ayant à régir les consciences et les mœurs, ils doivent apporter dans cette tâche le tact le plus complet, ils doivent faire abstraction des affections particulières pour ne songer qu'au bien général de leurs sujets. Ils doivent s'efforcer de faire régner l'équité et le bon droit, et enfin il est encore de leur devoir d'éviter trop de grandeur, trop de dignité hautaine. Un roi doit être populaire avant tout; il ne doit pas tellement priser les questions de protocole qu'il en arrive en quelque sorte à rester inaccessible à son peuple; mais il doit, au contraire, s'efforcer

de deviner ses désirs, de savoir quels sont ses besoins, afin de remédier à ses maux.

Mais le devoir des rois ne s'arrête pas là. Avant toute autre chose, avant même de s'enquérir des besoins de leurs sujets, ils doivent respecter la liberté de leur conscience, laisser toutes les croyances et toutes les religions se donner libre cours, permettre toutes les apostasies et toutes les hérésies, du moment où elles ne sont que l'expression, le reflet exact, de ce que l'on croit et de ce que l'on pense.

Quoique tous ces devoirs soient aussi mal interprétés que possible par la plupart des rois, il faut cependant leur rendre cette justice que la pratique même de ces devoirs est hérissée de difficultés. Tout semble surgir sous les pas des souverains pour les empêcher de mettre en œuvre leurs meilleures résolutions. Toutes les obligations du protocole, les tentations, l'encens des flatteries, produisent une atmosphère viciée dans laquelle ils arrivent à vivre par intoxication. Il faut être un homme foncièrement sage pour ne pas se croire d'une essence différente des autres hommes, lorsque, partout et en tout, la place prépondérante est réservée, lorsque le plus léger blâme n'est jamais infligé, lorsqu'en un mot une adulation perpétuelle est pratiquée vis-à-vis de ce roi dont le seul mérite est d'être né roi... Mais est-ce même un mérite ?

Si la naissance d'une âme n'était autre que le résultat d'un hasard fortuit, les grands de la terre auraient droit à toutes les indulgences, à toutes les circonstances atténuantes. Malheureusement pour eux il n'en est pas ainsi. Nous ne devons pas oublier, en effet, que l'Esprit qui a à revenir sur terre, choisit lui-même son incarnation. Il sait d'ores et d'avance quelles sont les luttes auxquelles il va s'exposer en choisissant une condition élevée. Souvent il tient à écarter les épidémies, les fièvres, la guerre ; mais il s'expose à rencontrer une maladie plus grave et plus nuisible que tous ces maux et qui règne à l'état permanent sur les trônes. La science et le progrès sont impuissants à la faire disparaître. Ils ne peuvent supprimer ce mal qui atteint plus spécialement les grands de ce monde, et qui se répand dans leur ambiance avec la même profusion que la vie et la lumière.

L'ennui, tel est son nom. Insinuant et terrible il se glisse au cœur des rois, trace en eux un sillon qui ne s'effacera plus. Mille fois plus terrible que la mort, il mine et ne tue pas. Son œuvre est lente, progressive, désastreuse.

Ce visiteur, ce fléau, n'a garde de s'attaquer à ceux qui marchent humblement

et sûrement dans le sentier de la vie. Il s'attaque surtout aux faibles rois ; il leur montre l'avenir sous le jour le plus accablant, la monotonie la plus désespérante ; il les dégoûte du présent ; et si un passé rempli de souvenirs heureux possède encore la vertu de faire sourire ces pauvres malheureux, il jette sur ce passé un voile épais, et s'efforce de leur persuader que ce bonheur n'a été qu'un éclair qui ne luira plus jamais pour eux.

Qu'est-ce donc, en réalité, que cet ennui maladif qui n'est engendré par aucun microbe ? Est-il le résultat d'un de ces mauvais sentiments qu'on apporte avec soi en naissant? Non. L'ennui ne peut être classé dans les défauts originels de la pauvre humanité. L'enfant ne naît pas ennuyé, mais il le deviendra forcément si, en devenant homme, sa vie n'est plus qu'un composé d'honneurs, de jouissances, d'adulations. Tout devient alors souffrances pour le monarque. L'enthousiasme n'existe plus ; les joies de la vie ne lui paraissent être que des chimères ; il n'y croit plus, et bientôt il vient un moment où il est tellement certain du néant du bonheur, que le sommeil éternel lui semble seul digne d'envie; et c'est ainsi qu'après s'être désintéressé de lui-même, il se désintéresse de ses sujets et ne s'occupe plus du bonheur de son peuple.

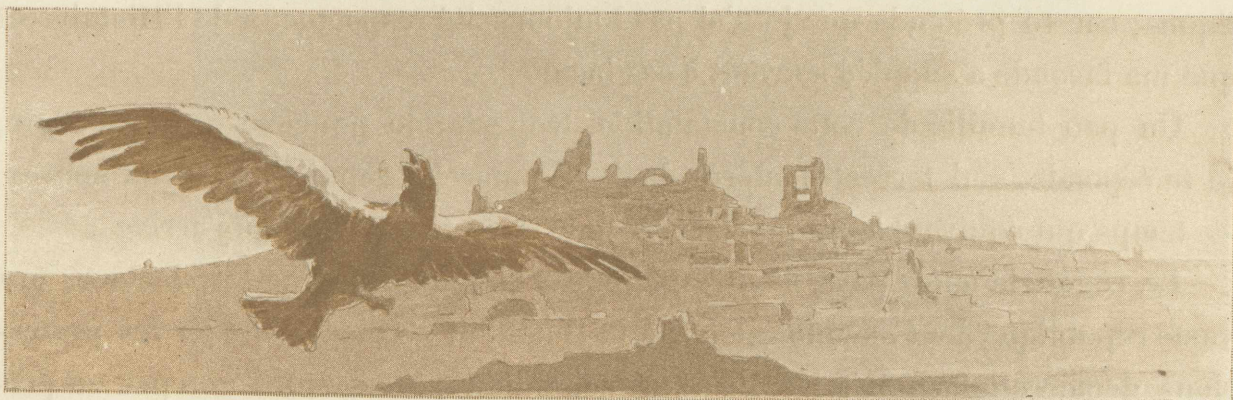
Pauvres rois ! il est difficile de ne pas se sentir profondément attristé, en vous contemplant, et ce spectacle fait désirer encore plus ardemment l'avènement complet de l'Esprit de vérité, de Celui qui doit enseigner toutes choses.

Pourtant Dieu a tout prévu, et le remède est toujours en opposition au mal. L'ennui ne fait pas exception à cette règle. Pour le faire disparaître, il faut commencer par repousser énergiquement le plus léger abattement ; il faut avoir le courage de vivre sans crainte de l'avenir. En agissant ainsi l'Esprit n'a pas d'ascendant sur l'être ennuyé, et le fluide lassé n'attirera pas autour de soi des êtres qui ont quitté la terre imprégnés de cette maladie d'ennui.

Mais pour les rois, dont la tâche est plus lourde, il ne suffit pas de réagir. Il faut encore qu'ils se pénètrent bien de cette idée que toute mollesse, tout manquement à leur devoir, constituent une faute grave qu'ils devront expier lourdement au cours de leur éternelle vie, lorsque, leur âme ayant quitté définitivement leur corps, ils laisseront ici-bas leurs couronnes, leurs prérogatives. Et en quoi consistera cette expiation ? Hélas ! encore et toujours ce sera l'ennui qui la leur fournira, ennui plus sombre, plus lourd et plus accablant que n'a été celui qu'ils ont déjà ressenti sur terre. Mais si, au contraire, ils ont lutté, s'ils se sont pénétré

de la grandeur de leur mission, s'ils ont, en un mot, fait quelque bien autour d'eux, nous pourrons nous écrier, lorsqu'ils fouleront ce sol de la terre promise : Sauvés ! Mais nous ne saurions jamais les engager à tenter de nouveau une aussi périlleuse épreuve, et aux Esprits qui nous demanderaient conseil pour revenir sur terre, nous dirons toujours : choisissez de préférence une condition modeste ; car l'épreuve terrestre et ses luttes sont courtes, tandis que l'épreuve des errances sans joie est infiniment longue.

Père Didon.



CHAPITRE XXXVIII

DESTINÉE DES ROIS

C'est tout exprès pour toi que je suis descendu aujourd'hui des hautes sphères, ami lecteur. En ces jours d'été où la chaleur met une teinte d'or aux épis, où les feuilles s'agitent légèrement sous la brise du soir, la terre m'a paru plus engageante, plus sereine, moins triste; et, tandis que tu foules avec l'indifférence de l'habitude son sol grisâtre, je m'attache à tes pas de telle façon que tu sentes ma présence et que tu consentes à me faire toutes tes confidences.

Dis-moi d'abord où tu en es de tes régimes, de tes gouvernements, de tes conquêtes, de tes inventions...

Tu réponds en murmurant des noms que j'entends dans un vague bourdonnement : République, Madagascar, alliance Russe, entente cordiale avec l'Angleterre... (Oh ! que tu me stupéfies, ami !)

Mais voici qu'à ton tour tu deviens curieux et tu me mets également en demeure de te fournir des explications sur les régions d'outre-globe, de te dire quel est notre régime, de te dépeindre les merveilles de notre pays invisible, de t'expliquer quelles sont nos lois, nos dignités, nos préséances, nos hiérarchies.

Tu me demandes de te dire surtout ce que deviennent tous ces rois que mon imagination, dis-tu, s'est plu à entourer de mille intrigues drôles ou drama-

tiques; car tu prétends que je n'ai pas toujours été respectueux de l'Histoire et que ma faconde a suppléé souvent à ses lacunes...

Un peu humilié de cette constatation, trop pénible pour ne pas être vraie, je te réponds, ami terrestre auprès duquel je marche depuis déjà deux heures, — temps qui équivaut à un quart de seconde dans la région d'où j'arrive :

Le règne de notre pays d'outre-globe est simple. Imagine-toi, lecteur, une vaste république dont aucune calèche à la Daumont ne vient narguer les prétentions démocratiques. A la tête de cette république, nous avons non pas un président, sorte de machine à signature, mais des légions de présidents auxquels les talents, les capacités, l'intégrité, et, plus encore que tout cela, la bonté, — ce suprême et décisif qualificatif — confèrent le droit incontestable de la diriger.

Car, pour ta gouverne, sache aussi, très cher, que l'Anglais et le Boër, le Russe et le Japonais, l'Allemand et le Français, tous les peuples en un mot qui ont des jargons différents et des mœurs dissemblables, font partie de cette république qui n'est morcelée par aucune chaîne de montagnes impérieuses.

Nos présidents dirigent tout ce monde qui se confond sous l'appellation générale d'Esprits. Leur rôle ne consiste pas à signer ou à approuver des décrets, qui ont dû passer au préalable par une quantité innombrable de mains appartenant à ces pauvres petits bonshommes appelés « gratte-papier ». Non, leurs fonctions sont tout à la fois plus simples et plus élevées. Nos présidents, comme de bons pères de famille, s'en vont à pied à travers les espaces. Ils n'empruntent même pas la queue d'une comète pour traverser l'infini. Leur propre allure leur suffit. Ils vont d'autant plus vite qu'ils n'ont pas d'hésitation. Grâce à leur prescience ils savent instantanément s'ils doivent obliquer vers l'Orient ou l'Occident, s'il est utile qu'ils s'adressent de préférence à tel groupe d'Esprits plutôt qu'à tel autre. Un coup d'œil leur suffit pour pénétrer les âmes, deviner ou comprendre leurs aptitudes, et tout aussitôt la parole jaillit de leurs lèvres. Ce sont des mots de Messie qui s'en échappent. En les entendant, les âmes molles se sentent pénétrées d'ardeur ; les paresseux font effort pour chasser leur paresse ; les orgueilleux font un retour sur eux-mêmes qui leur fait comprendre qu'ils ont bien tort d'être fiers. Sur le passage de ces Esprits tout s'anime, et une envie saine mord le cœur même de l'indolent, en lui faisant souhaiter tout bas d'arriver à leur ressembler.

Puis ils disparaissent, courent à d'autres, donnent des conseils (jamais des



Imp. Gillot (Richer et Cie succ.) Chacornac. Ed.

CHAPITRE XXXVIII

DESTINÉE DES ROIS

tiques; car tu prétends que je n'ai pas toujours été respectueux de l'Histoire et que ma faconde a suppléé souvent à ses lacunes...

Un peu humilié de cette constatation, trop pénible pour ne pas être vraie, je te réponds, ami terrestre auprès duquel je marche depuis déjà deux heures, — temps qui équivaut à un quart de seconde dans la région d'où j'arrive :

Le règne de notre pays d'outre-globe est simple. Imagine-toi, lecteur, une vaste république dont aucune calèche à la Daumont ne vient narguer les prétentions démocratiques. A la tête de cette république, nous avons non pas un président, sorte de machine à signature, mais des légions de présidents auxquels les talents, les capacités, l'intégrité, et, plus encore que tout cela, la bonté, — ce suprême et décisif qualificatif — confèrent le droit incontestable de la diriger.

Car, pour ta gouverne, sache aussi, très cher, que l'Anglais et le Boër, le Russe et le Japonais, l'Allemand et le Français, tous les peuples en un mot qui ont des jargons différents et des mœurs dissemblables, font partie de cette république qui n'est morcelée par aucune chaîne de montagnes impérieuses.

Nos présidents dirigent tout ce monde qui se confond sous l'appellation générale d'Esprits. Leur rôle ne consiste pas à signer ou à approuver des décrets, qui ont dû passer au préalable par une quantité innombrable de mains appartenant à ces pauvres petits bonshommes appelés « gratte-papier ». Non, leurs fonctions sont tout à la fois plus simples et plus élevées. Nos présidents, comme de bons pères de famille, s'en vont à pied à travers les espaces. Ils n'empruntent même pas la queue d'une comète pour traverser l'infini. Leur propre allure leur suffit. Ils vont d'autant plus vite qu'ils n'ont pas d'hésitation. Grâce à leur prescience ils savent instantanément s'ils doivent obliquer vers l'Orient ou l'Occident, s'il est utile qu'ils s'adressent de préférence à tel groupe d'Esprits plutôt qu'à tel autre. Un coup d'œil leur suffit pour pénétrer les âmes, deviner ou comprendre leurs aptitudes, et tout aussitôt la parole jaillit de leurs lèvres. Ce sont des mots de Messie qui s'en échappent. En les entendant, les âmes molles se sentent pénétrées d'ardeur ; les paresseux font effort pour chasser leur paresse ; les orgueilleux font un retour sur eux-mêmes qui leur fait comprendre qu'ils ont bien tort d'être fiers. Sur le passage de ces Esprits tout s'anime, et une envie saine mord le cœur même de l'indolent, en lui faisant souhaiter tout bas d'arriver à leur ressembler.

Puis ils disparaissent, courent à d'autres, donnent des conseils (jamais des



Imp. Gillot (Richer et Cie succ.) Chacornac. Ed.





ordres) ; ils n'ont pas besoin de défendre, il suffit qu'ils parlent pour qu'on n'ait pas envie de leur désobéir, et ce n'est pas la moindre des merveilles que ce passage perpétuel des présidents des républiques astrales, quoique l'espace constitue par lui-même un spectacle unique.

Dans ce pays d'outre-globe, nos yeux peuvent embrasser simultanément toutes les beautés vertigineuses des monts et toutes les merveilles changeantes des mers. Au-dessous de ces mondes et de ces mers, c'est la végétation des éthers, couche de tissu ouaté tamisant par instants l'éclat trop vif des rayons ou se transformant en buissons d'azur, et, plus loin, ce sont encore des plantes gigantesques aux contours bizarres, des fouillis de fleurs qu'un sourire effarouche et fait s'évanouir dans le fluide universel. Les beautés de la nature terrestre ne laissent que peu de regrets en nous. Nous les retrouvons mille fois plus captivantes là-haut. Mais ce n'est pas tout encore, et j'arrive maintenant à ta dernière question anxieuse, question à laquelle je ne me résous à répondre qu'en tremblant, car je crains que ma réponse ne te peine en t'ôtant quelques-unes de tes illusions.

Ainsi que je te le disais plus haut, nous avons une hiérarchie basée sur des qualités toutes morales ; nous avons des présidents, mais ces présidents ne se recrutent pas parmi les rois de la terre.

Ils ont devancé l'époque des jouissances, ceux qui s'appelèrent Charlemagne, Henri IV, Louis XIV, et plus tard Napoléon. Sur cette terre où le faste les entoura, où le luxe les corrompit, où ils eurent l'illusion du pouvoir suprême, ils n'apprirent pas à connaître suffisamment les qualités que possèdent nos présidents, et, assimilés à cette immense république où les couronnes ne se tressent pas, où la pourpre est dans l'air mais non sur les corps fluidiques, ils n'ont aucun droit à aucun privilège, à aucune situation particulière les mettant au-dessus des autres.

Je n'entends pas dire par là que les rois sont tous destinés à l'errance, à la tristesse, aux purgatoires sombres où l'on expie. Il en fut parmi eux de vertueux et bons, comme il en fut d'autres simplement inintelligents ; mais je dis que c'est parce qu'ils ont eu toutes les gloires et toutes les responsabilités qu'ils doivent porter le poids de ces gloires et de ces responsabilités dans l'au-delà, et cela d'autant plus que ce furent eux qui choisirent leur destinée lorsqu'ils étaient encore Esprits.

Si le luxe, le faste, les triomphes, leur firent cortège, le sang, les violences, les injustices, leur firent cortège aussi. C'est pour cela qu'ayant beaucoup tué ils resteront longtemps dans les basses couches, à moins qu'ils ne préfèrent, comme beaucoup l'ont déjà fait et le feront encore, venir demander à la réincarnation expiatoire le pardon du sang versé.

Dans l'erraticité aucun courtisan ne guette leur venue. Aucun protocole ne règle les relations qu'ils ont avec les autres Esprits, et je dois dire, du reste, qu'ils comprennent vite combien il serait absurde de leur part de réclamer ces honneurs qu'ils n'ont que trop brigués dans leur incarnation terrestre.

Et maintenant, ami lecteur, que tu sais ce qu'il en est, permets-moi de te donner un dernier conseil, avant que je reprenne ma course dans ces espaces peuplés d'Esprits qui ne veulent pas de rois.

Lorsque, pris de cette tristesse qui est inhérente à la terre et qui n'est autre qu'une nostalgie de l'au-delà, tu élèves ton âme vers notre république d'élite en suppliant un de ses habitants de se rendre à ta voix, lorsque tu te recueilles avec le sérieux d'un homme qui va accomplir un acte grave entre tous, n'évoque pas les rois. Beaucoup d'entre eux ont quitté cet au-delà qui fait le sujet de tes désirs, et quelque mauvais plaisant (rappelle toi qu'il s'en trouve dans les basses couches) pourrait se substituer à celui que tu demandes, pour te jouer de fort mauvais tours. Il te prédirait, par exemple, un héritage que tu ne peux avoir, puisque toi et les tiens vous êtes de la race de Job, ou bien une aventure que Dieu seul peut connaître. Si, au contraire, c'était le roi évoqué qui vînt en personne, il serait fort mécontent que tu lui donnes ce titre qui lui est un souvenir pénible qu'il tient à écarter de lui le plus possible.

Laisse donc les rois dormir en paix, ou plutôt laisse-les travailler sans interruption (cette dernière expression est plus juste), et si tu es friand d'un bon avis, de réconfortants encouragements, appelle les saints, c'est-à-dire ceux qui ont connu la pauvreté, la fatigue, la souffrance, et dont la dernière charité sera pour toi, si tu sais leur demander cette visite avec instance ; car il n'est rien de tel que l'entretien des humbles du passé pour fortifier les hésitants du présent d'ici-bas.

Alex. Dumas.



CHAPITRE XXXIX

L'AMOUR DE DIEU, DU PROCHAIN, LA CHARITÉ

Ces lignes ne s'adressent pas à ceux qui le nient ou simplement l'ignorent. Elles sont pour les croyants, les gens au cœur simple, qui sentent vibrer au fond de leur être le perpétuel « je crois » que rien ne peut déraciner. Elles ne s'adressent pas seulement aux pratiquants des communions admises ; elles sont pour tous ceux à qui l'immortalité paraît une vérité irréfutable et Dieu un sublime mystère réel.

Les athées, les incroyants, ne peuvent aimer ce qui n'existe pas à leurs yeux, et encore moins l'adorer. C'est donc aux convaincus de son existence que je m'adresse, en leur disant :

Avant toutes choses, avant même de jeter un coup d'œil scrutateur sur votre conscience et sur votre conduite, commencez par vous pénétrer de la grandeur de Celui qui permet l'éclosion de cette conscience et nous donna la liberté de cette vie. Contemplez son œuvre, arrêtez-vous à sonder, si vous l'osez, le mystère de ce qui le compose. Cherchez d'où provient l'eau qui s'évade du sol, par quel procédé s'agite la mer, s'édifie la montagne, s'agglomère le minerai, et, lorsque vous aurez ainsi pu constater que la solution de ces problèmes se trouve seule dans la Cause des causes, il est impossible que vous ne vous sentiez pas envahis par un respect religieux qui est en lui-même le seul culte qu'il soit possible de

rendre à un Être dont la conception nous échappe et qui est assurément trop vaste pour s'intéresser aux mesquineries des cultes terrestres.

Le culte du respect !... c'est là le seul qui lui convienne. Le respecter en respectant son œuvre, en s'efforçant de dégager son âme de toutes les vilenies vers lesquelles la matière l'entraîne, ne jamais transiger avec sa conscience, suivre avec la ponctualité des scrupuleux le chemin de l'honneur, faire fi de tout ce qui porterait même le plus léger préjudice à cet honneur, ne rien souiller de ce qui est pur.

Ce sont là les préceptes de cette religion ou culte du respect envers Dieu, et le respect n'est en lui-même que la pratique du bien dont il est possible de dire qu'il est la pratique de Dieu, — Dieu et Bien étant synonymes. — D'où l'on peut conclure que tout ce qui est mal est hors de Dieu, ne peut s'accomplir que loin de son centre, nous éloigner de son action directe. Au contraire, tout ce qui est bien nous fait effleurer un peu de lui-même, nous ramène dans le courant de cette colossale force vitale qui souffle à travers l'Univers, en animant sur son passage l'inanimé, en créant l'incréé, en fécondant le néant.

De cette doctrine on pourra sans doute déduire qu'il est inutile, dans ce cas, d'être croyant, puisque la seule pratique du bien suffit pour amener vers Dieu ceux-là même qui n'en veulent pas. Mais il est utile de savoir que ce bien n'est pas aussi facile à saisir dans ses mains qu'on serait tenté de le croire. Si Dieu a créé le bien, nous nous sommes chargés, nous, de lui opposer le mal, et c'est ce dernier qui, trop souvent malheureusement, rend nuls nos efforts vers ce qui est juste et sage. Si nous faisons quelquefois dix pas en avant, il arrive qu'immédiatement après nous en refaisons quinze en arrière, et nous pouvons donc nous débattre longtemps dans ce mouvement de recul et d'avance, piétiner simplement sur place. Mais avoir la foi en Dieu, croire qu'il existe, après les temps d'épreuves, des éternités de paix, qu'elles sont accessibles à tous, que, pour les atteindre rapidement, il n'y a qu'à fouler le mal et à s'acharner au bien ; posséder la certitude que nous retrouverons un jour ceux qui nous ont précédés dans la mort et dans la gloire ; qu'il ne restera plus alors aucune arrière-pensée, de doute angoissant, d'inquiétude vague... est-ce que ces perspectives, ces certitudes, ne sont pas suffisantes pour faire le plus violent des efforts pour dépasser l'incroyant ?

Cette pratique acharnée, cette recherche consolante du bien, nous pouvons dire en toute vérité qu'elle est la meilleure manière de témoigner notre amour



Chacornac, Ed. Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)



CHAPITRE XXXIX

L'AMOUR DE DIEU, DU PROCHAIN
LA CHARITÉ

rendre à un Être dont la conception nous échappe et qui est assurément trop vaste pour s'intéresser aux mesquineries des cultes terrestres.

Le culte du respect !... c'est là le seul qui lui convienne. Le respecter en respectant son œuvre, en s'efforçant de dégager son âme de toutes les vilenies vers lesquelles la matière l'entraîne, ne jamais transiger avec sa conscience, suivre avec la ponctualité des scrupuleux le chemin de l'honneur, faire fi de tout ce qui porterait même le plus léger préjudice à cet honneur, ne rien souiller de ce qui est pur.

Ce sont là les préceptes de cette religion ou culte du respect envers Dieu, et le respect n'est en lui-même que la pratique du bien dont il est possible de dire qu'il est la pratique de Dieu, — Dieu et Bien étant synonymes. — D'où l'on peut conclure que tout ce qui est mal est hors de Dieu, ne peut s'accomplir que loin de son centre, nous éloigner de son action directe. Au contraire, tout ce qui est bien nous fait effleurer un peu de lui-même, nous ramène dans le courant de cette colossale force vitale qui souffle à travers l'Univers, en animant sur son passage l'inanimé, en créant l'incréé, en fécondant le néant.

De cette doctrine on pourra sans doute déduire qu'il est inutile, dans ce cas, d'être croyant, puisque la seule pratique du bien suffit pour amener vers Dieu ceux-là même qui n'en veulent pas. Mais il est utile de savoir que ce bien n'est pas aussi facile à saisir dans ses mains qu'on serait tenté de le croire. Si Dieu a créé le bien, nous nous sommes chargés, nous, de lui opposer le mal, et c'est ce dernier qui, trop souvent malheureusement, rend nuls nos efforts vers ce qui est juste et sage. Si nous faisons quelquefois dix pas en avant, il arrive qu'immédiatement après nous en refaisons quinze en arrière, et nous pouvons donc nous débattre longtemps dans ce mouvement de recul et d'avance, piétiner simplement sur place. Mais avoir la foi en Dieu, croire qu'il existe, après les temps d'épreuves, des éternités de paix, qu'elles sont accessibles à tous, que, pour les atteindre rapidement, il n'y a qu'à fouler le mal et à s'acharner au bien ; posséder la certitude que nous retrouverons un jour ceux qui nous ont précédés dans la mort et dans la gloire ; qu'il ne restera plus alors aucune arrière-pensée, de doute angoissant, d'inquiétude vague... est-ce que ces perspectives, ces certitudes, ne sont pas suffisantes pour faire le plus violent des efforts pour dépasser l'incroyant ?

Cette pratique acharnée, cette recherche consolante du bien, nous pouvons dire en toute vérité qu'elle est la meilleure manière de témoigner notre amour



CHACORNAC, Ed. Imp. GILLOT (RICHER et Cie succ.)

au Créateur. La plus simple logique nous fait comprendre que, lorsque nous aimons quelqu'un, nous nous efforçons de nous rapprocher de lui, nous cherchons à vivre dans son atmosphère, à marcher dans son sillon. Aimer le bien, c'est donc aimer Dieu ; mettre en pratique ce bien, c'est vivre par lui et en lui.

L'amour de ce Dieu, ou pratique du bien, n'exclue nullement les affections particulières. La famille, les amis très chers, ont absolument le droit d'être les préférés de nos cœurs. Il est naturel que nous nous dévouions spécialement pour eux, car ils rentrent dans le cadre des missions spéciales qui nous sont affectées durant la vie terrestre. Il n'y a donc aucun égoïsme à s'occuper de son enfant, de son père, d'amis dévoués.

La charité doit évidemment s'étendre à tous les êtres. Nous n'avons pas le droit de passer indifférents au milieu des douleurs d'autrui. Mais laisser, par exemple, un vieux père infirme aux soins des domestiques, pour courir secourir d'autres pères qui ne nous sont rien, s'occuper des enfants des autres et négliger les siens, est une aberration que rien n'autorise et ne justifie.

Il ne faut pas l'oublier, le premier précepte de charité est de ne faire aux autres que ce qu'on voudrait qu'on vous fît, c'est-à-dire qu'avant même de leur faire du bien, il faut avant tout ne pas leur faire de mal, et c'est généralement ce précepte qui reçoit le plus de coups de canifs, faire l'aumône étant en réalité beaucoup plus facile que de savoir se taire.

Je souhaite que les incarnés arrivent à se persuader de cette vérité, que tout blâme injuste, toute parole aigre-douce, tout manque d'intolérance, sont autant d'actes anti-charitables qui éloignent du Bien ou Dieu.

Sans la bonté du cœur les autres actes ne sont absolument rien. Rendre un service en maugréant, faire une aumône en dédaignant, ne peuvent s'appeler la pratique de la charité. Pour que celle-ci soit efficace, pour qu'elle nous amène sûrement et promptement vers le but proposé, il faut que nous la fassions avec compassion. Il est utile que nous ne l'assimilions pas à un simple solde vis-à-vis du Créateur. Nous devons, au contraire, éloigner de nous avec soin tout ce qui sent l'intérêt, pour ne penser qu'à l'acte présent, qu'à la misère morale ou physique que nous soulageons, qui eut pu être la nôtre propre.

Ce que l'on peut reprocher, en effet, aux terrestres, c'est que, d'une manière générale, ils raisonnent trop la charité. Pour que celle-ci leur devienne plus facile à pratiquer, il suffira qu'ils se souviennent que sa pratique c'est la pratique du

bien, que ce bien c'est Dieu, c'est-à-dire le plus sublime des voisinages, le seul vers lequel on n'éprouve pas de déceptions...

La charité ne s'étend pas seulement au prochain, elle doit encore se pratiquer envers soi-même.

D'une manière générale, l'homme est assez disposé à s'appliquer toutes les indulgences, à s'attribuer tous les pardons ; mais il y a cependant des exceptions à cette règle. Il existe des êtres fougueux, absolument déterminés à la réforme de leur vie ; ils sont parfois dangereux pour eux-mêmes ; ils se ruent littéralement à l'assaut de qualités trop en disproportion avec leurs aptitudes ; ils sont d'une sévérité vis-à-vis d'eux qui entrave leur progrès même. En agissant ainsi, ils ne pratiquent pas cette charité personnelle dont je viens de parler. Mais il y a encore une autre catégorie de gens qui sont anticharitables pour leurs âmes : ce sont ceux qui ne s'en occupent pas, ceux qui la laissent se développer au gré de leurs instincts, ceux qui n'apportent aucune patience ferme dans l'œuvre de leur régénération propre, et qui semblent avoir oublié que la vie ne leur a été donnée que pour pratiquer le bien envers les autres et envers eux-mêmes.

Quoiqu'on puisse dire et faire, aucune morale, aucune théorie, aucune philosophie, ne pourront subsister sans la charité. Les unes comme les autres ne manqueront pas de s'écrouler lamentablement, toutes les fois que cette base fondamentale leur fera défaut ; car c'est la vie même qui leur manquera.

Père Henri.



CHAPITRE XL

L'AMOUR DE DIEU, DU PROCHAIN, LA CHARITÉ

Il vous a souvent été répété que la vie toute entière devait reposer sur l'amour de Dieu et du prochain, et qu'il n'y avait pas de perfection possible, de progrès réalisable dans ce monde et dans l'autre, si cet amour divin et terrestre n'était pratiqué.

Cette exigence semble plutôt dure aux âmes qui se sont habituées à considérer Dieu comme un étranger qui s'occupe exclusivement du fonctionnement général de son œuvre, mais qui en dédaigne les détails. A ces âmes-là il semble assez difficile de dire : Dieu est une Incompréhensibilité, à laquelle vous devez rendre un tribut d'adoration, de louanges et de respect. Elles répondront toujours qu'il leur est impossible d'adorer ce qu'elles ne conçoivent pas, de louer ce qu'elles ignorent, et, de fait, lorsqu'on y réfléchit bien, on est obligé de se demander jusqu'à quel point on a le droit d'imposer des actes de foi aux consciences chez lesquelles cette foi n'est pas innée.

Mais le puissant raisonnement vient à bout de tout. C'est par la logique même qu'on arrive à vaincre l'obstination et l'entêtement ; c'est en fouillant le mystère qu'on apprend à connaître Dieu — autant qu'il peut être connu — et à l'aimer ensuite.

Si les créatures n'étaient que l'œuvre d'un hasard, si la vie de l'homme abou-

tissait seulement au néant, ils seraient mille et mille fois justifiés ces cris de révolte qui soulèvent l'humanité incroyante, et lui font proférer le blasphème contre l'infinie Justice, cris qui sont d'autant plus fréquents dans une époque où l'on se targue de l'irréligion comme d'une vertu.

Heureusement pour l'humanité, cet état fâcheux n'est que transitoire. Sa logique impitoyable, qui a découvert le dogme, rétablira forcément un jour l'existence de Dieu.

Lorsque la force du raisonnement, appuyée sur les preuves nombreuses données dans les manifestations extra-terrestres, lui fera comprendre que Dieu n'a pas eu de prédilection dans son œuvre, elle se rendra compte que cette prédilection serait en elle-même une chose injuste, car Dieu a aussi bien voulu le bonheur de la plante que celui de l'animal et celui de l'homme. Par conséquent, il est certain qu'un jour ou l'autre, après des transformations multiples, cette plante et cet animal, possédant l'embryon d'une âme humaine, deviendront à leur tour l'homme pensant, agissant et voulant.

Lorsque cette humanité comprendra qu'il ne suffit pas de regretter ses torts, mais qu'il faut encore et surtout les réparer ;

Lorsqu'elle voudra bien croire que la terre est une prison où l'on vient chercher la purification par la souffrance, sur laquelle tous les hommes sont égaux et ont des destinées identiques ;

Lorsqu'elle saura de science certaine que la mort ne transforme pas une âme, que l'Esprit ne devient pas un saint ou un prophète aussitôt après l'étreinte brutale de la grande faucheuse, mais qu'il emporte avec lui dans l'au-delà ce qu'il possède sur terre, c'est-à-dire les qualités et les défauts qui lui sont propres, et qu'il doit s'efforcer de continuer à détruire les uns et à embellir les autres, afin d'arriver au plus vite dans ces sphères de paix qui constituent le royaume de Dieu, de ce Dieu que nous ne verrons peut-être jamais, mais dont il nous suffira de respirer l'immanent parfum pour être supérieurement heureux ;

Lorsqu'elle comprendra que, pour parvenir à ce bonheur, il n'est qu'une loi : aimer et faire le bien, que ceux qui ont le plus souffert ont réalisé le plus gigantesque pas dans ce chemin qui nous sépare des régions divines, que l'injustice s'expie, que la méchanceté attire la représaille, en vertu des lois qui sont peut-être plus encore les conséquences de la force des choses que le résultat



Chacornac. Éd.

CHAPITRE XL

L'AMOUR DE DIEU, DU PROCHAIN
ET LA CHARITÉ

tissait seulement au néant, ils seraient mille et mille fois justifiés ces cris de révolte qui soulèvent l'humanité incroyante, et lui font proférer le blasphème contre l'infinie Justice, cris qui sont d'autant plus fréquents dans une époque où l'on se targue de l'irréligion comme d'une vertu.

Heureusement pour l'humanité, cet état d'âme n'est que transitoire. Sa logique impitoyable, qui a découvert le dogme, rétablira forcément un jour l'existence de Dieu.

Lorsque la force du raisonnement, appuyée sur les preuves nombreuses données dans les manifestations extra-terrestres, lui fera comprendre que Dieu n'a pas eu de prédilection dans son œuvre, elle se rendra compte que cette prédilection serait en elle-même une chose injuste, car Dieu a aussi bien voulu le bonheur de la plante que celui de l'animal et celui de l'homme. Par conséquent, il est certain qu'un jour ou l'autre, après des transformations multiples, cette plante et cet animal, possédant l'embryon d'une âme humaine, deviendront à leur tour l'homme pensant, agissant et voulant.

Lorsque cette humanité comprendra qu'il ne suffit pas de regretter ses torts, mais qu'il faut encore et surtout les réparer ;

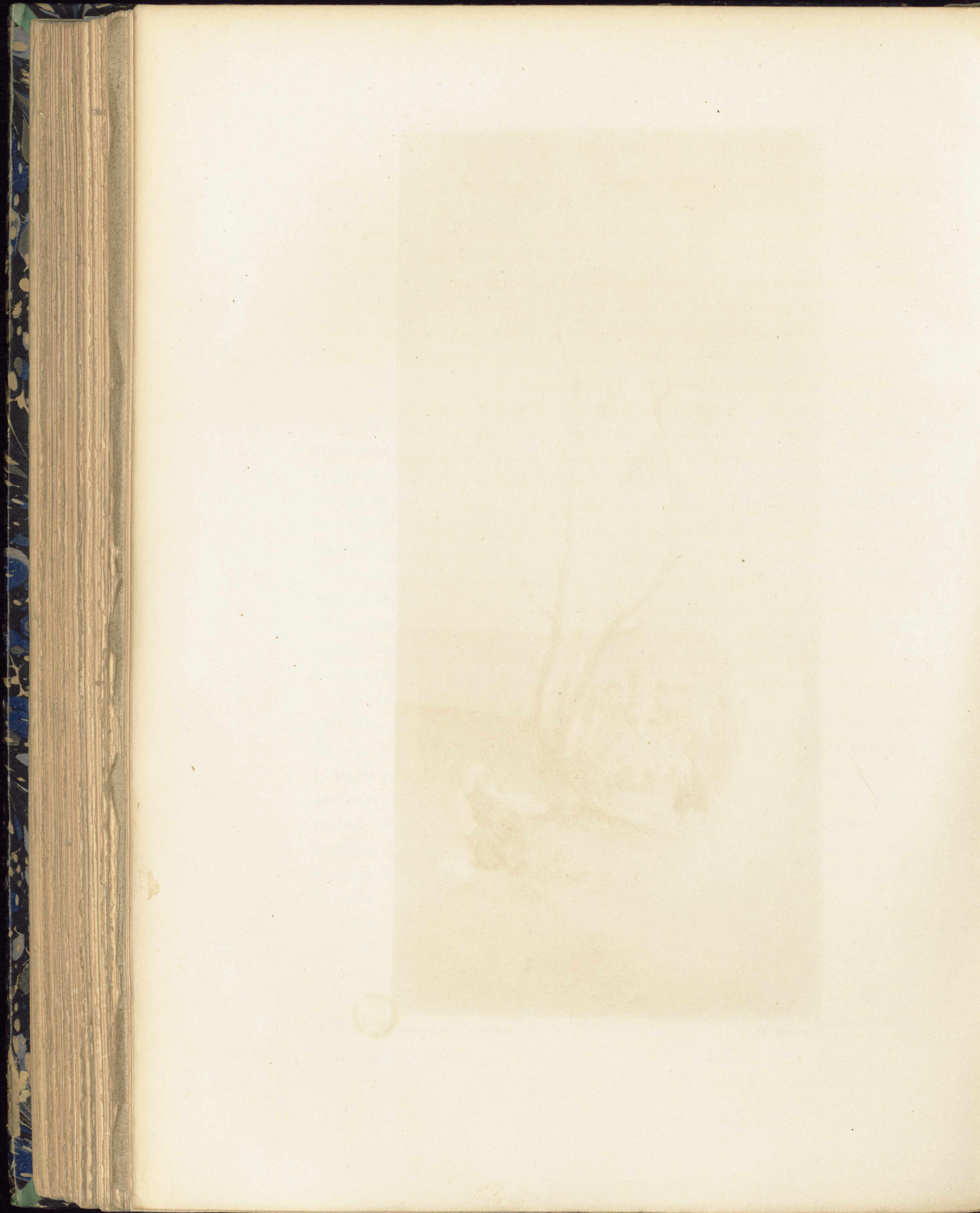
Lorsqu'elle voudra bien croire que la terre est une prison où l'on vient chercher la purification par la souffrance, sur laquelle tous les hommes sont égaux et ont des destinées identiques ;

Lorsqu'elle saura de science certaine que la mort ne transforme pas une âme, que l'Esprit ne devient pas un saint ou un prophète aussitôt après l'étreinte brutale de la grande faucheuse, mais qu'il emporte avec lui dans l'au-delà ce qu'il possède sur terre, c'est-à-dire les qualités et les défauts qui lui sont propres, et qu'il doit s'efforcer de continuer à détruire les uns et à embellir les autres, afin d'arriver au plus vite dans ces sphères de paix qui constituent le royaume de Dieu, de ce Dieu que nous ne verrons peut-être jamais, mais dont il nous suffira de respirer l'immanent parfum pour être supérieurement heureux ;

Lorsqu'elle comprendra que, pour parvenir à ce bonheur, il n'est qu'une loi : aimer et faire le bien, que ceux qui ont le plus souffert ont réalisé le plus gigantesque pas dans ce chemin qui nous sépare des régions divines, que l'injustice s'expie, que la méchanceté attire la représaille, en vertu des lois qui sont peut-être plus encore les conséquences de la force des choses que le résultat



Chacornac. Ed. Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)



de la volonté personnelle d'un gouvernement divin qui nous a laissé la pleine initiative et l'entière liberté de nos actes ;

Lorsque l'humanité, dis-je, comprendra toutes ces vérités, elle ne criera plus à l'injustice, mais elle s'inclinera respectueuse devant ce grand Dieu qu'elle commencera à aimer parce qu'elle commencera à le comprendre.

A dater de ce jour, tout lui deviendra facile. Les peines ne lui apparaîtront plus comme le résultat d'une malechance injuste, mais bien comme une manifestation inéluctable de la justice universelle qui se chargera de rétablir l'équilibre et la parfaite équité au jour des résurrections célestes.

Lorsque l'âme aura pratiqué dans toute son étendue ce commandement de l'amour du prochain ou charité, commandement dont la pratique lui sera aisée, elle ne verra plus dans le criminel qu'un malheureux qui commence seulement la longue et pénible ascension des jours d'expiation et pour qui l'apogée se perd dans le brouillard des milliers de siècles qui l'en séparent. Comment concevoir quelque haine contre cet homme, lorsqu'on sait qu'on a pu être capable des mêmes bassesses et des mêmes indignités ? Comment être fier, arrogant, si l'on possède un nom, une fortune, des talents, lorsqu'on n'ignore pas qu'il suffit de mal les employer pour en perdre tout le bénéfice ?

Devant cette rigoureuse logique l'homme baisse la tête, humilié ; mais il la relève avec gratitude, en pensant que c'est la révélation intégrale de ces vérités qui lui donnera l'amour de Dieu et du prochain.

Mgr DUPANLOUP



CHAPITRE XLI

LE DÉSIR DE BIEN FAIRE OU LA BONNE VOLONTÉ

Le désir de bien faire n'est autre que la manifestation d'une aspiration qui pousse la créature vers son but suprême, en dépit de toutes les objurgations du mal qui l'incite au contraire à s'éloigner de ce but.

Parfois ce désir ne se fait sentir dans une âme que comme un vague murmure à peine définissable.

Il y a des individus qui sont incapables d'analyser leurs désirs. Ils sentent simplement que telle chose doit être exécutée et que telle autre doit être négligée, et ils exécutent cette chose louable et négligent cet acte mauvais, sans comprendre un seul instant quel est le mobile qui les a poussés à agir ainsi.

Chez d'autres le désir de bien faire se manifeste par un souci constant de rechercher toujours ce qui peut être tenté pour remplir le mieux possible les devoirs sociaux et moraux, les actes qui constituent le tissu d'une vie. Dans cet ordre d'idées, il y a des âmes qui confinent au scrupule exagéré, et qui arrivent ainsi dans la recherche du mieux à un résultat fort minime, si on le met en parallèle avec le mal déployé, et cela tout simplement parce que, là encore comme ailleurs, il y a eu excès dans la recherche du bien, et que, pour quelque motif que ce soit, cet excès reste toujours le plus grand ennemi de notre progrès moral.

Mais, qu'il y ait zèle excessif ou non, le désir de bien faire n'en reste pas moins une preuve certaine d'évolution. Car, quoiqu'on puisse dire et faire, et si douloureux que cela soit à constater, dès ses premiers pas dans la vie universelle (que l'on veuille bien remarquer que je ne parle pas ici de vie terrestre) l'homme tout fraîchement émoulu, l'homme qui vient de laisser l'animalité derrière lui, l'homme dont les moindres mouvements recèlent encore des traces de bestialité, l'homme, dis-je, peut pressentir le bien et se diriger inconsciemment vers lui. Il ne le désire pas et ne l'apprécie encore que très imparfaitement, parce qu'il n'est alors poussé vers lui que par le seul instinct, et qu'il n'y a entre celui-ci et le désir aucune espèce de corrélation. Ce n'est qu'à partir du premier degré d'évolution que l'être humain commence à sentir en lui l'aiguillon de ce désir. Mais, maladroit dans sa bonne volonté, il s'y prend souvent très mal pour le mettre en pratique. L'inexpérience de la vie lui fait parfois prendre pour des réalités tangibles ce qui n'est encore que fictions. Il s'illusionne vite sur son devoir propre, se croit appelé à des missions pour lesquelles il n'est nullement fait; il néglige, au contraire, celles auxquelles il est apte. En un mot, il se sert aussi mal que possible de toute la bonne volonté enmagasinée dans sa conscience, et sa maladresse est parfois si grande et si néfaste qu'on en arrive à se demander si son désœuvrement ne serait pas plus salutaire.

Mais ceci est la conséquence fatale de notre condition d'êtres destinés au progrès, en subissant pour cela une série d'expériences plus ou moins douloureuses, plus ou moins pénibles. Il n'y a donc pas lieu de s'en tourmenter outre mesure, et nous pouvons dire, sans crainte de nous tromper, que, toutes les fois que nous constatons chez un être l'indifférence absolue, l'absence complète de désir de bien faire, nous sommes en présence d'un malheureux très neuf dans la vie universelle, devant qui se déroule une suite ininterrompue de vies successives qu'il aura à subir pour arriver un jour à cet état qui est la marque indéniable d'un Esprit supérieur, et que j'appellerai, si vous le voulez bien, l'inaptitude de ne pas s'appliquer à bien faire.

Il y a une énorme différence entre cette application de bien faire et le désir vague qui fait admirer chez les autres le bien qu'ils font. Le désir n'est pas suffisant pour purifier une âme, il faut des actes sérieux, décisifs. Il ne suffit pas de s'en tenir à une vague intention, ou même de posséder une tension d'esprit qui fasse désirer perpétuellement l'amélioration. Nous devons saluer avec enthou-

siasme chez la pauvre créature tombée le premier éveil de ce désir du bien, parce qu'il n'est autre que son premier petit pas dans le bien. Nous devons nous garder de croire aussi que ce désir est suffisant, car là, plus qu'ailleurs, il faut aller plus haut, voir plus loin.

La différence entre le désir et la bonne volonté est aussi considérable que celle qui existe entre désirer et posséder. Pour que ce désir arrive à un résultat appréciable, il faut qu'il y ait union étroite avec la bonne volonté, qui ne se contente pas de vagues soupirs à l'adresse du bien, mais s'efforce par tous les moyens possibles d'atteindre ce bien, de prendre contact avec lui par de fréquents attouchements, jusqu'au jour où l'âme assez forte sent qu'elle est désormais incapable de vivre sans le pratiquer, sans en respirer l'atmosphère vivifiante, sans en envelopper tous ses actes, sans faire émerger vers lui toutes ses aspirations.

Renan



CHAPITRE XLII

L'INTRANSIGEANCE ET LA FERMETÉ

On confond souvent la fermeté avec l'intransigeance. Il arrive maintes fois que l'on prend l'une pour l'autre, sans se rendre compte un seul instant que la seconde de ces qualités ne peut être louée, tandis que la deuxième mérite absolument l'effort de l'homme pour parvenir à l'acquérir.

L'intransigeance n'est autre que cette tournure particulière d'esprit qui, ayant embrassé une idée ou une conviction, est tellement persuadé de la valeur de sa croyance qu'il n'accepte ni modification, même quand elle est dictée par le plus élémentaire bon sens, ni aucun vague projet de réforme. L'esprit humain est ainsi fait, qu'il va toujours aux extrêmes. Vient-il de découvrir quelque chose de nouveau qui lui semble juste et beau, tout le reste qui ne fait pas partie de sa découverte lui paraît immédiatement mesquin et peu digne d'intérêt. Il oublie ainsi, cet homme, que rien n'est négligeable sur terre, pas plus les idées des autres que les siennes propres, que cette vie n'ayant qu'un but, le perfectionnement, il n'y a qu'un moyen pour y arriver : la transformation. L'épuration de son âme doit être son unique préoccupation ; le reste ne compte pas.

Les entreprises diverses, le progrès industriel et artistique, ne sont que des badinages qui ne servent qu'à l'amener vers Dieu. Les futilités même d'une vie peuvent être utilisées, si l'on ne perd jamais de vue cette fin idéale et supérieure.

Les pertes irréparables ne sont autres que les accidents du chemin qui mène vers l'Éternité. Ces accidents ne sont pas évitables. Il faut les subir, parce qu'ils entrent dans le plan réformateur de nos âmes imparfaites, étant loin du foyer d'origine, mais destinées à retrouver tôt ou tard cette perfection après avoir subi le feu purifiant de l'épreuve.

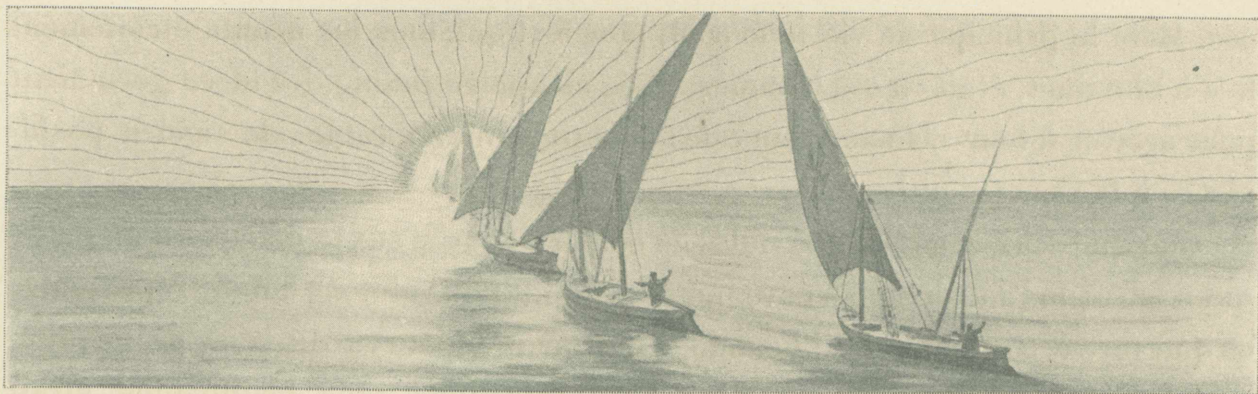
Mais, pour que cette épreuve ait toute sa valeur, il importe que l'homme s'exerce à la souplesse et à la fermeté tout à la fois. Il doit arriver à ce résultat qui consiste à posséder une certaine largeur d'idées qui a pour base l'humilité. Car il n'y a rien au monde de plus orgueilleux que cet amour exagéré pour une idée qui nous fait dire : Je ne me trompe pas, je suis infaillible !

Pourtant cette tendance d'esprit peut devenir un appoint pour la réforme de nos défauts, lorsqu'on veut l'employer utilement. Elle peut se changer en fermeté intransigeante dans le devoir qui ne varie jamais. Tant il est vrai que tout ici-bas peut aider à notre avancement ! Nos amis, nos relations mêmes, deviennent inutiles, s'ils ne nous fournissent pas d'amples et multiples prétextes à la charité, à la patience, et il est indigne de vie celui qui ne sait pas saisir au bond toutes ces occasions de progresser, occasions que nous trouvons jusque dans la lutte qu'il nous faut déployer pour vaincre notre grande mollesse ou notre complète intransigeance.

Hélas ! ici-bas, on a soin de tout, excepté de son âme. On dépense une énergie formidable pour arriver à posséder une situation prépondérante, on emploie tout, on thésaurise perpétuellement, on a une activité débordante pour la conquête des biens terrestres, mais on reste indifférent pour celle des biens immortels. Que dis-je ? on traite souvent son âme comme on traiterait celle de son chien en lui octroyant sans raison tout ce qui est contraire, nuisible à son progrès, et l'on oublie sans cesse ce principe, vis-à-vis duquel l'intransigeance serait cependant permise, la seule chose qui soit nécessaire :

Aimer Dieu et le servir.

Mgr DUPANLOUP.



CHAPITRE XLIII

L'INSTINCT

Dans les temps primitifs où l'homme ne possédait encore que l'embryon de la pensée, où ses actes n'étaient jamais la conséquence de son raisonnement, puisqu'il était avant tout créature impulsive, l'instinct jouait en lui le rôle prépondérant ; il était tout à la fois sa sauvegarde et son guide dans la vie matérielle qui l'absorbait complètement et ne lui permettait pas de voir au delà.

Sans cet instinct la vie lui serait devenue impossible. C'est grâce à lui qu'il arrivait à découvrir, à travers l'inextricable fouillis des plantes folles encombrant le sol, parmi toutes les espèces venimeuses au traître parfum, la racine ou l'herbe nutritives devant apaiser les angoisses brutales d'un estomac impatient. C'est encore grâce à cet instinct que maladroitement d'abord, avec plus d'adresse ensuite, il édifiait, sans même bien en comprendre la nécessité, la hutte grossière destinée à abriter son corps robuste et à le défendre contre les inclémences des saisons. Enfin c'est encore mue par cet instinct que la femme défendait son enfant, l'entourait de sollicitudes qu'aucune éducation n'avait pu lui inculquer.

Il n'est pas douteux que, pendant des siècles, les hommes terrestres n'aient agi que sous son empire. Dans ces temps fabuleusement antiques, aucun initiateur, aucun Messie, n'étaient venus s'adonner à la tâche patiente et ingrate de dessiller les yeux d'une humanité, en l'initiant au mouvement splendide de la pen-

sée. Mais le principe de vie immortel, plus fort que tous les néants étroitement liés à l'instinct, était en ces hommes. Avec une peine infinie, les idées germaient pour arriver à leur éclosion dans des quantités innombrables de siècles postérieurs à la race primitive.

Quoique ceux-ci se soient écoulés en emportant avec eux le mystère d'un passé qui n'offre plus aucun rapport avec notre présent, nous aimons à nous représenter ce que furent ces temps où l'homme, totalement dépourvu du sens de l'équité, sans joies, sans peines, sans pensées, sans aspirations, sans désillusions, vivait sa vie sous la direction du seul instinct.

Pourtant, avec la même sage lenteur qu'aujourd'hui, les heures s'égrenaient en le poussant tout doucement vers l'éternité et la renaissance. Comment les employait-il, quel usage faisait-il de ses mains vigoureuses, de son corps d'athlète taillé, semblait-il, pour la lutte et la conquête?

Son unique occupation consistait à s'efforcer de satisfaire ses immédiats besoins. La nature le poussait à chercher sa nourriture, l'instinct la lui faisait trouver, il lui donnait les moyens de s'abriter, de se vêtir même d'une façon relative; il le poussait à la procréation, au combat...

Sa vie s'écoulait dans un décor grandiose. La terre inculte se dérobait sous des amoncellements d'étrange végétation. L'homme, au sens anti-artistique, n'avait pas encore porté une main profane sur la nature, et c'était un spectacle impressionnant que celui de ces espaces immenses où la faune et la flore rivalisaient de beauté, s'abordaient en de hardis corps à corps, mêlaient ensemble leurs parfums capiteux, tandis que, dans l'herbe touffue, l'humble fleurette et la fleur géante ouvraient leurs corolles pour y donner asile aux mille insectes bourdonnants cherchant dans leurs sucs la force de vivre leurs éphémères floraisons.

Mais l'homme terrestre contemplait ces beautés d'un œil morne. Pas plus que l'admirable fouillis des bois, la vue grandiose des océans se ruant à la conquête des grèves désolées, n'eut le don d'émouvoir son âme, et lorsque, le soir venu, le disque immense d'un soleil bienfaisant, fécondateur de la terre, enveloppait dans son éclat d'or très pur les forêts et les monts, les rivières et les mers, il ne sentit jamais passer en lui ce frisson religieux, qui secoue même l'incroyant pris de doute devant les merveilles de la nature triomphante du néant.

N'était-il pas uniment un être d'instinct, l'instinct n'étant autre que la manifestation de l'être impulsif ignorant du raisonnement et de la métaphysique? Il



FERA
INTER
FERA

CHATITRE XLIII

L'INSTINCT

sée. Mais le principe de vie immortel, plus fort que tous les néants étroitement liés à l'instinct, était en ces hommes. Avec une peine infinie, les idées germaient pour arriver à leur éclosion dans des quantités innombrables de siècles postérieurs à la race primitive.

Quoique ceux-ci se soient écoulés en emportant avec eux le mystère d'un passé qui n'offre plus aucun rapport avec notre présent, nous aimons à nous représenter ce que furent ces temps où l'homme, totalement dépourvu du sens de l'équité, sans joies, sans peines, sans pensées, sans aspirations, sans désillusions, vivait sa vie sous la direction du seul instinct.

Pourtant, avec la même sage lenteur qu'aujourd'hui, les heures s'égrenaient en le poussant tout doucement vers l'éternité et la renaissance. Comment les employait-il, quel usage faisait-il de ses mains vigoureuses, de son corps d'athlète taillé, semblait-il, pour la lutte et la conquête?

Son unique occupation consistait à s'efforcer de satisfaire ses immédiats besoins. La nature le poussait à chercher sa nourriture, l'instinct la lui faisait trouver, il lui donnait les moyens de s'abriter, de se vêtir même d'une façon relative; il le poussait à la procréation, au combat...

Sa vie s'écoulait dans un décor grandiose. La terre inculte se dérobait sous des amoncellements d'étrange végétation. L'homme, au sens anti-artistique, n'avait pas encore porté une main profane sur la nature, et c'était un spectacle impressionnant que celui de ces espaces immenses où la faune et la flore rivalisaient de beauté, s'abordaient en de hardis corps à corps, mêlaient ensemble leurs parfums capiteux, tandis que, dans l'herbe touffue, l'humble fleurette et la fleur géante ouvraient leurs corolles pour y donner asile aux mille insectes bourdonnants cherchant dans leurs sucs la force de vivre leurs éphémères floraisons.

Mais l'homme terrestre contemplait ces beautés d'un œil morne. Pas plus que l'admirable fouillis des bois, la vue grandiose des océans se ruant à la conquête des grèves désolées, n'eut le don d'émouvoir son âme, et lorsque, le soir venu, le disque immense d'un soleil bienfaisant, fécondateur de la terre, enveloppait dans son éclat d'or très pur les forêts et les monts, les rivières et les mers, il ne sentit jamais passer en lui ce frisson religieux, qui secoue même l'incroyant pris de doute devant les merveilles de la nature triomphante du néant.

N'était-il pas uniment un être d'instinct, l'instinct n'étant autre que la manifestation de l'être impulsif ignorant du raisonnement et de la métaphysique? Il



FERA
INTER
FERA



ne se définit pas plus qu'il ne s'acquiert. Contrairement aux qualités et aux défauts qui peuvent rester facultatifs ou accessibles à l'homme, il ne se met à la portée de personne, parce qu'il est plus ou moins inné en chaque individu. Il est particulièrement développé chez l'animal, à qui il tient lieu d'intelligence. Ses manifestations peuvent être également bonnes ou également mauvaises, mais l'homme a cet avantage sur l'animal que son intelligence lui permet de redresser cet instinct, lorsqu'il est défectueux, grâce à un travail patient et par l'effet d'une irréductibilité volonté. C'est elle qui se charge de lui prouver par un judicieux raisonnement l'avantage qu'il y a pour lui à redresser tel ou tel penchant mauvais. Elle lui indique en même temps quels sont les moyens qu'il doit prendre pour parvenir à ce but.

La différence entre l'instinct et l'intelligence est bien tranchée. Le premier appartient à l'être impulsif, la seconde à l'être conscient. Certains philologues prétendent toutefois que le second état n'est autre que le résultat ou la transformation du premier. Ils affirment que si l'homme d'aujourd'hui possède moins d'instinct que celui des temps primitifs, c'est précisément parce que cet instinct s'est transformé en intelligence.

L'apparente logique de ce raisonnement est forcément détruite par cette considération que si l'intelligence était une transformation de l'instinct, celui-ci finirait tôt ou tard par disparaître complètement. Or il est de notoriété qu'aucun homme n'en est entièrement dépourvu. A quelque degré que son intelligence ait pu parvenir, il restera toujours en lui une partie impulsive qui, malgré toute la sage discipline d'un cerveau bien équilibré, n'attendra pas toujours l'ordre sage et raisonné de celui-ci pour agir.

Nous voyons aussi ce cas se présenter fréquemment :

Une personne remarquablement intelligente, possédant une vive compréhension, capable des plus profonds raisonnements, sera pourtant très souvent une personne toute d'impulsion et de premier mouvement ; preuve bien évidente que l'instinct ne se transforme pas en intelligence, mais qu'il est entièrement indépendant d'elle, et que s'il obéit aux commandements répétés de celle-ci, ce n'est pas pour faire corps avec elle par l'effet d'une transformation inexplicable.

Autre chose est d'agir et autre chose est de penser, et, quoique la sympathie générale aille plutôt chez les impulsifs que vers les raisonneurs, il faut cependant convenir que ce sont ces derniers les plus intéressants. D'un autre côté, il

faut bien se garder aussi de confondre le cœur avec l'instinct. L'amour, la tendresse et le dévouement, sont le partage des êtres évolués chez qui il ne reste de l'instinct que le minimum de ce qu'il doit en rester dans une créature humaine subissant à travers les siècles une loi d'atavisme contre laquelle elle est sans recours. L'instinct n'appartient pas plus à la loi d'amour qu'il n'appartient à l'intelligence. Son action ne dépasse pas une certaine limite, son rôle consistant à faciliter à l'homme l'accomplissement de ses désirs matériels. Ses manifestations sont par conséquent généralement grossières et brutales. Quelquefois cependant il emprunte une forme élevée en poussant l'être humain vers les bonnes actions ; mais, quelle que soit la forme qu'il revête, on ne peut cependant lui vouer l'admiration que l'on voue à l'intelligence, parce qu'il n'y a aucun mérite à agir poussé par une force instinctive, tandis qu'il y en a un très grand à appuyer ses actes sur la base du raisonnement inflexible.

L'animal, en qui l'on admire si souvent la compréhension vive, n'agit guère que par instinct. Toutefois on est tenté d'attribuer une part d'intelligence aux actes du chien, car chez certains l'acte paraît avoir été véritablement raisonné.

Chez l'homme il arrive très souvent que l'instinct est obligé de recourir à l'intelligence pour ne pas tomber dans des erreurs qui pourraient lui être funestes. Certains êtres possèdent une sorte de prescience des choses à venir, une intuition très réelle, qui les sollicitent vivement à ne pas se laisser influencer par les considérations de la pensée intelligente. Mais c'est un tort très grand de céder à ces sollicitations. En agissant ainsi, on oriente sa vie le plus souvent dans l'erreur, car l'instinct est faillible comme tout ce qui se rapporte à la matière, tandis que le raisonnement sincère offre une réelle sécurité.

Si l'instinct n'avait aucun côté pernicieux, on pourrait lui accorder plus de crédit. Malheureusement il en est de lui comme de tout ce qui est humain. Il y a le côté bon et le côté mauvais. Il existe de salutaires instincts et il en existe d'autres néfastes. Il en est qui aident à l'évolution, et d'autres, au contraire, qui l'entravent. C'est pourquoi la défiance la plus entière et la rigueur la plus absolue sont nécessaires vis-à-vis de soi-même, si l'on veut arriver à développer les uns et à éliminer les autres.

Dans le cas qui nous occupe, le juste milieu n'existe guère. L'homme naît ou franchement bon ou franchement mauvais. Seule, l'intelligence a plus de degrés. Elle peut être obtuse, moyenne, brillante ou géniale, sans que cela ajoute

à sa qualité de bonne ou de mauvaise nature, ou en retranche quoique ce soit.

Jusqu'à ce que cette intelligence soit développée, l'enfant va où l'instinct le pousse ; puis, le jour vient où cet enfant entre en pleine possession de son libre arbitre. La lutte entre la nature et la sagesse commence alors, lutte infiniment pénible dans laquelle la victoire reste souvent à la déraison, mais lutte féconde malgré tout, puisqu'elle développe chez celui qui la mène un esprit de combativité qui va le suivre et l'aider dans la marche de sa lente évolution.

Quelquefois aussi, il arrive que l'homme n'a guère à se débattre contre l'instinct mauvais, mais qu'il est, au contraire, puissamment aidé par une nature qui va d'elle-même vers le beau et le bien. A quoi doit-il ce privilège ? Faut-il conclure de cet état d'âme que le système de la grâce divine préconisé par l'Église romaine puisse posséder quelque valeur ? Pourquoi ce mélange de gens foncièrement vicieux et d'autres véritablement honnêtes ?

C'est là le résultat de l'œuvre évolutive. Les bonnes natures sont la conséquence des bonnes vies, et par bonnes vies il ne faut pas entendre l'ignoble et enlaidissant *far niente*, la lutte même modérée, la vie honnêtement paisible, mais bien la vie de travail acharné, souvent suivie hélas ! de toutes les décevances et de toutes les ingratitudes qui purifient plus une âme que ne le pourraient faire les vies les plus saintement contemplatives.

Les bons instincts sont le résultat des vies antérieures. Ce sont eux qui communiquent à certains êtres de situation inférieure cette distinction, cette noblesse de sentiments, qui ne semblent pas en rapport avec le rang qu'ils occupent dans la société. Les bons instincts poussent l'ignorant à s'instruire, ils incitent l'offensé à pardonner, ils déterminent l'accablé par la vie à réagir, et cela sans le secours d'aucun raisonnement, mais tout simplement parce que la nature purifiée a pris l'habitude ou instinct du bien.

Par contre, l'homme peu évolué trouve dans cette même nature un terrible antagoniste toujours prêt à défendre ce que l'intelligence conseille. Elle n'est hélas ! que trop nombreuse la race des misérables entièrement soumis à toutes les tyrannies d'une nature grossière dont tout le plaisir réside dans la pratique éhontée du vice.

Les dévouements sublimes sont côtoyés par d'immondes veuleries. La débauche se glisse partout ; elle ne respecte rien, pas même le village paisible où l'habitant coule sa vie monotone, où la paix des champs semble envelopper

d'une atmosphère de sérénité les humbles maisonnettes. Là comme ailleurs, des hommes, des femmes, se détestent, s'exècrent. La chasteté n'y règne pas davantage. A peine nubile, la fille se précipite dans les bras de l'homme brutal peu féru d'amour mais exaspéré de besoins, tandis que le chemineau cynique, à qui tout est bon, ne respecte même pas l'enfant qu'il culbute dans un fossé, poussé par son atroce instinct de bête fauve.

La ville ne le cède en rien aux bourgades champêtres. Dans les bouges infâmes où l'eau-de-vie meurtrière se débite, l'homme achève de détruire ce qui peut lui rester de conscience. Il ne songe même pas à résister à son instinct mauvais, et il en sera ainsi jusqu'au jour où l'humanité comprendra enfin qu'il n'est qu'un seul remède pour l'évolution de sa terre : celui de préparer par une saine éducation des générations fortes destinées à régénérer le vieux monde.

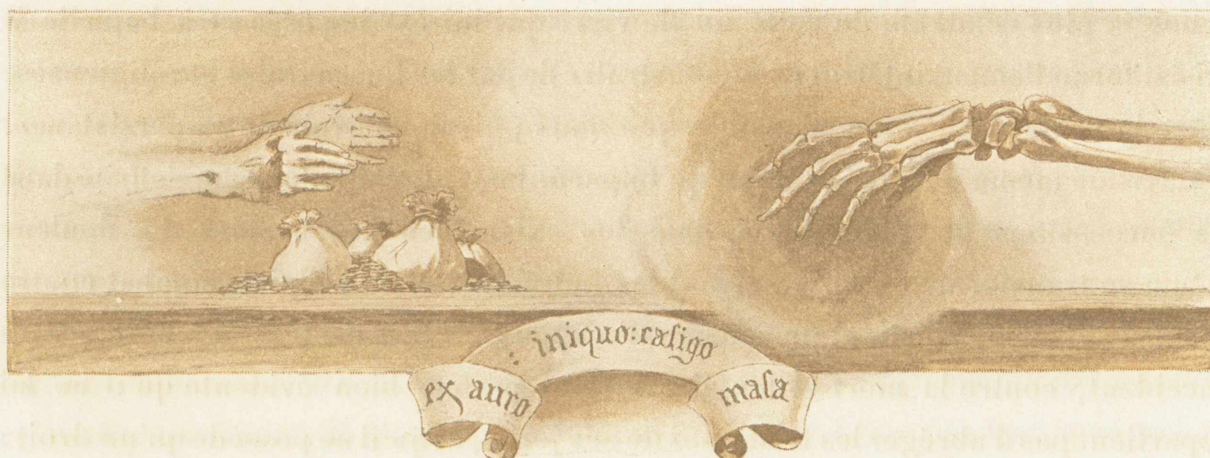
Le nombre de ceux qui s'efforcent de préparer cette génération future est encore insuffisant. Les gens indifférents à l'histoire de l'avenir sont en majorité. Pourtant il existe des âmes héroïques au milieu de ce grouillement à l'odeur fétide. Ces âmes-là sont des évoluées, qui n'ont conservé de l'instinct que sa propension au bien. Ce sont parfois des philanthropes, quelquefois aussi des gens religieux. Qu'importe leur couleur, du reste? Il est un terrain sur lequel ils peuvent toujours se rencontrer, où ils peuvent toujours se tendre la main : c'est le terrain humanitaire. De part et d'autre, n'ont-ils pas un culte? Car quel autre nom donner à cet entichement saint du bien et du soulagement à apporter à ceux qui souffrent?

Que l'instinct soit religieux ou philanthropique, le but reste identique, les effets sont les mêmes, et le meilleur souhait à faire à une humanité serait certainement celui de la voir en possession d'un instinct religieux qui ne s'attacherait pas aux questions de forme mais qui viserait uniquement *la seule chose qui soit nécessaire* enseignée par Jésus-Christ.

Nous ne voulons pas terminer cette causerie, sans dire quelques mots de l'instinct appelé « instinct de conservation ». Celui-ci paraît être inhérent à chaque individu, même à ceux qui sont le plus souvent détachés de l'existence. La preuve nous en est fournie journellement par ces malheureux suicidés recourant à la noyade pour en finir avec une vie qui leur paraît odieuse, et qui, en dépit même de leur propre volonté qui proteste, font les efforts les plus désespérés pour se sauver et gagner le rivage. Cet instinct n'abandonne jamais l'homme. Il est l'évi-

dence la plus éclatante de cette loi de vivre qui lui est imposée et à laquelle il lui est formellement interdit de se soustraire de par les lois morales et religieuses. C'est la seule explication plausible que nous puissions avoir de sa persistance. L'atavisme même ne l'expliquerait qu'imparfaitement, car l'atavisme s'effrite dans les successions de générations, dans les existences renouvelées. La douleur même se transforme et varie suivant les individus. Mais la loi de combat contre la mort subsiste, l'instinct de conservation pousse l'homme à se défendre contre l'accident, contre la mort volontaire même ; preuve bien évidente qu'il ne lui appartient pas d'abréger les tristesses de ses jours, et qu'il ne possède qu'un droit : celui de vivre en refrénant ses instincts mauvais, appelés à disparaître pour laisser place entière à la bonté intelligente.

Zola.



CHAPITRE XLIV

L'AMBITION HUMAINE

1° En quoi consiste-t-elle? 2° bonne ambition ; 3° mauvaise ambition ; 4° est-il préférable d'être souverainement ambitieux ou foncièrement humble? 5° l'ambition humaine ne s'assouvit pas.

. . . .

Il existe des sentiments qui paraissent être inhérents à la nature humaine, des aspirations qui font assurément partie intégrante des âmes. Parmi ces sentiments nombreux il convient de placer au premier rang l'ambition humaine, qui est le propre ou la caractéristique des habitants de ce pays d'épreuves.

L'ambition n'est, en réalité, qu'une des formes exagérées du désir, ou, si l'on préfère, une des manifestations du mécontentement de ce que l'on possède, qui se traduit par des aspirations vers l'irréalisable ou le réalisable irraisonnable. Savoir aimer ce que l'on possède n'est assurément pas une des qualités humaines. En général c'est ce que l'on ne peut avoir que l'on apprécie, et l'on ne fait aucun cas de ce qui est son bien propre, parce qu'il est dans la loi terrestre de ne jamais trouver la réalisation complète d'un désir, le parfait n'appartenant pas à la terre mais bien aux régions élevées de l'Univers.

C'est pour cette raison que l'homme reste toujours troublé et inquiet durant le cours de sa vie entière. Le bonheur même est si peu fait pour lui que, lorsque

par hasard il en tombe entre ses mains un échantillon quelconque, il l'émiette ou le déprécie immédiatement, ou encore s'en lasse de suite. Cet homme arrive à se fatiguer de tout, même de ce qui constitue la réalisation de l'idéal le plus cher ; tant il est vrai que rien ne peut être stable, fixe et régulier, sur cette terre !

Pourtant il existe de bonnes et saines ambitions, comme il existe des ambitions mauvaises ou déréglées. Vouloir s'élever perpétuellement n'est pas un mal, au contraire. Mais cette élévation doit être bien plutôt comprise dans le sens de progression d'une âme que dans celui d'amélioration de la vie matérielle, que les efforts les plus tenaces n'arrivent jamais à modifier que d'une façon fort relative, puisque le bonheur terrestre n'est qu'un pur mythe.

Toute autre est l'ambition qui concerne son âme propre. Ah ! qu'elle est digne de louange cette sainte et belle émulation qui existe entre quelques âmes d'élite, dont le plus ardent désir est d'avancer rapidement dans la voie de la perfection !

Vouloir avoir une âme pure, accessible à tous les pardons, susceptible de tous les dévouements, compatissante à toutes les douleurs, ne reculer devant aucun sacrifice pour parvenir à ce but, voilà ce qui constitue la raison d'être de l'ambition. Devant de telles aspirations les Esprits élevés eux-mêmes s'inclinent très bas, pris de respect devant le courage de ces êtres qui savent et comprennent le sens de cette parole : « Mon royaume n'est pas de ce monde ».

Hélas ! toute autre est l'ambition purement matérielle. A celle-ci il faut les honneurs, les jouissances, les premières places, les flatteries, l'adulation. Il lui faut le prestige, l'éclat en un mot.

Évidemment il est permis aux hommes de chercher à élever leur situation. L'effort même qu'ils sont obligés de faire pour conquérir ces places élevées, est un excellent stimulant pour développer en eux les qualités de combativité qui sont indispensables pour marcher dans les voies diverses de l'Univers, et qui convergent vers un unique but : Dieu ou plénitude des désirs réalisés, de l'ambition véritablement satisfaite.

Le désir de s'élever matériellement n'est donc pas mauvais en lui-même. Ce qu'il faut éviter c'est de lui donner une place trop prépondérante dans la vie. Encore et toujours nous devons naviguer avec un soin extrême entre ces deux écueils : trop désirer et trop se désintéresser. Le juste milieu doit être le point de mire de nos desiderata. C'est vers lui que doivent tendre tous nos efforts. Lorsque nous le dépassons, nous outrepassons nos droits. Lorsque nous n'y

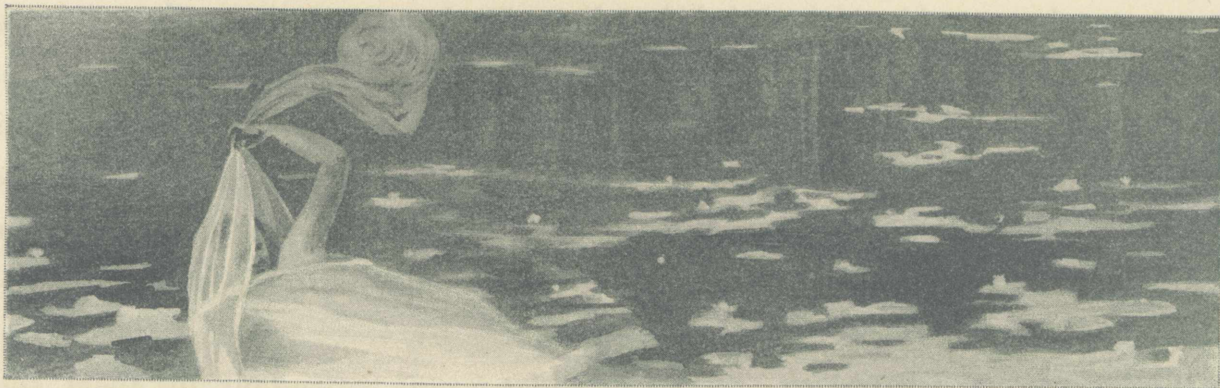
atteignons pas, nous faisons faillite à la loi universelle qui veut l'effort et l'activité perpétuellement renouvelée. Les deux excès sont également nuisibles. Vouloir s'élever outre mesure est une odieuse témérité. Se complaire dans sa petitesse, ne faire aucun effort pour en sortir est une lâcheté, et je ne sais si, forcé de choisir entre les deux extrêmes, je ne préférerais pas encore l'ambitieux qui veut s'élever à tout prix, parce que dans cet homme-là il y a, malgré tout, un effort, un certain courage qui sera plus tard un précieux adjuvant pour son progrès, lorsque l'expérience douloureuse des vies successives aura suffisamment épuré ce que son ambition contient de trop matériel. A l'inverse, l'être sans courage, vautré dans son indignité, ne sortira qu'avec une peine infinie de sa basse condition, son manque d'énergie, sa mollesse, ayant créé autour de lui une atmosphère lourde où manquent tous les principes vivifiants de la rénovation pour la lutte.

Mais qu'ils sont à plaindre tous deux, ce lassé d'avance et ce trop ambitieux ! Qu'ils sont dignes de nos prières instantes, de nos supplications vers l'Éternel, vers ce Messie d'amour, Esprit très pur qui n'eut, lui, qu'un désir : mourir pour l'humanité !

Que la voilà donc bien la sainte et sublime ambition : aimer ses frères sans restriction ! Pour Jésus cette ambition ne pouvait être personnelle. Il n'avait rien à souhaiter pour le repos de son âme, et nous savons le cas qu'il fit des richesses et des honneurs. Mais, répondant aux désirs fous et cachés des hommes, il se contenta de leur dire : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, le reste n'est rien ». C'est pour n'avoir pas suffisamment compris ou apprécié cette parole que l'humanité s'agite encore dans des affres de désespoir, dans des luttes dont elle n'entrevoit pas la fin. C'est pour avoir oublié cette parole que les guerres déciment encore la terre, que les injustices y règnent toujours dans toute leur horreur, et que la foi, prise dans le remous des tempêtes morales, semble surnager à peine comme la triste épave d'une époque glorieuse, de ces temps de douceur que furent les premiers temps du Christianisme. Mais dans cette débâcle il y a encore cependant des âmes justes. C'est l'ambition de ces âmes qui sera la sauvegarde de cette triste humanité ; car ce qu'elles veulent avant tout, c'est la résurrection de ce temps christianique où tous ne formaient qu'un cœur et qu'une pensée.

Est-ce trop d'ambition, humains, mes frères?

Père Didon.



CHAPITRE XLV

LE SINISTRE

Une question qui vient souvent se poser à l'esprit anxieux de l'homme toujours en éveil lorsqu'il s'agit des problèmes de sa destinée future, c'est celle de savoir si le sinistre ou accident fait partie des conditions de vie prévues et acceptées par l'Esprit au moment de sa réincarnation.

On sait, en effet, qu'avant de revenir au sol purifiant de l'œuvre l'Esprit, aidé de ses collaborateurs ou conseillers qui se sont en quelque sorte constitués ses parrains extra-terrestres dans cette circonstance, trace une ébauche grossière de ce qui va constituer son existence d'ici-bas. Il connaît d'une façon approximative le nombre d'années qu'il va passer sur terre, nombre d'années qui sera toujours approprié au laps de temps qui lui est nécessaire pour se réformer et mener une vie utile. Puis, lorsque ces limites sont à peu près tracées, il désire ou ne désire pas une mort rapide, qui ne lui permette ni les transes qui présagent l'instant de la mort ni la douleur ou l'inquiétude de laisser derrière soi des êtres chers qui avaient encore besoin de lui.

Lorsqu'il souhaite ainsi ardemment la mort subite, il s'expose naturellement aux accidents qui la provoquent et qui ne sont pas toujours forcément la rupture d'un anévrisme ou la formation d'une embolie, mais bien souvent le sinistre ou

la catastrophe, suppléant ainsi, à défaut d'un vice de constitution, aux accidents corporels.

Et pourtant, quoique l'accident soit une des conséquences de la volonté propre de l'Esprit au moment où il va se réincarner, il n'en reste pas moins odieux à l'humanité, qui est toujours en droit de se demander quelle est son utilité, et pour quelle cause et dans quel but le principe divin a permis sa manifestation sur la triste terre.

Si étrange que cela puisse paraître, le sinistre joue cependant, lui aussi, sur terre, un rôle utile. Chaque circonstance d'une vie, si insignifiante soit-elle, collabore à l'œuvre universelle. Le mot futilité, ou inutilité, ne peut s'appliquer qu'à ce qui est œuvre humaine, jamais à ce qui est œuvre divine.

Mais, pour être convaincu de cette vérité, il faut la foi en Dieu, la croyance en l'immortalité. Il est naturel, il est compréhensible, que les individus terrestres sans conviction s'attristent outre mesure, lorsqu'ils voient surgir sur leur planète un de ces cataclysmes dévastateurs qui sèment non pas seulement les deuils mais encore la ruine irréparable, les souffrances de toutes sortes. Mais on comprend moins la désespérance des êtres qui ont la ferme conviction de la réalité de l'immortalité, et qui savent que les plus effroyables sinistres n'auront jamais assez de puissance pour empêcher la vie d'être éphémère, l'épreuve rapide, la délivrance proche.

C'est une erreur cependant que celle qui consiste à croire que l'accident est fatal, qu'il a été toujours choisi par l'Esprit désireux de mort subite. Quoique le cas se présente fréquemment, il y a cependant des exceptions nombreuses. L'aléa est une des conditions de la vie terrestre, en nous soumettant de nouveau à l'existence d'ici-bas. Nous acceptons également les surprises et les déconvenues impossibles à prévoir. Il est probable que, si nous étions destinés à vivre seuls comme les ermites de la Thébaïde, il nous serait alors possible de tracer pour nous-mêmes un programme ferme qui ne varierait jamais, et qui serait ainsi à l'abri de tous les imprévus. Mais, nous ne devons pas l'oublier, la terre n'est, en réalité, qu'un vaste alambic où nos défauts et qualités personnels viennent fusionner avec les qualités et les défauts de nos proches. Il s'ensuit forcément que nous subissons le contre-coup des épreuves et des joies des autres, de telle sorte qu'en revenant sur terre nous ne sommes certains de rien si ce n'est de souffrir et de mourir. Cette mort peut survenir dans des délais fixés par nos guides

protecteurs au moment de la réincarnation, mais l'accident peut également nous surprendre, et c'est en prévision de cet accident qu'il est sage et utile de se tenir toujours prêt au départ.

L'Esprit surpris ainsi est presque toujours obligé de revenir à la terre lorsque, je le répète encore, cette mort accidentelle n'a pas été souhaitée par lui. En général, il ne lui a pas été possible de réaliser un progrès sérieux pendant la période de temps passée sur terre, cette période s'étant trouvée subitement écourtée. Mais comme ceci ne lui est nullement imputable, et que cette mort violente, quelquefois même pénible, lui constitue des sortes de circonstances atténuantes, il peut revenir à la terre avec des conditions de vie moins sévères.

Que peuvent ressentir des Esprits qui ont ainsi quitté brusquement la planète? Les incarnés se le demandent avec quelque anxiété. Y a-t-il surprise, trouble extrême de leur part? Sont-ils attristés ou satisfaits d'avoir vu ainsi se terminer l'épreuve terrestre?

Ceci dépend absolument des êtres, de leur caractère plus ou moins disposé à accepter avec sérénité les aléas de la vie. Mais on peut dire, en thèse générale, que l'ennui de voir manquer une vie et la tristesse d'être obligé d'en recommencer une autre sont choses moins pénibles qu'on ne se l'imagine sur terre. Une fois débarrassé de la matière corporelle, l'Esprit a moins de frayeur pour la vie terrestre, qu'il apprécie à sa réelle valeur, parce qu'il se rend un compte parfait de sa brièveté, et qu'il commence à comprendre le peu de racines et d'intensité de vie que possède le sol où germe l'épreuve, si on le compare aux joies divines et universelles.

C'est cette appréciation qui fait la force et la différence de l'être mort par accident instantané, d'avec celui qui a eu recours au suicide pour quitter une vie qui lui est odieuse. La situation de ces deux êtres n'offre donc aucune analogie.

Quant au sinistre, il ne doit être envisagé que comme une des lois transformatrices de la matière. Il effraye l'humanité, parce qu'il agit intensivement sur un corps faible. Mais, envisagée au point de vue général de la cosmogonie universelle, l'appréciation peut être autre, et si ses effets nous paraissent terriblement destructeurs, il est bon cependant de savoir qu'ils n'empêchent ni la monade divine de remplir les mondes et les espaces, ni les êtres d'accomplir leur évolution par la loi de la transformation qui est le triomphe même du principe de vie.

RENAN.



CHAPITRE XLVI

LA RÉVOLTE

Il faut le dire, tout ici-bas semble fait pour la motiver. Obligé de vivre en perpétuel contact avec ses semblables, contraint à assister aux joies insolentes des uns, forcé d'applaudir aux succès immérités des autres, le malheureux dénué de tout, celui dont l'existence est entièrement dépourvue de rayons de soleil, et à qui aucune éducation préservatrice n'est venue enseigner l'énergie, la volonté, la tolérance, ne peut se résoudre à la résignation. Qu'a-t-il fait, ce paria, pour grelotter l'hiver dans son misérable taudis, tandis que, à quelques pas plus loin, et quelquefois sous le même toit, aux étages inférieurs, des gens faits de chair et d'os comme lui, soumis aux identiques grossiers besoins, ayant une âme quelquefois inférieure à la sienne, s'entourent de tous les raffinements imaginables de confort et de luxe, ne négligent rien pour assurer à leur chétive carcasse toutes les voluptés ou toutes les sensations?

C'est cette promiscuité perpétuelle entre humains qui est une des causes les plus réelles des révoltes qui grondent au fond du cœur des classes pauvres.

Les agglomérations des grandes cités, la venue en masse dans ces cités du paysan, déserteur de la terre nourricière, — ingrate, il est vrai, bien souvent, mais saine malgré tout, — ont été les principaux fomentateurs des troubles qui s'accentuent chaque jour davantage en même temps que les convoitises deviennent plus

vives, parce que le peuple découvre aujourd'hui des choses dont il ne soupçonnait même pas l'existence hier.

Lorsque ces hommes vivaient plus solitaires, ils ignoraient la rancune, la haine, la révolte. Ils l'ont apprise, dès qu'ils ont quitté leurs modestes bourgades pour venir chercher à la ville le corrupteur de toutes les consciences, cet usurier de toutes les âmes qui s'appelle l'or.

Et ceci est tellement vrai que lorsqu'un malheureux enfant, dont les fautes sont le plus souvent imputables à ses auteurs, devient complètement dévoyé, au point de nécessiter son internement dans une de ces maisons appelées « maisons de correction », on essaye tout d'abord de lui laisser peu de voisinage avec ses camarades.

Mais si l'enfant persiste dans sa mauvaise conduite, si, en un mot, son caractère reste intraitable, on n'hésite pas, on le met alors en cellule ou isolement complet, de façon à ce qu'il ne puisse plus avoir aucun point de contact avec ses compagnons, et quoique le remède ne soit assurément pas infaillible, il réussit cependant en bien des cas.

Pour le peuple, c'est ce manque d'isolement qui cause son malheur. On s'aigrit vite au contact des gens naturellement portés à l'aigreur, et, comme il est extrêmement humain d'être plus facilement porté au mal qu'au bien, les âmes viles et révoltées ont beau jeu. Il leur est facile d'entraîner les masses naïves, crédules et faciles, proies à qui le mirage semble toujours la réalité, et qui ignorent trop que les douleurs et les sanglots ne s'adoucissent pas, ne perdent rien de leur acuité dans le miroitement des ors, des splendeurs, qui constituent ce qu'on appelle l'apanage des classes riches et aisées.

L'éducation mentale! Voilà ce qui manque au peuple pour lui faire comprendre que toutes les conditions même les plus infimes ont leurs joies, qu'il n'est ici-bas qu'un seul bonheur : le bien, encastré dans cette sereine philosophie qui consiste à savoir se contenter de la vie qui vous est faite, et qu'enfin, pour que cette vie ne devienne pas odieuse par la misère, par les privations, mauvaises et atroces conseillères, il est indispensable de faire régner continuellement autour de soi l'économie d'une part et la vaillance de l'autre.

Tant que ces principes ne seront pas implantés au sein des masses, nous verrons les pires révoltes se manifester. Pour un rien, une déception de peu d'importance, et le plus souvent aussi, il faut le dire, sous l'effet d'un alcool

quelconque, l'homme du peuple a des besoins de tuer, de massacrer le riche.

Et c'est ainsi que l'anarchie arrive à régner en souveraine maîtresse, que le peuple, ivre de besoins, surexcité, en vient à poser des dilemmes absurdes à la société, compromettant même sa situation, en se rendant odieux parce qu'il devient injuste dans ses revendications impossibles à satisfaire, puisqu'elles ne visent rien moins que la suppression d'une loi aussi ancienne que le monde, aussi immuable que Dieu même : la loi du travail.

Devant ce spectacle de gens en fureur, devant ces révolutions qui se manifestent plusieurs fois dans un siècle, l'esprit des gens plus calmes s'attriste forcément, et ils en arrivent à se demander si véritablement cette bonté divine tant prônée ne serait pas susceptible, elle aussi, tout comme la pauvre humanité, d'être sujette aux défaillances. Car où est l'utilité des guerres, où se trouve le but des révolutions ?

Les unes et les autres n'auront qu'un temps. Dans un système aussi parfait, aussi admirablement homogène que l'est le système universel, il ne peut exister aucune défectuosité.

Tout vient du même principe et tout y retourne, en suivant un identique chemin ou plan dont les phases s'intitulent : la création, la transformation, la gravitation. Les globes, les mondes divers, ne s'anéantissent que pour se transformer en s'améliorant. La matière ne s'annihile que pour renaître, les hommes ne se massacrent que pour laisser la place à d'autres hommes qui leur seront supérieurs. Il faut que du charnier même des fleurs nouvelles renaissent. Quoique écloses dans le sang, dans la putréfaction, elles n'en conserveront aucune odeur malsaine, mais elles se multiplieront au contraire à l'infini, en serrant tellement leurs rangs et leurs touffes que le champ de bataille ne sera plus qu'un champ de fleurs dont la douceur contribuera puissamment à faire oublier les mêlées sanglantes, les effroyables désastres.

Tout a donc une utilité ici-bas. Pour celui qui créa les mondes, le superflu est un mot dépourvu de sens; chaque infimité a un rôle, chaque parcelle de l'Univers a sa fonction, chaque menu événement a son but. Non pas que ces événements aient été réglés avec minutie par un Dieu dont les vues seraient ainsi bien mesquines, mais parce que ces événements insignifiants sont, pour ainsi dire, des sortes de rouages de l'immense machine dans laquelle sont englobés, mondes, planètes, satellites, nébuleuses, espaces sans fin, rayons sans limites.

Imp. Gillot (Richer et Cie succrs) — Chacornac. Ed.



CHAPITRE XLVI

LA RÉVOLTE

quelconque, l'homme du peuple a des besoins de tuer, de massacrer le riche.

Et c'est ainsi que l'anarchie arrive à régner en souveraine maîtresse, que le peuple, ivre de boisson, surexcité, en vient à poser des dilemmes absurdes à la société, compromettant même sa situation, en se rendant odieux parce qu'il devient injuste dans ses revendications impossibles à satisfaire, puisqu'elles ne visent rien moins que la suppression d'une loi aussi ancienne que le monde, aussi immuable que Dieu même : la loi du travail.

Devant ce spectacle de gens en fureur, devant ces révolutions qui se manifestent plusieurs fois dans un siècle, l'esprit des gens plus calmes s'attriste forcément, et ils en arrivent à se demander si véritablement cette bonté divine tant prônée ne serait pas susceptible, elle aussi, tout comme la pauvre humanité, d'être sujette aux défaillances. Car où est l'utilité des guerres, où se trouve le but des révolutions ?

Les unes et les autres n'auront qu'un temps. Dans un système aussi parfait, aussi admirablement homogène que l'est le système universel, il ne peut exister aucune défectuosité.

Tout vient du même principe et tout y retourne, en suivant un identique chemin ou plan dont les phases s'intitulent : la création, la transformation, la gravitation. Les globes, les mondes divers, ne s'anéantissent que pour se transformer en s'améliorant. La matière ne s'annihile que pour renaître, les hommes ne se massacrent que pour laisser la place à d'autres hommes qui leur seront supérieurs. Il faut que du charnier même des fleurs nouvelles renaissent. Quoique écloses dans le sang, dans la putréfaction, elles n'en conserveront aucune odeur malsaine, mais elles se multiplieront au contraire à l'infini, en serrant tellement leurs rangs et leurs touffes que le champ de bataille ne sera plus qu'un champ de fleurs dont la douceur contribuera puissamment à faire oublier les mêlées sanglantes, les effroyables désastres.

Tout a donc une utilité ici-bas. Pour celui qui créa les mondes, le superflu est un mot dépourvu de sens; chaque infimité a un rôle, chaque parcelle de l'Univers a sa fonction, chaque menu événement a son but. Non pas que ces événements aient été réglés avec minutie par un Dieu dont les vues seraient alors bien mesquines, mais parce que ces événements insignifiants sont, pour ainsi dire, des sortes de rouages de l'immense machine dans laquelle sont englobés, mondes, satellites, nébuleuses, espaces sans fin, rayons sans limites.

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.) Chacornac. Ed.

Nous n'avons ni le droit, ni le pouvoir de pénétrer les secrets de ces mondes ou astres divers. N'étant encore qu'Esprits terrestres, nos études et nos investigations ne peuvent s'étendre avec fruit qu'à une certaine zone, et, du reste, notre petit monde modeste nous réserve encore bien des surprises, bien des curiosités, dont une des moindres est celle qui nous fait répéter cette question : Pourquoi les révolutions reviennent-elles aussi fréquemment sur terre ?

Hélas ! tout simplement parce qu'elles sont un mal inhérent à son sol, tant que celui-ci restera un sol d'épreuves, tant que ses habitants ne se seront pas coalisés contre l'ignorance qui nous empêche de croire à l'immortalité de l'âme, à la nécessité du progrès, à la recherche du mieux.

Ces deux dernières choses pécheront toujours par la base, tant qu'il n'y aura pas croyance en un principe supérieur et en une immortalité. Certes elle est belle et digne de louanges cette conduite des philosophes et des philanthropes qui font le bien par pur amour du bien, sans se laisser éblouir un seul instant par des perspectives d'au-delà de paix et de sérénité, qui n'agissent que pour le bonheur des générations mortelles, et qui, sachant ou du moins croyant savoir que tout s'échoue et se termine au tombeau, n'en poursuivent pas moins leur vie, sans prières, de dévouement, de bonté.

Oui, il faut les admirer, les louer même. Cependant seraient-ils moins dignes de cette admiration et de ces louanges, ces hommes, s'ils savaient prier, s'ils savaient vouloir ? Car la prière qu'est-elle, sinon une des manifestations les plus belles de la volonté unie à un désir si grand que ce dernier ne peut même plus s'appeler désir, mais force ?

Leur mérite n'en serait amoindri en rien ; ils seraient simplement plus modestes. Car c'est un peu une témérité que de prétendre pouvoir se passer du secours divin, que de se croire assez fort pour faire sainement le bien en ayant comme seule perspective les tombes serrées des cimetières où l'intelligence, selon leur désolante doctrine, serait battue en brèche, où rien ne subsisterait du moi conscient et intelligent.

Et c'est parce qu'ils sont trop nombreux ces penseurs sans Dieu, que les révoltes sont fréquentes. Ils ont oublié, en effet, qu'aux âmes naïves des masses, la morale civique ne suffisait pas pour leur faire supporter les duretés de leur situation. Ils ont oublié qu'il fallait d'autres perspectives de compensation. Ils ont oublié que la foi seule pouvait les aider, tandis que la philosophie, présentée

à hautes doses, ne pouvait leur paraître qu'une amère ironie, qui devait accroître en eux l'esprit de révolte. Car que peut-il y avoir de plus odieux pour ceux qui souffrent que ce raisonnement sec, que ces arguments en faveur de la recherche du mieux pour des générations qui verront le jour au moment où leurs pauvres corps usés par les maladies et la fatigue, déposés dans les planches disjointes des bières de sapin, ne seront plus qu'os et pourriture ?

Ces moyens de calmer des révoltes n'ont pas leur raison d'être. Pour faire accepter à l'ouvrier son labeur, au paysan sa condition, aux petits malheureux employés leur tâche ingrate, il faut faire revivre au milieu d'eux la foi sublime.

Non pas la foi en des amulettes ou des scapulaires dépourvus de sens, mais la foi en un avenir immortel qui dédommagera amplement des jours mortels, en faisant comprendre la nécessité douloureuse des inégalités sociales.

Mais pour une telle besogne, ce n'est pas un pionnier isolé qu'il faut. Ce sont des milliers d'apôtres qui devraient se charger de cette éducation mentale, si nécessaire et si peu répandue cependant.

Pour le faire utilement, il faut que l'union la plus étroite règne entre les spirites ; il faut que toutes les petites divergences de mots qui ont été cause que plusieurs d'entre eux se sont groupés sous le titre de théosophes, bouddhistes, etc., cessent, pour faire place à une entente complète sur ce point, seul digne d'être promulgué et divulgué, et que nous appellerons les trois nécessités de la vie humaine pour parvenir au bonheur plus tard et adoucir la condition présente, à savoir, dans l'ordre moral : la foi, le travail, la volonté, et dans l'ordre plus matériel : l'économie, l'ambition sage, l'hygiène bien entendue.

C'est seulement lorsqu'on aura bien fait comprendre au peuple la nécessité de mettre en pratique ces qualités, qu'on pourra espérer arriver à un changement avantageux pour lui. Les discours éloquents peuvent plaire à la masse, ils sont capables de l'entraîner, mais elle les oublie vite. Les instructions simples, au contraire, la touchent, la font réfléchir, lui laissent quelquefois dans l'esprit des aspirations sages l'incitant à des méditations salutaires, qui l'amènent tout doucement à la réforme de sa vie, faisant naître, en un mot, un peu de ce calme précurseur des jours d'au-delà.

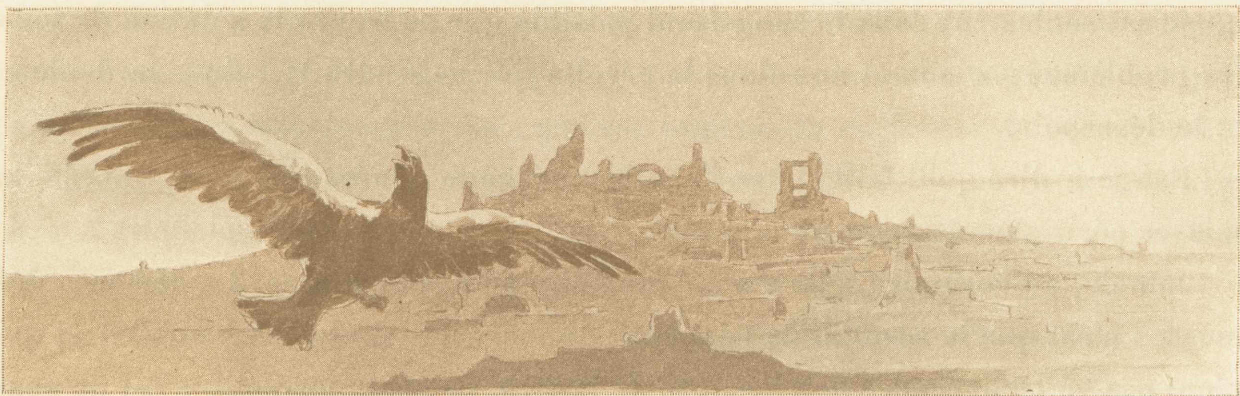
Que la terre est loin, à l'heure présente, de cet idéal de sérénité ! Prise dans des convulsions hystériques, elle s'agite dans un effroyable remous, et la voix même des sages est impuissante à calmer les fous qui ne veulent pas comprendre

que c'est seulement dans le sang-froid paisible que se trouve la solution de tous les problèmes sociaux et non dans la révolte qui engendre la ruine, la douleur et le désespoir.

Est-ce à dire qu'il faille jeter l'anathème à cette génération déséquilibrée, la laisser périr sans essayer de la sauver, s'agiter, sans vouloir la plaindre ?

Jamais, au contraire, elle n'a été plus digne de compassion. La démence des masses n'est que le résultat de l'égoïsme de ceux qui sont plus heureux, et qui n'ont pas su comprendre que l'excuse de la richesse, son correctif, c'est de pouvoir donner à ceux qui manquent non seulement le nécessaire matériel, mais encore un peu de cette charité de l'âme qui plaint et s'efforce par tous les moyens possibles d'élever le moral des classes pauvres à qui l'on a donné, il est vrai, peut-être plus de bien-être, de facilité d'instruction, mais à qui l'on a omis de concéder le levier puissant de la foi en la Justice définitive, suprême. Seule elle est capable, cette foi, de prévenir les révoltes, d'apaiser les angoisses, d'aider à supporter les décevances qui escortent l'humanité dans sa marche, ascendante malgré tout. Car si les terrestres obéissent à des lois instables, le progrès lui n'en connaît qu'une qui s'appelle : la marche en avant en dépit de tous les obstacles.

ZOLA.



CHAPITRE XLVII

LA GUERRE

Dans des espaces sans fin, au sein d'horizons perpétuellement renouvelés, l'atome, cette parcelle infinitésimale de la Divinité, cette molécule inanimée sans force et sans volonté, dont le sommeil peut durer des temps incommensurables, attend le moment où il sera appelé à jouer un rôle dans le concert vibrant des Univers sans limites. Et, de fait, existe-il seulement ? Dieu qui permit l'éclosion de l'arbre géant, de l'animal monstrueux, daigna-t-il abaisser jusqu'à lui sa splendeur et sa faculté créatrice ? Et l'homme ignorant, l'homme qui ne se fie qu'à ses sens, l'homme qui croit à l'infaillibilité de sa vue, passe indifférent auprès de l'infiniment petit sans vouloir admettre qu'il a été lui-même, dans des siècles antérieurs, un être sans pensée et sans instincts.

Qu'importe, du reste, son appréciation ? Une volonté immuable et sage ne s'enquiert point de ses pensées et de ses désirs. Avec la même régularité la vie débordante continue sa marche, tandis que sur terre le cri d'une humanité souffrante vient se mêler aux cris joyeux d'une enfance qui ignore, et que l'atome né sans raison, immortel désormais, subit la loi fatale de l'évolution qui l'amène lentement mais sûrement vers le type perfectionné devenu en même temps son but suprême.

Vouloir suivre pas à pas sa marche serait aussi téméraire que de prétendre



CHAPITRE XLV

LE SINISTRE



CHAPITRE XLVII

LA GUERRE

Dans des espaces sans fin, au sein d'horizons perpétuellement renouvelés, l'atome, cette parcelle infinitésimale de la Divinité, cette molécule inanimée sans force et sans volonté, dont le sommeil peut durer des temps incommensurables, attend le moment où il sera appelé à jouer un rôle dans le concert vibrant des Univers sans limites. Et, de fait, existe-il seulement ? Dieu qui permit l'éclosion de l'arbre géant, de l'animal monstrueux, daigna-t-il abaisser jusqu'à lui sa splendeur et sa faculté créatrice ? Et l'homme ignorant, l'homme qui ne se fie qu'à ses sens, l'homme qui croit à l'infaillibilité de sa vue, passe indifférent auprès de l'infiniment petit sans vouloir admettre qu'il a été lui-même, dans les siècles antérieurs, un être sans pensée et sans instincts.

Qu'importe, du reste, son appréciation ? Une volonté immuable et sage ne s'enquiert point de ses pensées et de ses désirs. Avec la même régularité la vie débordante continue sa marche, tandis qué sur terre le cri d'une humanité souffrante vient se mêler aux cris joyeux d'une enfance qui ignore, et que l'atome né sans raison, immortel désormais, subit la loi fatale de l'évolution qui l'amène lentement mais sûrement vers le type perfectionné devenu en même temps son but suprême.

Vouloir suivre pas à pas sa marche serait aussi téméraire que de prétendre

AVXILIVM



Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

Chacornac. Ed.

assister à sa naissance. Il n'offre de véritable intérêt pour nous qu'à dater du moment où, ayant subi toutes les transformations qui l'ont amené à l'humanité, il entre dans la lice du combat terrestre pour y faire ses premières armes, y conquérir ses premiers grades et progresser en souffrant.

Ce qui frappe, en effet, le plus vivement, lorsqu'on s'attarde à considérer les faits et les gestes de la petite enfance, c'est cette tendance si prononcée à faire valoir la loi du plus fort ou loi de guerre. L'enfant ignore le système des concessions ou de la patience. Pour qu'il le mette en pratique, il faut l'y contraindre ; en revanche il n'ignore rien de la révolte, de la tyrannie. C'est ainsi qu'on peut le voir battant ses petits camarades, se querellant, se fâchant, montrant en tout un esprit de combat, qui n'est que la manifestation dernière d'une infériorité morale antérieure à sa vie terrestre. Car, si odieux que puissent nous paraître les vices humains, si méprisables que soient les tares héréditaires qui s'abattent sur les individus, il n'en est pas moins vrai que ces vices et ces tares sont moindres que ceux qui sont le partage d'êtres que l'homme ignore parce qu'ils ne vivent pas sur son sol, mais bien sur des terres inférieures qui sont les immédiats débarcadères de l'atome devenu successivement pierre, minerai, fleur, animal et homme.

Ce premier homme est tout simplement hideux, non pas tant au point de vue de l'esthétique qu'au point de vue moral. La justice, l'honnêteté, le travail, sont autant de qualités qu'il ignore. La vie pour lui n'a qu'un but : satisfaire ses instincts matériels, vivre pour le sensualisme ; et tout ce qui forme un obstacle à ce qu'il considère comme son unique but, l'exaspère à un tel point qu'il ne connaît plus alors de limites à sa fureur. Il tue et brise, dans ce cas, tout ce qui l'environne, et sa vie arrive ainsi à se passer dans de perpétuels conflits et combats avec ses voisins.

Il est heureux pour le peuple terrestre qu'il ne puisse se souvenir des jours lointains de ses premiers pas dans l'humanité ; car ce souvenir serait infiniment pénible et humiliant. Pourtant, si étrange que cela puisse paraître, on est forcé d'admettre que la manifestation du mal est un bien, en ce sens qu'elle prépare l'avènement de celui-ci qui ne peut se faire jour que par le travail pénible de la souffrance.

Lors même que la brute dont nous venons de parler agirait avec le plus de cruauté, lors même qu'elle nous ferait le plus horreur, nous ne devons pas oublier

que ses actes ne sont autres que la manifestation de son éveil à la vie, et c'est ce qui nous permettra de ne pas nous étonner outre mesure lorsque nous considérerons l'homme terrestre encore peu éloigné de ses primitives origines, et que nous constaterons en lui cet atavisme batailleur et brutal qui lui fait admettre et préconiser même parfois la guerre toujours injuste, toujours odieuse.

Il est pourtant avéré que les tendances belliqueuses de l'homme tendent à disparaître de plus en plus. Dès maintenant, on commence à comprendre que la guerre est une fatalité sous laquelle il faut parfois courber la tête, mais qu'en aucun cas elle n'est une vertu et qu'elle reste toujours un effroyable cataclysme.

Lorsque l'ombre descend sur les yeux des mourants, lorsque l'âme s'éteint lentement, lorsqu'enfin la pensée encore vivace cherche à fixer les dernières images d'une vie passée, l'agonisant voit défiler devant lui tout ce qu'il a aimé, tout ce qui a constitué sa joie ici-bas, et un regret fugitif envahit parfois son esprit en désarroi, sondant l'inconnu du seuil du passé. Mais, que l'horreur tragique des batailles sanglantes vienne à se représenter à sa mémoire, que le souvenir lugubre des jours de guerre envahisse son cerveau somnolent, le regret fera immédiatement place au désir de paix; car, même s'il est incroyant, il préférera toujours la quiétude du tombeau aux luttes douloureuses et honteuses de la guerre.

Elle est, en effet, profondément immorale cette loi du plus fort. Car, si elle est la première manifestation animique de l'homme primitif, il ne s'ensuit pas qu'elle doive être acceptée avec passivité, avec un fatalisme oriental. Bien au contraire, l'homme doit s'efforcer de tout son pouvoir de réagir contre l'abus criminel d'une coutume établie. Mais cet effort, il ne le tentera que lorsqu'il aura bien pénétré son âme de toute la radieuse théorie de charité, qui ne veut pas que l'homme s'entre-tue, mais, bien au contraire, qu'il vive et qu'il progresse.

La guerre n'est pas seulement un mal matériel. Les épouvantables hécatombes qui sont cause que tant de femmes restent sans appui et tant d'enfants sans pères, sont peut-être moins déplorables encore que ce vent de haine qui souffle sur une humanité, toutes les fois que les fureurs des peuples sont déchaînées.

Voici deux hommes de nationalité diverse. Ils passent indifférents l'un près de l'autre, et se seraient peut-être tendu la main si une circonstance fortuite les

avait rapprochés. Mais soudain des appels de clairons résonnent, des cliquetis d'armes se font entendre, on mobilise à droite, on se met en marche à gauche. C'est la guerre impitoyable qui éclate, et les deux hommes, indifférents hier encore, se prennent à se haïr, à s'exécrer, sans songer un seul instant que, de part et d'autre, ils n'ont même pas la triste excuse des torts réciproques.

Tout le mal de l'humanité est là. C'est dans cet antagonisme perpétuel de nations à nations qu'elle puise cette amoindrissement qui empêche son progrès. Un jour viendra où les hommes comprendront enfin que le sang et les armes n'ont jamais rien réparé, et ce jour-là, alors, l'humanité poursuivra utilement sa marche dans la paix et dans le progrès que rien ne viendra plus entraver, puisqu'elle aura enfin pris la seule route qui mène à ce progrès et qui s'intitule : fraternité.

FLAUBERT.



CHAPITRE XLVIII

L'ORGUEIL

Il existe sur la terre un défaut qui est la propriété de presque tous les individus, un défaut qui les accapare, se joue d'eux, et fait tourbillonner autour de leur esprit une sorte de nuage éblouissant, en les empêchant de se rendre compte des difficultés de la route, des obstacles du chemin.

Ce défaut, ou ce vice, s'appelle l'orgueil. Il naît en même temps que l'homme. Dès les premiers actes de l'enfance il se manifeste avec impétuosité. Ignorant de tout, l'enfant veut déjà avoir l'air de connaître et de comprendre la vie ; il souffre à l'excès d'une humiliation, n'obéit qu'avec contrainte, parce que cette obéissance est encore un petit supplice infligé à son orgueil, et il faut l'éducation lente et patiente pour lui apprendre à le vaincre, pour arriver à lui prouver qu'il doit avoir moins bonne opinion de sa personne.

Si ce défaut est ainsi ancré chez l'enfant, c'est pour la raison très simple qu'il fait corps avec le lot d'infirmités morales qui est son triste apanage. Selon les caractères, les aptitudes et les situations aussi, il se manifeste différemment. L'ouvrier peut être orgueilleux de son corps, de sa force physique, tandis que l'homme du monde le sera de son esprit, de sa situation, et que la jeune fille des champs le sera de sa fraîcheur et de sa beauté. Mais, quelle que soit la façon ou la manière par laquelle il se manifeste, l'orgueil a toujours tort ; car de quoi

pouvons-nous nous vanter, nous infirmes, nous misérables, qui n'avons eu ni la volonté, ni le pouvoir de nous créer et qui n'existons que parce qu'il y a eu une volonté souverainement supérieure à la nôtre, qui a tout présidé, tout décidé ?

Si nous recélons en nous quelques mérites, à qui devons-nous les attribuer ? Uniquement au principe divin qui a permis que nous possédions quelques-unes de ses admirables qualités.

Il est vrai qu'on pourra objecter à cela que nous sommes également pétris d'un nombre considérable de défauts, pour lesquels nous ne devons aucune espèce de reconnaissance à la Providence. Mais ce sont justement ces défauts qui devraient tenir notre orgueil en échec, car ils ne sont pas l'œuvre de Dieu, qui, étant parfait, n'a pu qu'engendrer le bien, mais bien notre œuvre personnelle, ou, si vous le préférez, celle de la matière grossière qui nous asservit à nos sens, et nous entraîne dans les chutes morales, dont notre orgueil est un des principaux instigateurs.

En réalité, ce qui constitue le plus grand mal de l'humanité, c'est son manque d'équilibre. Tout ce que Dieu continue à répandre sur nos têtes avec la même prodigalité, dons et qualités, génie et aptitudes, se gâte, s'abîme, se déforme, par l'abus que nous en faisons. Sommes-nous simplement habiles ? Nous voulons devenir prodigieux. C'est au titre de génie que nous aspirons, c'est le qualificatif de « remarquable » qu'il nous faut. Et c'est ainsi que l'orgueil, qui a pu n'être au début que le sentiment juste de la valeur et de la dignité, est devenu, dans la suite, l'excès de cette dignité. Puis il est arrivé fatalement ceci, c'est qu'il a pris par la transmission, par l'atavisme même, dirai-je, la force de la vitesse acquise ; tant et si bien qu'à l'heure actuelle nul n'en est indemne. Peu ou beaucoup, tout le monde possède ce défaut ; et ce qu'il y a de plus étrange et de plus malheureux, c'est que personne ne cherche à s'en débarrasser, c'est que tout le monde l'accepte avec une bonne grâce parfaite et s'accommode à merveille de sa présence.

Et pourtant en elle-même la dignité est belle, elle est sainte ; elle vaut la peine d'être conservée et entretenue avec soin, car elle rapproche des grands Esprits, de ceux chez qui elle est devenue une vertu naturelle, inhérente même à leur état glorieux.

Conserver le sentiment de sa dignité, c'est conserver la notion de son devoir, c'est se créer une sorte de forteresse fluidique qui empêche les mauvaises

influences d'approcher, c'est, en définitive, rester libre dans le sens élevé du mot, puisque c'est échapper aux suggestions malsaines de l'amour-propre qui trompe si souvent et si funestement l'humanité.

Mais de là à se croire inexpugnable, à s'attribuer tous les mérites et toutes les gloires, il y a un abîme, et cependant c'est avec une désinvolture prodigieuse que cet abîme se franchit. On s'illusionne promptement sur son propre compte, on estime assez peu la modestie, et, sous prétexte qu'il faut être digne, on n'est souvent qu'infiniment orgueilleux.

C'est dans ces conditions qu'il est utile de faire le triage de l'ivraie et du bon grain. C'est là que la pratique du libre arbitre et de l'initiative devient nécessaire, le premier pour se juger soi-même sainement, le second pour avoir le courage de réformer ou d'opposer une digue à cet orgueil envahissant.

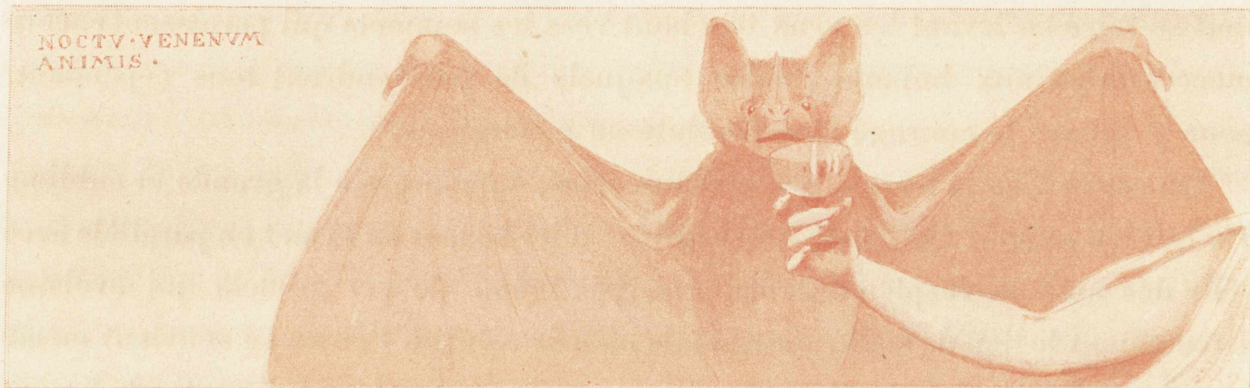
On ne le répétera jamais assez, il est utile, indispensable même, pour arriver à un progrès sérieux, que l'homme fasse le plus violent des efforts pour se débarrasser de cet orgueil. Je ne veux pas dire par là qu'il faille concevoir une si basse opinion de soi qu'on en arrive à tomber dans des excès d'humilité qui n'ont pas leur raison d'être ; mais je veux dire qu'il est utile et juste d'apprendre à bien se connaître, à posséder vis-à-vis de soi-même une sincérité absolue presque intransigeante, de tenir toujours avec une inébranlable fermeté les rênes de son gouvernement moral et de ne pas chercher d'excuse dans les faiblesses perpétuelles qui nous font fléchir les genoux à chaque angle un peu dur du chemin. Mais il ne faut pas oublier non plus que l'humilité outrée est presque aussi redoutable que l'orgueil. Elle a pour elle le même défaut que son antagoniste, c'est-à-dire qu'elle nous aveugle en nous empêchant de voir et de bien comprendre la valeur, la force et la beauté des qualités qui sont le propre de chaque être, et qui peuvent et doivent être employées pour son plus grand bien, pour l'épanouissement complet de sa personnalité indestructible et indivisible dans la marche ascensionnelle de son progrès à travers les mondes de l'Univers.

Encore et toujours c'est au juste milieu si difficile à mettre en pratique qu'il faut viser. Ni orgueil, ni humilité vis-à-vis de soi-même, mais simplement la perception exacte, la notion juste de sa valeur et de ses aptitudes. Voilà ce à quoi il faut prétendre et ce qu'il faut vouloir. Pour arriver à un tel résultat il suffit d'être sincère vis-à-vis de soi-même, d'éplucher avec minutie ses actes, ses pensées, ses volontés, ses intentions, de ne rien laisser à l'imprévu, et ce travail

doit se faire en levant les yeux très haut vers les sommets qui paraissent encore inaccessibles aux humains, mais auxquels ils parviendront tous cependant, pour y puiser le courage des résolutions généreuses.

Qu'est-ce que la terre et ses mesquineries, comparées à la grande et sublime vie qui les attend? Qu'est-ce que la gloire d'ici-bas, si on la met en parallèle avec celle des au-delà resplendissants, non pas même de cet au-delà qui avoisine directement le lieu de souffrances, mais bien de celui où l'on ne se souvient même plus des éphémères orgueils, enfantillages malsains des hommes sortis du limon, entraves momentanées au progrès, impuissantes toutefois à refréner cet élan universel des générations vers la Dignité suprême ou Sagesse ordonnatrice des mondes ?

Père Henri.



CHAPITRE XLIX

L'OBSESSION

L'obsession est assurément une des maladies les plus cruelles auxquelles les incarnés sont en butte. Plus terrible que la douleur aiguë qui terrasse une partie du corps et souvent aussi le corps tout entier, elle s'attaque principalement au cerveau, peuple celui-ci d'images terrifiantes, enlève à l'obsédé l'appétit d'abord, le sommeil ensuite, puis s'acharne parfois sur une pensée qu'elle représente sans trêve à la victime. C'est ainsi que commencent les idées fixes, les monomanies, les résolutions stupides et qui paraissent inébranlables, la frayeur des dangers imaginaires et tout ce qui constitue la folie en général.

Cette obsession est très souvent produite par des êtres nuisibles dont l'infériorité n'est pas contestable. Si cette puissance occulte malfaisante a une telle force, cela vient de ce que ces Esprits sont véritablement des sortes de serpents rampants encore sur terre. Pressés en masse compacte comme le sont en général les troupes d'énergumènes, ils n'ont qu'un but : intercepter les fluides protecteurs des Esprits supérieurs ; ils agissent de telle sorte qu'ils créent autour de la personne à qui ils en veulent, une sphère d'isolement qui peut lui donner l'impression absolue d'un abandon complet de la part des êtres qui lui sont chers et sur qui elle avait le plus le droit de compter.

Pourtant, il ne faudrait pas déduire de cet exposé que toutes les maladies

classées par le médecin sous le nom de neurasthénie, aliénation, hypocondrie ou autres, sont le résultat des influences occultes. Une différence s'impose. Il y a, en effet, des maladies d'obsession qui sont uniquement provoquées par la faiblesse extrême de la constitution, quelquefois aussi par un choc nerveux formidable, par auto-suggestion même. Dans ces cas-là, l'Esprit nuisible n'y est pour rien, et, pour être juste, il faut dire aussi que ce cas d'idée fixe, sans qu'il y ait participation d'une influence occulte quelconque, est fréquent. Le tout est de savoir les différencier, car, suivant que les personnes atteintes seront sous l'empire d'un Esprit ou sous le coup d'une maladie qui n'offre aucune connexité avec cet Esprit, le traitement différera entièrement.

Lorsque ce point obscur est éclairci, il s'agit pour les personnes obsédées de rechercher ce qui a pu causer cette obsession.

Il est impossible, en effet, de guérir n'importe quelle maladie, lorsqu'on ignore la cause de cette maladie ; et, heureusement pour les incarnés, l'obsession qui vient des Esprits ne se manifeste jamais que lorsqu'ils l'ont eux-mêmes provoquée, soit en faisant des évocations dangereuses, soit en attirant par la légèreté de leurs questions des êtres légers et moqueurs, soit enfin en menant eux-mêmes une vie mauvaise qui attire autour d'eux des entités inférieures.

Par ce mot de « vie mauvaise », il ne faudrait pas croire que j'entende seulement une vie dissipée, vicieuse. Sans aller jusque-là, l'on peut dire qu'il y a mille autres manières de mener une vie mauvaise. En premier lieu il faut placer l'oisiveté, qui est un des moyens les plus sûrs de déterminer autour de soi l'obsession ; ensuite le manque de charité, l'aigreur, qui entraînent fatalement à leur suite les courants mauvais dans lesquels les Esprits également mauvais sont engloutis.

Lorsqu'une personne est sous l'empire d'une idée fixe, lorsqu'elle commence à avoir peur le soir, à craindre tout, à n'espérer rien, lorsqu'elle se sent envahie par des craintes superstitieuses qui n'ont nullement leur raison d'être, elle doit avoir le courage d'être logique vis-à-vis d'elle-même, et, dans cette disposition d'esprit, se livrer à un scrupuleux examen. C'est en sondant les moindres replis de sa conscience qu'elle en arrivera à découvrir la cause de son état d'âme ; mais, pour se livrer utilement à un semblable examen, il est de toute importance qu'elle n'attende pas, qu'à la première alarme elle s'isole en elle-même. Si elle tardait tant soit peu, si elle entrait dans les tergiversations, dans les hésitations, il arri-

verait très vite un moment où le raisonnement lui ferait défaut, où non seulement elle n'aurait même plus le courage d'entamer aucun conciliabule avec sa conscience, mais encore où elle ne comprendrait même pas les raisons de celle-ci.

Il est donc de toute urgence, pour se débarrasser d'une obsession naissante, de commencer par ne lui laisser prendre aucun pied en son for intérieur, de lui opposer immédiatement la volonté qui est le suprême moyen thérapeutique de ce genre de maladies, *de ne vouloir* à aucun prix être obsédé.

De quoi n'est-elle pas capable, cette volonté, lorsqu'elle est bien dirigée ? C'est elle qui fait les hommes de valeur et les femmes de mérite, c'est elle qui aide le désincarné à sortir de son trouble, c'est encore elle qui fait avancer rapidement l'Esprit dans son mouvement d'évolution ; enfin c'est elle qui peut chasser au loin toutes les tentations des basses entités, et faciliter ainsi aux bons Esprits leur tâche de protection, de dévouement.

On peut dire d'elle qu'elle n'est autre qu'une sorte de manifestation parfaite de la foi tant préconisée par Jésus, ou plutôt qu'elle est la forme intensive de cette foi à la possession de laquelle nous devons tous aspirer.

En ce qui concerne l'obsession, il y a pourtant une nuance assez subtile et fort importante cependant à observer. Tout en mettant toute sa volonté à l'éloigner, il faut bien se garder d'y attacher une importance trop grande. Ici nous tombons absolument d'accord avec les directeurs de consciences, qui conseillent toujours à leurs pénitentes de ne prêter aucun attention aux tentations démoniaques qu'elles peuvent subir. Le meilleur moyen de ne pas succomber est de ne pas faire attention à la voix tentatrice ; le plus sûr préservatif contre l'obsession c'est de ne pas écouter l'obsession.

Il s'agit donc pour les personnes atteintes d'un commencement de cette triste maladie, de ne pas vouloir être obsédées d'abord et ensuite de ne pas s'affecter un seul instant des efforts tentés par leur invisible ennemi pour les prendre dans ses rets. Cette indifférence à son égard le lassera vite, le déroutera même, et il sera impossible que l'obsession continue longtemps dans ces conditions.

Malheureusement ces moyens, infaillibles au début d'une obsession, deviennent rapidement impraticables dès qu'on n'en use pas de suite. Faut-il donc se croire perdu pour cela, renoncer à jamais à posséder la paix des gens calmes, la sérénité des personnes dont le cerveau n'est troublé par aucune phobie ?

Nullement ; le désespoir n'est pas plus permis là qu'ailleurs. Même arrivée à



CHAPITRE XLIX

L'OBSESSION

verait très vite un moment où le raisonnement lui ferait défaut, où non seulement elle n'aurait même plus le courage d'entamer aucun conciliabule avec sa conscience, mais encore où elle ne comprendrait même pas les raisons de celle-ci.

Il est donc de toute urgence, pour se débarrasser d'une obsession naissante, de commencer par ne las laisser grandir ni prendre pied en son for intérieur, de lui opposer immédiatement la volonté qui est le suprême moyen thérapeutique de ce genre de maladies, de ne vouloir à aucun prix être obsédé.

De quoi n'est-elle pas capable, cette volonté, lorsqu'elle est bien dirigée ? C'est elle qui fait les hommes de valeur et les femmes de mérite, c'est elle qui aide le désincarné à sortir de son trouble, c'est encore elle qui fait avancer rapidement l'Esprit dans son mouvement d'évolution; enfin c'est elle qui peut chasser au loin toutes les tentations des basses entités, et faciliter ainsi aux bons Esprits leur tâche de protection, de dévouement.

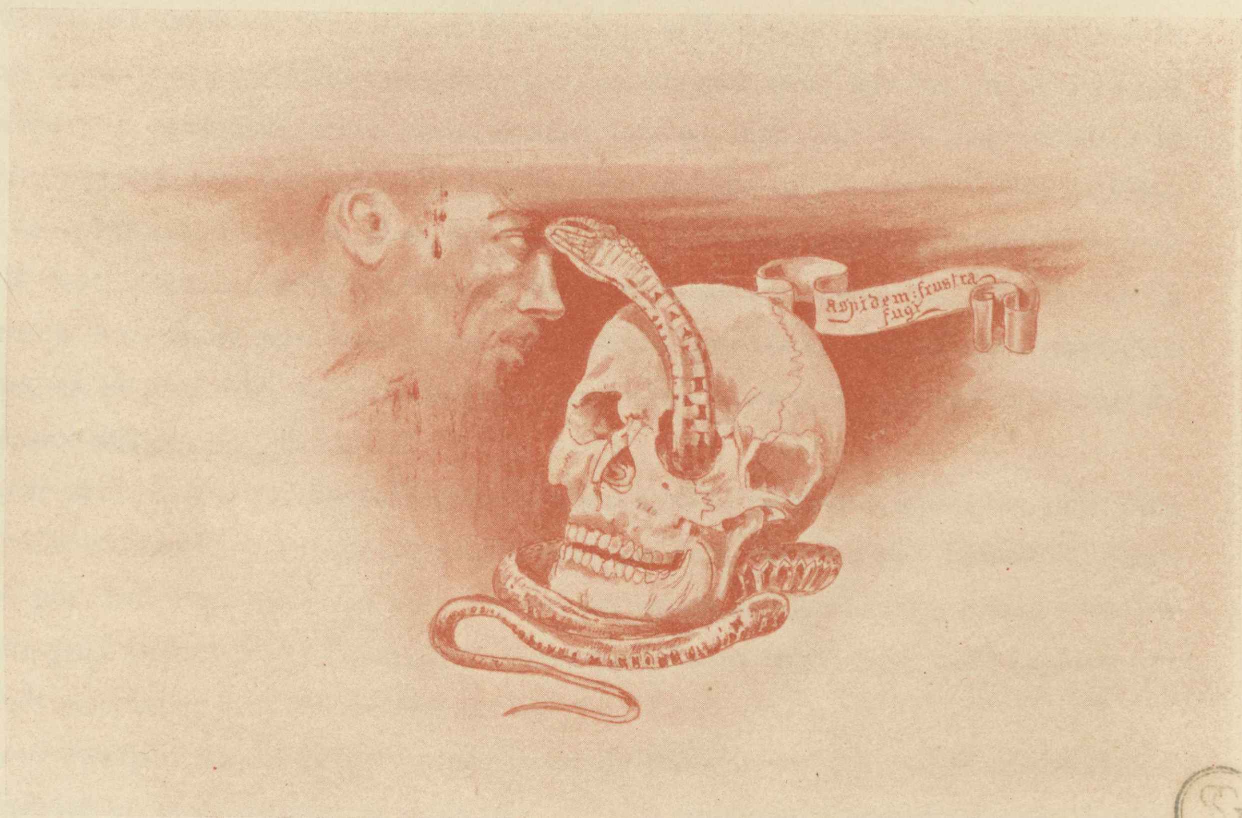
On peut dire d'elle qu'elle n'est autre qu'une sorte de manifestation parfaite de la foi tant préconisée par Jésus, ou plutôt qu'elle est la forme intensive de cette foi à la possession de laquelle nous devons tous aspirer.

En ce qui concerne l'obsession, il y a pourtant une nuance assez subtile et fort importante cependant à observer. Tout en mettant toute sa volonté à l'éloigner, il faut bien se garder d'y attacher une importance trop grande. Ici nous tombons absolument d'accord avec les directeurs de consciences, qui conseillent toujours à leurs pénitentes de ne prêter aucun attention aux tentations démoniaques qu'elles peuvent subir. Le meilleur moyen de ne pas succomber est de ne pas faire attention à la voix tentatrice; le plus sûr préservatif contre l'obsession c'est de ne pas écouter l'obsession.

Il s'agit donc pour les personnes atteintes d'un commencement de cette triste maladie, de ne pas vouloir être obsédées d'abord et ensuite de ne pas s'affecter un seul instant des efforts tentés par leur invisible ennemi pour les prendre dans ses rets. Cette indifférence à son égard le lassera vite, le déroutera même, et il sera impossible que l'obsession continue longtemps dans ces conditions.

Malheureusement ces moyens, infaillibles au début d'une obsession, deviennent rapidement impraticables dès qu'on n'en use pas de suite. Faut-il donc se croire perdu pour cela, renoncer à jamais à posséder la paix des gens calmes, la sérénité des personnes dont le cerveau n'est troublé par aucune phobie ?

Nullement; le désespoir n'est pas plus permis là qu'ailleurs. Même arrivée à


Aspidem : frustra
fugi



la période aiguë, l'obsession peut se guérir ; mais alors il ne s'agit plus de recourir à ses propres ressources, mais bien à celles des autres en demandant au magnétisme un peu de ses propriétés curatives, seules capables de suppléer à l'insuffisance des moyens personnels de l'obsédé.

Il faut, en effet, dans ce cas, riposter avec les mêmes armes que celles de son adversaire, en ayant soin toutefois que ces armes soient d'une trempe supérieure aux siennes. C'est une agglomération de fluides malsains projetés par un mauvais Esprit qui est cause de tout le mal. Il est donc utile de lui opposer une somme de fluides supérieurs en force, projetés par un magnétiseur qui lui est également supérieur en moralité. Mais cette médication ne doit pas être entreprise à la légère ; elle doit être faite avec le soin le plus sérieux, appliquée avec les précautions les plus minutieuses. Il ne faut pas que le magnétiseur agisse avec brutalité ; il doit, au contraire, s'efforcer avant tout de consulter les Esprits sur la marche à suivre de son traitement. Ceci implique bien entendu qu'il doit être spirite, et, si possible, un peu médium, car, dans ce cas, il n'en aura que plus de puissance auprès de son malade.

Pour arriver à cette consultation, il pourra, si la personne à soigner peut être endormie et lucide, commencer avant tout par l'envoyer scruter l'environ, c'est-à-dire par lui demander de voir ce qui se passe autour d'elle, quels sont les Esprits qui l'entourent et l'assiègent, pourquoi ils lui en veulent, quel est leur but et quels sont leurs moyens de nuire.

Pour remplir un tel programme, il est de toute nécessité que le magnétiseur soit spirite et, je le répète, si possible, un peu médium. Cependant cette double qualité serait encore fort insuffisante, s'il ne s'y adjoignait la plus haute moralité, la plus entière intégrité de vie et de manières et le plus ardent désir de faire le bien. Si quelque idée malsaine d'abuser de son malade ou de son sujet en lui infligeant des suggestions plus ou moins bonnes, en lui faisant exécuter des expériences plus ou moins salutaires à son cerveau, si ces désirs, dis-je, le hantent le moins du monde, sa médication sera nulle et pourra même être désastreuse ; car, au lieu d'éloigner les influences mauvaises, il les attire et les resserre comme une puissante chaîne autour de la personne obsédée.

On peut se rendre compte par là de la grandeur de la mission qui incombe aux magnétiseurs chargés de débarrasser une personne d'une obsession douloureuse.

L'œuvre en elle-même n'est autre qu'une sublime mission de charité ; mais, comme tous ces genres de tâches, elle requiert de la part de ceux qui la pratiquent la pureté d'intention nécessaire, et je dirai même la science voulue; car la façon d'appliquer le magnétisme thérapeutique n'est pas indifférente, et tout le monde n'est pas apte à guérir. Si quelques privilégiés le peuvent, d'où leur vient ce don guérissant ? Est-il la récompense d'une vie antérieure ou présente consacrée au bien ? Qui peut le dire ? Mais quelles que soient les raisons pour lesquelles on le possède, ces privilégiés ne doivent jamais en faire un mauvais usage. Toute profanation vis-à-vis de lui est interdite, et aucune des difficultés qu'il est possible de rencontrer dans son application n'autorise l'abus ou la mauvaise manière d'en user sur les malades.

Avant d'entreprendre n'importe quelle personne obsédée, il est nécessaire d'étudier tout d'abord son caractère, de gagner sa confiance. Quelquefois même cette confiance suffira pour détourner de la personne malade toutes les influences occultes. Il ne sera pas toujours nécessaire de recourir à l'hypnotisme ; le raisonnement pourra parfois suffire. Le grand point c'est de savoir diriger intelligemment ce raisonnement et de commencer par distraire la personne; car, en agissant ainsi, le premier mouvement de recul des influences mauvaises se fera, et il faut se souvenir que dans l'au-delà aussi bien que sur la terre il n'y a jamais que le premier pas qui coûte.

Malgré tout, il faut avoir pitié de ces âmes méchantes, cause de tout le mal. En agissant comme elles le font, elles reculent indéfiniment leur progrès, elles s'enlisent dans le mal. Tout être mérite notre compassion, il faut s'en souvenir ; aussi est-il utile d'envoyer vers les Esprits inférieurs l'essor d'une pensée charitable. Il faut prier instamment Dieu pour qu'il permette leur conversion, que la lumière de l'éclatante révélation luise pour eux comme pour tous les êtres; il faut vouloir et désirer tout à la fois leur progrès.

Quelques mots encore pour terminer cette petite causerie sur l'obsession. Je tiens essentiellement à dire ceci que, contrairement à ce que l'on pourrait croire, les personnes qui font du spiritisme ne sont pas plus exposées que celles qui n'en font pas à être victimes de l'obsession.

Le tout est d'avoir auprès de soi des Esprits protecteurs qui veillent sur nous avec sollicitude.

Mgr Dupanloup.



CHAPITRE L

L'AMOUR ET LA BESTIALITÉ

L'amour est un sentiment qui tient tout à la fois du divin et du sensualisme. Du moins, c'est ainsi que l'humanité a toujours été disposée à l'envisager. Elle n'a jamais essayé de les différencier l'une de l'autre, mais elle s'est au contraire toujours appliquée à les confondre, et s'est refusée à admettre que l'un puisse exister sans l'autre.

L'amour, pris dans un sens terrestre, n'est autre que cette sympathie, le plus souvent irraisonnée, qui pousse deux êtres de sexes opposés dans les bras l'un de l'autre. Répond-il uniquement à un besoin physique, ou n'est-il que la conséquence d'une véritable tendresse? Telle est la double question qu'on peut se poser et à laquelle on peut répondre oui, presque toujours pour le premier cas, très rarement pour le second.

Lorsque la passion n'est que la résultante d'un besoin des sens, elle est indubitablement infiniment moins élevée, et l'on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'elle indique d'une façon notoire l'infériorité du caractère. Lorsqu'au contraire c'est par la tendresse pure qu'a débuté une union quelconque, on peut se prononcer en faveur de la haute moralité, de l'éducation d'âme des personnes unies.

La différence entre l'amour et la bestialité est évidemment bien tranchée. Le

premier, ainsi que nous le disions au début de cette causerie, offre quelque rapport avec le divin ; le second est absolument matériel, et n'est en aucune façon une garantie des sentiments de dévouement, de bonté, que devraient toujours posséder ceux qui vivent dans les liens conjugaux. La femme qu'on possède avec joie n'est pas toujours la femme qu'on défendrait avec courage. L'homme à qui celle-ci appartient sans restriction n'est pas toujours l'homme qu'elle estime, et il résulte de cet état de choses fâcheux que les unions, contractées simplement pour répondre à un besoin pressant des sens, ne sont jamais des unions durables et encore moins des unions heureuses.

Et l'on peut dire en toute vérité que, lorsque cette anomalie qui consiste à s'estimer et à s'aimer d'abord avant de s'appartenir existe, elle est la garantie presque infaillible d'un relatif bonheur sur terre.

Certes, il n'y a aucun mal dans la pratique de ces lois physiologiques dont nous ne sommes nullement responsables, puisqu'elles répondent à des besoins que nous n'avons pas créés ; mais ces besoins eux-mêmes peuvent s'anoblir ; ils peuvent perdre un peu de cette matérialité, si l'amour sublime, l'amour quasi-divin a été assez fort pour enseigner aux deux êtres qui s'aiment l'abnégation sublime, le dévouement réciproque, s'il leur a enseigné à ne pouvoir être heureux l'un que par l'autre, à s'aimer dans la joie, dans la peine, dans la maladie, dans les infirmités et dans la mort, — surtout dans la mort.

Une aussi haute conception de l'amour ne pourra jamais être atteinte par ceux qui le pratiquent seulement par bestialité.

Toutes les sensations sans exception aucune sont rapides, éphémères, chez l'homme. Elles sont fulgurantes, ne laissent pas de trace. Les gourmands les plus invétérés auraient beau déguster les mets les plus succulents, le goût agréable qu'ils y auront trouvé ne durera que peu d'instants. Le mélomane s'efforcera en vain de retenir les sons harmonieux qui ont charmé son sens auditif ; il ne pourra, malgré tout, les fixer. Enfin c'est en vain que l'homme sensuel cherchera à faire revivre perpétuellement la sensation ; il n'y parviendra pas, et, son trop court instant de jouissance passé, il l'oubliera aussitôt, et pourra constater, s'il est sincère, qu'il ne lui a apporté ni désir de perfectionner sa vie, ni énergie pour continuer sa route.

Tout ce qui a trait à la bestialité ou s'en rapproche produit les mêmes effets négatifs.

Chacornac, Ed.



CHAPITRE L

L'AMOUR ET LA BESTIALITÉ

premier, ainsi que nous le disions au début de cette causerie, offre quelque rapport avec le divin ; le second est absolument matériel, et n'est en aucune façon une garantie des sentiments de dévouement, de bonté, que devraient toujours posséder ceux qui [illegible] compagnons. La femme qu'on possède avec joie n'est pas toujours la femme qu'on défendrait avec courage. L'homme à qui celle-ci appartient sans contrainte n'est pas toujours l'homme qu'elle estime, et il résulte de cet état de choses fâcheux que les unions, contractées simplement pour répondre à ce besoin pressant des sens, ne sont jamais des unions durables et encore moins des unions heureuses.

Et l'on peut dire en toute vérité que, lorsque cette anomalie qui consiste à s'estimer et à s'aimer d'abord avant de s'appartenir existe, elle est la garantie presque infaillible d'un relatif bonheur sur terre.

Certes, il n'y a aucun mal dans la pratique de ces lois physiologiques dont nous ne sommes nullement responsables, puisqu'elles répondent à des besoins que nous n'avons pas créés ; mais ces besoins eux-mêmes peuvent s'anoblir ; ils peuvent perdre un peu de cette matérialité, si l'amour sublime, l'amour quasi-divin a été assez fort pour enseigner aux deux êtres qui s'aiment l'abnégation sublime, le dévouement réciproque, s'il leur a enseigné à ne pouvoir être heureux l'un que par l'autre, à s'aimer dans la joie, dans la peine, dans la maladie, dans les infirmités et dans la mort, — surtout dans la mort.

Une aussi haute conception de l'amour ne pourra jamais être atteinte par ceux qui le pratiquent seulement par bestialité.

Toutes les sensations sans exception aucune sont rapides, éphémères, chez l'homme. Elles sont fulgurantes, ne laissent pas de trace. Les gourmands les plus invétérés auraient beau déguster les mets les plus succulents, le goût agréable qu'ils y auront trouvé ne durera que peu d'instants. Le mélomane s'efforcera en vain de retenir les sons harmonieux qui ont charmé son sens auditif ; il ne pourra, malgré tout, les fixer. Enfin c'est en vain que l'homme sensuel cherchera à faire revivre perpétuellement la sensation ; il n'y parviendra pas, et, son trop court instant de jouissance passé, il l'oubliera aussitôt, et pourra constater, s'il est sincère, qu'il ne lui a apporté ni désir de perfectionner sa vie, ni énergie pour continuer sa route.

Tout ce qui a trait à la bestialité ou s'en rapproche produit les mêmes effets négatifs.

CORONEMUS NOS : ROSIS NAM : MORIEMUR

Imp. Gillot (Richer et Cie succ.)

Chacornac. Ed.



Poussé par ses sens l'homme ne résiste que mollement, si même il résiste; car c'est déjà une légère marque de sa supériorité que de ne pas se laisser aller immédiatement au premier mouvement, et de résister tant soit peu à l'invitation bestiale des sens.

Pour l'excuse de l'homme, il faut dire aussi que, sur terre, tout semble concourir pour chatouiller son épiderme sensible. Les premiers souffles du printemps, la vue d'un joli minois, la vision fugitive d'une silhouette élégante, sont autant d'excitants; et en se rendant compte jusqu'à quel point l'homme est facilement terrassé par les sens, on reste un peu étonné et pensif, se demandant pourquoi il en est ainsi.

Ses origines bestiales sont seules causes des particularités de son tempérament. Avant même d'exister en pensée et en raisonnement, il a existé en instinct et en premier mouvement. Avant de pouvoir se réprimer il a été en butte à la bestialité sans limite, qui le faisait se jeter sur n'importe qui et vaincre n'importe quoi; et ce temps est encore si peu loin derrière lui qu'il ne faut pas s'étonner si, durant le cours de sa vie terrestre d'homme, il lui reste encore quelque chose de cette vie animale, où une seule loi était la sienne : vivre à n'importe quel prix.

Est-ce à dire que, si ces origines ont laissé ces traces dans son âme, il ne doive rien tenter pour s'en débarrasser dans la mesure du possible, qu'il doive tout accepter en alléguant cette très mauvaise excuse, qui est celle de tous les gens peu enclins au courage : Je ne puis pas être autrement?

On ne peut exiger de lui qu'il tombe dans des exagérations d'ascétisme, qui ne pourraient en aucune façon s'accorder avec son tempérament; mais on peut toujours souhaiter qu'il réagisse, qu'il soit en quelque sorte maître de ses sens.

Pour arriver à ce résultat, il faut qu'il commence par n'accorder à la nature que le strict nécessaire, et qu'il cherche autant qu'il est en son pouvoir l'union durable, parce qu'elle sera basée sur l'estime réciproque engendrée par des qualités sérieuses, par des instincts élevés.

Tout amour qui ne revêt pas ce caractère n'offre aucune garantie, et tout homme qui ne la cherche pas est certain de mener une vie sans progrès et sans utilité. Il conserve alors en lui, à l'état perpétuellement latent, toutes les convoitises de ses origines bestiales. Un rien les réveille. Il en arrive à ne plus être maître de lui-même; il gâte sa vie et aussi celle des autres.

Il est bien certain que sans amour la terre ne pourrait pas exister. Ce lieu de désolations et de deuils deviendrait absolument insoutenable ; le suicide aurait son excuse. Aussi n'est-ce pas contre cet admirable palliatif de nos peines que nous nous élevons ; nous voudrions au contraire le rendre plus élevé, plus sublime, plus consolant si possible. Et c'est pourquoi nous souhaitons pour tous les malheureux habitants de ce triste séjour qu'il soit débarrassé de toutes les scories qui atténuent sa pureté, de telle façon que l'on ne prononce jamais ce mot sans se rappeler qu'il est en même temps synonyme de fidélité, de dévouement et d'abnégation.

En le perfectionnant ainsi, l'homme arriverait fatalement à rendre cet amour à peu près semblable à celui pratiqué dans l'au-delà. Car il ne faut pas croire qu'il cesse avec la vie terrestre, qu'il s'anéantisse avec le corps dans le froid du sépulcre.

Comme l'âme, comme le périsprit, l'amour est immortel. Il survit avec celle-ci, et les êtres qui se sont adorés ici-bas goûtent la joie très douce de se retrouver dans les sphères de paix où elles jouissent doublement de cet amour, lorsqu'elles savent qu'aucune considération terrestre plus ou moins mesquine ne viendra entraver la manifestation de leur tendresse.

Pourtant l'attirance spéciale des sexes n'existe plus. Ces mouvements de passion de la bête en rut sont réellement morts ; mais l'extase et l'ivresse existent plus complètes, plus entières, en même temps qu'elles sont infiniment plus élevées.

L'Esprit homme conserve la caractéristique de son caractère d'homme, c'est-à-dire plus de virilité, de force quasi-physique dans les manifestations de ses actes. La femme ne perd rien de son charme particulier, de sa douceur, de sa tendresse, et, en raison même de ces différences dans leur caractère, il peut y avoir attrait mutuel, les contrastes étant faits pour s'attirer.

Zola.



CHAPITRE LI

LA FAMILLE

Nous allons traiter aujourd'hui une question qui joue un rôle important dans l'histoire du monde, lequel monde ne peut subsister que par sa perpétuation, son indissolubilité : je veux parler de la famille et de la place qui doit lui être réservée dans tous les débats sociologues.

La famille ! Mot doux et charmeur qui évoque dans nos regards attristés, au milieu des lassitudes et des déboires de notre existence, le tableau si doux des joies pures, auxquelles il nous est permis d'aspirer.

Entretiens simples, épanchements d'âmes à âmes, joies communes, douleurs même supportées parce qu'on s'unit pour mieux subir l'épreuve, veillées joyeuses autour de la lampe familiale, éclats de rire des enfants chéris, sourires attendris des grands-parents, tout cela constitue les joies très pures du foyer, et, devant le charme d'un tel tableau l'homme isolé, l'homme qui a volontairement repoussé cette vie par pusillanisme, par crainte des devoirs à accomplir, par terreur de la mission à remplir, cet homme, dis-je, se prend à soupirer et à regretter amèrement une décision qui l'éloigne de l'unique bonheur permis ici-bas.

Pourtant, tout étant périssable en ce bas monde, il en résulte que ces groupements unis qui s'appellent la famille, sont parfois détruits. La mort ne respecte rien, elle s'attaque à tous les individus, elle ne tient compte d'aucune considération. Peu lui importe si elle fait des veuves sans ressources, si elle établit des

orphelins sans protection ; et c'est ainsi qu'on a vu plus d'une fois l'atroce Atropos faire presque instantanément le vide autour d'êtres que rien ne semblait pouvoir séparer.

Malgré leur puissance, les liens du sang sont donc limités. La tendresse la plus profonde sera parfaitement impuissante à empêcher la dissolution des membres de la famille la plus enviée. Est-ce à dire pour cela qu'il faille se croire absolument abandonné, complètement maudit? Non, certes. D'autres affections peuvent soutenir l'homme durant le rude labeur qu'il est appelé à exercer sur terre, d'autres tendresses peuvent lui suffire ; et, du reste, il faut qu'on le sache, la mort ne détruit absolument rien ; elle est impuissante à séparer les âmes. Que le terrestre le veuille ou non, un lien fluidique plus puissant que tout le relie à cet esprit débarrassé du corps, lorsqu'il y a eu entre cet esprit et lui, dès la vie terrestre, affection forte, tendresse inaltérable. Car ce ne sont pas toujours les liens du sang qui créent cette étroite union, mais bien souvent la communauté de vues, d'aspirations, l'attrait spécial et indéfinissable que l'on ressent l'un pour l'autre ; ce qui peut nous faire dire sans exagération qu'envisagée à ce point de vue la famille spirituelle est beaucoup plus forte que la famille prise au sens textuel du mot.

Lorsqu'on a soin, en effet, de ramener toujours ses regards vers ce qui est infini, vers ce qui constitue ce que nous appellerons la vie universelle, on s'aperçoit qu'il n'y a en réalité que trois principes qui se retrouvent perpétuellement en présence, et qui paraissent former à eux trois ce que j'appellerai la cosmogonie animée des mondes. Ces trois principes sont, en partant du simple au composé : l'âme ou esprit, le fluide identifié au périsprit, et la matière grossière, sorte de ramassis plus ou moins propre de toutes les imperfections. Cette matière ne meurt pas plus que ne meurent le fluide vital et l'âme, mais, moins puissante que ces deux agents subtils, elle se dissocie, laisse échapper de son limon grossier la vie victorieuse et invincible, et reste ainsi sans pouvoir devant les liens du sang auxquels se substituent souvent des liens spirituels autrement forts.

Le mouvement perpétuel de tout ce qui vit tend, aussi bien, sans cesse à l'harmonie. Car s'il est une vérité pénible à constater, mais trop réelle pour qu'on puisse la nier, c'est que l'harmonie n'existe pas forcément parce qu'on est en famille. Elles ne sont que trop nombreuses les familles où l'enfant est sans respect pour sa mère, et celle-ci sans tendresse pour son fils, où les sœurs et frères

se détestent, où les oncles et neveux s'abhorrent, où il n'y a, en un mot, aucune communauté d'idées, de sentiments.

Ce cas est tellement fréquent qu'on en arrive même à s'étonner parfois du bon accord qui existe par contre dans d'autres groupes familiaux. Et pourtant il semble que ce devrait être chose toute naturelle que de posséder entre soi cette entente, cette affection, qui aplanissent dans la mesure du possible les difficultés de la vie ou qui, tout au moins, aident puissamment à les supporter.

Hélas ! l'harmonie n'est pas une vertu des familles terrestres. Ce n'est pas là qu'il faut la chercher ; et à part l'admirable sentiment maternel, en général très au-dessus des discordes, (car une mère aime son enfant, même s'il est absolument indigne de cet amour), à part ce sentiment, dis-je, la tendresse des autres membres, frères, sœurs, oncles, neveux, est subordonnée à toutes les causes, aux caprices multiples de l'égoïsme incapable de se laisser dominer par le dévouement et la solidarité.

Il s'agit maintenant de savoir si l'homme est véritablement responsable des antipathies ou inimitiés qu'il peut ressentir pour tel ou tel membre de sa famille. Est-ce réellement de sa faute, s'il n'éprouve aucun attrait pour cette grand'mère ou ce grand-oncle ? Est-il coupable s'il ne ressent que de l'indifférence pour ses sœurs ou ses cousines ?

Mais, quels que soient les torts réciproques que les membres d'une famille peuvent avoir vis-à-vis les uns des autres, on ne peut leur infliger que le blâme qu'on doit infliger à tout ce qui tend à souffleter la charité.

Ce n'est pas, en effet, parce qu'ils sont frères, parce qu'ils ont entre eux un lien de sang qu'on peut et doit exiger d'eux l'abstention absolue de l'indifférence. Remarquez bien que je dis à dessein ce mot « indifférence » ; car pour ce qui est de l'inimitié et de l'antipathie, ce sont deux sentiments essentiellement mauvais, et l'effort de l'homme doit être de tendre perpétuellement à les éliminer de son cœur, lorsqu'il les possède ; et cela aussi bien vis-à-vis de ses amis que vis-à-vis de ceux qui le touchent directement.

Pourtant il est clair que ces sentiments sont particulièrement odieux, lorsqu'ils s'adressent à la famille. Si l'Esprit cherchant à se réincarner a fait choix d'un milieu, il est seul responsable des conséquences qu'aura un acte plus ou moins mûri. Il ne devient pas membre d'une famille pour y apporter le trouble, la méchanceté, la haine, mais, bien au contraire, pour y mettre son contingent

d'efforts patients, de volonté laborieuse et de tendresses. En agissant ainsi il travaille non seulement pour la réalisation de sa paix future, mais encore pour l'accomplissement de son relatif bonheur présent, car, je le répète encore, sur cette terre il n'y a rien au-dessus des simples joies familiales.

S'aimer et se le prouver, c'est empiéter sur l'avenir immortel où la constitution des groupes sympathiques n'est autre que le groupement des familles d'élite, qui savent que la première manifestation de la tendresse est de savoir se supporter, en mettant en pratique cette indulgence compatissante qui est le propre des âmes élevées toujours disposées à la sévérité vis-à-vis d'elles-mêmes et à la compassion en ce qui regarde les autres.

Mais, dira-t-on, est-il donc nécessaire d'aider sa famille plus que ses amis ? Et quelques spirites même ne manquent pas d'objecter ceci, c'est que, du moment où la réelle famille ne peut être que le groupement d'êtres sympathiques, on peut et doit considérer les membres de cette famille ne répondant pas à cette sympathie comme des êtres qui en sont exclus, et qui, par conséquent, n'ont droit qu'à la simple bienveillance qu'on doit accorder à tout humain.

Cette théorie n'est pas défendable. Nous ne devons pas oublier, en effet, que la doctrine spirite nous enseigne que lorsque l'Esprit revient à la terre, il choisit par avance le milieu social, il opère une sélection, il cherche quels sont les parents auxquels il va s'adresser pour le diriger dans cette vie terrestre qui va devenir sienne ; et c'est ainsi que, tout ayant été approximativement réglé à l'avance, il s'effondre à nouveau dans la matière terrestre pour y chercher la lutte et, disons-le aussi, l'imprévu ; car, malgré tout, sa prévoyance ne le mettra jamais en garde contre les accidents, les surprises bonnes ou mauvaises, qui sont le résultat inévitable de sa cohabitation avec ses frères en humanité.

Si les membres de sa famille lui sont antipathiques, il n'en est pas moins vrai cependant que c'est lui qui les a choisis. Partant de ce principe il doit donc non seulement les supporter, mais encore se plier à ce commerce quotidien qui constitue la vie de famille. Il est vrai, dira-t-on, qu'il n'a aucun souvenir de sa réincarnation qui lui permette de supporter mieux les travers des siens, en disant : je les ai choisis tels.

Un voile mystérieux, une brume épaisse, s'étendent sur son passé d'Esprit. Il n'a pour lui que l'incertitude pénible, le doute angoissant, et lorsqu'à ces tourments vient s'adjoindre l'inimitié dans la famille, on peut dire sans exagéra-



Chacornac, Éd

CHAPITRE LI

LA FAMILLE

d'efforts patients, de volonté laborieuse et de tendresses. En agissant ainsi il travaille non seulement pour la réalisation de sa paix future, mais encore pour l'accomplissement de son relatif bonheur présent, car, je le répète encore, sur cette terre il n'y a rien au-dessus des simples joies familiales.

S'aimer et se le prouver, c'est empiéter sur l'avenir immortel où la constitution des groupes sympathiques n'est autre que le groupement des familles d'élite, qui savent que la première manifestation de la tendresse est de savoir se supporter, en mettant en pratique cette indulgence compatissante qui est le propre des âmes élevées toujours disposées à la sévérité vis-à-vis d'elles-mêmes et à la compassion en ce qui regarde les autres.

Mais, dira-t-on, est-il donc nécessaire d'aider sa famille plus que ses amis ? Et quelques spirites même ne manquent pas d'objecter ceci, c'est que, du moment où la réelle famille ne peut être que le groupement d'êtres sympathiques, on peut et doit considérer les membres de cette famille ne répondant pas à cette sympathie comme des êtres qui en sont exclus, et qui, par conséquent, n'ont droit qu'à la simple bienveillance qu'on doit accorder à tout humain.

Cette théorie n'est pas défendable. Nous ne devons pas oublier, en effet, que la doctrine spirite nous enseigne que lorsque l'Esprit revient à la terre, il choisit par avance le milieu social, il opère une sélection, il cherche quels sont les parents auxquels il va s'adresser pour le diriger dans cette vie terrestre qui va devenir sienne ; et c'est ainsi que, tout ayant été approximativement réglé à l'avance, il s'effondre à nouveau dans la matière terrestre pour y chercher la lutte et, disons-le aussi, l'imprévu ; car, malgré tout, sa prévoyance ne le mettra jamais en garde contre les accidents, les surprises bonnes ou mauvaises, qui sont le résultat inévitable de sa cohabitation avec ses frères en humanité.

Si les membres de sa famille lui sont antipathiques, il n'en est pas moins vrai cependant que c'est lui qui les a choisis. Partant de ce principe il doit donc non seulement les supporter, mais encore se plier à ce commerce quotidien qui constitue la vie de famille. Il est vrai, dira-t-on, qu'il n'a aucun souvenir de sa réincarnation qui lui permette de supporter mieux les travers des siens, en disant je les ai choisis tels.

Un voile mystérieux, une brume épaisse, s'étendent sur son passé d'Esprit. Il n'a pour lui que l'incertitude pénible, le doute angoissant, et lorsqu'à ces tourments vient s'adjoindre l'inimitié dans la famille, on peut dire sans exagéra-

NATVRA·GEMINA
ASCENDIT:

CHACORNAC. Ed.

Imp. GILLOT (RICHER et Cie succ.)

tion que cet incarné, foncièrement malheureux, est digne de la plus entière compassion.

C'est cette ignorance de l'histoire de son âme qui est cause de ses révoltes fréquentes. C'est pourquoi la vulgarisation ou propagation de cette doctrine véritable et sublime appelée spiritisme, est tellement importante. La répandre, la propager, c'est aider puissamment à la rénovation d'une race, qui ne marchera pas alors en aveugle, mais qui, sûre de son fait, supportera vaillamment les ennuis quotidiens, les peines journalières et les tracasseries de la famille.

Même en mettant à part ces considérations d'ordre spirite, la famille reste la plus haute garantie de moralité pour l'humanité. Les divers degrés qui unissent ses membres créent à chacun d'eux des obligations mutuelles et spéciales, qui sont assurément un des meilleurs moyens de mettre en relief toutes les qualités qui sont en germe au fond d'une âme. Que peut-il y avoir, en effet, de meilleur et de plus propre à élever une âme que ces devoirs maternels qui obligent absolument l'homme et la femme à engager une lutte efficace contre l'égoïsme pour y substituer le dévouement, le désintéressement ? Quel combat plus salutaire peut-il exister contre l'amour de soi que cette obligation de faire des concessions journalières à des frères et des sœurs ou envieux ou méchants, ou simplement taquins ?

Les efforts de l'humanité doivent donc tendre vers la perpétuation de la famille. Au lieu de mettre des entraves continuelles à l'union des sexes, il serait à souhaiter que l'effort des législateurs tendît à rendre cette union plus simple, plus facile, à la débarrasser de tout ce cortège de formalités et de paperasses véritablement décourageant pour ceux qui n'ont encore qu'une vocation indécise et mal définie en ce qui concerne le mariage.

Sans me prononcer d'une manière absolue pour l'union libre, je souhaiterais cependant que le mariage fut simplifié autant que possible. Pour vivre sainement de la vie de famille, il est absolument inutile que l'entrée en ménage soit précédée de tout ce luxe de réjouissances, de cérémonies, qui sont autant de prétextes fournis à l'orgueil pour lui permettre de se donner libre cours. Il en est de même pour ces obligations de publications, qui n'ont jamais rien changé ou modifié à la décision prise par les deux conjoints qui n'apprendront véritablement à se connaître que lorsqu'ils auront pratiqué pendant quelque temps la vie commune.

Et si nous avions un souhait à formuler pour la planète d'ici-bas, voici ce que nous désirerions :

Nous voudrions voir la terre entière soumise à une sorte de vaste gouvernement républicain, dont les membres se recruteraient dans les diverses nationalités qui couvrent sa surface, et dont la mentalité serait en rapport avec celle des habitants du pays qu'ils gouverneraient.

Alors, les frontières n'existeraient plus. Il n'y aurait plus d'inimitiés de peuples à peuples ; les moindres différends seraient tranchés par un aéropage, qui serait composé des êtres les plus élevés et les plus intelligents qui puissent se rencontrer dans une nation. L'Angleterre dirait alors : « Dieu et mon droit », et la France conserverait avec raison, cette fois, sa fière devise : « liberté, égalité, fraternité. » Les immenses fortunes des trop favorisés de ce monde seraient employées à la fondation d'œuvres et d'instituts de toutes sortes : écoles de moralisation spirite, écoles de tempérance, maisons spéciales pour les prodigues, c'est-à-dire pour ceux qui seraient incapables de vivre économiquement et sagement, etc., etc.

Tout attentat aux mœurs, tout vol, seraient punis sévèrement, mais il n'y aurait jamais de travaux forcés, encore moins de guillotine, et l'on ne verrait plus de scènes de pugilat dans la chambre des Communes, ou dans celle des Députés.

Dans un tel milieu la famille se perpétuerait sainement. Comment en serait-il autrement, puisqu'il n'existerait plus aucun spectacle ou exemple affligeant capable de la démoraliser ?

Cette ère de progrès et de lumière, qui semble à première vue une utopie, peut devenir une réalité tangible. Elle ne serait autre que la faible imitation de ce qui se passe dans nos sphères où les mesquines familles d'ici-bas deviennent des hiérarchies immenses, où l'on s'aperçoit, avec surprise et joie, que le cœur n'a pas de limites, qu'il a, lui aussi, son infinité dans sa prodigalité.

ZOLA.



CHAPITRE LII

LE MARIAGE

Le mariage peut être considéré à juste titre comme un des états les plus saints que puisse envier une humanité. Il personnifie cette admirable qualité de solidarité qui, si elle était bien comprise, apporterait à la terre, non pas le bonheur incompatible avec un sol d'où semble s'exhaler l'épreuve perpétuelle, mais bien la paix, la sérénité qui aideraient les humains à supporter leurs peines, en versant goutte à goutte sur leurs cœurs endoloris le baume bienfaisant de la patience.

Aussi loin qu'il nous soit possible de remonter dans l'histoire du monde, nous constatons toujours chez tous les peuples cette attirance spéciale qui pousse l'homme et la femme l'un vers l'autre. Le premier a besoin de l'appui moral, de la douceur de celle-ci, la seconde ne saurait se passer de sa protection, de sa force qui supplée à la faiblesse de son sexe; et lorsque, de part et d'autre, il y a entente complète, confiance absolue, on peut dire sans exagération que le couple uni a déjà éprouvé par avance un peu des joies de cet Eden divin où le plus grand bonheur réside justement dans l'union complète des âmes.

Pour traverser la vie et en sortir à peu près indemne, pour supporter sans faiblir les multiples coups de boutoir du sort, il est nécessaire qu'il y ait coalition, résistance acharnée, contre celui-ci. Les isolés seuls sont vaincus, les misanthropes, et, disons le mot, les égoïstes, résistent mal. Généralement leur vie se

termine misérablement. Il est aussi téméraire de vouloir se défendre seul contre les coups répétés de cette ennemie infatigable qui s'appelle la vie terrestre, qu'il serait fou d'exiger d'un soldat qu'il tienne tête à une armée entière. Le soldat a besoin de l'appui de ses compagnons d'armes pour vaincre, et l'homme et la femme ont besoin de leur aide mutuel pour sortir vainqueurs des innombrables difficultés qu'ils voient surgir à chaque pas qu'ils font dans le chemin de l'existence.

Malheureusement le mariage n'est que bien rarement envisagé à ce point de vue. La plupart des humains l'assimilent à une simple question de convenances. C'est une formalité sans importance qui s'ajoute au baptême, à la première communion, une sorte de borne kilométrique des étapes de la vie. Il n'y a d'important dans cette circonstance que la question des sous. Quant à rechercher si les convictions des deux futurs peuvent être susceptibles de s'associer utilement, s'il leur sera possible de réaliser à eux deux un progrès sérieux et durable, devant avoir les plus salutaires conséquences pour leur vie future, de cela il n'est pas question. Tout au plus s'occupe-t-on de savoir s'il y a sympathie réelle entre les deux fiancés, et cette légèreté des parents sur le point de faire contracter un des actes les plus graves de la vie à leurs enfants, n'a fait que s'accentuer avec la loi de divorce qui délie si facilement les unions mauvaises et qui donne une si grande latitude aux époux pour contracter de nouveaux liens.

Un tort très grand encore, c'est d'isoler trop le mariage dans une atmosphère d'égoïsme. On ne le fait pas entrer suffisamment en ligne de compte avec le bonheur commun de l'humanité, car celle-ci ne peut devenir une humanité forte, qu'à l'expresse condition de voir multiplier ses unions.

Ce mot « union » ne doit donner lieu à aucune équivoque. Il faut bien se garder de croire qu'il fait allusion aux éphémères instants de passion qui jettent l'homme et la femme dans les bras l'un de l'autre. L'union vraie, pour qu'elle mérite ce nom, doit être avant tout durable, sincère. Elle doit être basée sur l'estime et l'amour réciproques, et c'est pour omettre trop souvent cette base que l'humanité se détraque, et que la société en arrive à prononcer les mots irrémédiables, les paroles haineuses qui enveniment chaque jour davantage ses plaies.

L'utilité du mariage est encore péremptoirement démontrée par la loi naturelle, ou condition normale des êtres.



CREPVSCVLVM AMORIS

CHAPITRE LII

LE MARIAGE

termine misérablement. Il est aussi téméraire de vouloir se défendre seul contre les coups répétés de cette ennemie infatigable qui s'appelle la vie terrestre, qu'il serait fou d'exiger d'un soldat qu'il tienne tête à une armée entière. Le soldat a besoin de l'appui de ses compagnons d'armes pour vaincre, et l'homme et la femme ont besoin de leur aide mutuel pour sortir vainqueurs des innombrables difficultés qu'ils voient surgir à chaque pas qu'ils font dans le chemin de l'existence.

Malheureusement le mariage n'est que bien rarement envisagé à ce point de vue. La plupart des humains l'assimilent à une simple question de convenances. C'est une formalité sans importance qui s'ajoute au baptême, à la première communion, une sorte de borne kilométrique des étapes de la vie. Il n'y a d'important dans cette circonstance que la question des sous. Quant à rechercher si les convictions des deux futurs peuvent être susceptibles de s'associer utilement, s'il leur sera possible de réaliser à eux deux un progrès sérieux et durable, devant avoir les plus salutaires conséquences pour leur vie future, de cela il n'est pas question. Tout au plus s'occupe-t-on de savoir s'il y a sympathie réelle entre les deux fiancés, et cette légèreté des parents sur le point de faire contracter un des actes les plus graves de la vie à leurs enfants, n'a fait que s'accentuer avec la loi de divorce qui délie si facilement les unions mauvaises et qui donne une si grande latitude aux époux pour contracter de nouveaux liens.

Un tort très grand encore, c'est d'isoler trop le mariage dans une atmosphère d'égoïsme. On ne le fait pas entrer suffisamment en ligne de compte avec le bonheur commun de l'humanité, car celle-ci ne peut devenir une humanité forte, qu'à l'expresse condition de voir multiplier ses unions.

Ce mot « union » ne doit donner lieu à aucune équivoque. Il faut bien se garder de croire qu'il fait allusion aux éphémères instants de passion qui jettent l'homme et la femme dans les bras l'un de l'autre. L'union vraie, pour qu'elle mérite ce nom, doit être avant tout durable, sincère. Elle doit être basée sur l'estime et l'amour réciproques, et c'est pour omettre trop souvent cette base que l'humanité se détraque, et que la société en arrive à prononcer les mots irrémédiables, les paroles haineuses qui enveniment chaque jour davantage ses plaies.

L'utilité du mariage est encore péremptoirement démontrée par la loi naturelle, ou condition normale des êtres.



CREPVSCVLVM
AMORIS :

Quoiqu'on puisse en penser, il n'y a pas d'inutilités dans la nature. Tout a sa raison d'exister, raison que nous ne nous assimilons pas toujours, que nous repoussons même parfois comme déraison ; mais l'Ouvrier gigantesque qui a entrepris l'œuvre d'une création, n'a que faire de nos approbations ou de nos désapprobations. Avec le même imperturbable sang-froid il continue à semer la vie, et si la clé de l'énigme est introuvable sur terre, nous pouvons, nous, les désincarnés, affirmer qu'elle se trouve après la mort dans cet au-delà où presque tout s'explique.

Ce « presque tout », qui contient une réticence, ne doit pas décourager les aspirants à connaître les problèmes des vies futures. Par « au-delà » — mot un peu vague qui signifie plus loin que terre, — il faut comprendre un espace illimité entre les mondes et les soleils. Cet espace a lui-même ses hémisphères, mais il recèle des quantités de points obscurs pour nous, modestes Esprits encore bien peu évolués si l'on nous compare à la splendide et immense famille des grands initiés, des illustres Esprits lumineux, et de tant d'autres entités qui ont quitté depuis longtemps nos régions pour vivre la vie sublime ou divine.

Mais, avant d'en arriver là, que de peines n'ont-ils pas dû subir ces grands Esprits ! que d'épreuves n'ont-ils pas eues à traverser !

Et pourtant, il faut s'en souvenir, pour arriver au royaume de Dieu : « une seule chose est nécessaire ».

Cette chose sublime, qui a nom « charité », est-elle donc si difficile à pratiquer ? Non, surtout si l'incarné est aidé par l'exemple.

Cet exemple de tendresse et de solidarité, qui peut être plus à même de le lui fournir, que les époux unis, les ménages qui prennent au sérieux la vie, qui savent que celle-ci ne leur a pas été octroyée pour en extraire toutes les jouissances égoïstes, mais bien pour leur servir d'acheminement et de préparation à une vie plus parfaite où ils ne connaîtront plus la signification des mots épreuves et chagrins ?

Le mariage est une loi tellement naturelle que lorsque, par hasard, l'homme et la femme le dédaignent, il arrive presque toujours un certain moment où ils regrettent d'avoir eu pour lui ce mépris. Le célibataire arrivé à la vieillesse trouve sa solitude lourde à porter ; il se désintéresse de tout ce qui l'entoure. La vieille fille regrette les joies du foyer qu'elle a repoussé. On ne manquera pas d'objecter à cela que, par contre, il y a malheureusement un nombre assez respec-

table de gens qui déplorent profondément de s'être engagés dans les liens du mariage. Mais il faut reconnaître, en toute impartialité, que généralement c'est l'humanité qui est fautive dans ces cas; car c'est l'insouciance des parents à s'enquérir des qualités et des défauts des jeunes gens qu'on désire marier qui crée ce triste état de choses. Puis, lors même que le mariage apporterait avec lui quelques déceptions, en admettant même qu'il soit loin d'être pour la jeune femme la réalisation de tout ce que sa tête de jeune fille a pu concevoir de romanesque et d'extraordinaire ; quand bien même elle viendrait à découvrir un jour que son mari possède une nature prosaïque, tandis que celui-ci s'apercevrait de son côté que sa femme l'est insuffisamment, il pourrait exister la large compensation des enfants, l'intérêt de la famille à créer. Pour une véritable mère il n'est guère possible de regretter de s'être engagée dans cette voie, lorsqu'elle a autour d'elle les affections tendres et fortes de la maternité ainsi que les responsabilités auxquelles cette maternité engage. J'ai, du reste, déjà traité ce sujet tout au long dans un autre chapitre ; mais ce que je n'ai peut-être pas dit assez c'est que le mariage est utile non seulement au point de vue de la famille à créer, mais encore au point de vue du progrès d'un pays qui a besoin de bras pour soutenir et développer sa prospérité.

Ce qui choque toujours profondément les Esprits dans les souhaits exprimés par les philanthropes et les rhéteurs de l'époque, c'est que chez eux l'idée de population s'allie directement avec celle de guerre. Ces gens ne comprennent la famille qu'en vue de la défense nationale, ou, ce qui est bien pire, hélas ! au point de vue de l'offensive. Ils n'ont pas assez pensé qu'en prêchant la repopulation d'un pays, il était utile d'avoir en vue une prospérité qui ne peut que s'accentuer avec l'accroissement des bras faits pour cultiver non seulement la terre française mais encore la terre coloniale, où toutes les activités jeunes et vaillantes peuvent se donner libre cours.

Les travaux agricoles ne sont pas, du reste, les seuls qui rendent urgent un accroissement de population.

Dans cette époque de fièvre où l'on veut tout savoir, tout approfondir, où les nerfs sont en perpétuelle trépidation devant l'obscurité de certains problèmes, les procédés et méthodes scientifiques semblent s'imposer de plus en plus. Sous prétexte qu'on connaît la morale, on repousse les moralistes et il s'en faut peu que le sentiment lui-même ne soit passé au crible scientifique.

Il est fort probable que cette particularité des temps disparaîtra un jour où l'autre, tout étant instable sur terre. Lorsque l'homme en sera arrivé à disséquer la pensée, à analyser la substance de l'âme, lorsqu'il aura compris d'une façon relative son maniement, il arrivera fatalement un moment où il se heurtera aux incompréhensibilités que le cerveau humain se refuse absolument à admettre. Alors il faudra bien, malgré tout, en revenir aux choses déjà connues, déjà étudiées. Actuellement l'homme est en plein effort, en pleine croissance intellectuelle, et s'il est un état qui puisse le servir à augmenter son effort, c'est sans contredit celui du mariage. L'homme et la femme, pris séparément, en arriveront toujours à tourner dans le même cercle, à recommencer le lendemain le pénible travail de la veille. Mais qu'ils s'associent, qu'ils unissent leurs pensées, qu'ils se fassent part mutuellement de leurs doutes et de leurs étonnements, et aussitôt le spectacle changera, le travail deviendra productif, l'idée qui échappera à l'un sera recueillie par l'autre, et de cet échange de vues il résultera un progrès scientifique réel.

Mais, pour en arriver là, il faut que l'entente soit complète tant au point de vue des croyances que des aspirations.

Les divergences de vues, d'opinions, n'altèrent, il est vrai, en rien, la bonne entente d'un ménage. Toutefois il est utile, indispensable même, que le fond des idées ait une base sur laquelle on retombe toujours d'accord.

En ménage cette base commune peut s'appeler le dévouement et la patience. Malgré toutes les qualités que peut posséder un couple, malgré le très grand amour qui peut les préserver de la lassitude, de la satiété, il arrive souvent ceci, c'est qu'en vieillissant l'homme devient moins patient, la femme plus volontaire, et le système de concessions mutuelles moins facile à pratiquer. C'est pourquoi il est indispensable de ne jamais se relâcher dans la vigilance qu'on doit apporter sur soi-même, et d'opposer aux années l'énergie, la patience et la tendresse, bases indestructibles de tous les bons ménages.

Enfin le mariage servirait la cause spirite, rien ne pouvant être plus propre à faire naître une sainte émulation que la vue de ces couples observant avec un soin jaloux les préceptes de la charité, élevant leurs enfants dans la pratique du bien lui-même, leur apprenant à ne mépriser qui que ce soit. Qu'elle serait belle cette éducation véritablement chrétienne, puisqu'elle s'appuierait entièrement sur l'enseignement du Christ, dont toute la science dépasse celle des chercheurs qui

lui ont succédé et qui seront obligés de reconnaître un jour que cette science n'est qu'une odieuse vanité si l'esprit de bonté ne s'y allie !

Un point de vue auquel on ne se place que rarement, pour ne pas dire jamais, est celui des conséquences que peut avoir le mariage pour la vie d'au-delà. Car, du moment où l'on admet la survie, il est facile de comprendre que l'union peut subsister après la mort et que le caveau de famille qui réunit deux cadavres n'est après tout qu'une figure de ce qui arrive plus haut.

Pour préparer son bonheur dans l'au-delà, pour avoir le droit de vivre côte à côte avec l'être cher, sans qu'aucun hémisphère plus ou moins brumeux vienne s'interposer entre eux, il est utile de préparer de longue date cette vie future, en travaillant non pas accidentellement, non pas par boutade, à la conquête des qualités que l'homme doit emporter de la terre, mais en apportant une surveillance de tous les instants à la réforme de ses défauts, en réglant sa vie minutieusement afin de ne rien laisser à la déroute et à l'imprévu.

C'est là le seul moyen d'être heureux. On a beaucoup médit du mariage, on a dit que les ménages heureux étaient rares, qu'il suffisait d'être marié pour ne plus connaître le sens du mot « paix » ; mais la vérité est que, en général, on se laisse trop aller à suivre les lois de la fantaisie, dès qu'on est marié, qu'on songe trop à la vie présente et pas assez à la vie future.

Il n'est pas possible d'entrer ici dans tous les détails qui seraient propres à apprendre aux ménages le moyen de conserver leur bonheur. Il y aurait un véritable livre à écrire là-dessus ; mais, en thèse générale, on peut dire que c'est à la femme qu'incombe la plus grande part de surveillance pour la continuation de son bonheur. Son merveilleux instinct, sa prescience, son intuition, sont autant de collaborateurs précieux qui doivent l'aider à comprendre ce qu'elle doit faire et ce qu'elle ne doit pas faire, ce qu'elle doit dire et ce qu'elle ne doit pas dire. Une coquetterie lui est permise : celle de s'efforcer de conserver le plus longtemps possible le charme de ses jours de jeune mariée. Puis, lorsque la déception arrivera peu à peu, lorsque la tentation lancinante lui insinuera que son mari a tel ridicule et ne possède pas telles qualités, tandis que d'autres n'ont pas ces ridicules mais possèdent en revanche ces qualités, elle devra opposer à ces voix malsaines un dédain absolu. Sonder par avance ce qu'il peut y avoir de volupté dans les plaisirs mauvais, dans les amours interdites, est déjà un premier pas vers la faute, vers les chutes irrémédiables, ou, ce qui ne vaut guère mieux,

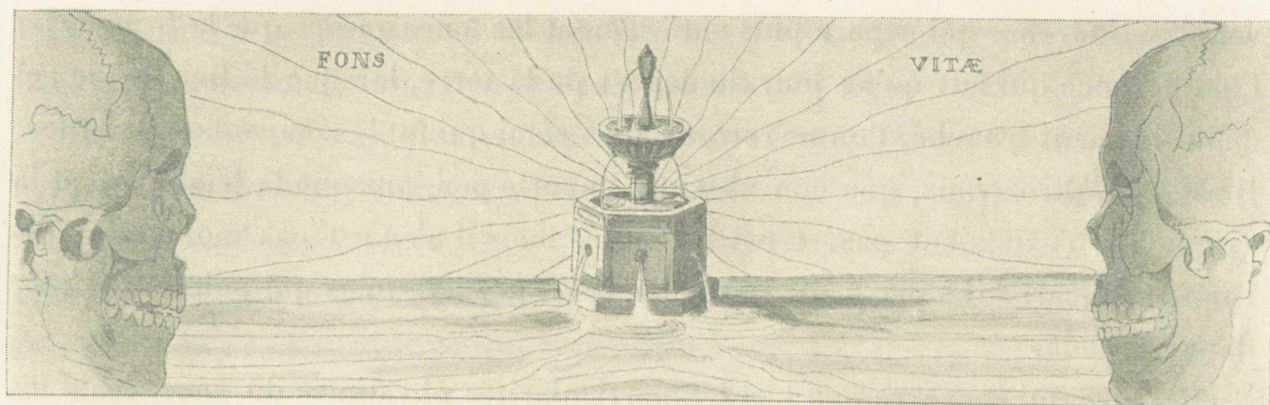
vers l'indifférence qui sépare plus entièrement les âmes encore que la tromperie, l'indifférence qui fait qu'au jour du départ de la terre, lorsque le lien de vie est définitivement tranché, l'on ne retrouve pas celui qui fut le compagnon de luttes. Il est vrai, direz-vous, que son absence importe peu, puisque la tendresse et la sympathie n'existaient pas. C'est possible, mais il n'en est pas moins vrai que l'âme désincarnée se prive ainsi d'une des plus grandes joies qui puissent exister dans l'au-delà.

Cet être qui conserve non pas les particularités physiques du sexe, mais les propriétés psychologiques de force morale, volonté, devient pour la femme le plus précieux des guides dans ces immensités indescriptibles. Certes, la famille ne fait jamais défaut à ce désincarné. Il trouvera toujours à son arrivée des bras très grands ouverts pour le recevoir très tendrement; mais son bonheur sera encore plus complet si, au milieu de ce groupe, il reconnaît un mari ou une femme vis-à-vis desquels il est sans arrière-pensée et sans reproche.

Pour arriver a ce résultat, l'homme doit s'efforcer de repousser loin de lui cet égoïsme envahissant qui est son plus grand défaut. Il doit se rappeler fréquemment cette parole de l'Évangile : « Ne fais aux autres que ce que tu voudrais qu'on te fît. » La femme, de son côté, doit s'efforcer d'être plus sérieuse sous le rapport intellectuel. Ce siècle s'est chargé de nous prouver hautement qu'elle était égale à l'homme sous le rapport de l'intelligence. Sans tomber pour cela dans le pédantisme, il faut qu'elle s'efforce toujours de se maintenir au niveau de son compagnon, afin d'être à même de s'intéresser à toutes les questions que celui-ci étudie.

Et c'est en agissant ainsi de part et d'autre qu'ils pourront voir se réaliser un jour ce rêve de tendresse devenu une réalité palpable. Dans un pays où rien ne meurt, où tout est indestructible, les âmes unies vivront l'éternité. Leur périsprit, dégagé de toutes les douleurs, volera l'un vers l'autre. L'attirance charnelle du sexe n'existera plus ; mais une joie sans bornes inondera leur cœur, joie faite de la certitude de la possession d'un présent qui ne ne leur sera dérobé ni par l'avenir ni par la lassitude. Car la différence d'ici bas et d'au-delà, c'est que sur terre tout passe, tandis que chez nous, au milieu de l'admirable matière quintessenciée, tout être emprunte à Dieu son éternité.

Mgr DUPANLOUP.



CHAPITRE LIII

LE PARDON

Mes chères enfants,

Ne croyez pas que ce mot « pardon » puisse jamais comporter aucune limite. Il ne s'applique pas seulement aux personnes qui nous ont gravement offensés, mais encore à toutes celles qui nous font souffrir par leur caractère, par leurs petitesses, par leurs exigences, leurs taquineries quotidiennes ; car pardonner ne veut pas dire oublier, mais encore tolérer, être indulgents.

Si vous pouviez savoir jusqu'à quel point cette indulgence est nécessaire, nul doute que vous exerceriez vis-à-vis des autres la plus grande des indulgences. Jamais une critique mal fondée, une parole railleuse, ne sortiraient de vos lèvres ; vous ne supporteriez pas autour de vous ces petites plaisanteries qui ont l'air tout d'abord inoffensives, mais qui recèlent en elles-mêmes un venin bien fait pour éloigner l'âme, ou, tout au moins, la retarder du but qu'elle doit se proposer, c'est-à-dire l'épanouissement complet de son être moral dans l'atmosphère du grand Dieu.

Peut-être, mes chères enfants, allez-vous me trouver bien sévère si je vous dis que la mesquinerie même est une atteinte à la loi du pardon. La créature légère a besoin d'éclaircir son horizon par la gaieté. Les défauts et les ridicules des autres fournissent un ample prétexte à ses lazzis. Mais, croyez-moi, cette moquerie même est mauvaise, surtout si vous y apportez un certain sentiment

d'aigreur que j'ai presque toujours constaté dans les plaisanteries exagérées. Encore et toujours, en cela comme ailleurs, c'est l'intention qui régit tout. Se moquer sans animosité, sans mépris, n'est plus se moquer, et dans ce cas il n'y a aucun mal.

Il me semble, du reste, que ceci est assez facile à comprendre. Je sais par exemple, qu'il est une chose qui étonne toujours profondément les personnes qui s'occupent des phénomènes spirites, je veux parler de la banalité des paroles des Esprits matérialisés. Le plus fervent des croyants éprouve toujours forcément une impression pénible, lorsqu'il voit un Esprit revêtant soit le costume de grand prêtre de l'Inde, soit le costume drapé des religieuses, s'approcher de lui pour donner une appréciation tout à fait hors de propos sur la toilette que porte l'incarné, sur les meubles qui sont dans la pièce, ou bien encore se livrer à une de ces plaisanteries ridicules qui n'ont rien d'ésotérique et ne ressemblent en quoi que ce soit aux entretiens élevés que nous avons dans notre cher au-delà.

Il est bien évident que ces Esprits-là ne vous paraissent pas élevés. Vous avez une toute autre conception des êtres supérieurs; votre imagination, très juste en cette occurrence, vous les représente entourés d'un nuage d'idéalisme. Ils ne sont pas enveloppés dans des habits de convention, mais bien dans les reflets glorieux de leur corps périsprital, qui atténuent les contours de leurs formes sans indécence, car ils sont nus. Un sourire illumine leurs faces. Ce n'est plus le rire trivial de la terre, la gaieté bruyante des êtres inférieurs, mais bien la suave joie de ceux qui savent et qui approfondissent le bonheur dans toute sa plénitude, parce qu'ils sont arrivés à pratiquer le pardon dans toute son étendue.

Ma faible plume reste impuissante à vous dire quelles sont les joies dont se compose leur vie ; les termes terrestres sont limités comme l'est la terre elle-même.

Qu'il vous suffise de savoir qu'ils n'ont plus rien à désirer, et que cependant ils ne s'annihilent pas dans une contemplation béate qui serait la négation de leur personnalité ; mais ils comprennent enfin le mystère de Dieu, et, leur curiosité étant ainsi assouvie, ils ne sont plus en proie à aucune inquiétude.

Voilà l'état auquel il faut souhaiter parvenir dans les plus brefs délais possibles. Il est assez beau pour que l'on puisse faire quelques sacrifices en vue de sa réalisation, et, du reste, en est-ce un si grand que d'être indulgent pour tous, compatissant pour chacun ?

La grande loi du pardon doit régir tous les actes. Il est absolument inutile de penser qu'on a pu faire un progrès sérieux, si, à côté d'une vie de travail, de bonté même, de courage, il subsiste un sentiment haineux pour un prochain quelconque. Il faut donc pardonner, toujours pardonner, et ne pas prendre un malin plaisir à divulguer les défauts des autres, en en faisant un sujet de risée ou de moquerie. Cette abstention de la raillerie est, il faut le dire, quelquefois plus difficile à pratiquer que le pardon d'une grande offense. Les âmes très fortes atteignent assez facilement au sublime, elles n'arrivent qu'avec peine à pratiquer les choses simples ; et cependant la vie n'est pas faite d'héroïsme. Ce sont, au contraire, les petits événements courants, les mêmes faits de toutes les minutes qui constituent ce tissu de petites épreuves qui mettent la patience en jeu, en nous faisant acquérir de précieux mérites qui aideront à notre acheminement vers le bien.

Appliquez-vous donc à l'indulgence ; soyez bons dans toute l'acception du terme. En pratiquant cette bonté vous attirerez dans vos cœurs une joie autrement grande que celle que pourrait vous fournir la plaisanterie légère ou railleuse, et vous ferez converger ainsi autour de vous les bonnes et saines influences de l'au-delà, la protection des êtres élevés qui, désireux de vous compter au plus tôt dans leurs rangs, ne cesseront de vous répéter ces mots qui sont le clé de toute la perfection :

Pardonnez sans restriction !

Curé d'Ars.



CHAPITRE LIV

LE PARDON

Voici un mot dont la valeur est souvent méconnue, un mot qui attire et repousse tout à la fois, un mot dont la pratique est cependant la base certaine de tout progrès et de toute évolution.

Et d'abord qu'est-ce que le pardon, en quoi consiste sa pratique ? Dans quels cas faut-il l'appliquer ?

A cette double question je répondrai humblement, dans toute la plénitude de ma foi et de mon enthousiasme envers le Maître-Christ : lisez l'Évangile. Quelle définition meilleure et plus élevée pourrais-je donner, moi chétif Esprit perdu dans l'immensité des mondes, que celle de cette parole dite à l'apôtre : « Pardonne septante fois » ; quel exemple plus haut pourrais-je en fournir, que ces admirables scènes où Jésus relève la femme adultère, recueille l'hommage de la pénitente Madeleine, condescend à causer familièrement avec la Samaritaine ?

Quels stimulants plus énergiques pourrais-je offrir à ceux qui me liront, que ces surprenantes paroles qui s'élèvent du haut du gibet comme un cri de gloire, dont l'écho ne s'assourdit pas, et qui terminent une vie de renoncements et de douleurs : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » ?

L'outrage fait à la personne du Messie est si grand, le crime si monstrueux, que le doux Christ lui-même semble ressentir une défiance vis-à-vis du pardon

divin, et qu'il éprouve le besoin de jeter sur la conduite de ceux qui l'ont tué le voile de la folie, qui ne raisonne plus ses actes; « car ils ne savent ce qu'ils font! »

Que voilà bien le pardon sans restriction, le pardon dans la douleur, dans l'offense suprême, dans les affres de la mort même!

Et c'est à ce pardon sans réserve vis-à-vis les uns des autres, que nous sommes tous tenus, les incarnés comme les Esprits. Car le pardon, qui ne doit pas s'exercer seulement dans une certaine sphère, qui n'est borné par aucune limite, mais qui franchit tous les espaces, passe au-dessus même des barrières invisibles qui séparent le domaine des vivants de celui des morts, ne laisse même pas subsister ce qui s'appelle sur terre « les rancunes, les inimitiés ».

Que l'homme le sache bien, si ce pardon ne remplit pas entièrement son cœur, s'il n'est pas maître absolu de ses mouvements, il n'a aucun droit à proclamer la pureté de ses intentions. Serait-il infiniment généreux pour le plus grand nombre de ses amis, il suffit qu'il renferme au tréfonds de son être une haine ou une forte rancune, pour annihiler tous les bons effets de ses autres actions.

Avant même de faire le bien, il faut oublier le mal; et quel mal plus grand peut-il exister en soi qu'un esprit vindicatif, qui ne veut pas pardonner l'outrage?

« Si lorsque tu as quelque chose contre ton frère, si tu viens faire une offrande à l'autel, laisse là ton offrande et va d'abord te réconcilier avec lui. »

Ces paroles sont à elles seules tout le secret de la pureté des intentions. Omettre leur pratique, c'est omettre tout progrès, c'est retarder indéfiniment ses pas dans les chemins des existences successives, épuratives et pénibles; car c'est paralyser immédiatement tout l'essor des autres qualités.

Prenons, en effet, celles-ci une à une, et voyons s'il leur est posible d'arriver à leur développement, si elles ne marchent pas sous l'égide du pardon ou loi de charité.

A la douceur sans pardon il manque ce je ne sais quoi de divin qui la rend sans saveur. Sans clémence la justice restera âcre et antipathique. Elle ne sera plus qu'une odieuse jonglerie, du moment où elle n'enseignera pas que les fautes de ceux qui nous ont offensés, peuvent être notre lot un jour aussi, et que nous avons également besoin de la plus grande indulgence.

Nous savons, hélas! que le pardon est quelquefois extrêmement difficile à pratiquer, qu'il est de ces outrages qu'on ne peut oublier, de ces offenses auxquelles on ne peut même pas appliquer ces douces paroles du très doux Christ :



Chacornac. Éd.

CHAPITRE LIV

LE PARDON

divin, et qu'il éprouve le besoin de jeter sur la conduite de ceux qui l'ont tué le voile de la folie, qui ne raisonne plus ses actes ; « car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Que voilà bien le pardon sans restriction, le pardon dans la douleur, dans l'offense suprême, dans les affres de la mort même !

Et c'est à ce pardon sans réserve [illegible] que nous sommes tous tenus, les incarnés comme les Esprits. Car le pardon, qui ne doit pas s'exercer seulement dans une certaine sphère, qui n'est borné par aucune limite, mais qui franchit tous les espaces, passe au-dessus même des barrières invisibles qui séparent le domaine des vivants de celui des morts, ne laisse même pas subsister ce qui s'appelle sur terre « les rancunes, les inimitiés ».

Que l'homme le sache bien, si ce pardon ne remplit pas entièrement son cœur, s'il n'est pas maître absolu de ses mouvements, il n'a aucun droit à proclamer la pureté de ses intentions. Serait-il infiniment généreux pour le plus grand nombre de ses amis, il suffit qu'il renferme au tréfonds de son être une haine ou une forte rancune, pour annihiler tous les bons effets de ses autres actions.

Avant même de faire le bien, il faut oublier le mal ; et quel mal plus grand peut-il exister en soi qu'un esprit vindicatif, qui ne veut pas pardonner l'outrage ?

« Si lorsque tu as quelque chose contre ton frère, si tu viens faire une offrande à l'autel, laisse là ton offrande et va d'abord te réconcilier avec lui. »

Ces paroles sont à elles seules tout le secret de la pureté des intentions. Omettre leur pratique, c'est omettre tout progrès, c'est retarder indéfiniment ses pas dans les chemins des existences successives, épuratives et pénibles ; car c'est paralyser immédiatement tout l'essor des autres qualités.

Prenons, en effet, celles-ci une à une, et voyons s'il leur est posible d'arriver à leur développement, si elles ne marchent pas sous l'égide du pardon ou loi de charité.

A la douceur sans pardon il manque ce je ne sais quoi de divin qui la rend sans saveur. Sans clémence la justice restera âcre et antipathique. Elle ne sera plus qu'une odieuse jonglerie, du moment où elle n'enseignera pas que les fautes de ceux qui nous ont offensés, peuvent être notre lot un jour aussi, et que nous avons également besoin de la plus grande indulgence.

Nous savons, hélas ! que le pardon est quelquefois extrêmement difficile à pratiquer, qu'il est de ces outrages qu'on ne peut oublier, de ces offenses auxquelles on ne peut même pas appliquer ces douces paroles du très doux Christ

ET:CLAVDIO:
NERONI:
LVX:CHRISTI:

CHACORNAC. Ed — Imp. GILLOT (RICHER et Cie succ.)



« Ils ne savent ce qu'ils font ». Et pourtant, savent-ils véritablement ce qu'ils font, ceux qui se rendent coupables de véritables monstruosités à notre égard? Savent-ils jusqu'à quel degré ils repoussent, ajournent leur bonheur futur, jusqu'à quel degré ils se préparent pour les lendemains immortels des jours de lassitude et de remords?

Non, sans doute, et c'est cette ignorance de l'avenir qui peut aider les imparfaits, ceux qui n'ont pas encore assez de vertu et d'énergie pour savoir pardonner sans raisonner ce pardon, dans la pratique de cette loi d'oubli.

Mais, de leur côté, les pardonnés doivent se souvenir que ce pardon octroyé ne les dégage pas de l'obligation de l'effort réparateur, qu'en aucun cas leur conscience ne peut ressembler à une toile cirée sur laquelle il suffit de passer une éponge pour que toute tache soit effacée. Les taches morales sont beaucoup plus longues à faire disparaître que les taches physiques, et si le pardon apporte un soulagement au pardonné, il ne doit jamais l'envisager que comme un stimulant pour une vie nouvelle de réparation. Regretter ses fautes est certainement un bon sentiment, mais les réparer est infiniment mieux. Aucune parole, aucune protestation, aucune prière, n'auront jamais la valeur des actes sérieux, faits en vue du relèvement de l'âme.

Cette réparation ne doit pas s'exercer seulement sur terre. Les Esprits sont tenus à la même loi. Mille et mille tâches s'offrent à leur activité et à leurs aptitudes spéciales, pour réparer les fautes commises et le préjudice qu'ils ont pu causer sur terre à leurs frères en humanité ; et je dis qu'en général ils se soumettent beaucoup plus facilement à cette loi que les incarnés, parce que les conditions d'êtres dégagés de la matière les rend plus aptes à en comprendre l'utilité, à pénétrer le maniement moral de toute la Création basée sur un seul et unique point : la bonté.

Mais le pardon n'est pas seulement la base fondamentale de l'évolution morale; il l'est encore de l'évolution intellectuelle.

Il est impossible aux êtres de l'Univers, de l'humanité en particulier, d'effectuer un progrès intellectuel sérieux et pouvant avoir une longue portée, s'il n'existe pas chez eux ce que j'appellerai « la bonne entente », et s'ils n'ont absolument banni de leurs rapports quotidiens l'envie et la jalousie stupides, qui sont les sentiments avant-coureurs de la rancune.

Malheureusement ces défauts semblent primer, et de beaucoup, la loi de cordialité et de pardon. Même entre savants qui concourent à la recherche d'idées

plus ou moins semblables, on se suspecte d'abord, on se déteste ensuite, et l'on ne se pardonne rien.

Il résulte forcément de cet état de choses que chacun travail solitairement pour soi, et garde avec un soin jaloux ses découvertes. Mais, comme les ressources d'un cerveau terrestre sont très limitées et que seule la collectivité de plusieurs cerveaux réunis peut amener une découverte efficace et utile à l'humanité, il s'ensuit que le progrès est lent, stationnaire, qu'il rétrograde même quelquefois momentanément, simplement parce que les hommes ne s'aïment pas et se supportent difficilement.

S'aimer, se le prouver, en s'aidant et en se pardonnant, ne se voit que très rarement sur terre. Il faut être déjà une âme évoluée pour comprendre la beauté et la sublimité de ces principes ; il faut avoir déjà pas mal vécu sur cette misérable terre pour comprendre l'utilité de la bonne entente et du pardon.

Et ces âmes vivent peu en général. Trop parfaites pour ce séjour d'imperfection, elles passent rapides et brillantes comme des météores sur la terre. Elles laissent au cœur de ceux qui les ont connues des regrets ineffaçables, mais elles laissent aussi derrière elles comme un parfum de bonté, comme une trace indélébile de leurs vertus qui donnent envie aux plus lâches de s'engager dans leur sillon.

Hélas ! les émanations morales terrestres ont cette puissance ; elles mettent en fuite les belles âmes, elles ne leur permettent pas de fouler longtemps un sol où le mot pardon ne s'emploie malheureusement que si rarement.

Pourtant, suivant en cela l'exemple du Christ qui, sachant pertinemment qu'il s'adressait à une humanité oublieuse et mauvaise, ne se lassait pas de proclamer la loi de pardon et d'en donner l'exemple jusqu'à son dernier soupir, nous vous adjurons de le pratiquer dans toute son étendue, dans toute sa beauté, sans restriction aucune. Qui sait s'il ne viendra pas un jour où la terre comprendra enfin toute la beauté de sa pratique, où elle se décidera à lui donner une place prépondérante dans le lot des vertus qu'elle doit ambitionner ?

Ce jour-là, nous pourrons dire qu'elle est véritablement en pleine évolution ; mais cette apogée sera peut-être le signe précurseur de son anéantissement, car il est des signes de perfection auxquels elle ne peut aspirer parce qu'ils sont incompatibles avec la constitution de son sol.

Lorsqu'elle sera arrivée à un certain degré de perfectibilité, elle ne pourra

franchir ce degré, et peut-être faudra-il qu'elle s'anéantisse dans la fusion universelle et perpétuellement en ébullition des atomes et des molécules épars. Mais les âmes immortelles, libres et dégagées, s'enfuiront très loin du lieu du cataclysme, et elles enverront à ces débris qui constituèrent le globe de l'épreuve le pardon des souffrances qu'il leur fit endurer, et qui planera très au-dessus de ses révolutions géologiques et morales.

Père Henri.

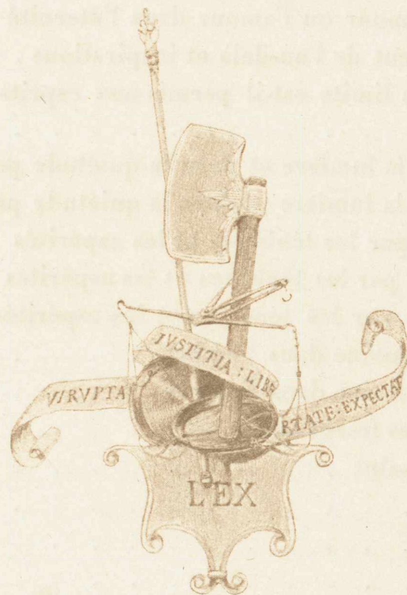


TABLE DES ILLUSTRATIONS

EN COULEURS HORS TEXTE

TABLE DES MATIÈRES




IVSTITIA : LIB
VIRVPTA
RTATE: EXPECTA
L'EX

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR

CHARLES HÉRISSEY ET FILS D'ÉVREUX

le 16 septembre 1907.

—•—

PAPIER VÉLIN DE CUVE DE LA MAISON PERRIGOT MASURE

GRAVURE DE LA MAISON GILLOT (RICHER ET C[ie] SUCCESSEURS)

